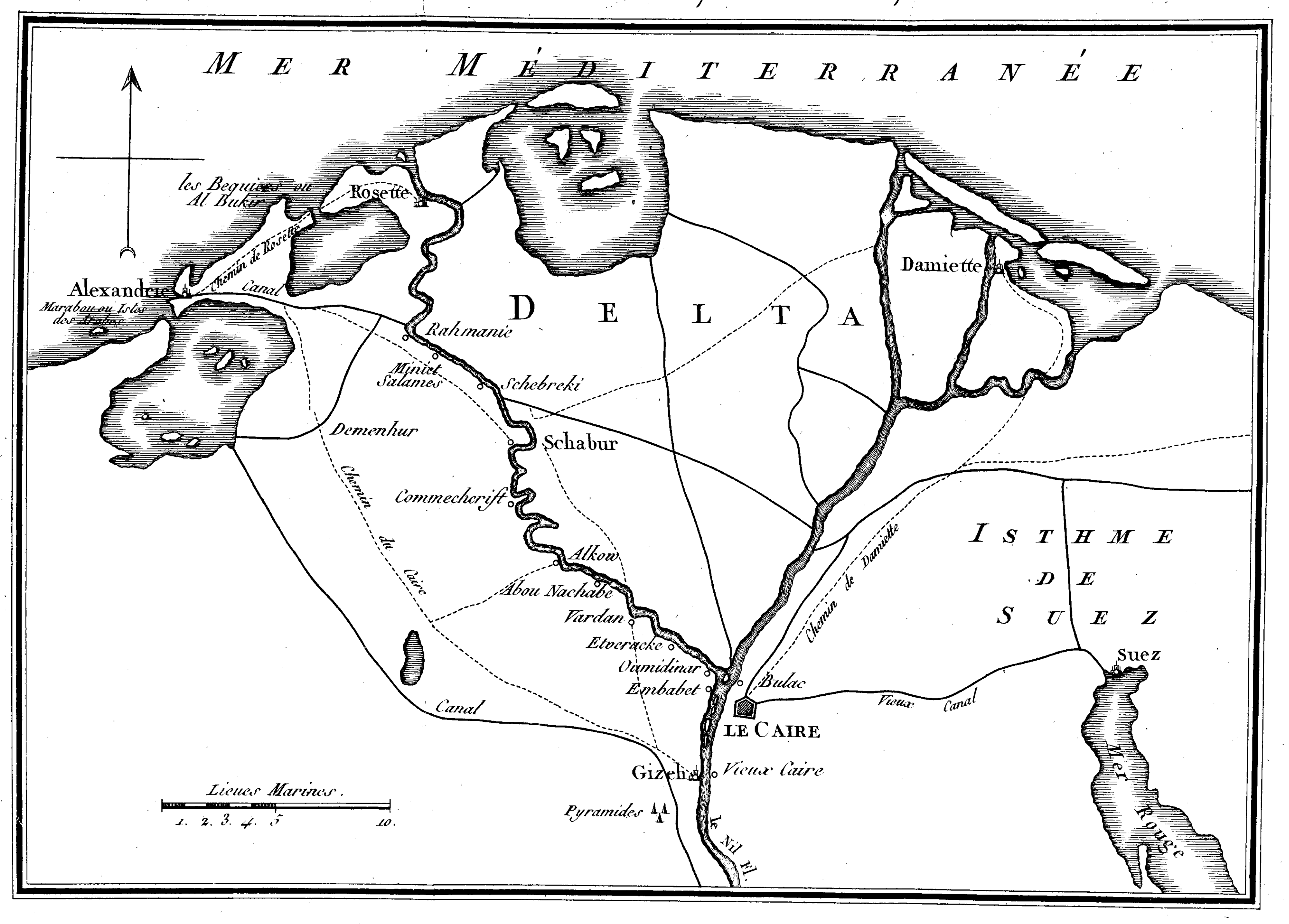
CORRESPONDANCE

DE

L'ARMÉE FRANÇAISE

EN ÉGYPTE.

CARTE *de la* BASSE EGYPTE *servant à la Correspondance interceptée de* BUONAPARTE.



CORRESPONDANCE

DE

L'ARMÉE FRANÇAISE

EN ÉGYPTE,

INTERCEPTÉE PAR L'ESCADRE DE NELSON;

PUBLIÉE A LONDRES;

Avec une introduction et des notes de la chancellerie anglaise, traduites en français; suivies d'Observations,

PAR E. T. SIMON.

Avec une carte de la Basse-Egypte, pour l'intelligence de cette Correspondance.

A PARIS,

Chez GARNERY, Libraire, rue Serpente, n°. 17.

AN VII.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

MADAME la barone de Staël, ambassadrice de Suède, ayant publié, il y a quatre ans, une brochure à la gloire de la révolution française, les ministres de sa majesté le roi d'Angleterre, d'Irlande, de France et de Corse, eurent l'honneur de publier une réfutation de cette brochure. L'un et l'autre des deux opuscules étoient écrits en langue française. Le rédacteur de la réfutation étoit un nommé d'Yvernois, renégat de Genève, que la misère avoit chassé de Paris avec ses neuf enfans, et qui avoit eu tout récemment le bonheur d'obtenir un emploi de commis dans les bureaux de la chancellerie anglaise, où il est encore, avec la dignité de baro-

net des quatre royaumes, dont le chancelier l'avoit aussi gratifié.

Les ministres de George III, et monsieur le baronet, avoient pour objet, dans leur brochure contre madame de Staël, de prouver par indivis, que la République française étoit agonisante, qu'elle n'avoit jusqu'alors vécu que d'assignats, que les assignats n'avoient plus que six semaines à exister, et qu'aussi-tôt qu'ils auroient été remplacés par l'or et l'argent, il n'y auroit plus de France dans le monde; à moins qu'il n'y eût une France royale, un royaume de France et de Navarre, sous la protection immédiate de la famille d'Hanover ou de la maison de Bourbon.

Madame l'ambassadrice de Suède, qui avoit plus d'avenir dans l'esprit que le baronet et les ministres, désira que la brochure

imprimée à Londres, fût réimprimée à Paris, pour se donner le plaisir de réfuter monsieur d'Yvernois qui l'avoit réfutée.

Les ministres et le baronet étoient si persuadés que leur brochure seroit réimprimée en France, qu'ils n'avoient pris la peine d'y en envoyer, à eux tous, qu'un seul exemplaire; celui que la politesse obligeoit monsieur d'Yvernois d'offrir à madame de Staël, et comme adversaire de cette dame, et comme son ancien compatriote. Ce fut à son excellence monsieur l'ambassadeur de Prusse à Londres, que le paquet fut remis par les ministres de George III, afin qu'il le fît passer à madame de Staël, par les voies ordinaires de la diplomatie.

Cet exemplaire me fut montré. On m'assura que je vendrois bien l'ouvrage de monsieur d'Yver-

nois, si je le réimprimois, parce que l'auteur qu'il réfutoit, feroit promptement une réplique.

Comme je me pique d'être aussi bon français que madame de Staël est bon écrivain, je répondis que je verrois. Le temps se passa. La brochure du baronet ne fut point connue à Paris, et les talens de madame de Staël se tournèrent ailleurs.

Ce n'est pas que je craignisse que la République française ne succombât sous la pesanteur des raisons de monsieur d'Yvernois, si je lui donnois la gloire d'être mis en lumière à Paris : j'avois seulement la fantaisie d'essayer mes forces contre ce lord chancelier de Londres, que nos gazetiers commençoient à trompetter comme un grand homme. Or ce grand homme vouloit que le pamphlet de son secrétaire genevois

fût réimprimé à Paris ; et moi, je ne le voulois pas. Il ne fut point réimprimé.

C'est le seul livre, à ma connoissance, que le cabinet de Saint-James ait publié en langue française contre notre invincible République : et je suis assez au courant ; c'est mon métier. Le peu de succès qu'eut alors cette publication, dégoûta sans doute ses auteurs d'écrire à l'avenir pour des lecteurs français.

C'est du moins ce que je me disois, chaque fois que cette anecdote me revenoit dans la mémoire. Mais le recueil que je mets aujourd'hui en vente, a changé ma conjecture en une conviction intime.

Nous autres Libraires, nous lisons peu : les jardiniers ne mangent guère de salade. Mais est-il bien vrai, me suis-je dit, que

mon confrère Samuel Fauche de Hambourg, ait acheté quarante mille exemplaires de ce recueil, pour les répandre en Europe, avec les notes et l'introduction, comme le bruit en court à Londres ? voyons. Je n'ignore pas que dans les grandes occasions, George roi sait faire des sacrifices, et vendre au dessous du prix de fabrique. Il faut que je sache si la fourniture à Samuel est vraie, et s'il a fait une bonne affaire. Aussi-tôt j'ai ouvert le volume. Certes, le bruit est faux ; Samuel n'a rien acheté pour Hambourg, George n'a rien vendu pour l'étranger. Je n'ai pas le temps de lire les notes ; mais l'introduction suffit pour me convaincre de ce que j'affirme. C'est ici un livre national, tout national, exclusivement national, uniquement destiné aux bourgeois

de Londres et aux liseurs d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, des Orcades et des Hébrides. Si la vente à Samuel Fauche existe, elle est simulée. Le but des soi-disant vendeurs n'est autre que d'exciter une extrême curiosité dans les deux îles et les îlots, et de persuader à l'ignorance britannique, jusques dans ses séjours les plus hyperboréens, que les notes et l'introduction qu'on a jointes à la correspondance d'Egypte publiée à Londres, ne sont pas un tissu mal-adroit de mensonges et de sophismes. Ecoutons raisonner ou déraisonner George King, Guillaume, chancelier, et compagnie, et Wright John ou James, qui est apparemment quelque baronet de nouvelle création. Mylords et monsieur, au nom du pape, des cardinaux et des tenores de la chapelle sixtine; car nous devons

être papistes, jusqu'à ce que les French-dog le soient redevenus. Hélas! mon cher Wright, les mamelouks sont morts! que Mahomet veuille avoir leur ame dans son saint paradis! La discipline des mamelouks, leurs deux fusils, leurs deux sabres, et leur intrépidité (savez-vous, mylords et monsieur, ce que c'est que l'intrépidité?) n'ont pu résister à l'effroyable baïonnette des kèmegnoles. Célébrons l'humanité des mamelouks, leur science, leur doctrine, et le droit exclusif qu'ils avoient depuis Saladin, de donner des loix aux habitans du Delta et aux Troglodytes. Vantons la politesse avec laquelle un mamelouk appliquoit des coups de bâton à nos consuls et à nos marchands; et la gravité qu'il mettoit à piller leurs sequins, lorsque ceux-ci, à son approche, ne des-

cendoient pas respectueusement de dessus leurs ânes. Mylords et monsieur, pleurons, hélas! sur ce pauvre Holopherne; et faisons pleurer le gazetier de la cour, le muphti de Constantinople, le pape de Sienne, et le patriarche d'Alexandrie.

Nous ne pouvons nier à John Bull et aux gentlemans de la bourse, qu'il n'y ait une armée française en Egypte; que cette armée n'ait détruit les mamelouks et vaincu les Arabes; que mon commodore Nelson, que j'ai fait lord comme je fis baronet monsieur d'Yvernois, n'ait manqué le but de son expédition, qui étoit d'empêcher le débarquement des Français; que les pertes navales ne soient égales des deux côtés; que l'ennemi, dans le désastre de *l'Orient*, ne se soit couvert de gloire, aux yeux de tous les ma-

rins ; et que l'Europe ne commence à s'appercevoir qu'il est presqu'aussi beau de courir à l'abordage, pour l'honneur et pour la patrie, comme les républicains de mon royaume de France, que de canonner de loin son ennemi, pour de l'argent et du vin de Portugal, comme font nos messieurs. Mais laissons là l'Europe, et ne pensons qu'au plus pressé : mon chancelier vous dira le reste. Je sens le besoin de passer chez Willis : ces républicains me feront tourner la tête. Master Wright, mon chancelier a mis ma confiance en vous.

Sage écrivain pour qui le mensonge n'est point un art, mais un heureux don de la nature ; vous qui dans vos sublimes fictions avez la prudence de préférer la quantité à la qualité ; honorable Wright, écoutez mes ins-

cendoient pas respectueusement de dessus leurs ânes. Mylords et monsieur, pleurons, hélas ! sur ce pauvre Holopherne; et faisons pleurer le gazetier de la cour, le muphti de Constantinople, le pape de Sienne, et le patriarche d'Alexandrie.

Nous ne pouvons nier à John Bull et aux gentlemans de la bourse, qu'il n'y ait une armée française en Egypte; que cette armée n'ait détruit les mamelouks et vaincu les Arabes; que mon commodore Nelson, que j'ai fait lord comme je fis baronet monsieur d'Yvernois, n'ait manqué le but de son expédition, qui étoit d'empêcher le débarquement des Français; que les pertes navales ne soient égales des deux côtés; que l'ennemi, dans le désastre de *l'Orient*, ne se soit couvert de gloire, aux yeux de tous les ma-

cette armée. Annotez-les, introduisez vos lecteurs, et nous imprimerons ; c'est la ressource qui nous reste. Ne craignez pas de farcir votre introduction de billevesées, d'y donner des bourdes pour des vérités, des contradictions pour des raisons. Les Anglais croiront toujours quelque chose de ce que vous écrirez, et les Français ne vous liront point ; car si les libraires de Paris nous contrefont, ils ne publieront que la correspondance : et vous direz dans une seconde édition, qu'ils n'ont pas osé traduire vos remarques parce qu'elles étoient solides, vos assertions parce qu'elles étoient vraies, vos enthymêmes parce qu'ils étoient justes, vos plaisanteries parce qu'elles étoient bonnes, vos jérémiades parce qu'elles n'étoient pas risibles. Les copies que je vous

livre sont exactes; il ne faut pas qu'il puisse venir une seule réclamation sur ce point d'Egypte en Europe: et John Bull conclura doctement de l'exactitude du texte à la solidité du commentaire.

Attachez-vous à prouver que l'expédition d'Egypte n'a jamais eu l'Inde pour but. Ecrivez, par exemple, que le Directoire exécutif a voulu se débarrasser de vingt mille vétérans, qui lui demandoient des pensions, ou telle autre absurdité qui vous passera par la tête. Ecrivez que le soldat français aime son pays, en quelque lieu que ses chefs le conduisent; qu'il aime le bon vin quand il en peut boire, les jolies femmes quand il en a l'occasion, même un bon lit quand il le trouve; et qu'il n'y a rien de tout cela en Egypte: que les officiers de l'armée regrettent les garnisons

françaises , et l'opéra de Paris. Si nous tenions l'Egypte, ce seroit un pays de Cocagne : les Français l'ont conquise ; écrivez qu'elle n'est bonne ni pour bouillir, ni pour rôtir. Ayez soin de conclure toujours du particulier au général, du pouvoir à l'acte, du zéro à l'unité, de l'unité à l'infini. Ecrivez que Bertholet, Dolomieu, Monge, Costaz, et gens de leur espèce, ne sont pas des savans; mais que Dumolard, Tronsson-Ducoudray, Imbert-Colomès, Bourdon de l'Oise, sont des savantissimes. En attendant que nous puissions publier les lettres de ceux-ci, j'ai supprimé les lettres de ceux-là. Il vous en sera plus commode d'assurer que leurs travaux scientifiques sont et seront nuls pour la république des lettres; et vous donnerez pour surcroît de preuves de leur inca-

pacité, qu'au besoin ils savent se battre à la française. Que votre esprit, tantôt mesquin, tantôt bas, et toujours malicieux, bistourne les actions nobles, généreuses, magnanimes, et les montre au lecteur sous un aspect odieux ou ridicule. Appelez ignorance le talent, démence le génie, amour de l'intrigue l'amour de la liberté. Barbouillez de vos injures tout français connu par un amour éclairé de sa patrie, et capable d'honorer de grands talens par de grands services. Ne craignez pas de dire que le combat de George Nelson est décisif contre la liberté française; que la gloire de la grande République a disparu avec le vaisseau *l'Orient*, et qu'il ne reste au Directoire exécutif d'autre ressource, pour obtenir la paix sur le continent, que de recourir à ma miséricorde.

Persuadez aux sableurs de porter, que le livre de Savary, qui mourut de chagrin, lorsque ses compatriotes l'eurent classé parmi les romans, a été, dans l'expédition d'Egypte, le seul guide de l'armée, et sur-tout que les Français préfèrent sa carte à l'atlas de d'Anville.

Voilà le baronet Wright John ou James, dûment endoctriné. Il tire sa révérence, sort du conseil d'état, en emportant le recueil : et quand il le rapporte avec notes et introduction, son maître corrige, retranche, ajoute, change des bévues contre d'autres bévues ; et ne s'apperçoit seulement pas que le lourd commis, plus gauche qu'un baudet qui voudroit toucher du clavecin, s'est lamenté sur notre dix-huit fructidor, qu'il appelle une *journée fatale*, et que cette doléance

anglaise est le plus grand éloge qu'il soit possible d'adresser au Directoire exécutif.

Je conclus de tout ceci, avec le lecteur éclairé, que le gouvernement anglais a eu la sottise de croire que son commentaire ne seroit pas traduit et publié en France; que c'est lui rendre un très-mauvais service que de l'y faire connoître; et je m'en applaudis davantage d'avoir accepté l'exemplaire qu'un homme de lettres m'a offert, avec les observations patriotiques qu'il y a jointes.

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

En nous empressant de publier la correspondance suivante, dont la République est depuis si long-temps menacée, nous avons voulu prévenir l'introduction dans notre patrie de ce monument de la rage de notre plus implacable ennemi. Non content de payer de son or les tyrans qui disputent aux Français le droit d'organiser leur gouvernement, il salarie des écrivains éhontés pour verser le fiel, le mensonge et la calomnie sur les plus belles institutions et sur les personnes les plus dignes de notre amour et de notre vénération. Une pudeur légitime auroit peut-être dû nous retenir dans cette entreprise et nous empêcher de salir la langue française des expressions grossières, des assertions injurieuses, des déclamations ridicules et des fades ironies de l'écrivain de la Tamise; mais si nous nous fussions abstenus de la fidélité d'un traducteur ingénu, nos bons amis les par-

tisans de la coalition, devenus possesseurs du texte anglais (qu'on doit leur envoyer, comme la cour envoyoit ci-devant la feuille à deux liards), ne manqueroient pas de rétorquer contre nous l'argument dont nous nous servons avec fondement contre l'éditeur anglais de la correspondance. Nous avons donc mis à nu toute la turpitude britannique. Les bons citoyens verront cet ouvrage des mêmes yeux que nous l'avons vu. Le rire sardonique des malveillans sera peut-être un peu déconcerté par le soin que nous avons pris de relever tout ce qui nous a semblé mériter de l'être. En un mot, nous ne voulons tirer de cet ouvrage d'autre fruit que de faire marcher l'antidote avec le poison. Pour y parvenir, nous nous sommes trouvés forcés de marcher pied à pied avec l'auteur, de le suivre dans toutes ses ambages, dans les tortuosités de sa mauvaise foi; et si, malgré nos précautions, il est quelquefois échappé à notre sagacité, c'est que, pressés par le temps et jaloux de faire jouir nos compatriotes d'une production dont l'opinion leur a déjà donné une idée gigantesque, nous avons préféré leurs jouissances promptes aux

justes motifs de satisfaction qui auroient résulté de la perfection de cet ouvrage.

Tout lecteur sans prévention, en lisant le libelle qui, sous le nom d'introduction, précède les lettres qui composent la correspondance de l'armée d'Egypte, sentira que ces lettres ne sont rien autre chose qu'un cadre dont on a soigneusement enjolivé les contours pour le faire servir de bordure au tableau hideux que l'on fait de la France républicaine, des membres de son gouvernement, de ses loix et des braves guerriers qui en ont cimenté l'édifice de leur sueur et de leur sang. Personne au surplus ne peut être trompé sur ce projet, puisque l'auteur avoue avec franchise que *le gouvernement anglais est dans la nécessité de détromper l'Europe tremblante sur le conte oriental de l'invasion de l'Egypte*. D'après ce motif, il ne faut plus que tremper sa plume dans le fiel. On arrange, on dispose toutes les pièces que le hasard de la guerre a mises au pouvoir du libelliste, de manière à les faire cadrer au dessein du gouvernement, cela va de soi-même. Un mot changé, une phrase intercallée, une incise ajoutée, un sens forcé, le tableau se compose; et puis

viennent les interprétations, les conférences de tel passage avec tel acte ou avec telle circonstance. On en tire les inductions qui plaisent, on fait une construction chimérique, on affirme des propositions controuvées, et puis c'est ainsi qu'on détrompe l'Europe, qu'on éclaire l'univers. Voilà, mes compatriotes, le véritable échafaudage de ce libelle. Quant à son vrai but, il n'est pas, comme vous le sentez, de détromper qui que ce soit, mais de tromper les esprits foibles; d'inspirer à nos braves défenseurs la crainte et le découragement, de leur présenter le gouvernement républicain sous une forme odieuse, de leur peindre les chefs de ce gouvernement comme des charlatans imposteurs, par lesquels il est bercé de promesses qui ne se réaliseront point, de les soulever contre leurs chefs. Les calomnies bannales, tant de fois répétées, tant de fois repoussées par nos invincibles guerriers, on les repasse ici, on les accumule avec une audace qui ne seroit pas ridicule, si elle n'étoit pas le comble de la perfidie et de la déraison.

C'est une tâche bien dégoûtante pour un bon citoyen de parcourir ces pages mensongères, dans lesquelles, à la lâcheté

de Thersite, on unit la perfidie de Sinon; dans lesquelles on ne sait qui de l'impudence ou de l'hypocrisie étale avec le plus d'audace sa bannière infernale.

Mais c'est assez d'avoir prévenu nos lecteurs. Ils parcourront avec précaution les lettres qu'on a fait servir de base à ce libelle. Ils discerneront facilement l'ivraie qu'on a pris soin d'y semer parmi le bon grain. Ils livreront au mépris et à l'indignation les odieuses inductions qui en résultent. Quant aux déclamations et aux injures, ils se souviendront que les virulentes diatribes de Burke n'ont point suspendu les triomphes des républicains; que les nouveaux athlètes que Pitt envoie dans la lice, n'arrêteront ni les marches victorieuses de nos armées, ni la chute des rois infidèles aux traités, et que si l'Anglais doit encore conserver quelque temps le sceptre de Neptune, ce sceptre funeste s'engloutira quelque jour avec lui dans les abîmes sur lesquels il domine aujourd'hui.

INTRODUCTION

DE L'ÉDITEUR ANGLAIS.

La correspondance, dont les lettres suivantes font partie, a été interceptée à différentes époques par les vaisseaux de guerre turcs et anglais. Elle consiste en lettres officielles et privées, dont le contenu peut-être, comme celui de mille autres qui sont en divers temps tombées dans nos croisières, seroit resté secret pour le public, si les Français, d'abord en assignant un motif mensonger à cette fameuse expédition, puis en répandant à leur avantage les récits les plus absurdes et les plus extravagans, n'avoient mis le gouvernement anglais dans la nécessité de détromper l'Europe, tremblante encore au bruit de ce conte oriental, en prouvant, d'après leurs propres papiers officiels, que ce qui a pour principe la fraude et la perversité doit avoir pour résultat la misère et le désespoir *.

* Ceci, comme nous l'avons dit dans l'avant-

La publicité une fois décidée, il a été question de faire dans la volumineuse correspondance, ès mains du gouvernement, un choix, qui sans satisfaire une oisive curiosité ou le goût du scandale et de l'intrigue, ne laissât pourtant rien à desirer sur la situation réelle de l'armée française en Egypte, sur ses vues et ses succès, son état de misère et de mécontentement *. On a donc supprimé ce

propos, est l'analyse du projet de publication de ces lettres. D'après cela, les corrections, les additions, les falsifications, etc, etc, etc. *Note de l'Editeur.*

* Ce qui signifie, en termes plus formels, qu'il falloit choisir ce qui paroissoit le plus facile à aggraver, à falsifier, etc. Mais quand on considère avec quelle facilité le Français passe de l'ardeur qui le porte à une grande entreprise, à l'ennui de voir que tout ne succède pas à ses vues avec autant de rapidité que son imagination le lui avoit fait d'abord concevoir, on expliquera facilement ces prétendues plaintes de quelques individus, ces regrets prématurés de gens accoutumés à goûter toutes les jouissances, et on n'attribuera sur-tout la plus grande partie des expressions décourageantes, étalées ici avec tant d'appareil, qu'à cet amour immodéré du Français pour son pays, pour ses amis, ses parens et ses habitudes. On se gardera bien sur-tout d'en conclure que ces idées qu'il confie, peut-être avec quelque indiscrétion au papier, l'occupent

qui ne rempliroit pas un de ces objets; toutes les lettres particulières, à moins qu'elles n'eussent un rapport direct avec l'objet qu'on se proposoit, ont été écartées; et même celles de Buonaparte, si indécemment défigurées et commentées par les nobles champions du parti de l'opposition *, sans être absolument particulières, ont été mises de côté, comme ne contenant rien d'essentiellement intéressant pour le public. Nous nous flattons de n'avoir rien admis qui puisse faire rou-

---

quand l'occasion du danger ou de la gloire se présente. Alors son cœur, sa tête, son bras, tout est à la patrie, et il ne voit qu'elle devant lui et autour de lui.

* Les paragraphes suivans sont extraits du *Morning Chronicle*. Nous aurions pu multiplier les citations; mais nous croyons celles qu'on va lire suffisantes pour convaincre le lecteur de la « délicatesse exquise » de ce journal. Après les avoir lus, il sera tenté de féliciter les dames françaises de ce que les lettres de leurs amans et de leurs fils ont eu le bonheur d'échapper à de si délicates, de si honorables mains.

« La publication des lettres confidentielles de Buonaparte et de son armée à leurs amis en France, qui ont été interceptées, n'honore pas beaucoup la générosité du ministère. Un pareil commérage est au-dessous de la dignité d'une nation. Une de ces lettres est de Buonaparte à son frère, et contient des plaintes sur la *coquet-*

gir nos lecteurs pour nous et pour eux-mêmes.

Nous pourrions terminer ici cette Introduction ; mais comme l'expédition d'Egypte a éveillé la curiosité, et est devenue l'objet de l'admiration, de l'applaudissement, de l'erreur et de l'exagé-

---

terie de sa femme ; une autre du jeune Beauharnois, exprime son espoir que sa chère *maman* n'est pas aussi *coquette* qu'on s'est plu à la peindre. Tels sont les précieux secrets qui, pour nourrir des divisions de familles, vont être publiés en français et en anglais ». Nov. 24.

« Après que le public a été si long-temps agité d'anxiétés et de spéculations sur Buonaparte, et son expédition, on va le satisfaire enfin, en le gratifiant du scandale et des intrigues qui remplissent les lettres particulières du général et de ses officiers ». Nov. 25.

«La correspondance *privée* des officiers de Buonaparte est un échantillon curieux de l'instruction donnée au *public*. Elle nous rappelle le foible et impolitique ministère qui persécuta Wilkes. Quand leur fond de malice fut entièrement épuisé, ils objectèrent qu'il avoit écrit un *poëme indécent* qui ne touchoit pas plus la question du *général Warrants*, que les *mœurs* de Madame Buonaparte ne concernent l'expédition de son mari en Egypte ». Nov. 25.

Observation.

Quelles inepties ! que de puérilités !

ration, nous croyons rendre service à nos lecteurs en nous permettant quelques réflexions sur ce sujet.

Les Français ont depuis long-temps tourné les yeux vers l'Egypte. La disposition d'esprit enthousiaste de leurs consuls au Levant a servi admirablement la crédulité, l'avarice et l'ambition de cette nation inquiète, en leur assurant que l'Egypte étoit le paradis de l'Orient, la clef des trésors de l'onde, aisée à conquérir, et plus aisée encore à garder. Il n'y avoit pas un Français sous *l'ancien* régime qui ne regardât ce rêve comme une vérité, et certainement ils n'ont rien perdu de leur ambition, de leur avarice et de leur crédulité, sous le *nouveau*.

Quels plans la monarchie eût-elle formés pour se mettre en possession de ce *paradis?* c'est ce que nous ignorons. Probablement elle ne se seroit pas flattée de réussir par la force; mais les meneurs actuels de la France, qui ont foulé aux pieds les puissances du continent, trop long-temps et avec trop d'impunité pour croire aujourd'hui nécessaire de les ménager, ne pouvoient craindre de résistance à leurs mesures, et n'étoient pas dans le cas d'être scrupuleux sur le

choix des moyens, pour effectuer tous les projets qu'ils avoient en vue.

Cependant, quoiqu'on leur eût peint l'Egypte comme un pays riche, elle ne promettoit pas des ressources immédiates de pillage, et le projet de la conquérir seroit encore resté dans le porte-feuille du citoyen Talleyrand, sans une circonstance qui fit de sa prompte adoption une mesure de nécessité.

Chacun sait que le Directoire s'est engagé depuis long-temps à faire don à l'armée d'un milliard, à la paix générale. Cet engagement sembloit oublié comme beaucoup d'autres, jusqu'à ce que la nécessité de rattacher les troupes à ses intérêts, et de les mettre ainsi en état de consommer la révolution du 18 fructidor, vînt faire au triumvirat une loi de renouveler leur promesse, et de raviver les froides espérances de l'armée.

Aucune ne contribua plus au succès de cette fatale journée que l'armée d'Italie, qui, à la honte éternelle de Buonaparte, eut la faculté d'imposer silence aux conseils, et d'usurper tout le pouvoir de l'état.

Un tel service ne pouvoit être oublié. La prétention de ces soldats à une por-

tion du milliard devint doublement valide ; et, comme la guerre d'Italie étoit supposée tirer à sa fin, des milliers retournoient en France pour faire valoir leurs droits.

Là commencèrent les embarras du Directoire. Il n'avoit pas d'argent à donner ; mais un tel aveu eût été trop imprudent, et l'expédition d'Egypte fut mise en avant comme un expédient admirable pour appaiser les clameurs du moment, et pourvoir au sort de quarante mille vétérans façonnés au pillage, impatiens de tout frein, trop éclairés sur leurs services pour être écartés sans bruit, et trop pressans dans leurs demandes pour être amusés par de vaines promesses.

Tel est le principe de l'expédition d'Egypte *. Le pillage des chantiers

* Y a-t-il fable des Mille et une Nuits plus burlesquement romanesque que la vôtre, M. Pitt ? Vous dites plus haut que, de tous temps, le gouvernement français avoit en vue l'invasion de l'Egypte ; et vous faites de l'exécution de ce projet un moyen subit, imprévu, de soulager la France d'une prétendue protubérance de trente mille vétérans ; et cependant, à cette même époque, elle en avoit trois cent mille sous les armes, et en a peut-être le double aujourd'hui qui ne perdent pas l'espoir d'aller un jour vous faire

et des arsenaux vénitiens avoit heureusement fourni aux Français une quantité prodigieuse de munitions navales, et leur avoit procuré plusieurs vaisseaux de ligne, frégates, &c. Avec les premières, ils réparèrent les vaisseaux qui étoient dans le port de Toulon, et rassemblèrent de tous les côtés des bâtimens de transport. Durant ces préparatifs, on eut l'art d'enflammer l'ardeur et la cupidité des troupes par des annonces ambiguës d'une expédition, dont les avantages immé-

---

chanter dans l'église de Saint-Paul, d'autres *Te Deum* que ceux dont vous régale John Bull, à propos de vos victoires navales. Vous dites que nous supposions que la guerre d'Italie tiroit à sa fin; n'avez-vous pas vu le contraire? La contenance que nous avons toujours conservée en Italie, et qui, dans les mêmes circonstances, nous a mis à même d'affranchir le Capitole, de délivrer l'Helvétie de ses oligarches, est-elle celle d'une puissance qui se croit tranquillement en possession de ses triomphes? Non. Les aigles, les renards, les vautours s'agitoient autour de nous. Vous alimentiez leurs fureurs: c'étoit vous qu'il falloit frapper. Nous avons menacé le centre même de votre empire, et pendant l'agitation et le trouble que vous causoient nos menaces, nous sommes allés prendre poste dans le point qui nous rapproche le plus des riches possessions dont vous tirez votre insolence et votre

diats devoient faire oublier les conquêtes vantées de Cortès et de Pizarre.

Pour assurer le succès de cette farce, on ramassa de tous les coins de la France des artistes de tout genre, chimistes, botanistes, membres de l'Ecole pyrotechnique en grand nombre, et quantité de gens qui se donnent à eux-mêmes le titre de savans; et cette troupe fut obligée de prendre la route de Toulon. — Quand tout fut bien et dûment embarqué, Buonaparte assembla l'armée d'Italie, montant à vingt-deux mille hommes;

---

orgueil. Que l'espoir de votre ruine soit prochain, qu'il soit reculé, qu'importe? Cette ruine est certaine, si nos premiers succès, que n'affoiblit pas tant que vous voulez le faire croire, le combat d'Aboukir, peuvent être maintenus. Qualifiez ce projet d'absurde, d'injuste, tant qu'il vous plaira; c'est vous qui l'avez nécessité; c'est vous qui, dominateurs insolens de la mer qui appartient au monde entier, qui dut être libre et commune à tous les peuples, dont vous deviendrez l'exécration, avez forcé la République française à cette audacieuse entreprise. Si le sort se déclare pour nous, votre règne est fini. Voilà le secret de vos efforts, de cette dissipation inouie de trésors que vous versez à pleines mains sur les princes qui se laissent entraîner par votre ambition. Voilà la cause véritable de vos intrigues, de vos mensonges, de vos libelles.

et après leur avoir promis gravement sur son honneur, promesse qu'il observa avoir toujours été sacrée pour lui, que chacun d'eux recevroit, à son retour, une somme d'argent suffisante pour acheter six acres et demi de bonne terre, il les prit à bord, et se mit tranquillement en route pour les enterrer tous en Egypte.

Chemin faisant, il recueillit près de vingt mille hommes de plus de l'armée d'Italie, robustes mendians qui auroient pu inquiéter le Directoire, si on les avoit laissé rester en Europe, et qui vont maintenant contribuer avec leurs fortunés camarades, à engraisser les vautours du Grand Caire.

Nous ne nous arrêterons pas sur la prétendue prise de Malte (1), ni sur les pa-

---

(1) Le succès de cet événement étoit déjà assuré avant que Buonaparte quittât Toulon, par les intrigues et les largesses de Poussielgues. Ces intrigues ont été depuis dévoilées par le bailli Teignie et par d'autres, et sont devenues le sujet d'une accusation formelle contre le grand-maître Hompesch, par les chevaliers qui ont cherché un asyle en Allemagne, en Russie, etc.

Observation.

Quand on a perdu son procès, on s'accroche où l'on peut. Amoncelez vos fables, et les croie qui voudra.

Ad populum phaleras.

rades faites par cet invincible armement dans la Méditerranée; mais, après l'avoir conduit dans le port d'Alexandrie, nous revenons sur nos pas pour faire quelques observations sur son départ, sa destination supposée, &c.

La première circonstance qui nous frappe, est l'extrême ignorance des Français par rapport au pays où ils alloient porter le ravage et la désolation. Il y a des siècles qu'ils avoient des liaisons avec les ports de l'Egypte, et ils semblent n'en pas plus connoître l'intérieur, que les habitans de la lune. Cette ignorance étoit générale; depuis le commandant en chef (2) jusqu'au dernier soldat, tout étoit obscurité et aveugle confiance dans le plus aveugle des guides.

---

(2) Dans une lettre de Buonaparte au Directoire, en date du 6 juillet, il dit : Cette contrée est toute autre chose que ce que les voyageurs et les historiens nous la représentent.

Observation.

Beau motif vraiment pour inculper d'ignorance une nation ! Français, je ne vous ferai pas l'injure de prendre votre défense. Vous opposerez le témoignage des siècles et de l'univers entier à cette brutale incartade.

Les *savans* n'en savoient pas plus que les autres. Comme Phaéton,

« Ils espéroient peut-être trouver des bois délicieux, des tours majestueuses et des cités remplies de richesses ».

Et comme lui ils ne trouveront, à ce qu'on peut imaginer, qu'une conflagration générale et une rivière.

Puisqu'il est question de ces savans, examinons quel avantage la république des lettres tirera de leurs efforts, avantages pour lesquels on doit se rappeler que le Directoire qui les a *pressés* à bord a *déjà* reçu les félicitations de tous les amis de la liberté.

L'examen sera court. Tout ce que nous apprendrons d'eux, depuis l'heure de leur embarquement jusqu'à présent, est contenu dans une lettre de Berthier, aux consuls de la République romaine. « Les *savans* Monge, Bertholet, Bour» sienne, etc. dit-il, ont combattu avec » le plus grand courage; ils n'ont pas » quitté les côtés du général pendant » toute l'action, et ont prouvé par leur » calme intrépide, qu'en combattant les » ennemis de la France (3), tout Fran» çais est soldat ».

(3) Le jargon des Français est encore plus

Ainsi voilà ces « génies éclairés du 18e siècle » qui devoient reconnoître la construction des pyramides, plonger dans les catacombes, errer à travers les détours des labyrinthes sacrés, déterrer les volumes mystiques d'Hermès, et en un mot, fouler d'un pied libre cette terre classique depuis les cataractes jusqu'aux sept embouchures du Nil, les voilà devenus des hommes de sang,

---

choquant que leurs atrocités. Ils envahissent un pays ami qu'ils dévouent légèrement au pillage et à la dévastation, et les chefs de cette horde féroce de sauvages ont la détestable insolence de traiter — d'ennemis de la France le peuple qui ne les a provoqués par aucune agression, dont le seul crime est de défendre sa vie et ses propriétés, et qui, dans sa paisible ignorance, ne connoît ni les Français, ni les meneurs sanguinaires qui les emploient.

Observation.

Est-ce bien un compatriote des *Clive*, des *Hastings* et de tous ces insolens Nababs gorgés de l'or et du sang des malheureux Indiens, qui ose tenir ce langage? où sont les provocations de ce peuple doux et sans défense dont les Anglais ont envahi le territoire? Ce gouvernement féroce qui parle sans cesse de son humanité, et dont le gagiste s'appitoye sur le sort des *innocens* beys et des *doux* mamelouks, a-t-il traité en amis ou en *ennemis de l'Angleterre* ces Indiens qu'il a fait périr par millions? Odieuse hypocrisie! Les tigres et les hyènes compatissans!

obligés de rester sous la protéction des troupes, et incapables de faire un pas à droite ou à gauche, hors de la portée de la mousqueterie ou du canon de l'armée *.

Mais l'absurdité déployée dès le début de cette étrange expédition, n'est pas plus extraordinaire que l'obstination avec laquelle on l'a montrée à l'admiration de l'Europe. L'ignorance, la crainte, le jacobinisme ont été sans cesse en action, pour supposer une grande conception, où l'aveugle hasard seul avait part, pour chuchoter une savante combinaison de moyens au milieu d'un dénuement absolu, et pour promettre un succès infaillible à des hommes dont

* Que signifie toute cette ridicule déclamation! qu'on n'est pas moins jaloux du courage que des lumières de nos savans; mais il n'est pas au pouvoir d'une plume vénale d'ôter ce nom respectable à des hommes qui le tiennent du suffrage universel de l'Europe éclairée; plus d'un anglais même sera indigné de cette sortie indécente, de ces plaisanteries de tréteaux contre des hommes estimables que de pareils traits ne peuvent atteindre; et quant aux avantages qui peuvent résulter de leur concours pour la république des lettres, nous ne craignons pas d'avancer que l'Institut d'Egypte donnera un glorieux démenti aux prédictions d'un misérable écrivailleur, qui ment à tant la page, et délire à tant le paragraphe.

chaque pas est marqué par la destruction et le désespoir.

Avant que l'armée fût arrivée à sa destination, les vieux plans du gouvernement français étoient dans toutes les bouches, et on applaudissoit hautement à la sagesse d'attacher les beys à l'envahisseur, de renverser la domination de la Porte, et d'assurer pour jamais la possession du pays à la grande nation.

Buonaparte arrive, et tout le plan est renversé. Ce sont les beys maintenant qu'il faut renverser, parce qu'ils ont seuls le pouvoir de résister, et c'est la souveraineté de Constantinople qu'il faut maintenir, parce qu'elle est à-peu-près nulle. Applaudissemens plus bruyans que jamais. « De mieux en mieux, s'écrient les têtes pénétrantes dont la sagacité a découvert de profonds desseins dans toutes les folies françaises. Ce pays y gagnera plus de cette manière que de l'autre.—Vive la République » !

Enfin, quand il se trouve en dernier résultat, que la haine et le desir de repousser l'ennemi sont les seules impressions faites sur les naturels de l'Egypte, et que les conquérans ne sont maîtres que du terrein qu'occupe leur armée,

tout-à-coup voilà qu'on nous fait part d'un nouveau plan, plus grand encore qu'on nous donne sérieusement pour le seul vrai, et dont le succès est infaillible. Ce qui n'a pas été fait en Egypte doit s'exécuter en Perse *.

On a découvert fort à propos que les habitans des côtes orientales avoient la religion primitive des Arabes, avant d'être infectés des erreurs du mahométisme, et l'on sait que depuis long-temps, Buonaparte a, par le moyen de leur vénérable patriarche, entretenu une correspondance. Le nuage épais qui fatiguoit les yeux de l'humanité vient de se dissiper! L'Arabie est sur le point d'être rendue à la liberté, au bonheur; d'un côté par les armes françaises, de l'autre par ses innombrables et fidèles alliés. Le reste va de suite. L'Arabie une fois organisée, et dans la main du directoire et des deux conseils, un libre passage vers l'Inde s'ouvre à travers Mekran,

* Est-ce de la gaucherie? est-ce de la mauvaise foi? est-ce de l'ignorance? c'est tout ensemble. Si le cabinet de Windsor prend ses autorités dans les mille et une gazettes délirantes qui circulent sur le Pont-Neuf, nous devons avoir une idée bien merveilleuse des hommes d'état qui le dirigent.

la contrée des amis et des philosophes, et les tyrans de la mer sont chassés honteusement de Calcutta !

Il seroit inutile de renvoyer nos lecteurs à l'écrivain du moindre poids, pour voir réfuter toutes ces absurdités sur lesquelles pourtant les amis de la France * se sont arrêtés avec tant de complaisance et de délices ; mais s'il leur arrive de feuilleter Niehbur, ils y verront qu'il y a en effet quelques Arabes sauvages, pauvres, misérables, à demi-nus, qui errent le long des côtes de l'Arabie proprement dite, et vivent de poissons pourris. Or, ces ichthyophages sont les sauvages éclairés, qui, de concert avec Buonaparte, doivent répandre les lumières de la liberté et de la vertu dans tout le monde oriental.

Mais ce n'est pas seulement la profondeur des plans militaires du général qu'on exalte par des éloges si mérités ; le talent de législateur qu'il porte dans les pays qu'il a conquis, reçoivent un tribut égal d'applaudissemens, et ses admirateurs croiroient faire tort à sa ré-

* Les amis de la France ! ah ! ah !

putation, s'ils oublioient d'articuler qu'il a joint la sagacité politique de Solon, à la science militaire d'Alexandre.

Le lecteur trouvera, (n°. x) une lettre de Buonaparte, contenant ce qu'il appelle son « organisation provisoire de l'Egypte » ; s'il la lit avec attention, ainsi qu'une autre piece curieuse (Appendix n°. VIII), il sera tenté de rabattre tant soit peu de son admiration pour ce nouveau Solon.

L'opiniâtre attachement des Orientaux pour leurs usages est si grand qu'il est passé en proverbe, et pourtant tout doit changer au premier mot ! La simplicité et l'invariable uniformité de leurs habillemens ne sont pas moins frappantes ; les siècles se succèdent et les retrouvent encore les mêmes ; et pourtant, en conséquence d'ordres qui leur sont inconnus, ils sont tout-à-coup obligés de se chamarrer de schals et de rubans tricolores, comme les agens du directoire exécutif.

Toutes les relations compliquées qui lient la société où le général est jeté, il les méconnoît ou les contrarie ; un maigre provisoire consistant en un ou deux règlemens généraux, doit

représenter toutes les habitudes morales et les règlemens locaux, dont la variété infinie distinguoit le gouvernement du peuple de ces contrées.

Mais le remède est sous la main ; où les loix manqueront leur effet, la force suppléera à leur inefficacité. En toute occasion, on aura recours à l'intervention militaire sous le commandement d'un officier français. C'est-là le grand, l'universel spécifique ! Après un appel inutile et malheureux à la sagesse civile, tout se résout en violence militaire, et c'est à coups de baïonnettes que le conquérant fera entrer son code dans la gorge des habitans.

Mais que pourroit-on attendre d'un homme qui, en Europe, a déjà signalé son incapacité par d'autres tentatives du même genre ? Laissons ses stupides admirateurs se rappeler son organisation d'Italie (digne modèle de celle d'Egypte) changée à diverses reprises par lui-même, et du moment qu'il a été perdu de vue, dédaigneusement réformée par d'autres. Même nullité de plan ! même pauvreté de conception ! De son portemanteau il tire le prototype de toute législation ; — la constitution de 1795, ce

patron qui est pour toutes les tailles, et qui s'applique à toutes les situations et à tous les peuples. L'antiquité n'a rien connu de pareil à ce mode péremptoire de législation. Elle montroit quelque condescendance pour les usages et pour les préjugés des peuples soumis, et l'humanité, la sagesse, laissoit à un groupe de puissances foibles et contiguës, l'usage des loix qui leur avoient été si long-temps chères, et qui les éloignoit l'une de l'autre sous le rapport des principes et des mœurs, aussi loin que du centre à l'un des deux pôles.

Mais l'Italie, laquelle au jugement de nos philosophes a montré autrefois cette peu politique foiblesse, vient de s'éclairer par de meilleures leçons. Toutes les considérations morales doivent céder à la suprême sagesse du porte-manteau; et républiques, monarchies, distinctions quelconques de gouvernemens aristocratiques, tout doit être balayé avec le balai de 1795. Quelle sera la constitution de Gênes? un directoire et deux conseils. Celle de Mantoue? un directoire et deux conseils. Celle de Bologne? question oiseuse! Regardez à la page — du porte-manteau: Que dit-elle? Un

directoire et deux conseils. C'est cela. *Ventum est ad summum fortunæ*, et nous sommes des faiseurs de loix plus expéditifs et plus profonds que les anciens, *Achivis doctius unctis*. Une règle uniforme domine toutes les applications variées de la sagesse politique, et Minos, et Solon, et Lycurgue baissent la tête devant un simple rouleau de papier porté en triomphe dans toute l'Europe et parlant le même langage, inintelligible ou non, à chaque peuple, quel que soit son idiôme *.

Des prétentions législatives de Buonaparte, nous pourrions descendre maintenant à considérer la fraude, l'hypocrisie, le blasphême, l'impiété, la cruauté et l'injustice qu'il n'a cessé de déployer dès le commencement de cette fameuse expédition; mais nous aimons mieux les laisser à la plume fidelle de l'histoire, qui sans doute les doit présenter un jour au juste mépris, à l'exécration de l'humanité toute entière.

---

* Quelle dépense d'esprit! quelle admirable sortie contre le gouvernement représentatif! Messieurs de la grande charte, laissez encore rouler quelques planètes au-dessus de vos têtes, et puis vous nous direz ce que vous en pensez.

Nous nous permettrons cependant une ou deux observations sur sa cruauté. Nous choisirons ce vice entr'autres, parce que les ignorans et les malveillans de ce pays n'ont rien tant préconisé que son humanité *. Un homme dont on pourroit dire, si l'on croyoit un moment à la métempsycose, que l'esprit de l'évêque Bonner a pris possession de lui, a eu l'insigne folie d'affirmer que Buonaparte « sa consolation et son triomphe » préfère la conservation d'un seul citoyen à la triste gloire de mille triomphes.

Où cet écrivassier, qui de son pupitre insulte aux sentimens de ses compatriotes, et qui ose vanter le plaisir que lui causent les succès de leurs ennemis, où a-t-il recueilli les preuves de ce tendre intérêt de Buonaparte pour la vie d'un citoyen? Est-ce au pont de Lodi, où il en a sacrifié six mille à la vanité de forcer un passage qu'il auroit pu tourner sans perdre un seul homme ** ? Est-ce..... ?

---

* Plaisant argument ! Parlons de sa cruauté, non pas parce qu'en effet il est cruel, mais parce que d'autres ont parlé de son humanité, et que ces autres insultent aux sentimens (inhumains) de leurs compatriotes.

** Les tactitiens d'Hoskotte, de Quiberon et d'Ostende, donner des leçons à un général français !

Mais à quoi bon multiplier les questions, quand il n'y a peut-être pas un lecteur de gazettes en Europe (excepté cet ennemi empoisonné de l'honneur de ses compatriotes),* qui ne sache que Buonaparte a versé follement plus de sang qu'aucun Attila des temps anciens ou modernes, qui avec les mêmes moyens s'est proposé le même but *.

Nous pourrons peut-être une autre fois nous étendre plus au long sur ce chapitre; pour le moment nous nous bornons à renvoyer le lecteur à la lettre de Boyer (n°. XXII.), et nous revenons au sujet de l'expédition.

Nous l'avons appelée une farce, nous pourrions à plus juste titre l'appeler une tragédie. C'est, nous en sommes persuadés (au reste, nous prions de croire que c'est ici notre opinion individuelle et privée), c'est un plan profond dont les seuls acteurs qui soient dans le secret, sont le directoire, Buonaparte, et peut-être Berthier. Le complot principal est de se défaire de l'armée d'Italie; le com-

* Plus que les partisans des roses rouge et blanche; plus que les massacreurs d'Irlande; plus que le parti vainqueur dans le temps de la proscription des Stuarts.

plot secondaire est de conquérir et de piller, n'importe quoi.... Si l'Egypte tombe, tant mieux ; si elle ne tombe pas, tant mieux encore. Le dénouement est effectué dans les deux cas, et le gouvernement débarrassé.

Mais alors à quoi bon faire toutes ces dépenses, hasarder la seule flotte qui leur reste, exposer leurs plus habiles officiers, leurs plus profonds philosophes, leurs premiers savans dans tous les genres ? Voilà, nous en convenons, des objections puissantes et raisonnables; et si nous ne pouvions y répondre d'une manière satisfaisante à nos propres yeux, nous renoncerions sans hésiter, à l'opinion que nous avons avancée, pour adopter à sa place celle de nos adversaires.

Nous commencerons par établir que ce dont le Directoire fait le moins de cas, ce sont les savans. Il a exporté les principaux d'entr'eux à Cayenne *, pays encore pire que l'Egypte, et en France il en a fait une grande consom-

---

* Les habiles gens en fait de science, que Collot-d'Herbois, Bourdon, Willot, Ramel, Jordan-les-cloches ! &c. &c.

mation en noyades, fusillades, &c. On peut donc en sûreté de conscience les mettre hors de cette controverse.

« Par rapport à la dépense », sans parler de l'espoir de se dédommager par le pillage de Malte et du Grand Caire *, les vues importantes qu'on se proposoit en valoient bien la peine. « Hasarder la flotte », semble en effet une objection plus sérieuse; mais qu'on se rappelle que le Directoire n'avoit nulle idée qu'il nous fût possible d'envoyer dans la Méditerranée, c'est-à-dire, dans une mer que nous avions abandonnée depuis près de deux ans, une escadre assez forte pour l'attaquer, et c'est ici le lieu de payer un juste tribut d'applaudissemens au secret, à l'habileté et à la promptitude avec lesquels cette importante mesure a été effectuée **.

* Cette idée n'est pas aussi chimérique qu'on pourroit bien l'imaginer : *l'Orient* avoit plus d'un demi-million à bord quand il a sauté.

** Donnez-vous donc de l'encens. Tous vos vaisseaux étoient à la mer : vous n'aviez que la route à leur prescrire. La preuve qu'ils sont partis sans toutes les précautions nécessaires, c'est que, sans la perfide complaisance de la cour de Naples qui s'est dépouillée pour vous de toutes ses provisions, votre but étoit manqué; vous retourniez à Gibraltar, et notre flotte n'eût pas reçu l'échec qui vous rend si fiers.

« Pour ce qui est d'exposer leurs meilleurs officiers », nous disons, avec plus de confiance que jamais dans notre opinion, que le gouvernement n'a jamais eu un pareil dessein. Ils ont été envoyés, il est vrai, parce que l'armée n'auroit pu se mettre en mouvement sans eux; mais nous avons des preuves d'une certitude presque mathématique, qu'on avoit l'intention de les rappeler promptement en France. Il paroît par quelques-unes des lettres de Buonaparte qu'il n'avoit pas la moindre idée d'hiverner en Egypte. « Je passerai, dit-» il, les mois d'hiver en Bourgogne, où » je desire que vous me trouviez quel-» que petite retraite ». Voilà donc le mot de toute l'énigme. Buonaparte devait laisser l'aveugle troupeau qui l'avoit suivi se fondre dans la possession tranquille de l'Egypte, et sous quelque prétexte plausible retourner en Europe avec ses plus habiles officiers, et peut-être avec une poignée des plus maniables et des plus assouplis de ses soldats *.

Ce plan seul explique l'obstination

---

* Oh! pour cette fable, elle est trop plate, trop absurde, pour que vous puissiez vous flatter de prendre

mise à retenir la flotte sur la côte, en dépit des remontrances de Brueys, et du danger évident auquel elle étoit exposée. Le motif étoit de ramener « le conquérant de l'Egypte triomphant en France », et l'amiral qui n'étoit pas dans le secret, a fini par être la victime d'une perfidie qu'il ne pouvoit pénétrer.

Le premier d'août a ruiné tous ces plans si habilement tissus ; et Buonaparte est tombé dans les trames qu'il avoit ourdies pour d'autres. Tout retour est à présent impossible, à moins que ce ne soit comme fugitif ou comme prisonnier. Il a le loisir maintenant d'entrer dans les chambres des Pyramides, de tenir des conférences sur la tombe des Chéops, avec des imans et des muphtis ; d'organiser, de conquérir, de planter des jardins botaniques et d'établir des ménageries ; il peut passer du Delta à la Thébaïde, et de la Thébaïde au Delta avec sa suite de cheiks tricolores, et être salué comme l'ali Buonaparte du pays. Tout cela n'est que sottise ; mais

---

vos lecteurs dans un piége aussi grossier. A quel lourd Béotien persuaderez-vous qu'un seul Français fût capable d'être le fripon ou la dupe d'un pareil complot ? la haine extravague ; vous nous en donnez une preuve irréfragable.

sa destruction finale ne peut être ni détournée ni différée ; ses momeries hors de saison ne serviront qu'à priver de toute dignité la catastrophe du drame, et rendre sa chute tout à la fois terrible et ridicule *.

Avant que nos lecteurs nous reprochent d'être trop enthousiastes dans notre attente, ou trop précipités dans nos jugemens, nous les prions de lire avec attention la correspondance suivante. Ils trouveront chaque officier de l'armée mécontent de sa situation, et impatient de retourner en France, maudissant le climat et le pays, et déplorant la sottise qui les a conduits à s'embarquer dans une expédition si délirante, si absurde, si désespérée. Ils trouveront l'armée entière sans tentes, sans bagages, sans munitions, sans secours médi-

* Après un tour de force aussi vigoureux que le développement du plan qui précède, nous avons peine à croire comment l'auteur épuisé a pu fournir encore à cette tirade de gaîté. Le génie n'a pas toujours cette allure variée qui promène ses admirateurs du sérieux au réjouissant, du grave au plaisant. Mais que ne produit pas l'ivresse d'une victoire ! Il voit sur la côte d'Aboukir *l'Orient* embrasé, des hommes livrés à la mort, le ravage, la destruction : c'est fort gai. Mon tigre jouit, il exulte ; il est dans le centre de ses délices. Il ne faut pas troubler de si nobles jouissances.

caux, sans vin, sans eau-de-vie, n'ayant que peu des nécessités et aucune des douceurs de la vie *.

C'étoit-là la fidelle peinture de leur situation avant la destruction de leur flotte. Ce qu'elle est depuis, est aisé à conjecturer. Si l'on ajoute à cette accumulation de misère et de désespoir, la haine invétérée des Arabes, les trahisons des Egyptiens et la guerre meurtrière des mamelouks, avec les maladies dégoûtantes propres au pays, les chaleurs insupportables, les vents pestilentiels, les myriades dévorantes d'insectes venimeux, et la fétidité et putréfaction de dix mille marais infects, on sera assez porté à convenir de la justesse de nos conclusions.

Quant aux lettres que nous avons données, nous avons, autant que la chose étoit compatible avec notre plan, visé à la variété; elles sont, à l'exception d'un très-petit nombre, extrêmement bien écrites, et font honneur au talent épistolaire de leurs auteurs, mais ce n'est

---

* Il est bien sûr, notre gagiste, que nous trouverons toutes ces belles choses : on l'a payé pour qu'elles s'y trouvent.

pas encore là leur principal mérite; elles sont amicales et affectueuses, et nous voyons avec plaisir, que le poison glacé d'une philosophie détestable et impie n'est point encore parvenu à éteindre tout sentiment social.

Un mot encore. Notre motif a été bien éloigné du desir de faire rire nos lecteurs, lorsque nous avons admis dans cette collection les lettres de Guillot, de le Turcq, &c. Notre but a été de faire voir que depuis le plus haut grade jusqu'au plus bas, depuis le plus éclairé jusqu'au moins lettré, le sentiment de mécontentement et de dégoût est général; que, loin de nourrir dans son sein la pensée de s'établir en Egypte, il n'est pas un individu de l'armée (du moins autant qu'il est parvenu à notre connoissance), qui ne tourne des regards de tendresse et d'anxiété vers sa patrie, et qui ne repousse avec horreur et désespoir toute idée de résidence, même pour quelques semaines, dans ce « paradis terrestre » ! *

* Voilà donc la digne conclusion de ces savantes prémisses. Plus sages et plus modérés que vous, nous ne présumerons point ce qui arrivera, sans connoître ce qui est arrivé depuis le fatal événement dont vous vous

targuez avec autant de sécurité. Nous aurons dans nos compatriotes, dans leurs chefs, la confiance méritée qu'ils ont droit d'attendre de nous. On pardonnera à quelques-uns d'entr'eux les légères indiscrétions desquelles vous avez tiré un si beau parti, et persuadés que le Français, loin d'être abattu par les revers, s'agrandit avec les obstacles qui s'opposent à ses succès, nous attendrons de son courage, de sa fortune, de son ardeur pour la gloire, et de tous les sentimens louables et généreux qui distinguent son caractère, des résultats directement opposés à ceux que vous présagez.

TABLE.

CORRESPONDANCE
DE
L'ARMÉE D'ÉGYPTE,
INTERCEPTÉE
PAR L'ESCADRE DE NELSON.

N°. I.

Au Citoyen JOSEPH BUONAPARTE, *Député au Conseil des Cinq-Cents, rue des Saints-Pères*, n°. 1219, *fauxbourg Germain, à Paris.*

Alexandrie, le 18 messidor an 6.

NOUS sommes en cette ville depuis le 14, mon cher frère ; elle a été prise d'assaut : je vais vous détailler nos opérations, non en commentateur, mais telles que j'ai pu les suivre.

Le 13, à la pointe du jour, nous découvrîmes les côtes d'Afrique, que l'avant-garde avoit signalées la veille ; bientôt nous fûmes à la hauteur des îles des Arabes, à deux lieues d'Alexandrie ; et la frégate *la Junon*, qui avoit été expédiée pour amener le consul de France de cette ville, nous joignit.

Celui-ci nous apprit qu'une escadre anglaise de 14 vaisseaux de ligne, dont deux à trois ponts, avoit passé à vue d'Alexandrie, y avoit envoyé des lettres pour le consul anglais, et avoit appris la prise de Malte aux négocians. Elle a fait ensuite route sur Alexandrette, comptant sans doute que nous y avions été débarquer pour nous rendre aux Indes par Bassora. Cette escadre avoit été en effet signalée par *la Justice* après notre départ de Malte: elle a eu la gaucherie de ne pas nous trouver. Les Anglais doivent être furieux. Il faut être extrêmement hardi et heureux pour traverser une escadre nombreuse avec des forces moindres, un convoi de quatre cents petits bâtimens, et enlever en chemin une place telle que Malte, moitié par force et moitié par négociation.

Jusqu'à présent j'ai cru que la fortune pouvoit abandonner mon frère; aujourd'hui je crois qu'il réussira toujours, si les troupes gardent un peu de l'esprit national qui les anime si bien.

Les mamelouks savoient depuis trois semaines, par des bâtimens de commerce expédiés de Marseille, les détails de notre embarquement: voyant paroître les Anglais ils crurent que c'étoit notre flotte; de manière que lorsque nous parûmes réellement le 13, ils étoient prêts à nous recevoir. La mer étoit grosse ce jour - là, les marins ne vouloient point que le débarquement eût lieu. Les vaisseaux mouillèrent à deux lieues au large. La journée se passa en pré-

paratifs ; et enfin, à onze heures du soir, nous débarquâmes sur de petits canots avec une mer et un vent très-orageux.

Nous marchâmes toute la nuit avec deux mille hommes d'infanterie (1) ; et le lendemain, à la pointe du jour, nous investîmes Alexandrie, après avoir chassé différens détachemens de cavalerie. Les ennemis se défendoient courageusement ; l'artillerie qu'ils avoient sur les tours et les murailles étoit mal servie, mais leur mousqueterie étoit très-bonne. Ces gens-là ne savent pas broncher ; ils donnent ou reçoivent la mort sur leurs ennemis. Cependant la première enceinte, c'est-à-dire celle de la ville des Arabes, fut enlevée. Bientôt après, la seconde, malgré les feux des maisons. Les

---

(1) Ceci n'est pas exact ; il est clair, par différentes lettres, qu'une grande partie de l'armée a combattu dans l'attaque d'Alexandrie.

Observations.

L'observation pourroit être vraie à la rigueur, et seroit tout au moins indifférente ; mais elle n'en prouve pas moins avec évidence l'intention très-prononcée du gouvernement anglais d'affoiblir le mérite des victoires de l'armée française, d'insinuer qu'elle ne les acquiert qu'à la faveur du nombre. Prendra-t-il donc toujours, ce gouvernement machiavélique, ses autorités dans les gazettes mensongères stipendiées par lui et par ses véridiques alliés ? Qu'il puise les faits dans ses propres mémoires, et qu'ensuite il démente, s'il en a le front, les grandes actions de cette poignée de Français conduite en Irlande par Humbert ; qu'il dissimule les triomphes multipliés que cette petite

forts qui sont de l'autre côté de la ville, sur les bords de la mer, furent investis, et le soir capitulèrent.

Depuis le 14, on est occupé au débarquement des troupes, de l'artillerie, et des effets. Le général Desaix est sur le Nil à Demenhour. Les autres devoient le suivre.

Le lieu du débarquement est à deux lieues d'ici, à la tour de Marabout, ou les îles des Arabes. Les deux premiers jours, il y eut beaucoup de traîneurs, que la cavalerie mamelouk et arabe harcela ; je crois que nous avons perdu 100 tués et autant de blessés. Les généraux Kleber, Menou et Lescalle ont été blessés.

Je vous envoie la proclamation aux habi-

---

troupe obtint pendant plusieurs journées contre des divisions dix fois plus nombreuses. Qu'il avoue au moins qu'il a fallu vingt-quatre mille Anglais, commandés par un lord exercé depuis long-temps au métier des armes, pour réduire huit cents Républicains Français, devant lesquels toute la yéomanry de l'Irlande trembloit de toutes ses forces. Et n'est-ce point encore un triomphe du nombre que cette action où deux cents Républicains, sous les murs d'Ostende, ont fait rendre les armes à deux mille des plus formidables de ces défenseurs de la Grande-Bretagne, devenus leurs prisonniers? Qu'en dites-vous, gouvernement de Pitt ? Souvenez-vous que lorsque deux régimens français auront mis pied à terre sur les bords de la Tamise, vous n'aurez d'autre ressource que de vous tapir au fond de vos vaisseaux, et d'aller chercher un refuge au Bengale, parmi ces Indiens, qui n'ont point encore appris à connoître leurs forces, et dont, en attendant, vous épuisez le sang et l'industrie.

tans du pays (2), et trois autres à l'armée. Elle a fait un effet merveilleux : les Arabes Bédouins, ennemis des mamelouks, et qui sont, à proprement parler, des voleurs intrépides, dès qu'ils l'eurent reçue, nous ont rendu une trentaine de prisonniers, et se sont offerts pour combattre avec nous les mamelouks. On les a très-bien traités. Ce sont des gens invincibles, habitans des déserts brûlans, montés sur les chevaux les plus légers du monde, et extrêmement braves. Ils habitent, avec leurs femmes et leurs enfans, des camps volans qui changent toutes les nuits. Ce sont des sauvages horribles ; cependant ils connoissent l'or et l'argent : il en faut bien peu pour causer leur admiration. Ils aiment l'or, mon cher frère ; ils passent leur vie à l'arracher aux Européens qui tombent en leurs mains, et pourquoi faire ? pour continuer ce genre de vie, et l'apprendre à leurs enfans. Oh ! Jean-Jacques, que ne peut-il voir ces hommes, qu'il appelle « les hommes de la nature » ! Il frémiroit de honte et de surprise d'avoir pu les admirer.

Adieu, mon cher frère ; donnez-moi de vos nouvelles. J'ai souffert beaucoup dans la traversée ; ce climat-ci m'accable, il nous changera tous. Quand nous reviendrons, on nous reconnoîtra de loin. Je suis un peu malade, et obligé de rester ici quelques

---

(2) Voyez le Supplément.

jours. Tout le monde part demain (3). Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur. Rappelez-moi au souvenir de Julie, Caroline, &c. et au législateur Lucien (4). Son voyage avec nous lui eût été fort utile; nous voyons plus en deux jours que les voyageurs ordinaires en deux ans.

Il y a ici de remarquable la colonne de Pompée, les obélisques de Cléopâtre, le lieu où étoient ses bains, beaucoup de ruines,

---

(3) On voit, d'après la lettre de Boursienne (n°. XIV), qu'il étoit encore au même endroit le 27 juillet.

Observation.

Je ne vois pas le fin de cette remarque. Assurément par ces mots, *tout le monde part demain*, l'auteur de la lettre n'entendoit autre chose, sinon que l'armée destinée à la conquête poursuivoit sa route. Il falloit bien laisser à Alexandrie et une garnison, et des officiers en état d'y faire les arrangemens nécessaires, tant pour le débarquement des effets laissés sur les navires, que pour la correspondance, &c. &c.

(4) Ce mot est dans l'original, et fait, selon toute apparence, allusion à quelque circonstance d'histoire privée.

Observation.

Eh quoi! messieurs de l'Angleterre, vous avez envahi la Corse, vous en êtes restés en possession assez long-temps, et vous ignorez les noms des membres de la famille du vainqueur de l'Italie? Vous ne savez pas que Lucien Buonaparte est un des législateurs de la République Française? Vous les payez bien, mais ils vous servent mal, vos espions.

un temple souterrain, des catacombes, quelques mosquées et quelques églises; mais ce qui l'est plus que tout cela, ce sont le caractère et les mœurs des habitans. Ils sont d'un sang-froid étonnant. Rien ne les émeut; la mort est pour eux, ce qu'est le voyage d'Amérique pour les Anglais (5).

Leur extérieur est imposant: nos physionomies les plus caractérisées, sont des mines d'enfans en comparaison des leurs; elles ont plus que nous une variété étonnante. Les femmes sur-tout couvertes d'un drap, dont elles s'enveloppent et se couvrent la tête jusqu'au sourcil; un linge (pour les femmes du peuple) leur couvre le visage depuis le front, ne laissant que les ouvertures des

---

(5) On a voulu signifier sans doute un objet de peu d'importance; cependant une expression très-ressemblante à celle-là est passée en proverbe parmi eux.

Observation.

L'Anglais, quittant toutes ses liaisons de parenté, d'amitié, et les sacrifiant avec une indifférence barbare à son avidité commerciale; à l'amour du gain, partant pour l'Amérique ou pour les grandes Indes sans y mettre plus d'importance et de réflexion que s'il ne couroit pas les risques d'une séparation éternelle, peut en effet bien paroître extraordinaire à un peuple chez qui tous les attachemens doux et aimables, toutes les affections tendres sont si naturels. La comparaison de cet imbécille prédestiné, qui fait assez peu de cas de la vie pour se la voir enlever sans qu'il daigne y penser, est bien digne de figurer avec la cruelle apathie des grenouilles de la Tamise.

yeux, de manière que, pour peu que le linge soit flétri, elles font peur.

Leurs forts et leur artillerie sont d'un ridicule achevé ; ils n'ont point de serrures, point de croisées. Enfin ils sont dans l'aveuglement des premiers temps.

Oh ! combien de misanthropes seroient convertis, si le hasard les jetoit au milieu des déserts de l'Arabie !

Adieu, mon cher frère ; tout à vous.

J. C. BUONAPARTE.

P. S. Je vous prie, mon cher frère, de faire donner de mes nouvelles à la citoyenne Coupry, ma vieille et ancienne hôtesse, rue Saint-Honoré, n°. 27, près le passage des Feuillans ; lui dire que je n'ai pas eu le temps de lui écrire, et que je me rappelle à son souvenir.

N°. II.

JAUBERT à son frère (1).

Au mouillage d'Aboukir, le 20 messidor an 6.

NOUS voici, mon cher Jaubert, sur les côtes de l'Egypte ; nos braves ont entamé

(1) La lettre jointe à celle-ci, qui mérite la plus sérieuse attention, induit à croire que Jaubert étoit commissaire sur la flotte. Le couvert en est perdu ou égaré, et selon toute apparence elle s'adresse à son frère, l'un des généraux français à l'armée d'Italie.

son territoire, et tout nous promet qu'avant peu de temps, au despotisme imprévoyant des mamelouks, et à l'apathie des Egyptiens, auront succédé un gouvernement créateur, et une émulation jusqu'à présent inconnue parmi les habitans.

Nous sommes maîtres d'Alexandrie : nos troupes ont occupé en passant Aboukir, ont pris Rosette, et ont conséquemment en leur pouvoir, une des principales bouches du Nil. Je suppose que tu as sous les yeux la carte et le Voyage de Savary, ou de quelqu'autre (2).

---

(2) Il y a dans l'original, *la carte du voyage de Savary ou de quelque autre*. Nous ignorons de quel autre voyage Jaubert veut ici parler, et peut-être ne le sait-il pas lui-même ; mais certainement le voyage de Savary est une assez mauvaise production. C'est la rapsodie de cet homme, et son panégyrique trompeur de l'Egypte, qui paroît avoir considérablement ajouté, dans l'esprit du gouvernement français, au desir qu'il a depuis long-temps manifesté, de s'emparer de cette contrée. Il paroît d'ailleurs que ce voyage est le seul *vade-mecum* tant des savans que des chefs de l'expédition, et qu'ils accordent aux récits de Savary une confiance sans borne. Les savans, selon toutes les apparences, n'ont rien fait pour éclairer leur crédulité et dissiper leurs illusions ; car *il ne convient pas*, comme l'observoit très-bien Pangloss étant à l'hôpital, en y crachant sa dernière dent, *il ne convient pas*, dis-je, *à un philosophe de changer d'opinion* ;

Le 13 messidor, à six heures du matin, nous étions à six lieues d'Alexandrie. La frégate *la Junon* eut ordre d'aller à l'entrée du port remettre au consul français une lettre ostensible, mais avec mission expresse d'emmener le consul et tous les Français qui se trouveroient dans la ville. Tout y étoit en combustion : depuis deux mois on parloit de la descente des Français ; on s'y étoit mis en défense *à la manière des Turcs*.

L'apparition qui avoit eu lieu le 10 d'une escadre anglaise de 14 vaisseaux, que le gouverneur d'Alexandrie s'obstinoit à regarder comme français, avoit redoublé les

---

mais les généraux ont hautement et fréquemment exprimé leur chagrin et leur indignation, en voyant qu'ils avoient été si misérablement induits en erreur.

Observation.

C'est vouloir soi-même en imposer d'une manière bien misérable à l'ignorance et à la crédulité, de supposer que les Français ne connoissent l'Egypte que par Savary. Les Anglais eux-mêmes n'ont-ils pas fourni des mémoires assez considérables sur cette contrée ? Bruce, Pococke, leur donneroient des démentis assez bons. Mais pourquoi recourir à des autorités modernes pour l'apprécier, tandis que l'histoire de tous les siècles retentit du bruit de sa fécondité et de son importance ? tandis que la vue seule de sa situation géographique atteste l'avantage qu'un gouvernement intelligent peut en tirer ? Et quand on écarteroit encore ces preuves si frappantes, si évidentes, a-t-on besoin d'autre chose que des efforts qu'a faits la Russie

alarmes de la ville, et rendu de plus en plus critique la position des habitans français. Le consul obtint cependant trois heures pour se rendre à bord de *la Junon :* cette frégate l'amena sur *l'Orient ;* on sentit la nécessité d'agir promptement, soit pour arracher Alexandrie aux Anglais, soit pour mettre notre escadre à couvert d'un combat qui eût été très-inégal dans le désordre d'un premier mouillage sur un fond inconnu.

La flotte anglaise a joué de malheur ; elle nous a manqué sous la Sardaigne ; elle a manqué ensuite le convoi de Civita-Vecchia, composé de 57 bâtimens, et portant 7000 hommes d'Italie. Elle n'est arrivée devant Malte que cinq jours après que nous

---

pour s'y établir ? Les négociations entamées sur cet objet sont connues de tout le monde. La France n'a fait que prévenir les tentatives de cette vorace alliée de la Grande-Bretagne. Le désespoir de cette dernière puissance est d'avoir vu manquer ce projet, qui pouvoit lui assurer le sceptre de l'Inde, que la conquête des Français lui fait tenir d'une main mal assurée. Quant à ces prétendues marques de *chagrin* et d'*indignation*, que le benin glossateur suppose à nos généraux, nous voulons bien croire que certaines gens, très-disposés à prêter à nos guerriers des idées si différentes de la conduite héroïque qu'ils ne cessent de tenir, ajouteront une foi bien implicite à ses assertions ; mais pour ceux qui connoissent parfaitement le militaire français, il voudra bien leur permettre de le soupçonner un peu d'avoir aidé les textes des lettres qu'il publie à se prêter à ses idées favorites, et nous l'en félicitons, car c'est généreusement remplir le rôle qui lui est prescrit : il faut qu'il gagne son argent.

avons quitté cette île ; elle est arrivée devant Alexandrie deux jours trop tôt pour nous y rencontrer. Il est à présumer qu'elle est montée jusqu'à Alexandrette, croyant que c'est-là que doit s'opérer le débarquement pour la conquête de l'Inde. Nous la verrons enfin ; mais nous sommes mouillés de manière à tenir tête à une flotte double de la nôtre.

Telle a été pourtant la position critique où nous nous sommes trouvés le 13 au matin, que quelque prompt que fût le débarquement, nous pouvions être surpris par les Anglais au milieu de l'opération. Aussi dès quatre heures du soir, le général en chef étoit-il sur une galère avec son état-major, environné des canots et chaloupes des bâtimens qui avoient envoyé des détachemens pour la descente.

Le 14 au matin, le débarquement s'est opéré sur le fort appelé *le Marabou*, à deux lieues à l'ouest d'Alexandrie. Point de résistance ! pas un canon au Marabou ! La troupe s'achemine par pelotons vers la ville ; les traîneurs ou ceux qui s'écartent, sont attaqués par des partis d'Arabes et de quelques mamelouks qui voltigent çà et là. Il y a des combats particuliers où nous perdons quelques hommes. Arrivés à la ville, nos braves éprouvent de la résistance. Des canons de 3 et 4 (et nous n'en avions pas encore), des carabines, des pierres, tout annonce la résolution de se défendre. Le général Kléber est blessé à la tête ; le géné-

ral Menou en plusieurs endroits. Mais a onze heures nous étions maîtres d'Alexandrie, et les tirailleurs qui se défendoient par les fenêtres étoient ou cachés ou tués. Les mamelouks et une grande quantité d'Arabes s'étoient refugiés dans le désert. Restoit une partie des habitans fort étonnés qu'on ne leur coupât pas le cou (3), et lisant avec

---

(3) L'étonnement de ceux des habitans d'Alexandrie qui étoient demeurés dans la place, en voyant que les Français ne leur coupoient point le cou, peut assez bien s'expliquer, soit dit sans offenser la sagacité de mons Jaubert. Il ne faut à cet effet que jeter un coup-d'œil sur la longue lettre du citoyen Boyer à son père (voyez n°. XXII). Après que l'on eut massacré indistinctement, *pendant l'espace de quatre heures*, ce peuple qui n'étoit pas l'agresseur (car on ne lui fera pas sans doute un crime d'avoir disputé sa vie et ses propriétés à une horde d'étrangers rapaces et altérés de sang), ceux qui survivoient, tremblans et ne voyant autour d'eux que l'image sanglante de la mort, ont dû véritablement être étonnés de voir qu'on leur laissât la vie, et lire avec plaisir, ou si M. Jaubert le veut, avec des transports de joie (*il y a dans l'original* en extase: *or l'extase n'est pas de la joie*), un écrit qui leur promettoit la cessation, ne fût-elle que momentanée, des horribles cruautés de leurs conquérans.

Observation.

Qu'ils sont humains ces insulaires ! comme ils prennent avec chaleur les intérêts des opprimés ! Depuis

extase la proclamation (4) que le général en chef avoit fait imprimer en arabe, et que vous lirez sûrement dans les papiers publics.

Cette proclamation a donné lieu à deux singularités remarquables. La veille, nous avions pris quelques Turcs et Arabes que nous avions retenus à bord : il s'agissoit de calmer leur imagination, et d'en faire des apôtres. Ce fut un prêtre maronite de Damas (*chrétien comme nous*) qui fut chargé de les leur lire, et d'y faire un petit commentaire. Quand vous verrez la proclamation, vous jugerez comme ce rôle lui alloit (5).

---

six ans ils font couler le sang d'un bout à l'autre de l'Europe ; ils ont fait servir les mers du monde entier de tombeau aux infortunés habitans de tout le globe ; ils égorgent chaque jour leurs propres compatriotes ; ils portent en ce moment la désolation et le carnage dans la malheureuse Italie ; ils ont envahi les possessions de tous leurs voisins, toutes les terres qu'ont pu aborder leurs vaisseaux, ont payé le tribut à leur rapacité et à leurs passions sanguinaires ; ils soulèvent les rois contre les peuples, alimentent de l'or qu'ils ont volé, les mercenaires armés pour défendre des monarques plus vils que ceux qu'ils stipendient ; et ils se récrient contre quelques violences nécessaires sans doute, puisqu'ils en sont eux-mêmes la principale cause. Oui, c'est en effet au philanthrope à gémir des maux qui affligent l'espèce humaine, et la guerre est le premier et le pire ; mais appartient-il au tigre inhumain d'affecter le langage de la modération et de la paix ?

(4) Voyez l'appendix, n°. 1.

(5) Jaubert n'auroit pas été un mauvais col-

Le jour de la descente, le contre-amiral turc, qui étoit dans le port d'Alexandrie

---

laborateur d'Hébert, ou du *véritable Père Duchesne.* C'est la même impiété, la même indécence, le même empressement à adopter tous les préjugés du peuple, dans la vue de les faire concourir à des projets de pillage et de proscription.

L'hypocrisie, de quelque nature qu'elle soit, est toujours condamnable; mais l'hypocrisie de l'athéisme est une monstruosité : elle unit la lâcheté au crime.

Ceci nous fournit occasion d'observer que l'authenticité de la proclamation de Buonaparte est incontestable; c'est ce que prouve ce passage. Nos lecteurs ne peuvent avoir oublié avec quelle obstination les écrivains de l'opposition, pénétrés du respect religieux qu'ils ont voué à leur général chéri, ont soutenu d'abord que cette pièce étoit controuvée, qu'elle avoit été fabriquée en Angleterre même; et lorsqu'ensuite elle parut en France mutilée et déguisée (comme on compte sur l'Espagne, il n'est pas prudent de faire du mahométisme une profession ouverte), on se rappelle avec quelle versatilité ces messieurs virèrent de bord; ils convinrent que Buonaparte avoit véritablement publié une proclamation; mais ils prétendirent que la vraie copie de cet écrit ne se trouvoit que dans les papiers français.

Nous ne disputerons point avec eux : la traduction que nous publions a été faite sur l'original arabe, par le drogman de notre ambassade à la Porte; et le lecteur, en y jetant les yeux, comprendra aisément comment et pourquoi

avec la caravelle (gros vaisseau du Grand-Seigneur) destinée à percevoir les tributs

---

Jaubert s'amuse de si bon cœur du rôle joué en cette occasion par le maronite, ou prêtre chrétien.

Observation.

Cette longue et insolente note où l'on rappelle à dessein le nom d'Hébert, plus exécré cent fois en France, que sa personne n'étoit chérie par ceux mêmes qui cherchent ici à ressusciter sa mémoire, et qui payoient si généreusement ses excès révolutionnaires et ses feuilles ordurières, est d'abord un monument de l'hypocrisie la plus caractérisée. Mais très-pieux et très-religieux glossateur, vous n'avez pas eu l'intention, en prenant ce masque dévot, d'en imposer aux esprits justes, aux têtes pensantes. Je ne ferai point d'efforts pour détromper les idiots à qui vous voulez donner cet insipide aliment, mais je vous parlerai à vous ou au gouvernement qui vous paie. Quelle fut, (dites-le-moi si vous le savez) la politique des conquérans, qui voulurent conserver leur empire sur les peuples qu'ils s'étoient soumis ? Ils prirent leurs coutumes et leurs langages, adoptèrent leur culte, ou du moins en firent le semblant. C'est par-là que la famille tartare de Gengis s'assura la souveraineté de la Chine. Plus anciennement Alexandre avoit, dans Persépolis, offert l'encens aux dieux des Perses. Voulez-vous que le général qui conduit des Français ne soit pas, au dix-huitième siècle, aussi habile que ses prédécesseurs en conquêtes ? Voulez-vous qu'il dise des Mahométans ce que ces derniers disent de vous et de nous, *ces chiens de chrétiens ?* Voulez-vous que nous vous ressemblions, à vous, qui proscrivez avec une fureur si chrétienne les catholiques romains, les papistes, quand vous feignez de vouloir replacer le pape sur la chaire curule, où s'assit autrefois le premier des Brutus ? Votre inculpation d'hypocrisie tombe

de l'armée, envoya à bord de *l'Orient* son capitaine de pavillon avec un présent de *deux moutons*, pour s'informer des projets de l'armée navale. On lui donna à lire la proclamation : il s'en excusa sur ce qu'il ne savoit pas lire l'arabe ; on y suppléa. Chaque passage qui traitoit de l'insolence des mamelouks le faisoit bondir de joie. Il demanda des proclamations pour la répandre, et assura que le contre-amiral qui représentoit le Grand-Seigneur, donneroit à chacun l'ordre de bien accueillir les Français ; enfin il se retira très-satisfait, après avoir pris le café et mangé la confiture (6). La caravelle

---

donc absolument à faux. Composons : mettez à sa place une indifférence pour toute espèce de culte, et ce ne sera pas de l'athéisme. Mais le jésuite Garrasse, d'injurieuse mémoire, appeloit l'avocat Pasquier athée. Il qualifioit ainsi théologiquement tous les adversaires de son ordre, de ces jésuites pris sur le fait, en amalgamant à la religion de Christ, dont ils se disoient les apôtres, les dogmes et les cérémonies chinoises de Confucius et de ses partisans.

(6) Nous avons donné dans l'*appendix*, l'adresse de Buonaparte au vice-amiral. On y retrouve l'insolence ordinaire de son style. Quant à la farce jouée à bord de *l'Orient* par le messager turc, nous n'en croyons pas un mot ; mais quoi qu'il en soit, il est toujours certain, s'il y a eu quelque momerie en cette circonstance, que ce n'est pas le turc qui en a été la dupe.

Observation.

Cette fois-ci vous nous rendez bien difficiles à croire ; et si nous voulions croire nous-mêmes que vos apos-

est encore dans le port avec son pavillon de commandement.

Le 16, je descendis à Alexandrie avec l'amiral : ce qui avoit resté d'habitans, ainsi que les Arabes de la campagne, me parurent assez bien remis de leur frayeur, et assez confians. On voyoit dans le bazar (marché) des moutons, des pigeons, du tabac à fumer, et sur-tout force barbiers, qui mettent la tête du patient entre leurs genoux, et qui semblent plutôt prêts à la décoler qu'à lui faire sa toilette. Ils ont cependant la main fort légère. Je vis aussi quelques femmes; elles sont affublées de longs vêtemens qui cachent absolument leurs formes, et qui ne laissent découvert que les yeux, à-peu-près comme les habillemens des pénitens de nos provinces méridionales.

Cette ville, où l'on dit qu'il reste 10,000 habitans, n'a de l'ancienne Alexandrie que le nom, encore les Arabes l'appellent-ils *Scanderia*. Les traces de son enceinte annoncent qu'elle étoit fort grande et qu'elle

---

trophes très-impolies au style du général, votre incrédulité fort indifférente sur des faits, et la bonhomie gaillarde avec laquelle vous jugez que le messager turc y entendait finesse, ne sont que de plates inepties, dignes de ceux dont vous voulez capter la bienveillance par le rôle dont vous vous êtes chargé, quelle conclusion en tireriez-vous? Que votre note est au moins inutile, et que vous auriez dû laisser au lecteur la liberté de porter lui-même son jugement.

a bien pu contenir les 300,000 ames que les historiens lui donnent. Mais le despotisme, l'abrutissement qui l'a suivi, et enfin la découverte du Cap de Bonne-Espérance, l'ont successivement réduite à l'état misérable où on la voit.

C'est un amas de ruines où l'on voit telle maison bâtie de boue et de paille, adossée à des tronçons de colonnes de granit. Les rues n'y sont pas pavées : l'image de la destruction ressort bien davantage à la vue de deux monumens qui seuls ont traversé intacts les siècles qui ont tout dévoré autour d'eux. C'est la colonne de Pompée, et qui a été élevée par Sévère; je ne l'ai vue qu'à une certaine distance, mais j'ai vu de près et mesuré de l'œil l'obélisque appelé l'aiguille de Cléopâtre; il est d'une seule pierre de granit très-bien conservée : il m'a paru avoir 72 pieds de hauteur, 7 à sa base, et 4 vers le sommet; il est surchargé d'hiéroglyphes sur ses quatre faces. On voit çà et là quelques dattiers; arbres tristes, qui ressemblent assez de loin au pin dont la tige a été dépouillée jusques vers le sommet.

Tel est l'abord de cette terre dont l'intérieur est si fertile, et qui, sous un gouvernement éclairé, peut voir renaître les siècles d'Alexandrie et des Ptolémées.

Arrivés au quartier général à l'extrémité de la ville, nous y trouvâmes un mouvement, un air de vie qui y étoit inconnu depuis long-temps, des troupes qui débarquoient, d'autres qui se mettoient en mar-

che pour traverser le désert vers Rosette. Les généraux, les soldats, les Turcs, les Arabes, les chameaux, tout cela formoit des contrastes qui peignoient au naturel la révolution qui alloit changer la face de ce pays (7).

Au milieu de cette confusion paroissoit le général en chef, réglant la marche des troupes, la police de la ville, les précautions sanétaires contre la peste, traçant de nouvelles fortifications, coordonnant les

---

(7) Ce tableau donne une idée assez juste de l'esprit turbulent de cette nation. Au-dehors, au-dedans, ce sont toujours les mêmes vues, les mêmes espérances. Dans toutes les nuances bigarrées, que le hasard peut leur présenter, ils découvrent la destruction des empires ; et lors même qu'il ne s'agit que d'hommes et de chameaux, mêlés confusément, ce désordre fortuit est à leurs yeux l'indice infaillible de révolutions prochaines.

Observation.

Il faut au moins convenir que ce Français, accusé de turbulence quand il met à l'exécution d'une grande entreprise l'activité qui en assure le succès, n'a pas grand tort de voir l'*indice d'une révolution prochaine* dans des mouvemens militaires qui sont tous dirigés vers ce seul but. Et moi, je ne vois dans les réflexions chagrines de l'auteur que je suis à la piste, qu'une humeur très-maussade, et d'autant plus déplacée, que les gens sensés seront bien éloignés d'y trouver un motif de mésestimer une nation chez laquelle la vivacité d'esprit n'empêche ni les grandes conceptions, ni les résolutions généreuses.

mouvemens de l'armée navale avec ceux de l'armée de terre, dépêchant avec des Arabes soumis des proclamations aux tribus épouvantées. Un grand exemple frappa dans ce moment : un militaire fut amené qui avoit enlevé un poignard à un Arabe paisible ; le fait vérifié en un instant, le militaire fut fusillé sur la place.

Aussi, dès le lendemain, une tribu entière de trois mille Arabes envoya-t-elle au général en chef des députés qui jurèrent avec lui, *sous peines de l'enfer*, amitié entre les deux nations. Ils ramenèrent des prisonniers parmi lesquels il se trouva une femme; ils l'avoient battue. Cette tribu veut fournir des soldats tout armés, d'autres imiteront sûrement cet exemple. Guerre aux mamelouks ! paix aux Arabes ! tel sera le cri qui grossira nos armées, et qui balaiera devant nous les oppresseurs de cette partie du monde.

Je suis forcé de finir ; le bâtiment part. Je n'ai pas relu pour voir si on a fidèlement copié. Suppléez-y. Adieu.

JAUBERT.

N°. III.

(*Pour vous seul*).

Lettre de JAUBERT au général BRUIX (1).

En rade d'Aboukir, le 21 messidor.

JE vous rends un compte administratif par ma lettre de ce jour, mon cher Bruix; je dépose ma circonspection ordonnatrice pour vous parler de notre position dans ce pays. Il n'y aura pas d'ordre dans ma lettre, parce que je suis continuellement distrait par les demandes réitérées que vous savez qu'on

(1) C'est particulièrement sur cette lettre que nous avons desiré d'appeler l'attention du lecteur; on verra que son plus grand intérêt résulte de l'intimité subsistante entre Jaubert et le ministre de la marine. Il a donc cru pouvoir lui parler avec quelque liberté, sans courir le risque de faire un voyage à Cayenne.

Observation.

Non-seulement le commentaire, mais le texte même de cette lettre, prouve l'intention d'en faire un des points d'appui principaux du systême de trouble et de mécontentement qu'on veut exciter par la publication de cette correspondance. Le malheureux Jaubert n'existe plus pour démentir les faussaires qui ont pu ou corrompre, ou changer, ou étendre ses phrases. Mais ce poison, apprêté avec si peu d'art, n'opérera point le mal qu'on en attend. Que seroit-ce, au surplus, que le mécontentement d'un individu, sur tant

n'épargne pas au mouillage, et que d'ailleurs le bâtiment courrier est prêt à partir.

En général, les officiers de terre et de mer se sont quittés froidement. L'entassement où l'on étoit pour les logemens, et la maigreur des tables, devoient nécessairement produire ces effets (2).

---

de preuves de dévouement et d'affection données par les coopérateurs de cette grande entreprise? Nous ne savons quels étoient le caractère et les habitudes du commissaire Jaubert; mais il est bien vrai qu'un commissaire-ordonnateur peut voir autrement qu'un général d'armée; que souvent l'intérêt personnel ou l'amour-propre, froissés de quelque manière, font porter des jugemens que désavoueroient le désintéressement et la modestie. Jaubert annonce qu'il n'y aura pas d'ordre dans sa lettre, *parce qu'il est continuellement distrait*, &c. ces distractions multipliées ont sans doute influé sur lui, et ont contribué à l'augmentation de sa mauvaise humeur. Au reste, telle qu'elle fût, elle ne pouvoit lui procurer le désagrément de faire un voyage à Cayenne. Cette exagération insultante à la liberté d'écrire porte absolument à faux; mais il faut bien que l'auteur la suppose pour justifier le gouvernement anglais, et les mesures hostiles qu'il emploie contre l'émission de la pensée.

(2) Nous avons sous les yeux une lettre officielle de Jaubert à Bruix, à bord de *l'Orient*, en date du 4 juillet. Cette lettre n'est pas en général assez intéressante pour être mise sous ceux du public; mais le paragraphe qui la termine peut jeter quelque lumière sur ce passage.

« Deux cent quatre-vingt-treize bâtimens com» posoient les convois de Toulon, Marseille, Gê» nes, Ajaccio et Civita-Vecchia; ils étoient ar-

Tous les ordres un peu importans ont, dans le commencement, été donnés par le

---

» més d'environ 4,500 hommes, et portoient, » outre l'artillerie destinée pour l'armée de terre, » 22,000 hommes et 1,200 chevaux ».

On estime, d'après divers calculs, que le nombre d'hommes embarqués, tant de France que d'Italie, a été d'environ 40,000. Ce n'étoit ni des régimens, ni des compagnies d'élite; mais tous étoient des hommes choisis. A présent, si l'on compte 5,000 hommes pour la garnison de Malte et pour les accidens du voyage, on trouvera que le nombre des gens de guerre, distribués à bord des vaisseaux de guerre, devoit être d'un peu plus de 11,000. Si l'on ajoute encore à ceux-ci l'état-major de l'armée, on concevra alors, comme le dit Jaubert, que des hommes qui ont été entassés de la sorte, pendant près de trois mois, ont dû se quitter froidement.

On voit d'après une liste de Boyer, liste parfaitement exacte, que l'armement consistoit en 15 vaisseaux de ligne, 14 frégates, plusieurs corvettes et autres navires plus petits. Il ne sera pas hors de propos de dire ici en peu de mots quel a été le sort de toute cette flotte. Sur 15 vaisseaux de ligne, onze ont été pris et détruits par lord Nelson; deux se sont sauvés à Corfou et à Malte, et deux sont restés dans le vieux port d'Alexandrie. Des 14 frégates, deux ont été détruites dans le grand combat, une prise par les Turcs, une autre (*la Sensible*) prise par nos croiseurs; huit sont en ce moment dans le port d'Alexandrie; une autre, enfin, est on ne sait où. Il est probable qu'elle a relâché dans quelqu'un des ports de la Turquie. Des bâtimens

général en chef, par la suite le chef de l'état-major Berthier, les transmettoit à l'ami-

---

plus petits, quelques-uns ont été détruits et quelques autres pris.

Il est assez plaisant de voir que de tout ce grand armement, le plus grand, dit Boyer, qu'on ait jamais vu sur la Méditerranée (voyez sa lettre, n°. XXII), il n'en soit pas encore revenu un seul en France ; et nous serons, à dire vrai, fort trompés s'il en revient jamais un seul. Les Français peuvent s'amuser, tant qu'il leur plaira, ainsi que les Jacobins d'Angleterre, leurs imitateurs, à présager de loin à quel heureux empire la flotte ira désormais porter les bienfaits de la liberté. Ces bienfaits sont inappréciables sans doute ; mais...... la flotte ne sortira plus d'Alexandrie.

Observation.

En lisant cette note, dont les détails, malheureusement trop connus, font verser des larmes aux bons Français, et dont les calculs ne sont peut-être pas d'une exactitude scrupuleuse, on ne peut s'empêcher, à travers le rire sardonique de l'auteur, de sentir que, puisqu'il veut bien avouer l'existence des *jacobins* dans son pays, sa joie n'est pas tellement franche qu'il ne s'y mêle quelque inquiétude. C'est au moins un dédommagement pour nous, de penser que ces *patriotes* (car pour eux ces deux mots sont synonymes) chargent la mine qui doit un jour avoir une violente explosion, et venger le monde des excès qui les rendent aux yeux des peuples, les tyrans les plus odieux de l'univers.

La flotte ne sortira plus d'Alexandrie...... Tudieu ! comme vous y allez ! laissez faire. Le temps est encore gros d'événemens ; il laissera voir si c'est de Balaam ou de sa compagne que vous avez reçu le don de prophétie.

ral (3). Ceux pour la descente, soit à Malte, soit à Alexandrie, ont été donnés le premier

(3) Ces mots ont l'air d'exprimer une sorte de mépris pour Brueys. D'où peut provenir ce mépris, si ce n'est peut-être, et c'est ce qui nous paroît le plus probable, de l'ignorance et de la présomption de Buonaparte, qui, accoutumé à être obéi avec promptitude, n'enduroit pas toujours patiemment les délais que comporte de sa nature le service de mer, et qu'il pouvoit, n'ayant pas assez d'expérience dans cette partie, attribuer quelquefois à un défaut de zèle ou de connoissances de la part de l'amiral.

On voit d'une manière bien marquée dans ce paragraphe, quelle est en France l'influence de Buonaparte. Jaubert pense indubitablement qu'en cela Buonaparte a eu tort; cependant il ose à peine laisser paroître un léger doute sur l'infaillibilité du général en chef, dans une lettre qu'il écrit confidentiellement au ministre de la marine, ami et protecteur déclaré de Brueys.

Observation.

Abstraction faite de l'opinion du commentateur, sur le mépris dont il accuse Buonaparte pour Brueys, tandis que le besoin de surveiller tous les détails de sa conquête est probablement la seule cause qui obligeoit le général de s'en rapporter au chef de son état-major, à son ami, pour communiquer les ordres à la flotte, on doit reconnoître, à ce paragraphe, la différente manière de voir des Français et des Anglais sur leurs armées de terre et de mer. Ici l'Anglais, qui reconnoît que toute sa force consiste dans sa marine, et qui ne compte ses troupes de terre que pour des auxiliaires, se fâche sérieusement de l'estime que nous accordons à nos généraux et à notre militaire, et surtout de la grande confiance que le gouvernement français a donnée à celui de l'armée d'Italie, qui s'en est

le jour même, l'autre deux jours auparavant. Vous savez quelle différence il y a entre les préparatifs de mer et ceux de terre ; mais telle est la méthode du général en chef, et tout a parfaitement réussi.

Malte est sans approvisionnemens, avec très-peu d'argent, et une vente nécessairement éloignée de biens nationaux. Une immense population y étoit nourrie par l'ordre (4). Les secours de France ne seront

---

rendu digne par une conduite militaire si supérieure et si belle. Au fond, ces variétés dans la manière d'apprécier des hommes utiles, ne prouve rien autre chose qu'une différence de localités et d'intérêts. Il n'en est pas moins vrai que Jaubert pouvoit parler à son aise à son correspondant Brueys, qui n'étoit point ministre de la marine lorsqu'on s'occupa de l'escadre pour l'Egypte, et qui connoissoit à peine le vice-amiral Brueys.

(4) On voit ici un léger échantillon des biens apportés à la pauvre île de Malte par ces zélés propagandistes de la liberté, de l'égalité, etc. qui sont constamment, comme nous le savons tous, comme on nous l'a dit à tous un million de fois, les objets de leur protection spéciale et de leur vénération. Ces habitans étoient nourris par l'ordre, comme le dit fort bien Jaubert; cependant les Français abolissent cet ordre, s'emparent de ses propriétés, et laissent les malheureux habitans libres, si vous le voulez, mais condamnés à mourir de faim. Cependant on éprouve une sorte de consolation de savoir que les Maltais ne sont pas totalement insensibles à tant de bontés.

Observation.

La note anglaise ne pouvoit pas s'exprimer autre-

pas, je l'imagine, abondans; ceux d'Egypte ne sont pas près d'être réalisés; c'est pourtant un point militaire bien intéressant.

Cinq ou six jours avant notre arrivée, la peste avoit cessé à Alexandrie. Il y avoit pourtant au Port Neuf un bâtiment qui en étoit infecté, et d'où quelques marins s'étoient échappés dans la ville. Il n'est pas arrivé d'accident; d'ailleurs vous savez que dans la grande chaleur la peste n'a plus de prise en Egypte.

(5) Vous rirez peut-être, vous autres parisiens, de la proclamation mahométane du général en chef; il a passé par-dessus les

---

ment; mais de bonne-foi, si les maux qui pèsent sur cette malheureuse peuplade sont aussi réels que le veut bien dire, et l'auteur de la lettre (en supposant qu'il ait réellement tenu ce langage), et d'après lui son commentateur, lesquels des Anglais ou des Républicains ont intercepté les vivres aux Maltais? Sans vos escadres qui bouleversent la Méditerranée, les sujets du monstrueux gouvernement qui les nourrissoit en les opprimant, affranchis de leurs chaînes, auroient trouvé dans leurs nouveaux amis une patrie, une nourrice, et des vertus qu'ils n'avoient pas.

(5) Les lumières brillantes de la ville de Londres, le *Morning-Chronicle*, le *Courrier*, et autres journaux jacobins, se sont ici distingués. Ils ont nié formellement l'authenticité de cette pièce, et substitué en sa place une proclamation fabriquée à dessein par le Directoire.

Observation.

Il a déjà, je crois, été question de cette proclamation et de ces jacobins; nouveaux signes de terreur.

lazzis, et elle produira un très-grand effet. Vous vous rappelez celui que produit par le cri magique, *guerre aux châteaux, paix aux cabanes* (6). Le général en chef arrivera au Caire avec une grande armée, — mais les divisions feront le reste.

---

(6) GUERRE AUX CHATEAUX, PAIX AUX CABANES. Il est heureux pour l'humanité que les Français, dans l'ivresse du succès, lèvent quelquefois le masque, et laissent voir dans toute leur difformité, les traits de leur révolution. Ce cri magique, comme ils l'appellent avec raison, a excité une partie des habitans de l'Europe contre l'autre; il a fourni matière à déclamation aux froids et insoucians philosophistes de tous les pays. Du fond de leurs cabinets, ces hommes ont propagé ce cri de guerre, ce signal de la destruction d'une nation à l'autre, avec un enthousiasme infernal. C'est en vain qu'on s'est efforcé de faire entendre aux peuples que la chute des uns entraînoit nécessairement celle des autres. Ils ont été long-temps gouvernés plutôt par des mots que par les faits; et ce n'est qu'après qu'ils se sont vus eux-mêmes entourés des ruines de leurs *cabanes* fumantes, tandis que les *châteaux* demeuroient fréquemment intacts, qu'ils ont commencé à se réveiller du songe de leur inviolabilité, et à maudire à-la-fois les auteurs de la tromperie et les agens de leur ruine.

Dans tous les pays où les Français ont mis le pied, ce sont les pauvres qui ont été particulièrement leurs victimes, et conséquemment les plus ardens à se venger de leurs oppresseurs. Ce fut par des pauvres que la grande armée de Jour-

Quand l'officier et le soldat virent Alexandrie et les déserts qui l'environnent, ils

---

dan fut presque totalement détruite dans sa fuite, et la Belgique, et l'Italie, et la Suisse, *qui n'a point de châteaux*, contiennent en ce moment une population de paysans outragés, qui ne respirent que vengeance et malédiction, tout bas, à la vérité, et dans le plus profond de leur cœur; mais se réunissant secrettement et en silence, ils taillent en pièces des armées entières de leurs insensés et hypocrites destructeurs.

A présent ce cri magique a, graces au ciel, perdu toute sa force. Ce n'est plus qu'une voix *clamans in deserto*, et qui n'a désormais d'autre propriété que celle de rémémorer à ceux qui l'emploient, le mal qu'ils ont fait, ou de fournir, comme ici, à l'insensibilité, une allusion frivole ou une misérable pointe d'esprit.

Observation.

Cette provocation injuste contre le gouvernement constitutionnel de la France, est encore une des preuves les plus signalées de l'esprit de haine et de destruction, qui dirige toutes les démarches du cabinet de St.-James. La tête sur le billot, je ne croirai pas que cette plus qu'indiscrète citation du cri de guerre des terroristes de 1793, se trouve dans une lettre écrite par un officier français, et je me vois forcé de dire qu'on ne l'a interpolé dans cet écrit, qu'afin de renouveler les virulentes déclamations consignées dans cette note. C'est ainsi que les calomniateurs de la liberté prennent à tâche de confondre toutes les époques de notre révolution; qu'ils font revivre à leur gré les sans-culottes, les carmagnoles, les jacobins, repoussés dans leurs cavernes depuis l'établissement de la constitution de l'an 4. Ils jettent ces épouvantails

furent frappés de stupeur. Buonaparte a tout ranimé.

Les Arabes et les mamelouks ont traité quelques-uns de nos prisonniers, comme Socrate traitoit, dit-on, Alcibiade. Il falloit périr ou y passer : un grenadier s'est fait tuer. Ils n'avoient que battu les femmes qu'ils nous avoient prises.

Le port d'Alexandrie est nul en approvisionnemens maritimes, nul en établissemens. La conquête présente plus de ressources, mais on en tirera par la suite un immense parti. Alexandre fit tout dans un an.

Il est encore incertain si des vaisseaux de 74 peuvent y entrer. Deux vénitiens de 64

---

aux yeux des peuples, pour les retenir sous leur joug odieux. Ils accusent les Républicains des désordres qu'ils suscitent. Ils élèvent le cri de mort, et nous en attribuent les effets. Après avoir foulé de tout leur pouvoir ces pauvres, à la misère desquels ils ont l'air de prendre un si tendre intérêt, ils cherchent encore à les détruire avec nous et par nous, afin de nous en attirer le blâme. Le mot d'égalité est pour eux un poison qui donne des convulsions à leurs fibres dégradées. Ils inspirent la révolte aux pauvres, aux paysans de la Belgique, de l'Italie et de la Suisse; mais ces malheureux ne se rendront point à leurs conseils perfides : ils craindront avec raison que les mêmes hommes qui protégeoient avec tant d'orgueil la noblesse émigrée, et qui l'ont trahie avec tant de lâcheté, ne soient encore plus barbares avec l'humble indigence. Ils n'iront point contribuer à vous faire renouveler la honteuse défection qui signala la journée de Quiberon, quand vous livrâtes vos superbes auxiliaires au glaive des loix, dont vous leur aviez inspiré la violation.

y sont. On parloit de faire décharger l'artillerie pour y entrer : mais qu'y aurions-nous fait ? et quand et comment serions-nous sortis ?

Nous sommes au mouillage d'Aboukir, à cinq lieues est d'Alexandrie, assez bon pour l'été. Il est intenable en hiver. Les Anglais (ils ont quatorze vaisseaux et nous treize, dont trois foibles) sont dans nos parages ; nous les attendons ; l'opinion générale étoit (mais aussi pouvoit-il y entrer quelque sentiment personnel), qu'aussi-tôt le débarquement opéré, nous aurions dû partir pour Corfou, où nous aurions été ralliés par nos vaisseaux de Malte, de Toulon et d'Ancône, pour être prêts à tout. Le général en a décidé autrement (7). Le bonheur, qui ac-

---

(7) Si nous avions quelque estime pour le caractère moral du général Buonaparte, nous éprouverions à ce passage, un des plus importans de toute la correspondance, un mal-aise affligeant. Ce passage prouve que c'est un bas, lâche et perfide calomniateur d'un brave homme, dont le seul crime étoit une trop stricte obéissance à ses ordres ; mais à la preuve.

Dans la lettre officielle du général au Directoire, dont celui-ci a, on ne sait comment, obtenu un duplicata (car l'original est en notre pouvoir), il dit : « Que le 24 de juillet il croyoit » que l'amiral avoit fait voile pour Corfou, ou » étoit entré dans le port d'Alexandrie ».

Ces deux assertions sont fausses, et la dernière l'est d'une manière infâme. Nous avons une

compagne ses opérations, suivra aussi celle-ci. Au reste, nous sommes ici sous le vent

---

lettre de Buonaparte, écrite plus de quinze jours avant l'époque dont il parle, et il y dit expressément, « qu'à raison d'une partie du canal, » qui n'a pas plus de cinq brasses d'eau, les » vaisseaux de 74 ne peuvent entrer dans le » port.

» Je lui récrivis donc, continue-t-il (nous traduisons d'après *le Courrier*, détestable papier, mais dont l'autorité est suffisante ici), » je lui récrivis (le 27) qu'il n'avoit pas une » heure à perdre, et qu'il devoit entrer dans le » port d'Alexandrie, ou retourner à Corfou ». C'est encore une fausseté; car nous avons la lettre (voyez n°. VIII) qui n'en dit pas un mot; elle articule, comme nos lecteurs le verront, l'assurance du général sur l'entrée de Brueys dans le port; mais elle établit aussi qu'il ne devoit pas faire un pas, et beaucoup moins encore faire voile pour Corfou, sans des ordres ultérieurs.

« Le 29, il m'écrivit qu'il avoit trouvé un » passage pour entrer dans le port d'Alexandrie ». Nous ne pouvons contredire cette assertion, mais nous avons toute raison de la croire aussi peu fondée que le reste, et insérée uniquement pour s'excuser d'avoir retenu la flotte.

« Il m'a semblé que l'amiral Brueys ne vou- » loit pas retourner à Corfou avant de s'être as- » suré de la possibilité d'entrer à Alexandrie ». Combien le *héros de l'Italie* a dû paroître petit à ses propres yeux, lorsqu'il a tracé ces mots! Il paroît, non-seulement d'après la lettre de Jaubert, mais d'après mille circonstances si-

du fatalisme, et son souffle ébranle un peu mes principes.

---

multanées, que le seul vœu de Brueys étoit, et avoit été, dès le moment que le débarquement étoit effectué, de retourner à Corfou; qu'il avoit été convaincu depuis long-temps que le port d'Alexandrie ne pouvoit le recevoir, quoiqu'il continuât d'en faire sonder l'entrée, et qu'il a été retenu contre sa volonté sur la côte de l'Egypte, par l'ordre exprès et positif du général lui-même.

D'un autre côté, le général Buonaparte paroît avoir été si éloigné d'ordonner le départ de la flotte pour Corfou, qu'il venoit d'écrire aux trois vaisseaux vénitiens, restés à Ancône (dans le voisinage de Corfou), de venir joindre l'amiral Brueys à Aboukir. Ce fait est établi dans sa lettre du 6 juillet. — « J'aurois besoin que vous (c'est-» à-dire le Directoire auquel il écrit) m'envoyas-» siez, le plutôt possible, les trois vaisseaux vé-» nitiens qui sont à Toulon : j'enverrai chercher » les trois qui sont à Ancône ». — « Si, dans ce » malheureux événement, il mérite quelque re-» proche » — Fi ! fi ! — « il a expié ses fautes » par une mort glorieuse ».

Le gracieux Duncan
A la pitié de Macbeth. — Je le crois, il est mort.

Le reste de la lettre ne vaut pas la peine de nous arrêter plus long-temps. Telle qu'elle est cependant, elle a fourni à ses jacobins admirateurs en ce pays des preuves récentes de sa véracité, de sa prudence, aux dépens de l'infortuné Brueys. Ceux qui ont du goût pour ces belles choses peuvent se satisfaire pleinement,

Comme les hommes sont imprévoyans dans les vœux qu'ils forment ! J'avois quelque velléité de rester ordonnateur quelque temps à Malte : mais quand j'ai vu qu'au moins la première année ce port ne recevroit ni de France, ni d'Egypte aucun secours qui en rendît le séjour supportable ; qu'une population nombreuse souffriroit au moins pendant un temps les douleurs du passage d'une organisation mauvaise, sans doute, mais stable, à une organisation toute différente, — je me suis dit : « Qu'un autre soit témoin de ces angoisses, et réservons nos vœux pour Alexandrie ». Là, j'ai eu tout à faire, tout à souffrir, et du climat et des hommes, et je me suis accroché plus fortement que jamais à l'armée navale, décidé à suivre ses destinées. J'ai souvent jeté les yeux vers la France, vers mes amis, mais je n'ai pas regretté un seul instant les sacrifices que j'ai faits.

Adieu, mon cher Bruix ; soyez heureux, réalisez vos vœux pour la restauration de la

---

en recourant aux papiers jacobins des 29 et 30 octobre dernier.

Observation.

Il y a toute apparence que si Buonaparte eût eu le sort de Brueys, ce seroit aujourd'hui Brueys qui seroit l'objet de toute cette diatribe, et notre mercenaire anglais joue ici précisément le rôle de Macbeth, qu'il cite assez mal-à-propos.

marine. Recevez les assurances de mon tendre et éternel attachement.

JAUBERT.

Permettez que madame Bruix et mademoiselle Thérèse trouvent ici mes hommages respectueux.

Je ne vous fais pas la relation de la prise d'Alexandrie. Je charge Forestier de vous lire les lettres que je lui écris.

Comme il y a beaucoup d'indiscrétion dans cette lettre, vous me ferez plaisir de la brûler après l'avoir lue (8).

---

(8) Il est probable que Jaubert a péri dans l'explosion de *l'Orient*, et ne peut en conséquence avoir rien à craindre des amis de Buonaparte, ou du gouvernement. Quand il en seroit autrement, nous avouons que les dangers auxquels peut l'exposer la publication de sa lettre, ne nous empêcheroient pas de la publier. Rien n'est moins fait pour inspirer de l'intérêt que le sort d'un homme, quelque capable qu'il soit, qui paroît être méchant par principe, et qui coopère, de gaîté de cœur, à l'infernal ouvrage d'une révolution, quoiqu'il voie et marque clairement la suite de maux qui seroient le résultat de sa réussite.

Observation.

J'ai déjà dit que le fait existoit. Jaubert, en effet, est mort au combat d'Aboukir. Mais la tournure de cette note annonce la plus noire et la plus perfide trahison ; on ne peut y répondre que par le mépris.

N°. I V.

L'amiral BRUEYS *, commandant les forces navales de la République dans la Méditerranée, au ministre de la marine et des colonies.*

A bord de *l'Orient*, le 21 messidor an 6.

CITOYEN MINISTRE,

Je vous ai écrit de Malte en date du 26 prairial ; je vous rendois compte de l'arrivée de la flotte sur ce parage, et de la prise de l'île. L'armée et le convoi étoient sous voile le premier messidor, et le 13 suivant nous arrivâmes devant le Port Vieux d'Alexandrie.

Je m'étois fait précéder par la frégate *la Junon* pour aller prendre le consul, ce qui réussit parfaitement. Le citoyen Magallon, neveu, arriva le 13, et nous dit que le 10 une escadre anglaise s'étoit présentée en ligne de bataille devant le port d'Alexandrie, où elle avoit détaché un brick, et qu'à son retour cette escadre avoit dirigé sa route dans le nord-est. On l'avoit jugé composée de quatorze vaisseaux de ligne.

Le consul nous dit qu'on s'attendoit depuis long-temps à l'arrivée des Français ; qu'il y avoit beaucoup de fermentation, et une grande inquiétude dans le pays.

Le général en chef desira être débarqué

sur-le-champ. Je fis mouiller l'armée et le convoi sur la côte; et dans la nuit du 13, six mille hommes furent mis à terre dans une anse à l'ouest du Port Vieux, auprès d'un château nommé *le Marabou*, distant d'environ deux lieues de la ville. Personne ne s'opposa à la descente.

Le 14, à midi, nos troupes étoient dans la ville, et trois heures après le fort se rendit. Il y eut quelque résistance à la muraille qui entoure la ville, mais elle fut bientôt escaladée. On tira quelques coups de fusil dans les rues par les fenêtres. Le fort tira quelques coups de canon; et bref, tout se rendit.

Je débarquai toutes les troupes et les effets appartenans à l'armée de terre, et le 19 ayant été reconnu que les vaisseaux ne pouvoient pas entrer dans le port à cause du peu de profondeur qu'il y a à l'entrée, je fis mouiller le convoi et les Vénitiens (1), et je mis sous voile pour aller mouiller à la rade de Bequier, avec les treize vaisseaux et trois frégates.

J'y arrivai l'après-midi, et je formai une ligne de bataille à deux tiers d'encâblure de distance. Le vaisseau de tête, le plus près possible de l'écueil qui nous reste dans le nord-ouest (2), et le reste de la ligne for-

---

(1) *Le Dubois* et *le Causse*, chacun de 64 canons, et deux ou trois frégates.

(2) Cette lettre est le plus glorieux témoi-

mant une ligne courbe le long des hauts-fonds, de manière à ne pas être doublé dans le sud-ouest. Cette position est la plus forte que nous puissions prendre dans une rade ouverte, où l'on ne peut pas s'approcher assez de terre pour y établir des batteries, et où deux escadres ennemies peuvent rester à la distance qui leur convient.

Nos troupes sont entrées hier 19 à Rosette, et l'armée est en marche pour le Caire.

---

gnage qu'on ait jamais rendu à l'intrépidité et à l'habileté de la marine anglaise. L'amiral français, marin d'une habileté peu commune, et jaloux par-dessus toute chose d'assurer sa flotte contre toute possibilité d'être doublée par l'ennemi, place son arrière-garde aussi près de la côte *qu'il est possible*, et se repose dans la plus parfaite confiance, que rien ne peut l'inquiéter de ce côté; et pourtant c'est entre cette même côte et sa ligne, et à travers ce même passage, qu'après un examen de 24 jours (du 7 au 31 de juillet) l'amiral français jugeoit impraticable, que le brave Nelson mène à la victoire et à une gloire immortelle ces mêmes Bretons qui, si l'on en croit l'oracle du *Morning Chronichle*, sont des hommes sans courage et prêts à rendre leur épée au premier coup de fouet.

Observation.

Courage! enflez-vous, dame grenouille; agrandissez vos ennemis, quand vous en faites un piédestal à votre gloire. Vous sentez bien que le respect pour la cendre des malheureux que vous avez vaincus, interdit toute réflexion et dispense de l'examen.

Nous faisons entrer dans le Nil le plus de bâtimens légers possibles, et le général en chef m'a demandé le chef de division Perrée pour les commander. Cette flottille a fait route ce matin pour essayer de passer sur la barre de Rosette. Vous voyez que nous marchons à la conquête de l'Egypte à pas de géant.

Il est fâcheux qu'il n'y ait pas un port où une escadre puisse entrer ; mais le Port Vieux, tant vanté, est fermé par des récifs hors de l'eau, et sous l'eau, qui forment des passages fort étroits, et entre lesquels il n'y a que 23 pieds, 25 et 30. La mer y est ordinairement élevée, et vous voyez qu'un vaisseau de 74 seroit fort exposé, d'autant qu'il seroit brisé un quart-d'heure après y avoir touché. J'ai offert, pour satisfaire au desir du général en chef (3), dix mille francs au pilote du pays qui entreroit l'escadre, mais aucun n'a voulu se charger que d'un bâti-

---

(3) Voici une preuve positive de la fausseté des assertions de Buonaparte, concernant le départ de la flotte. Nous prions le lecteur de ne pas perdre de vue ce passage, car nous y reviendrons de temps en temps.

Observation.

Je ne vois cette *preuve positive*, ni dans l'offre du vice-amiral, qui, malgré les conseils du général, avoit fort bien pu s'obstiner à rester sur les côtes d'Egypte, ni même dans la certitude que cette phrase incidente, qui se trouve entre deux virgules, subsiste dans la lettre dont on donne copie.

ment qui tireroit au plus vingt pieds d'eau. J'espère cependant qu'on parviendra à trouver un passage dans lequel nos 74 pourront entrer ; mais ce ne peut être que le fruit de beaucoup de soins et de peines.

J'en ai chargé deux officiers intelligens ; l'un est le capitaine de frégate Barré, commandant *l'Alceste*, et le second le citoyen Vidal, lieutenant de vaisseau ; s'ils trouvent un canal, ils le baliseront, et alors on pourra entrer sans beaucoup de danger. Le fond en dedans des récifs va en augmentant jusqu'à quinze brasses, mais la sortie sera toujours très-difficile et très-longue, et dès-lors une escadre y sera mal placée. Je n'ai plus entendu parler des Anglais ; ils ont peut-être été nous chercher en Syrie, ou plutôt je pense qu'ils avoient moins de quatorze vaisseaux, et que ne se trouvant pas en nombre supérieur, ils n'auront pas jugé à propos de se mesurer avec nous (4).

---

(4) Nous sommes fâchés de trouver un pareil passage dans la lettre de Brueys. C'étoit sans doute un brave et habile homme, et il auroit dû mieux connoître son ennemi. De tels élans de vanité et de sottise, sont naturels dans les dépêches au Directoire ; mais ce n'est pas là une lettre officielle ; elle a évidemment pour but de servir d'instruction particulière à Bruix, et semble rédigée comme une sorte d'apologie contre les inculpations futures de Buonaparte.

Il est inutile d'observer combien le malheureux amiral s'est trompé. Sa fin ne sera pas

Nous attendons avec grande impatience que la conquête de l'Egypte nous procure des vivres; nous en fournissons continuellement aux troupes, et tous les jours on nous fait quelques nouvelles saignées. Il ne nous reste que pour quinze jours de biscuit, et nous sommes dans ce mouillage comme en pleine mer, c'est-à-dire, consommant tout et ne remplaçant rien.

Nos équipages sont très-foibles en nombre et en qualité d'hommes; nos vaisseaux sont en général fort mal armés, et je trouve qu'il faut bien du courage pour se charger de conduire des flottes aussi mal outillées.

Je ne crois pas devoir entrer dans de plus grands détails sur notre situation; vous êtes marin, et vous sentirez mieux notre position que je ne pourrois vous la dépeindre.

Je vais vous transcrire le paragraphe de la lettre du général en chef, que je viens de recevoir :

« J'ai demandé au Directoire exécutif le » grade de contre-amiral pour votre chef » d'état-major Ganteaume; je vous prie de le » faire recevoir. J'ai cherché par-là à donner

---

sans fruit pour ses compatriotes, si elle leur donne des notions plus justes de notre *prudence* à force égale, ou même inférieure.

Observation.

Ceci n'est qu'un léger correctif des éloges donnés dans la note 2, et témoigne quelques dégrés de plus d'orgueil et de bonne opinion de soi-même.

» une preuve d'estime et de reconnoissance » aux bons services, à l'activité et au zèle » qu'a mis votre état-major, et en général » toute l'escadre, à exécuter les ordres du » gouvernement.

» (*Signé*) BUONAPARTE ».

Salut et respect,

BRUEYS.

N°. V.

EMMANUEL PERRÉE, chef de division, au vice-amiral BRUEYS, commandant en chef la force navale en station devant Alexandrie.

A Gisé, le 6 thermidor an 6.

CITOYEN GÉNÉRAL,

Depuis notre séparation, je n'ai cessé de rappeler au général en chef la position où je vous avois laissé; ce à quoi il a pris beaucoup de part. Il a saisi la première occasion qui s'est présentée pour vous faire passer 58 schermes chargées de différentes denrées.

Tant qu'à nous, notre position n'a pas été des plus belles depuis notre séparation : le 25 messidor, nous avons rencontré l'armée ennemie au point du jour. J'avois pour-lors 3 canonnières, la galère et *le Cerf*. L'ennemi avoit 7 canonnières, portant du 24 et

du 36. L'affaire a commencé à neuf heures ; deux de mes canonnières et la galère ont été abandonnées par rapport au grand feu de l'ennemi, qui nous battoit par mer et par terre.

Il s'en étoit déjà emparé ; mais le grand feu que faisoient *le Cerf* et une autre canonnière l'ont obligé d'abandonner sa proie. J'ai coulé bas leur canonnière commandante, et la déroute s'est mise dans leur flottille ; ils n'ont eu que le temps de fuir. Assurément si trois de mes meilleurs bâtimens n'eussent pas été forcés de céder, il n'auroit plus été question de la flottille ennemie(1). J'ai eu 20 hommes blessés, et plusieurs tués. J'ai eu mon sabre enlevé, et un peu du bras gauche ; cependant j'espère que cela ne sera rien ; je suis presque guéri.

La misère de la traversée ne peut se

---

(1) Admirable ! s'il n'eût pas été battu, et s'il n'eût pas perdu sa flotte, il auroit été victorieux. L'exacte vérité, à ce qu'il paroît d'après diverses lettres, specialement une de l'adjudant-général Boyer (*voy.* n°. XXII), qui commandoit à bord les troupes de débarquement, est qu'il étoit défait, et que l'apparition de l'avant-garde l'avoit censé sauvé d'une entière destruction. Cependant malgré cette gasconnade, le général Perrée paroît être un homme de talens et de courage.

Observation.

Toujours des éloges à ceux qui sont battus, et des injures aux vainqueurs.

peindre. Nous avons été réduits pendant quelques jours à ne vivre que de pastiche, et toutes les heures la fusillade de la part des Arabes; cependant toujours vainqueurs, à quelques morts et blessés près.

Le Nil n'est pas tel qu'on me l'avoit dit; il est très-tortueux, fort peu d'eau, puisque j'ai éte obligé de laisser le schebeck, la galère et 2 canonnières, à 13 lieues du Caire, où je suis arrivé, hier, à huit heures du soir.

Le peu de temps dont je puis disposer ne me permet pas de plus grands détails. Notre armée a eu une affaire très-vive avec les mamelouks, dont il a péri plus de douze cents : notre perte est peu considérable; on l'évalue à 20 tués et 150 blessés.

Salut et respect,

EMMANUEL PERRÉE.

P. S. Je vous prie, général, de me faire passer cinq à six officiers intelligens et une quarantaine d'hommes. Vous m'obligerez, ainsi que le général en chef.

N°. VI.

COLBERT à son ami COLLASSE.

Tersi, le 6 thermidor an 6.

JE m'empresse, mon cher ami, de te donner de mes nouvelles, et te dire quelques

mots des souffrances et des désagrémens que nous avons éprouvés.

L'incertitude où je suis encore du sort de mes effets, m'a souvent fort inquiété. Je suis dans l'état de dénuement le plus parfait, ayant pour me couvrir la chemise et les effets que j'avois sur mon corps en partant d'Alexandrie. Ainsi, pour cet objet, je te prierai de confier à Douzelot (1), s'il veut bien s'en charger, mes malles; ou, dans le cas contraire, tu pourrois les confier à un des officiers chargés de faire parvenir les effets des demi-brigades. Donne-moi, je t'en prie, quelques détails sur ce qu'est devenu Daure, mon argent et mes bijoux : je n'en sais pas un mot.

A présent que je t'ai parlé de mes affaires, je te dirai qu'il m'est presque impossible de te donner une idée de ce que nous avons éprouvé; souffrances sur souffrances, privations, mortifications, fatigues, nous avons tout éprouvé de la première main. Les trois quarts du temps mourir de faim. Tel est le tableau succinct de mon existence depuis que je t'ai quitté !

Quoique nos moyens soient plus grands, notre existence n'en est pas plus heureuse. Éloigné de tous nos amis, je ne te parle pas

---

(1) Le rang de Douzelot n'est pas mentionné. C'est le même auquel est adressée la lettre de Savary (*voy.* N°. XII.). Et il paroît revêtu d'un grade important.

du succès de nos armes : tu en entendras assez parler.

Adieu, mon cher ami ; pense à ce que je te demande : songe que je suis nu, et que tu me rendras le service le plus signalé.

Ton ami,

COLBERT.

P. S. Mille choses à Tellier.

Au commissaire des guerres COLLASSE, *chargé du service de la place d'Alexandrie.*

N°. VII.

Au general BEURNONVILLE (1), n°. 61, *rue du Fauxbourg-Honoré, à Paris.*

Au Grand Caire, le 18 thermidor.

NOUS sommes au Caire depuis quatre jours, mon cher général; notre marche a été très-pénible, sous un ciel brûlant, sur

---

(1) Cette lettre est confidentielle, et semble indiquer que Beurnonville étoit jusqu'à un certain point dans le secret de l'expédition ; de-là l'idée du temps qu'un Français peut vivre en Egypte, etc. Quant à la remarque sur le danger d'écrire de longues lettres, nous ne nous flattons pas de l'entendre. Il est probable (mais ceci n'est qu'une conjecture) qu'on craignoit d'exciter les soupçons du commandant en chef, ou du Directoire. Nous avons des preuves sous les yeux que

des sables et dans des déserts arides ; souvent sans eau et sans pain : une attaque de vive force a pris Alexandrie ; un combat vif, mais d'un instant, a décidé de la prise du Caire.

Je me porte aussi bien qu'il est possible de le faire, dans un climat étranger, et qui ne me convient nullement : nous allons probablement prendre un peu de repos ici; alors seulement, nous pourrons distinguer l'effet de la fatigue, de l'influence du climat, et décider si nous vivrons long-temps ici.

Je ne vous écris pas, mon cher général, autant que je le desirerois; mais il faut que la lettre soit courte pour qu'elle puisse arriver : peut-être la mienne est-elle déjà trop longue. Oserois-je vous prier de mander à ma famille, que vous avez reçu de mes nouvelles ?

Croyez, mon cher général, à tout mon attachement ; mille lieues de distance ne l'ont point affoibli. D. (2)

---

tout ce qui étoit destiné à être mis à la poste en France sont de simples lettres, pendant que la plupart de celles expédiées par des occasions particulières, et qui sont les plus nombreuses, sont doubles, triples, et quelquefois plus encore.

Observation.

Voilà qui indique un des motifs de rendre publique cette correspondance.

(2) Cette lettre est la seule dont la signature soit abrégée. L'auteur a sans doute eu ses raisons pour cela.

N°. VIII.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, général en chef, à l'amiral BRUEYS.

Au quartier-général du Caire,
le 9 thermidor an 6.

APRÈS des marches bien fatigantes, et quelques combats, nous sommes enfin arrivés au Caire. J'ai été spécialement content de la conduite du chef de division Perrée, et je l'ai nommé contre-amiral.

Je suis instruit d'Alexandrie (1), qu'enfin on a trouvé une passe telle qu'on pouvoit la desirer; et je ne doute pas que vous ne soyez, à l'heure qu'il est, dans le port avec toute l'escadre.

---

(1) Nous ne ferons aucune remarque sur le ton de froideur qui règne dans cette lettre; nous nous contenterons d'appeler un moment l'attention du lecteur sur ce passage: « J'apprends, dit-il, d'Alexandrie, etc. » Il sembleroit que l'anxiété où étoit le général de retenir la flotte, l'avoit engagé à s'écarter de la ligne droite, et d'intriguer à l'insu de l'amiral avec quelques-uns de ses officiers à Alexandrie. Brueys (*voyez* sa lettre au ministre de la marine, n°. IV) avoit déjà employé deux personnes capables (comme il le dit lui-même) à reconnoître le terrein, et leur rapport n'avoit pas encore été fait; de sorte qu'il y a quelque chose d'infiniment suspect dans l'in-

Vous ne devez avoir aucune inquiétude sur les subsistances de l'armée navale ; ce pays-ci est un des plus riches que l'on puisse s'imaginer, en blés, légumes, riz et bestiaux.

J'imagine que demain ou après, je recevrai de vos nouvelles ; je n'en ai point eu depuis mon départ d'Alexandrie.

Dès que j'aurai reçu de vous une lettre qui me fera connoître ce que vous avez fait et votre position, je vous ferai passer des ordres sur ce que nous avons encore à faire.

L'état-major vous aura, sans doute, envoyé un rapport sur notre dernière victoire.

Je pense que vous avez une frégate qui croise devant Damiette ; comme j'envoie prendre possession de cette ville, je vous prie de donner l'ordre à l'officier qui commande cette frégate de se rapprocher le plus

---

formation prématurée que Buonaparte s'est procurée par de pareils moyens.

Observation.

On voit que ces Anglais, toujours acharnés à subordonner le militaire à leur marine, ne peuvent supporter l'idée d'un général d'armée qui, chargé du commandement principal, s'occupe également des détails qui concernent autant le service de terre que celui de mer. Ils appellent intrigue ce qui est l'effet de la prévoyance, et cherchent évidemment à semer entre les deux armées ces principes de division, qui n'ont que trop souvent causé les malheurs de la France, et que l'Angleterre seroit fort jalouse de perpétuer, si cette division pouvoit renaître.

possible, et d'entrer en communication avec nos troupes qui y seront lorsque vous recevrez cette lettre.

Faites partir le courrier que je vous envoie pour prendre terre à l'endroit qui paroîtra le plus convenable, selon les nouvelles que vous avez de l'ennemi, et les vents qui règnent dans cette saison.

Je desirerois que vous pussiez y envoyer une frégate qui auroit ordre de partir 48 heures après son arrivée dans le port, soit de Malte, soit d'Ancône, en recommandant à l'officier qui la commanderoit de nous apporter les journaux et toutes les nouvelles que lui donneroient nos agens.

J'ai fait filer sur Alexandrie une grande quantité de denrées pour solder le nolise des bâtimens de transport (2).

Mille choses à Ganteaume et à Casabianca.

Je vous salue.

BUONAPARTE (3).

---

(2) *Voyez* la lettre suivante.

(3) Cette lettre est celle dont Buonaparte parle dans sa dépêche du 19 d'août. Si le lecteur l'a parcourue avec quelque attention, nous prenons la liberté de lui faire deux questions, — la première, s'il y trouve la mention du retour à Corfou, que le général prétend y être; et la deuxième, si toute la teneur de la lettre ne prouve pas que Buonaparte n'en a pas eu la moindre idée. Quand il aura répondu à ces deux questions,

N°. I X.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, général en chef, au général de division KLEBER.

Au quartier-général du Caire,
le 9 thermidor an 6.

Nous avons au Caire, citoyen général, une très-belle monnoie. Nous aurions besoin de tous les lingots (1) que nous avons laissés

---

nous ne lui demanderons pas son opinion sur la véracité du général.

Observation.

Faisons-en une troisième : et si ce n'était pas cette lettre dont le général parle dans la dépêche citée !!!... *Parturient montes.*

(1) Ces lingots étoient formés de l'or et de l'argent volé par cet avide pirate (les Anglais firent des reproches de piraterie) dans l'église de Saint-Jean, où étoit le trésor public de Malte. Voyez la lettre du bailly de Teigna, et les manifestes des différens commandeurs.

Observation.

Comme nous n'avons point sous les yeux les autorités invoquées, et sur-tout la lettre du bailli de Teigna, nous sommes un peu disposés à croire que, pendant son très-court séjour à Malte, le général n'a pas eu le temps de faire couler en lingots l'argent et l'or dont il a pu s'emparer.

à Alexandrie, en échange de quelque numéraire que les négocians nous ont donné. Je vous prie donc de faire réunir tous les négocians auxquels ont été remis lesdits lingots, et de les leur redemander. Je leur donnerai en place des blés et du riz, dont nous avons une quantité immense.

Notre pauvreté en numéraire est égale à notre richesse en denrées; ce qui nous oblige absolument à retirer du commerce le plus de lingots et d'argent que nous pouvons, et à leur donner en échange des denrées (2).

---

(2) Forcer les marchands d'accepter un pillage par forme de paiement, et le reprendre d'eux en échange pour quelqu'autre, est un procédé tellement conforme aux idées françaises de justice, et si souvent employé par les Français, toutes les fois qu'ils ont eu le pouvoir de le mettre en pratique, comme leurs bons amis et alliés peuvent en rendre témoignage, que ce n'est pas la peine d'en parler.

Mais nous demanderons au général comment le pays peut être si pauvre en numéraire, quand il paroît par sa lettre au Directoire, écrite trois jours après la présente, que chaque mamelouk avoit 3 ou 400 louis dans sa poche. « Les mamelouks, dit-il (voyez tous les papiers du 31 octobre), ont montré le plus grand courage. » C'étoit leur fortune qu'ils défendoient ; car *il* » *n'y en avoit pas un seul parmi eux*, sur le- » quel nos soldats n'ayent pas trouvé 3, 4 et 500 » louis »!!!

Or il paroît, d'après le même récit, que le

Je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis mon départ d'Alexandrie. Vous aurez eu

---

nombre des mamelouks combattans étoit de 6,000, et l'on peut supposer que ceux qui ont échappé étoient aussi riches que ceux qui ont péri. 6,000 multipliés par 400, calcul moyen de leur fortune, donnent un total de 2,400,000 louis, somme assez considérable pour un pays si pauvre en espèces, et qui probablement n'est guère moindre que celle qui pourroit se trouver dans les poches, ou au pouvoir du même nombre de soldats dans une armée quelconque en France, pays, comme chacun sait, si riche en numéraire.

De plus, sur les 2,000 mamelouks qui ont été tués, comme le dit le général dans sa lettre au Directoire, les soldats français doivent avoir trouvé 800,000 louis; et sans doute on aura trouvé quelque moyen de leur persuader de rendre leur pillage pour un temps (sur-tout ayant aussi peu d'occasion de le dépenser), et d'épargner à Buonaparte la mortification, et à Kléber l'infamie de forcer les marchands d'Alexandrie à prendre ce dont ils n'ont pas besoin, en échange pour ce qu'ils ne peuvent épargner.

Il est temps de revenir au sérieux. Nous ne croyons pas que les mamelouks eussent un seul louis sur eux : armes et habits riches, à la bonne heure; et si les Français revoyent jamais leur patrie (ce qui, s'il plaît à Dieu n'arrivera jamais): [il faut avouer que Dieu est bien placé auprès de ce vœu si plein d'humanité] ils en tireront probablement parti; mais pour le présent toutes ces belles choses ne font que les embarrasser.

bien des fausses nouvelles, de l'inquiétude. Je vous ai écrit souvent par les gens du pays, mais je crains que les Arabes ne les aient interceptées, comme je pense qu'ils ont intercepté les vôtres. J'attends de vos nouvelles avec quelque impatience. Vous en aurez sans doute en ce moment reçu de France.

Nous avons essuyé plus de fatigues que beaucoup de gens n'avoient le courage de les supporter. Mais dans ce moment-ci nous nous reposons au Caire, qui ne laisse pas de nous offrir beaucoup de ressources. Toutes les divisions y sont réunies.

Nous n'en savons pas la raison; mais une observation, que nous avons faite constamment, c'est que personne dans l'armée ne tente de cajoler Kléber. Il est presque le seul auquel les choses soient représentées comme elles existent réellement; et Buonaparte, dont la lettre par laquelle il peignoit aux badauds de Paris l'Egypte comme un pays pavé d'or, ou peu s'en faut, avoit à peine eu le temps de s'essuyer, qu'il prend séance pour dire à ce général, instruit et clairvoyant, qu'on n'en avoit point trouvé, et qu'il ne lui restoit d'autre ressource que celle des lingots pillés à Malte.

Observation.

Quel galimatias de calculs puériles et minutieux! que de mauvaise foi! A moins d'être imbibé et pénétré jusqu'à la moelle des os de toute la malveillance anglaise, peut-on voir, dans ces dispositions du général, autre chose qu'une négociation franche et amicale? Où est le moindre signe de violence? Mais il falloit trouver encore un prétexte pour dire des injures.

L'état-major vous aura instruit de l'événement militaire qui a précédé notre entrée au Caire; il a été assez brillant. Nous avons jeté deux mille mamelouks des mieux montés dans le Nil.

L'armée a grand besoin de ses bagages. J'ai envoyé l'adjudant-général Almeyras, avec un bataillon de la quatre-vingt-cinquième, et une grande quantité de vivres pour l'escadre, à Rosette. Il est chargé d'embarquer à son retour tous les effets de l'armée, et de les escorter jusqu'au Caire.

Donnez ordre aux officiers des états-majors des corps chargés des dépôts, de les envoyer à Rosette.

Envoyez-nous nos imprimeries arabe et française. Veillez à ce que l'on embarque tous les vins, eaux-de-vie, tentes, souliers, &c. (3). Envoyez tous ces objets par mer à Rosette; et vu la croissance du Nil, ils remonteront facilement jusqu'au Caire.

J'attends des nouvelles de votre santé; je desire qu'elle se rétablisse promptement, et que vous veniez bientôt nous rejoindre.

---

(3) Nous avons déjà observé qu'il est impossible qu'un seul de ces articles arrive au Caire. Le port d'Alexandrie est hermétiquement fermé, et quelqu'urgens que puissent être les besoins de l'armée, il faudra qu'elle apprenne à les supporter.

Observation.

Il nous le répétera tant de fois qu'il faudra bien y croire.

J'ai écrit à Louis (4) de partir pour Rosette avec tous mes effets.

A l'instant même je trouve dans un jardin des mamelouks une lettre de Louis, datée du 21 messidor, ce qui me prouve qu'un de vos courriers a été intercepté par des mamelouks.

Salut.

BUONAPARTE.

N°. X.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, général en chef, au général de division KLEBER.

Au quartier-général du Caire, le 9 thermidor an 6.

VOUS trouverez ci-joint, citoyen général, copie de l'organisation provisoire de l'Egypte (1).

---

(4) Son frère; il veut parler d'une lettre de Boursienne. (*Voyez* le n°. XIV.)

(1) Il seroit difficile de déterminer si ce fameux code, que nous ne désespérons pas d'entendre vanter par quelque sénateur éclairé, comme le chef-d'œuvre de la sagesse et de l'intégrité humaines, est plus remarquable par sa folie que par son atrocité. Ce peuple que Buonaparte vient, dit-il, affranchir, aura *la liberté* de payer désormais les taxes, non pas aux mamelouks, mais à un intendant qui les remplacera, et qui

Vous nommerez le divan, l'aga, la compagnie de soixante hommes qu'il doit avoir avec lui.

Vous ferez faire l'inventaire de tous les

---

sera toujours accompagné par une compagnie de fusiliers ; et ces fusiliers, prenant tout-à-coup le caractère d'agens, si ce peuple ne paroît pas aussi sensible qu'il devroit l'être aux faveurs dont on le comble ; ces fusiliers, dis-je, doivent s'empresser de l'instruire, de *l'éclairer*. Tel est l'ordre formel de ce grand fabricateur de constitutions.

Nous nous référons à ce que nous avons dit plus au long sur ce sujet dans notre introduction ; nous cherchons, à dire vrai, à détourner nos yeux d'un si triste spectacle. Qui pourroit éprouver quelque satisfaction à voir un homme, quoique cet homme soit Buonaparte, montrer autant d'ignorance et de perversité, et se jouer, avec autant de barbarie, du bonheur d'une nation qui ne lui fit jamais de mal, qui peut-être n'entendit jamais parler de lui ni de la rapacité de ses maîtres. Cependant il nous reste une consolation, et nous avouons de bonne-foi que nous n'avons pas assez de stoïcisme, pour nous refuser la satisfaction d'en jouir d'avance, l'Egypte est le dernier pays auquel Buonaparte insultera, le dernier qui recevra de lui le don dérisoire et funeste de ce qu'il nomme par moquerie *la Liberté*. Ici se termine sa carrière d'impiété, de mensonge, de pillage et de désolation :

« The sun sets on his fortunes red and bloody,
» And everlasting night begins to close him ».

« Le soleil se lève rouge et sanglant sur ses

biens-meubles et immeubles qui appartenoient aux mamelouks. L'intendant et l'agent français vont se rendre incessamment à leur poste.

Vous ferez faire la levée de tous les chevaux pour la remonte de la cavalerie.

Je vous prie de prendre toutes les mesures nécessaires pour maintenir la tranquillité et le bon ordre dans la province d'Alexandrie.

Salut.

BUONAPARTE.

» destinées, et déjà une éternelle nuit l'enve-
» loppe de ses ombres ».

Observation.

Qui ne seroit édifié de cette admirable philanthropie? Comme il invective avec une sainte colère contre les perturbateurs du repos des nations! Et c'est pourtant ce gouvernement atroce qui embrase de sa cupidité et de sa haine toute la surface de l'Europe, qui est parvenu à entraîner dans sa coalition contre la paix cet imbécille Ottoman, dont il semble embrasser les intérêts pour le mieux étouffer. Nous aurons tant de fois l'occasion de citer sa barbarie, ses fureurs oppressives, qu'il seroit fastidieux de placer ici cet odieux parallèle; mais remarquons avec quelle joie barbare il flatte son idée chérie de la destruction du chef de l'armée française. Il faut que ce Buonaparte lui fasse une terrible peur.

COPIE.

Buonaparte, membre de l'institut national, général en chef,

ORDONNE:

ARTICLE PREMIER.

Il y aura dans chaque province de l'Egypte un divan, composé de sept personnes, chargées de veiller aux intérêts de la province; de me faire part de toutes les plaintes qu'il pourroit y avoir; d'empêcher les guerres que se font les villages entr'eux; de surveiller les mauvais sujets, de les châtier en demandant la force au commandant français, et d'éclairer le peuple toutes les fois que cela sera nécessaire.

II.

Il y aura dans chaque province un aga des janissaires, qui se tiendra toujours avec le commandant français. Il aura avec lui une compagnie de soixante hommes du pays, armés, avec lesquels il se portera par-tout où il sera nécessaire pour maintenir le bon ordre, et faire rester chacun dans l'obéissance et la tranquillité.

III.

Il y aura dans chaque province un intendant chargé de la perception du *miri* et du *feddam*, et de tous les revenus qui appartenoient ci-devant aux mamelouks, et qui ap-

partiennent aujourd'hui à la république. Il aura chez lui le nombre d'agens nécessaires.

I V.

Il y aura près dudit intendant un agent français, tant pour correspondre avec l'administration des finances, que pour faire exécuter tous les ordres qu'il pourroit recevoir, et se trouver toujours au fait de l'administration.

Signé, Buonaparte.

Pour copie conforme,

Buonaparte.

N°. X I.

A Kleber (1).

A Boulac, près le Caire,
le 9 thermidor an 6.

Nous sommes enfin arrivés, mon ami, au pays tant desiré. Qu'il est loin de ce que l'imagination même la plus raisonnable se l'étoit représenté ! L'horrible villasse du

---

(1) L'auteur de cette lettre, fort bien écrite, est un des meilleurs officiers de l'armée française. Ce qu'elle contient prouve subsidiairement que personne, comme nous l'avons déjà observé, ne tente d'en imposer à Kleber, et que tous les objets lui sont représentés sous leur véritable point de vue.

Caire est peuplée d'une canaille paresseuse, accroupie tout le jour devant leurs huttes infâmes, fumant, prenant du café, ou mangeant des pasticques, et buvant de l'eau.

On peut se perdre très-aisément, pendant tout un jour, dans les rues puantes et étroites de cette fameuse capitale. Le seul quartier des mamelouks est habitable. Le général en chef y demeure dans une assez belle maison de bey. J'ai écrit au chef de brigade Dupuis (2), actuellement général et commandant au Caire, pour qu'il t'y fît réserver une maison. Je n'ai pas encore sa réponse.

La division est à une espèce de ville appelée Boulac, près le Nil, une demi-lieue du Caire. Nous sommes tous logés dans des maisons abandonnées et fort vilaines. Dugua seulement est passablement.

Le général Lannes vient de recevoir l'ordre d'aller prendre le commandement de la division Menou, à la place de Vial, qui va à Damiette avec un bataillon. Il m'assure qu'il refusera. Le 2e légère et le général Verdier sont en position près les Pyramides, sur la rive gauche du Nil, jusqu'à ce que le point qu'il occupe soit fortifié pour y placer un poste de cent hommes.

On doit établir un pont vis-à-vis Gizeh. Cet endroit est en ce moment occupé par la réserve d'artillerie et du génie. La di-

---

(2) Voyez une lettre de lui, n°. XXIII.

vision Regnier est au-devant du Caire, à deux ou trois lieues; celle de Desaix va venir au vieux Caire; celle de Bon est à la citadelle, et celle de Menou en ville.

Tu n'as pas d'idée des marches fatigantes que nous avons faites pour arriver au Caire; arrivant toujours à trois ou quatre heures après-midi, après avoir souffert toute la chaleur, la plupart du temps sans vivres, étant obligés de glaner ce que les divisions qui nous précédoient avoient laissé dans les horribles villages qu'elles avoient souvent pillés; harcelés toute la marche par cette horde de voleurs appelés bédouins, qui nous ont tué des hommes et des officiers, à vingt-cinq pas de la colonne. L'aide-de-camp du général Dugua, appelé Geroret, a été assassiné avant-hier de cette manière, en allant porter un ordre à un peloton de grenadiers, à une portée de fusil du camp. C'est une guerre, ma foi, pire que celle de la Vendée !

Nous avons eu combat le jour de notre arrivée sur le Nil, à la hauteur du Caire. Les mamelouks, qui avoient eu l'esprit (3)

---

(3) L'*esprit* veut dire ici le bon sens; Damas parle ironiquement. Il est évident que si ces braves et infortunés mamelouks ne s'étoient formés en ordre de bataille; mais qu'ils se fussent retirés devant l'ennemi sur la rive droite du Nil, en se contentant de le harceler et de lui disputer le passage, ils auroient ainsi détruit infaillible-

de se placer sur la rive gauche du Nil, nous ont présenté le combat, et ils ont été rossés.

---

ment l'armée entière. Une confiance aveugle en leur propre courage, jointe à une ignorance totale de la tactique européenne, a pu seule exciter ces trois ou quatre mille hommes (car ils n'étoient pas plus) à attaquer vingt-quatre mille soldats aguerris, bien fournis d'artillerie, et couverts par une haie impénétrable de baïonnettes. Qu'une armée si peu nombreuse ait été défaite, il n'y a rien là de merveilleux; il est bien plus étonnant qu'ils aient pu faire du mal aux Français; cependant ils leur en ont fait.

Buonaparte, dans sa lettre au Directoire, évalue sa perte à 150 hommes tant tués que blessés. Dans une autre, qui n'étoit point adressée au Directoire, il en porte le nombre à 210. Il est probable que sa perte fut encore plus considérable. C'est une satisfaction pour nous que de voir ici que celle des mamelouks n'a pas été aussi grande qu'on l'avoit dit d'abord. Damas ne la porte qu'à 7 ou 800 hommes; il craint même, en la portant à ce nombre, d'être soupçonné d'exagération. C'en est plus que suffisant pour nous apprendre quelle foi l'on doit ajouter aux rapsodies du général en chef.

Observation.

C'est peut-être la première fois qu'on verra, dans un livre écrit en Europe, un éloge de cette méprisable milice des mamelouks. Mais cet éloge tient au systême de changer toutes les idées reçues sur le courage, la liberté, l'héroïsme, la morale, &c. &c. projet véritablement digne de sortir d'une cervelle anglaise.

Cette bataille se nomme celle des Pyramides. Ils ont perdu sept ou huit cents hommes, sans exagération aucune. Il y a eu une grande partie de ce nombre qui se noyèrent en voulant passer le Nil à la nage.

Je desire bien savoir comment tu te portes, et quand tu seras en état de venir prendre le commandement de la division, qui est en de bien foibles mains (4). Tout le monde t'y desire, et chacun se relâche singulièrement du service. Je fais ce que je puis pour retenir chaque partie liée entr'elles; mais cela va très-mal. Les troupes ne sont ni payées ni nourries, et tu devines aisément combien cela attire de murmures. Ils sont peut-être plus forts encore de la part des officiers. On nous fait espérer que d'ici à huit jours, les administrations seront assez bien organisées pour faire exactement les distributions; mais cela est bien long.

Si tu viens bientôt, ce que je souhaite ardemment, fais-toi escorter, même sur ta barque, par des fusiliers qui puissent répondre aux attaques des bédouins, qui ne manqueront sûrement pas de se présenter

---

(4) Ces foibles mains sont celles de Dugua. C'est à lui que la division avoit été confiée par suite de la blessure qui retenoit Kleber à Alexandrie. Le reste de cette lettre est fort important.

Observation.

Tellement important, que je vous soupçonne d'avoir un peu *aidé à la lettre.*

sur la rive du Nil, pour essayer de te fusiller dans ta barque.

Le commissaire-ordonnateur Sucy a eu le bras cassé sur la flotille, en remontant au Caire. Tu pourrois peut-être revenir avec les chaloupes canonnières, et les germes qui sont allés chercher les effets des troupes à Alexandrie. Arrive ! arrive ! et arrive !

Tout à toi.

DAMAS.

Amitié à Auguste et à ses collègues.

N°. XII.

Du Grand Caire, le 9 thermidor an 6.

Le général Desaix me charge, mon cher Douzelot, de te recommander de ne pas oublier ses effets; et nous croyons qu'il est inutile de te recommander les nôtres. Nous les attendons comme le messie. Ne laisse absolument rien.

4 Malles au général Desaix.
1 Porte-manteau, *idem.*
1 Forme à drapeau, avec une petite boîte.
1 Secrétaire au général.
2 Matelas — 1 couverte de drap blanc.
1 Paire de draps.
1 Housse, et 1 coussin de voiture. La voiture sur le n°. 54.
16 Caisses de sapin, marquées au général Desaix, contenant du vin.

1 Tonneau goudronné sur les deux fonds, contenant du vin.

1 Barril de vinaigre.

5 Bouteilles de vin, dans le coffre du cabinet du citoyen Le Roi.

Tout cela étoit dans la soute du cuisinier de Daure.

A Clément.

1 Malle. — Il y a des adresses.

1 Porte-manteau, — son hamac.

A Rap.

1 vache, 1 malle, et son hamac.

A Savary.

1 malle quarrée noire. 1 *idem* — longue. 1 porte-manteau bleu.	Mon domestique, je l'attends malade ou non.

1 caisse contenant des selles ; elle est quarrée, plate-forme en sapin : elle ferme avec une serrure.

Mon hamac, s'il est possible ; au moins mon matelas, ma couverture, mes draps et mon traversin.

Si tu trouves moyen d'acheter quelques bouteilles de bon rhum, fais-le.

Nous sommes sans cuisinier ; si tu en trouves un, amène-le.

Dis à ton domestique de passer aux bâtimens de nos chevaux, d'y prendre les effets de Joly-cœur, et de demander au citoyen Martin, maréchal-des-logis au vingtième

de dragons, le porte-manteau du dragon Alex. Timber qui panse ici mon cheval.

Si tu éprouvois des difficultés pour embarquer la voiture, le général te prie de la débarquer, la faire monter, et la placer en lieu sûr à Alexandrie.

Ton frère me charge de te dire d'apporter tout ce qui lui appartient, ainsi qu'à toi, de ne rien oublier, — absolument rien.

N'oublie pas ceux de Bourdon.

Si tu ne peux pas embarquer ton cheval, vends-le, ou remets-le à l'artillerie, en prenant un reçu : nous t'en trouverons un ici; ton frère en a trois.

Voici une chose dont nous te prions de t'occuper : en traversant les déserts, nous eûmes une alerte de nuit, dans laquelle nous perdîmes la jument du général Desaix, sellée, bridée, du septième, hussards ; les deux chevaux de ton frère ; le mien sellé, venant du vingtième, dragons ; une jument noire ; celui de Rap, du septième, hussards ; celui de Clément, courte queue. Ils prirent tous la fuite ; d'après les rapports, ils ont été arrêtés à Rosette, et mis au dépôt de l'artillerie : si, en passant, tu pouvois les découvrir, en prendre des reçus, l'on nous les paieroit ici.

Ton frère me charge de te dire ce qui suit : nous vivons ici beaucoup plus mal que nous n'avons jamais vécu de la vie. Pas une goutte de vin, ni d'eau-de-vie. — Ton frère te recommande de faire en sorte d'en

faire débarquer des bâtimens de Civita-Vecchia, le plus que tu pourras, et s'il le faut, un tonneau de l'un et de l'autre : ne rien négliger auprès de Colasse (1).

Souviens-toi, — vin, eau-de-vie, et rhum; il y a un siècle que nous en avons le plus grand besoin. Il y en a ici peu, extrêmement mauvais, hors de prix, et l'on ne peut s'en procurer.

Une chose que l'on te prie de faire, c'est d'embarquer les ballots de souliers et de chemises de la division, comme équipages du général Desaix ; les soldats en sont nus, — et on les prendroit pour d'autres.

Si tu as besoin d'argent, sers-toi du mien, et tiens-en compte.

Adieu, nous t'attendons; fais pour le mieux ; sur-tout souviens-toi que nous n'aurons de vin et d'eau-de-vie, que ce que tu apporteras, et que sur les 16 caisses de sapin, 14 sont au général Buonaparte. Au nom de Dieu, apportes-en du convoi, et de l'eau-de-vie. Toute l'armée a la diarrhée, à force de boire de l'eau. — Pour Dieu, du vin, de l'eau-de-vie et du rhum (2), et

---

(1) Commissaire des guerres et surintendant du port d'Alexandrie.

(2) C'est bien là le langage de l'anxiété; on ne peut exprimer dans des termes plus forts, la détresse à laquelle les Français étaient réduits, et le besoin urgent des articles indispensables à la santé qu'ils avoient laissés dans la ville d'Alexandrie.

n'oublie pas les effets du général Beliard : ne lui laisse rien là-bas, que le moins pos-

---

Il est à propos de rappeler à ceux de nos lecteurs qui n'ont pas bien présente la carte de l'Egypte, qu'Alexandrie où tous les bagages et magasins furent laissés, quand l'armée marcha sur le Caire, est située dans le désert, à proprement parler, et n'a de communication avec l'Egypte (au moins dans les circonstances actuelles), que par la branche du Nil qui se jette dans la mer au-dessous de Rosette.

Il résulte de ce qu'on vient de dire, que tant que nous sommes maîtres de la côte, comme nous le sommes depuis la glorieuse victoire du 1er août, il ne peut se passer rien d'important, et la correspondance entre les deux divisions de l'armée française (celle d'Alexandrie et celle du Caire) est presqu'aussi impraticable, du moins pour se secourir l'une l'autre, que si elles étoient séparées par l'Atlantique.

Une armée pourroit bien traverser le désert, comme Buonaparte l'a fait ; mais les Français n'ont pas d'armée en réserve, et quand ils en auroient, il n'est pas sûr qu'ils le tentassent, après les difficultés et les dangers dont ils ont fait la triste expérience ; dans le cas même de cette tentative, ils n'y gagneroient rien, puisqu'ils ne pourroient rien transporter, pas même des provisions pour un jour, et s'ils venoient à bout de gagner le Caire, ce ne seroit que pour y périr des mêmes besoins que ceux qui les y ont précédés.

Un mot encore. — Il paroît d'après quelques-unes de ces lettres, que les bâtimens de transport et les troupes étoient à Alexandrie, dans

sible. — Pour Mireur (3), tu sais qu'il a été tué.

Adieu.

SAVARY.

---

le plus grand besoin d'eau et de provisions. Buonaparte leur en envoyoit du Caire dans six *schennes*, ou bateaux du pays, lesquels, à l'époque de l'expédition de la dernière de ces dépêches, n'avoient pas encore atteint Rosette, et certes n'arriveront jamais à Alexandrie.

Nos lecteurs ont vu quels sont les besoins de la grande armée au Caire; nous prenons sur nous de prédire qu'il n'y sera jamais pourvu; car si le petit bâtiment qui chargé de ces lettres, se glissoit le long des côtes, n'a pu échapper à la vigilance de nos infatigables marins, comment de plus grands vaisseaux pourraient-ils s'y soustraire? Ajoutez à cela que l'embouchure du Nil est excessivement difficile à franchir, à raison de la lame qui domine toujours la barre et exige mille précautions qu'on ne peut prendre qu'à la faveur de la plus entière sécurité.

Nous ne savons pas quel peut être à Alexandrie, l'effet de ce défaut de communication; au Caire il doit être terrible. « Au nom de Dieu, dit Savary, apportez-nous notre eau-de-vie et notre rhum, car toute l'armée est malade de la dyssenterie ». Observez que c'est la même armée, que Buonaparte et Berthier disent dans leurs dépêches officielles jouir d'une parfaite santé, et jugez par cet échantillon de leur véracité!

Observation.

Il n'y auroit pourtant, à la rigueur, rien à con-

L'on vous envoie soixante barques du Nil ; il pourroit se faire que l'on prît encore

---

clure de cet empressement des officiers à se procurer du vin et du rhum, sinon qu'ils en sentent la privation en hommes qui ont l'habitude de cette jouissance, et qu'ils pressent vivement les dépositaires de ces denrées, à l'intention d'en jouir plutôt. Mais soyons persuadés que ces privations ne peuvent influer ni sur le courage des guerriers, ni sur leur amour pour la gloire et pour leur patrie. Quant à ces obstacles, à ces déserts dont on veut nous faire peur, laissons à l'intelligence de nos héros le soin de surmonter toutes ces difficultés, et attendons avec sécurité ce qui doit en résulter. Il est pour le génie des ressources qui échappent à toutes les spéculations de l'envie.

(3) « Ce Mireur, dit Buonaparte, dans sa let-» tre officielle au Directoire, en date du 24 juil-» let, et plusieurs autres aides-de-camp et offi-» ciers de l'état-major, ont été tués par ces misé-» rables. (Les Arabes qui, si l'on est misérable pour tuer, ne sont certes pas de plus grands misérables que les Français; quelques peuples donneroient même l'avantage à ces derniers.) » La république a fait une perte dans la person-» ne de Mireur; c'étoit le plus brave officier que » j'aie jamais connu... ». Puis des tirades impies sur la destinée, etc... En général, on peut inférer, d'après cette correspondance, que toute l'armée est devenue décidément fataliste. Nous sommes loin de nous en étonner, car, à dire naïvement ce que nous en pensons, il nous semble que ni la prudence, ni la prévoyance n'ont eu rien à faire dans toute cette expédition.

Observation.

Cette plaisanterie est trop froide pour qu'on y ré-

des tartanes à Alexandrie ; dans ce cas, il faudroit tâcher de te mettre sur une. — Amène mon domestique malade ou non, je le guérirai ici.

N°. XIII.

RAMPON, général de brigade, commandant les dix-huitième et trente-deuxième demi-brigades de bataille.

Au quartier-général du Grand Caire, le 9 thermidor an 6.

JE vous avois promis, cher frère, dans ma dernière, de vous écrire de la plus grande ville du monde (1). Je m'empresse à vous

---

ponde. Qui ne sait que les grands capitaines ont presque tous été enclins vers le dogme du *fatalisme*, très-favorable à l'héroïsme militaire ? Et les Arabes dont le pieux glossateur soigne si tendrement la réputation, ne sont-ils pas musulmans, et par là décidément *fatalistes?* Mais comme ils sont nos ennemis, le plaisant Anglais n'en dit mot. On a beau être anglomane, il est difficile de trouver là l'*humour* des Steele et des Addisson.

(1) Cette expression est forte dans la bouche d'un Français. Mais il répète ce qu'il a entendu dire à Paris. Le Caire est loin d'être la plus grande ville du monde, ou même de l'Europe ; Londres même est plus grande du double.

Observation.

On voit que cette note qui a la bonne foi d'exiger d'un militaire écrivant à la hâte, l'exactitude d'un géographe, n'est placée là que pour nous parler de la grandeur de Londres.

prouver combien j'aime à vous tenir parole.

Il ne m'est pas possible de vous faire des détails sur nos affaires, ni sur les privations que nous avons éprouvées dans notre marche : le départ du vaisseau ne nous donne pas le temps ; mais le rapport du général en chef que vous verrez sûrement sur les papiers, vous mettra au fait de tout. Milhot et l'aîné Rampon se sont distingués dans la bataille des Pyramides ; Milhot a été nommé lieutenant sur le champ de bataille, et Rampon sous-lieutenant au septième régiment d'hussards : il me reste encore le cadet que j'espère de placer dans la première affaire ; d'ailleurs je suis assez content d'eux.

Adieu, cher frère ; je desire que votre santé soit bonne, ainsi que celle de ma sœur : quant à la mienne, elle est assez bonne ; mais je suis très-fatigué, et les chaleurs que nous éprouvons dans ce pays m'ôtent la moitié de mes forces. Enfin, il nous faut de la patience, du courage, et avec cela nous parviendrons peut-être à revoir un jour notre chère patrie.

Adieu, je vous embrasse bien tendrement ; mille et mille choses à ma sœur et à toute notre famille, et à nos amis et amies. Donnez, je vous prie, de mes nouvelles à ma sœur Trappier ; je n'ai pas le temps d'y écrire.

RAMPON.

Souillier, Milhot, et nos deux neveux, me chargent de vous dire mille choses.

N°. XIV.

Au citoyen Louis Buonaparte, *aide-de-camp du général en chef, à Alexandrie.*

Au quartier-général du Gisé,
le 6 thermidor.

Le général en chef me charge, mon cher Louis, de t'annoncer la victoire qu'il a remportée le 3 de ce mois sur les mamelouks. Elle a été complète; elle fut donnée à Embabé, vis-à-vis Boulac. On estime la perte des ennemis, tant tués que blessés, à deux mille hommes, quarante pièces de canon, et beaucoup de chevaux. Nôtre perte a été médiocre. Les beys ont fui dans la Haute-Egypte. Le général va ce soir au Caire.

Il me charge aussi de te dire de partir d'Alexandrie avec tous ses effets, ses voitures et chevaux de Malte, sa voiture de Civita-Vecchia, pour Rosette, où tu trouveras des *germes* du pays, un bataillon de la quatre-vingt-neuvième, et l'adjudant général Almeyras, avec lesquels tu remonteras le Nil et viendras au Caire. De tous ses effets, tu ne laisseras à Alexandrie que sa belle voiture de voyage.

N'oublie pas, mon ami, tous les effets que nous avons laissés à Alexandrie : nous en avons tous bien besoin. N'oublie pas non plus tous les vins, les livres et les deux

caisses de papiers, sur lesquelles est le nom du général, et celui de Collot.

Je t'embrasse.

BOURSIENNE.

N°. X V.

Au quartier-général du Caire, le 9 thermidor.

JE m'empresse, ma très-chère mère, à vous faire part de l'arrivée de l'armée française, à laquelle j'ai l'honneur de servir, à Alexandrie, en Egypte : pendant notre traversée, nous nous sommes emparés de l'île, port et ville de Malte, qui est à 1100 lieues de Toulon; maintenant nous sommes au grand Caire, ville capitale d'Egypte, distance de mille lieues de France (1).

---

(1) Les Français sont en général d'assez mauvais géographes; cependant, quoique notre traduction soit exacte, le grossier mécompte qu'on voit ici n'est probablement qu'une méprise. Nous avons plusieurs autres lettres de ce malheureux jeune homme qui nous apprennent qu'il est capitaine dans la vingt-cinquième demi-brigade. Comme il nous informe dans la suite que la cavalerie ennemie a été toute entière tuée, ou prise, nous espérons que nous pourrons le féliciter d'avoir recouvré son fougueux coursier et ses habits neufs.

Observation.

Lecteurs de bonne foi, notre traduction n'est pas moins exacte que celle du Translateur britannique. Vous voyez ce que c'est que d'être plaisant par ordre !

J'ai beaucoup souffert pendant deux mois que nous avons resté en mer ; tous les jours je ne cessois de vomir jusqu'au sang; lorsque nous avons mis pied à terre sous les murs d'Alexandrie, j'ai été guéri de la maladie de mer, mais mes peines n'ont pas été terminées.

Nous avons perdu trois cents hommes en escaladant les remparts pour nous rendre maîtres de la ville. Après quatre jours de repos, nous nous sommes mis à la poursuite des troupes arabes, qui s'étoient retirées et campées dans le désert, mais la première nuit de marche me fut bien funeste. J'étois à l'avant-garde; nous tombâmes sur un corps de cavalerie ennemie, et la vivacité de mon cheval, que vous avez connu, a causé tout mon malheur; il sortoit comme un lion sur les chevaux et cavaliers ennemis, mais malheureusement, en se cabrant, il tomba à la renverse; et moi, pour éviter d'être écrasé, je me jetai par côté. Comme c'était la nuit, je n'eus pas le temps de le saisir; il se releva, et partit comme l'éclair avec la cavalerie ennemie, qui abandonna le champ de bataille.

J'avois mis ce que j'avois de plus mauvais sur le corps, pour conserver ce qui étoit neuf dans mon porte-manteau; de sorte que je perdis mon cheval, tout harnaché, mes pistolets, mon manteau, porte-manteau, tous mes effets qui étoient dedans, ainsi que vingt-quatre louis en argent que j'avais reçus à Marseille pour mes appointemens arriérés,

et le plus essentiel encor est mon porte-feuille, qui contenoit tous mes papiers.

Je me trouvai tout-à-coup dépouillé de tout, et obligé de marcher nus pieds pendant dix-neuf jours, sur le sable brûlant et les graviers dans le désert; car le lendemain de cette malheureuse affaire, je perdis les semelles des vieilles bottes que j'avois aux jambes; mon habit et ma vieille culotte furent bientôt déchirés en mille morceaux; ne trouvant pas un peu de pain pour s'alimenter, ni une goutte d'eau pour s'humecter la bouche; pour toute consolation, je maudissois plus de cent fois le jour, le métier de la guerre.

Enfin, le 4 de ce mois, nous arrivâmes aux portes du Caire, là où toute l'armée ennemie étoit retranchée, et nous attendoit de pied ferme; mais avec notre impétuosité ordinaire, nous fûmes l'attaquer dans ses retranchemens; au bout de trois quarts-d'heure, l'ennemi eut trois mille morts sur le champ de bataille; le restant, ne pouvant se sauver, se jeta dans le Nil, qui est une rivière aussi forte que le Rhône; par conséquent ils furent tous noyés ou fusillés sur l'eau. D'après une pareille victoire, nous entrâmes tambour battant dans la ville du Caire, et par conséquent maîtres de toute l'Egypte.

Je ne sais, ma très-chère mère, dans quel temps j'aurai le plaisir de vous voir : je me repens bien d'être venu, mais il n'est plus temps. Enfin, je me résigne à la volonté

suprême ; et malgré les mers qui nous séparent, votre mémoire sera toujours gravée dans mon cœur ; et aussi-tôt que les circonstances le permettront, je franchirai tous les obstacles pour rentrer dans ma patrie.

Adieu, conservez-vous, et mille choses à mes parens.

Votre fils,

GUILLOT.

Nº. XVI.

ARMÉE D'ANGLETERRE (1).

R. DESGENETTES (2), *à la citoyenne DESGENETTES, au Val-de-Grace, rue Saint-Jacques, à Paris.*

Au Grand Caire, le 9 thermidor.

JE t'écris enfin, ma chère épouse, du Caire, qui sera, je crois, le terme de mon voyage.

Déjà je t'ai écrit deux fois en mer, une fois de Malte, et une autre d'Alexandrie.

---

(1) Desgenettes semble avoir calculé d'avance ses besoins littéraires. Son épître est écrite sur une feuille de papier surnuméraire préparée pour « l'armée d'Italie », mots très-bien imprimés en tête. Le bon docteur les a effacés avec soin, pour y substituer « armée d'Angleterre ». Une telle exactitude est au-dessus de tout éloge.

(2) D'après une pièce officielle que nous avons sous les yeux, Desgenettes paroît être le premier

Les occasions sont rares et peu sûres. Pour moi, je n'ai point reçu de tes lettres : rien ne m'a appris ton arrivée à Paris.

Un jour je te raconterai tous mes voyages, les combats que j'ai vus, et les dangers sans nombre que j'ai partagés.

Mon ami, l'ordonnateur en chef, Sucy, a été gravement blessé (3) d'un coup de feu, ainsi que le jeune Lannes. Desnanotre, qui m'étoit aussi recommandé par la Repede, a été fait prisonnier par les Arabes.

Les peuples de l'Egypte sont des sauvages féroces. Les beys, leurs maîtres, des oppresseurs orgueilleux. Leurs mamelouks, c'est-à-dire leur cavalerie d'élite, et caste privilégiée, n'a opposé à l'armée qu'un courage irréfléchi. Tout cela est battu.

Il y a quelque chose que j'admire et que j'aime dans les Turcs ; c'est leur prédestination qui mène à des résultats très-philosophiques, et qui s'arrange assez avec *mes circonstances*, ma *néanité* et *mes destinées*.

---

médecin de l'armée, poste pour lequel le lecteur le jugera spécialement qualifié, avant d'avoir lu sa lettre.

Observation.

Nous ne voyons pas ce qui, dans cette lettre, peut empêcher le citoyen Desgenettes d'être un bon médecin. Ce que nous savons très-bien, c'est que nous n'avons rien à envier à l'Angleterre de ce côté, et que rien n'est maintenant au-dessous de la médecine des Anglais, si ce n'est leur chirurgie.

(3) Il avoit eu le bras cassé au passage du Nil.

Il y a aussi des usages fort singuliers. On a jusques à quatre femmes légitimes, sans compter les maîtresses. Je ne sais tout cela qu'historiquement; mais ce que je sais bien, c'est qu'on ne boit guère que de l'eau.

Voilà beaucoup de choses à raconter. Un peu de nos affaires.

On ne nous paie pas, ma chère femme, et je n'ai rien reçu depuis Toulon. Encore ne suis-je pas des plus malheureux, car presque tout le monde a été pillé ou forcé de jeter à l'eau ses bagages, et j'ai tout conservé.

En partant de Toulon, je t'ai envoyé 700 livres, un peu plus ou un peu moins. Courtal a été chargé de l'envoi, qui l'eut, je crois, fait par les messageries. N'oublie pas de m'en écrire, et dans plus d'une lettre, car elles se perdent, sont prises, &c.

La lettre du citoyen Girandi, pour le Caire, m'a été utile; je suis logé chez le médecin en question, et je l'ai placé dans l'armée.

Le général en chef m'a constamment traité avec bonté, et j'espère toujours, ma chère Lolotte, t'embrasser au temps convenu entre nous.

Embrasse Julien, tes chers parens, et ceux que nous aimons.

R. D.

N°. XVII.

Rosette en Egypte, le 9 thermidor an 6.

J'ESPÈRE, bonne amie, que cette lettre te parviendra. Je l'envoie par une occasion particulière, et c'est peut-être la seule de toutes celles que je t'ai écrites depuis Malte, qui te sera remise. Pour moi, je n'ai pas eu le bonheur, depuis mon départ de Toulon, de recevoir des tiennes. Il est cependant arrivé depuis six jours deux avisos, qui en ont apporté beaucoup.

Je présume que tes lettres auront été envoyées sur le brick pris par les Anglais, alors je ne dois pas espérer d'en recevoir si-tôt; ce qui me désespère. Ma position est si cruelle, que je succomberai si je suis privé de cette consolation. Tâche, ma bonne amie, de me tant écrire, que je reçoive au moins une ou deux fois de tes nouvelles. Tu dois bien penser que mes inquiétudes à ton sujet doivent être grandes; je ne sais quelles sont tes ressources. Je n'ai pu te faire passer que peu d'argent par le capitaine Collot, et dans ce moment je ne trouve aucune occasion de t'en envoyer. Je suis éloigné du citoyen Magallon (1) de trente-

(1) Consul général à Alexandrie. Il étoit alors au Caire avec l'armée.

cinq lieues, et je prévois, qu'avant mon arrivée au Caire, je ne pourrai t'en faire passer.

Je crois que nous nous sommes tous bien trompés sur cette entreprise si belle et si vantée; je crois même, qu'en réussissant à soumettre l'Egypte, nous aurons bien de la peine à retirer de cette opération tout le fruit que l'on en attendoit. Nous trouvons par-tout beaucoup de résistance, et plus encore de trahison: il est impossible à un Français de s'écarter seul de quelque portée de fusil de l'endroit habité sans courir le risque d'être assassiné, ou victime d'une passion affreuse très en vogue dans ce pays, sur-tout de la part des mamelouks, et des Arabes bédouins. Je connois plusieurs personnes qui dans la ville même d'Alexandrie, ont été enlevées à la nuit tombante, et ont subi ce sort affreux.

Rosette est beaucoup plus tranquille qu'Alexandrie, les habitans en sont plus doux, et nous avons moins de risques à courir; cependant nous mettons la plus grande circonspection dans notre conduite particulière, et la plus grande police, et même de la sévérité dans l'administration générale.

Ce pays si vanté ne vaut pas sa réputation. L'endroit le plus sauvage et le plus agreste de la France, est mille fois plus beau; rien au monde de si triste, de si misérable, de si mal-sain qu'Alexandrie (le port le plus commerçant de l'Egypte); des maisons de boue, sans autres fenêtres que quelques trous,

couvertes d'un treillage de bois grossier, point de toits aux maisons, des portes si petites, qu'il faut se briser pour entrer; enfin, figure-toi une réunion de colombiers vilains et mal bâtis, et tu auras une idée juste d'Alexandrie.

Les rues sont toutes étroites, de travers, et point pavées, de sorte que l'on est continuellement incommodé de la poussière, et d'une chaleur excessive; ou bien, s'il prend fantaisie aux habitans d'arroser le devant de leurs cabanes, on passe d'un mal dans un pire, la poussière se change en boue, il n'est plus possible alors de marcher. Tout y est fort cher et fort rare : joins à cela, la difficulté de se faire entendre, et mille autres désagrémens que je ne puis te décrire, et tu jugeras de notre position.

Cependant il faut convenir, que depuis que je suis à Rosette, je me trouve moins mal. Le pays est un peu plus riant. Le Nil y procure un peu de verdure, et la vue des palmiers, quoique bien monotone, puisque c'est la seule espèce d'arbres qu'on y voit, récrée un peu les yeux; mais rien n'est fait pour distraire l'imagination, et tu dois bien présumer, que dans un pays tel que celui-ci, avec la peine, les inquiétudes qu'on y éprouve, elle doit être dans une grande activité, et comme les objets sont tristes, les pensées y correspondent, et nous vivons dans un chagrin perpétuel. — (2).

---

(2) Le reste de cette intéressante lettre a été

N°. XVIII.

Choderlos (1), *consul-général de la république française à Alep et dépendances, au citoyen ministre des relations extérieures.*

Alep, le 9 thermidor.

Citoyen ministre,

C'est le 27 messidor que nous avons eu le premier avis de la prise de Malte, et du débarquement de notre armée navale à Alexandrie. Cette nouvelle a été confirmée

---

si fort maltraité qu'il est illisible. Le regret diminue quand on pense qu'après cette peinture animée et fidelle du pays, celui qui l'a écrite revenoit sans doute à ses propres affaires. Nous ne le connoissons pas; il paroît seulement, d'après quelques mots qui peuvent servir à interprêter la fin, qu'il étoit premier commis de Poussielgues, contrôleur des dépenses de l'armée.

(1) C'est le frère de ce fameux ou plutôt infâme *la Clos*, connu dans ce pays comme l'auteur des *Liaisons dangereuses*, et en France comme un des plus actifs promoteurs de la révolution. Il fut tout à-la-fois l'instigateur et l'agent de ce misérable idiot *Égalité*, ainsi que le principal meneur du club jacobin, dont il fut président en 1790.

Ses talens pour l'intrigue le rendirent redoutable à Robespierre, qui le fit proscrire. Il trouva

depuis par différentes lettres, soit de Chypre, soit des Echelles de la côte; mais jusqu'à présent, je n'ai rien reçu d'officiel sur ce grand événement, de sorte que nous flottons entre les nombreuses versions contradictoires qui

---

pourtant moyen d'échapper, et en 1795, fut choisi par le gouvernement qui connoissoit ses talens et son manque de principes, comme un digne instrument de leurs iniques projets en Syrie.

Revenons à Choderlos. Il fut envoyé à Alep quelque temps après son frère, alors établi à Latakia, et dans les mêmes vues. Sa lettre prouve que ce choix étoit bien fait, et sans doute les plus grands malheurs auroient été le résultat de leurs cabales, si la présomption et la folie de leurs rapaces maîtres n'avoient pas précipité leurs mesures et ne les eussent pas plongés dans l'abîme de misère qu'ils creusoient complaisamment pour d'autres.

Nous les croyons tous deux au château des Sept Tours, prison beaucoup trop douce pour des hommes, qui, en bonne justice, auroient, depuis long-temps, dû périr dans les donjons de Robespierre.

Observation.

Les sentimens humains, mon frère, que voilà ! Ce sont pourtant ces misérables mercenaires, qui dans des pamphlets soudoyés, parlent sans cesse de leur humanité, et de la cruauté française. Jugez de leur désespoir quand ils sauront qu'il n'y a qu'une partie de leurs vœux d'accomplis. Choderlos, consul d'Alep, est peut-être au pouvoir du despote du Bosphore ; mais son frère est plus tranquille à Paris, que ne le peut être l'incendiaire écrivain de cette note.

se débitent sur cette expédition, qui semble avoir causé une grande commotion tant en Chypre que sur toute la côte de Syrie. Sans chercher à pénétrer le secret du gouvernement, je m'étonne cependant qu'une fois la descente opérée, le général, ou au moins le consul d'Alexandrie, n'ait pas adressé une circulaire aux consuls des pays environnans, pour les mettre à portée de *tranquilliser* les Turcs, qu'on doit bien supposer ne pas voir d'un œil indifférent une expédition aussi formidable.

La contenance paisible que j'ai montrée dans cette occasion, a beaucoup contribué à calmer la première effervescence qui s'étoit manifestée non-seulement chez les Turcs, mais encore sur la grande majorité des Francs de cette Échelle.

« Quel que puisse être, leur ai-je dit à » tous, le but de l'expédition, vous ne de- » vez faire aucun doute qu'elle ne soit du » consentement de la Porte. Attendons les » nouvelles officielles de l'un et l'autre gou- » vernement; et jusques-là, reposons-nous » avec confiance sur la connoissance que » nous avons tous de l'ancienne et étroite » amitié qui règne depuis si long-temps » entre les deux puissances ».

J'ai fait valoir ensuite l'avantage qui résultoit pour l'empire ottoman, de la prise de Malte par les Français; et en effet, cette nouvelle a beaucoup servi à contrebalancer l'impression fâcheuse de nous savoir si voisins, avec des forces si redoutables.

Dans ce moment, Alep est tout-à-fait calmé. Il n'y auroit à craindre que l'effet que pourroit produire quelqu'une des versions exagérées que la frayeur dicte, et que la frayeur peut adopter.

Le pacha, tous les grands de la ville sont tranquilles. S'il y avoit quelque explosion à redouter, ce ne pourroit être que de la part des schérifs, que le fanatisme pourroit porter à des excès; et dans cette supposition, je ne serois pas étonné que les janissaires qui nous aiment, ne prissent notre défense.

J'use d'une voie suspecte, citoyen ministre, pour vous faire parvenir ce bulletin écrit à la hâte, attendu que la seule occasion qui se présente, est celle d'un courrier du ministre —, et qu'il faut toutes les précautions possibles, et même toutes les ruses imaginables pour sauver les apparences qui pourroient mettre obstacle au départ de ma lettre.

Salut et respect.

J. CHODERLOS.

Par les raisons ci-dessus, le citoyen Beauchamp ne peut pas vous écrire. Le paquet se trouveroit trop volumineux pour ne pas éveiller le soupçon. Il me charge de vous donner avis, qu'il part après-demain pour Latakia, d'où il avisera aux moyens d'aller en avant.

N°. XIX.

Le Contre-Amiral PERRÉE, *commandant la flottille du Nil, à son ami* LE JOILLE (1), *chef de division, commandant le vaisseau* LE GÉNÉREUX.

Au Grand Caire, le 10 thermidor an 6.

MON cher camarade, je profite de l'occasion de *la Cisalpine*, pour te donner de mes nouvelles, comme je te l'ai marqué par ma dernière.

---

(1) Le Joille échappa des mains du lord Nelson, et eut le bonheur, dans sa fuite à Corfou, de rencontrer et de prendre, après un engagement de six heures et demie, *le Léandre*, vaisseau moins fort de moitié, et de plus, affoibli par un combat récent et ayant perdu les deux tiers de son équipage.

Tout cela est bien connu; ce qui n'est pas si notoire, quoiqu'il mérite bien de l'être, c'est la conduite brutale de Joille à l'égard des braves gens qui, par leur invincible courage, avoient des droits au respect d'un ennemi généreux: car ils n'amenèrent que lorsqu'ils ne pouvoient plus manœuvrer. Croiroit-on que pendant plusieurs jours on ne permit pas de panser les blessures de leur respectable commandant, et qu'on enleva les instrumens du chirurgien du vaisseau pendant qu'il opéroit un de nos malheureux compatriotes? Cependant rien n'est plus exact.

Nous ne pouvons deviner sur quel principe de

Je suis arrivé en cette ville le lendemain de notre armée, après avoir éprouvé toutes les privations possibles; nous avons été jusqu'à six jours sans avoir autre chose à manger que des pastiques, et pour dessert du pastique. La fusillade rouloit toute la journée de la part du paysan, qui étoit commandé par des Arabes ou des bédouins.

---

saine politique, ou d'après quel chapitre du code de vérité, ces traits et mille autres de barbarie et de rapacité féroce, de la part des Français, sont supprimés dans nos papiers officiels. Nous avons entendu parler d'un conseil tenu sur le continent, dans lequel il a été proposé sérieusement d'adoucir ou de dissimuler les insultes des Français, de peur qu'ils n'en fussent trop irrités, et nous avons vu ici un papier qui conseilloit de tenir la même conduite. Ce conseil étoit-il le fruit de la réflexion ou de l'ignorance ? c'est ce qu'il importe peu d'examiner. Certes, nous sommes trop puissans pour être insultés par les Français, et nous avons dans les mains trop de moyens de représailles pour redouter les suites de leur exaspération.

Que l'on songe aussi que la publicité que nous réclamons est due aux braves qui se battent pour nous. — Elle est due aussi au monde civilisé dont les Français sont la terreur et le fléau. — Puisqu'il ne peut y avoir de méthode plus efficace de déconcerter les projets d'une nation qui doit une grande partie de son influence, et une plus grande encore de son pouvoir, à son hypocrite jargon de justice et d'humanité supérieures, qu'en développant tous les actes de cruauté non néces-

Je t'assure que si ces hommes savaient tirer, nous ne serions pas revenus un seul. A présent ils sont plus raisonnables depuis que le Caire est à nous. Je regarde en ce moment le Nil comme certain ; ce qui nous permettra la communication avec vous.

Tu apprendras avec plaisir que j'ai été promu au grade de contre-amiral sur le champ de bataille, après l'affaire du 25.

---

saires que leur soif innée du pillage et du sang les porte à commettre.

C'est une digression ; mais nous espérons que l'importance de ces réflexions nous la fera pardonner.

Revenons à Joille. — Nous sommes heureux de pouvoir ajouter qu'il n'a pas eu la satisfaction de se rendre maître des pavillons que lord Nelson avoit mis à bord du *Léandre*. Avant que le vaisseau se rendît, ils furent jetés à la mer avec les dépêches et toutes les lettres.

Observation.

Il est possible que Pitt juge nécessaire de soutenir l'animosité du *Mob* anglais par ces historiettes. Mais de bonne-foi à qui persuadera-t-il les contes bleus que ses valets menteurs viennent nous faire? Cette guerre seule, sans consulter les précédentes, nous en offre mille démentis; et certes ce n'est pas par l'humanité envers les vaincus que brillent les Anglais. Il sied bien aux assassins de Jumonville, aux forbans qui ont pris *la Modeste* dans le port de Gênes, qui ont répété cet acte de violation de tous les droits dans les ports des barbaresques et de l'Archipel, qui ont insulté tous les pavillons par des pirateries sans exemple, de se targuer de leur humanité !

Assurément si j'àvois été secondé par une autre canonnière, il n'auroit plus été question de leur flottille, quoiqu'ils en avoient sept, et pour lors je n'avois que six bâtimens, dont trois ont été abandonnés, et pris par les ennemis, qui ont eu l'audace de s'en emparer à portée de pistolet de moi.

Pour lors j'ai fait diriger toutes mes forces dessus, fait couler à fond la canonnière de l'amiral, et je les ai forcés à lâcher mes canonnières, que j'ai réintégrées de suite. J'avois encore deux batteries de 12 canons de campagne, dirigées sur moi à très-petite portée. Les troupes étoient très-éloignées, et ne pouvoient me donner aucun secours (2). Le combat a commencé à neuf heures moins un quart, et a fini à une heure et demie que notre armée les a mis en déroute.

Je t'assure que nous avons été trompés beaucoup sur la navigation du Nil. Il ne peut y monter aucun bâtiment tirant plus de cinq pieds à l'époque d'où j'ai monté; tant qu'à la fertilité du pays, je crois que l'on a beaucoup à décompter (3). La férocité des

---

(2) Cela n'est pas exact, ce fut l'apparition de l'armée qui le sauva d'une entière destruction.

(3) Il est curieux de marquer les progrès de la conviction parmi les Français. Alexandrie est généralement reconnue pour être une position détestable. — Personne n'exprime le moindre doute à cet égard. — « Oui, mais ce sera délicieux d'être à Rosette »! — « Non, disent ceux

habitans est pire que les sauvages ; majeure partie habillés en paille. Enfin le pays n'est pas de mon goût. Cependant après la peine, le plaisir ; en ce moment je suis assez bien, tant pour les nourritures que pour les plaisirs. Les beys nous ont laissé quelques jolies Arméniennes et Géorgiennes, dont nous nous sommes emparés au profit de la nation. Je te prie, mon bon ami, de m'envoyer une barique de vin : tu obligeras,

Ton ami,

EM. PERRÉE.

Assure de mon amitié tous mes amis.

---

qui y sont stationnés, Rosette est loin d'être un séjour délicieux ; c'est seulement un lieu un peu moins misérable qu'Alexandrie ». — « Il est » vrai : mais le Delta ! c'est là une riche et belle » ville ; et puis n'avons-nous pas le Caire, la plus » opulente, la plus grande, la plus magnifique » cité du monde » ? — « Quant au Delta, dit » Perrée, je viens de le traverser, et je puis » vous assurer qu'il n'est rien moins que riche et » beau ». — « Et pour le Caire, s'écrient dix mille » voix de concert, c'est le plus misérable trou » qu'on puisse voir sur la surface de la terre. » Ainsi les illusions se succèdent et se détruisent, » et les Français, aussi chauds dans leurs espé- » rances que crédules, finissent par être livrés » au mécompte et au désespoir ».

Observation.

Il n'y a rien de si commode que de faire les demandes et les réponses ! Nous pourrions si nous voulions,

N°. XX.

LE TURCQ, aide-de-camp du Général B., chef de l'état-major-général de l'armée, au citoyen LE TURCQ son père.

Au quartier-général du Grand Caire, le 10 thermidor.

DEPUIS votre lettre datée du 23 floréal dernier, je n'ai reçu aucune de vos nouvelles, cher père; vous devez sentir combien cela doit m'inquiéter. Je n'ai rien négligé pour profiter de tous les courriers que nous avons expédiés pour Paris, de Toulon, de Malte et d'Alexandrie, ainsi que celui-ci que nous expédions du Caire.

Je ne vous peindrai pas la position dans laquelle nous nous trouvons tous dans ce pays : je me bornerai seulement à vous dire que nous avons tous été trompés dans notre attente sur le pays de l'Egypte; mais heureusement pour moi, j'ai le bonheur de jouir d'une assez bonne santé, c'est-à-dire, jusqu'à ce jour, un des mieux portans de l'armée. Je desire bien ardemment être de retour près de vous, pour vous faire un tableau fidèle du pays, d'après lequel vous

---

user de cette recette pour enfler les pages; mais nous laissons cette ressource aux ingénieux *Scriblers* à qui Pitt a demandé un certain nombre de feuilles, pour que la correspondance interceptée arrivât aux dimensions d'un volume.

jugerez aisément que nous devons beaucoup nous y ennuyer sous bien des rapports.

Je vous joins ici, cher père, une relation (1) de ce qui nous est arrivé dans notre marche d'Alexandrie au Caire, et des différens combats que nous avons eus pendant cette marche, avec les mamelouks et les bédouins. Il vous sera facile de juger de notre position dans ce désert, qui eût été la défaite de l'armée sans le secours du Nil, branche d'un fleuve qui se jette dans le Delta. Je termine, espérant incessamment jouir du bonheur de vous raconter ces faits extraordinaires moi-même dans vos foyers.

Je ne dissimulerai pas que c'est un grand avantage pour moi, déjà ancien militaire, d'avoir fait un voyage aussi important et aussi instructif; mais sachant ce qu'est le pays et les privations en tout genre qu'on y endure, je ne sais trop, si ce voyage étoit à recommencer, si je l'entreprendrois; mais maintenant que j'ai supporté la majeure partie des maux qui m'y attendoient, je suis bien aise de le faire, et veux le suivre jusqu'à la fin (2).

---

(1) Nous avons supprimé cette relation. Ce n'est qu'un détail fastidieux et mal écrit des mêmes opérations rapportées avec plus d'intérêt par Boyer (n°. XXII), dont celle de le Turcq ne diffère que dans l'énumération des fatigues et des pertes de l'armée qu'il fait un peu plus grandes que Boyer.

(2) Il est impossible de lire ce paragraphe, où

Nous sommes au Caire depuis quelques jours ; il seroit possible que nous y restassions encore une quinzaine, après quoi il est vraisemblable que nous dirigerons nos pas en Syrie, vers la Haute-Egypte (3): déjà une de nos divisions est partie pour Damiette.

Je n'ai pas besoin de vous prier de communiquer cette lettre et ma relation à nos parens et amis communs, particulièrement au citoyen et à la citoyenne Berthe, mon

---

le Turcq peint son mécontentement sous des couleurs si vives, tout en s'extasiant sur son bonheur sans se rappeler cette bonne volonté du pauvre Bull-Calf.

« Bon Bardolph, arrête mon ami, voilà quatre » henris dix schelings en couronnes de France » pour toi. En vérité, M., j'aimerois autant être » pendu que de partir, et pourtant, M., pour » ce qui est de moi, je m'en soucie comme de » cela ; et si ce n'étoit la peine que j'ai à quitter » mes amis, je m'en soucierois, vous dis-je, » comme de cela ». *Shakespeare.*

Observations.

Il pourroit bien se rencontrer des Français qui ne trouveront pas cette citation fort heureuse. Nous abandonnons ces malheureux à leur sens réprouvé, et aux erreurs qu'ils partagent avec Voltaire et autres gens de mauvais goût, et nous leur soutiendrons avec MM. tels et tels, que tout est divin dans le divin Shakespeare, et qu'il n'y a que des perles dans son fumier.

(3) Ce *vieux soldat* est un peu jeune géographe. L'Égypte supérieure n'est pas précisément

frère Marchand et mon oncle Le Turcq, enfin tous mes parens ; dites-leur que je les embrasse tous du plus profond de mon cœur, en attendant le plaisir de les voir, si je le peux, sous six mois.

Le général Berthier écrit, par le même courrier, à son père, ainsi que l'Huillier ; il est nommé aujourd'hui sous-lieutenant au quatorzième régiment de dragons..

Donnez-moi souvent de vos nouvelles et de toute ma famille ; n'oubliez pas le dragon. J'espère que mon prompt retour l'indemnisera de la perte qu'il peut faire par l'absence de ce long voyage que je suis forcé de continuer ; mais dites-lui qu'il ne perd rien pour attendre, que le général Berthier m'a tout promis pour lui, et sûrement il est homme à tenir sa parole.

Je vous embrasse mille fois tous, et je suis pour la vie,

Votre fils,

LE TURCQ.

Dites-moi, je vous prie, si vous avez reçu des nouvelles de César Berthe, qui se trouve ou à Milan, ou à Paris.

---

sur la route de Syrie, pas plus qu'aucune partie de l'Egypte n'est sur la route de France et d'Angleterre. — C'est pourtant une méprise que toute l'armée semble avoir faite, et qui vraisemblablement lui coûtera cher.

Observation.

Cette ingénieuse supposition n'a pas, je crois, besoin d'une réfutation sérieuse.

N°. X X I.

L'adjudant-général Boyer, *au général en chef de l'armée d'Angleterre* (1).

Au Grand Caire, le 10 thermidor.

Mon général,

Notre entrée au Grand Caire fera sans doute en France une de ces impressions qu'occasionne toujours un événement rare; mais quand on saura l'espèce d'ennemis que

(1) Le général Kilmaine. Cette lettre est celle d'un officier expérimenté, rendant à un supérieur qu'il n'osoit, ni peut-être desiroit tromper, compte des opérations militaires qui étoient sous son inspection immédiate.

Des autorités incontestables ont confirmé l'exactitude de ce rapport aussi fidèle qu'animé. Il faut avouer qu'il ne s'accorde pas tout-à-fait avec les prouesses de Buonaparte et de sa bande de héros. — Mais que penser d'un général qui nous parle gravement de la difficulté d'escalader les remparts d'une ville, laquelle a à peine un mur ou une porte qui ne puisse pas être forcée par une poignée d'hommes! ou des prodiges de valeur exécutés dans la défaite d'une horde de troupes braves, mais indisciplinées, par une armée régulière, bien munie et six fois plus nombreuse!

Observation.

Le commentateur prend trop de précautions, afin

nous avons eu à combattre, le peu d'art qu'ils ont employé contre nos moyens, enfin la nullité de leurs entreprises, cette expédition et nos conquêtes ne paroîtront plus si extraordinaires.

Nous avons d'abord débuté par un assaut livré à une place sans défense, dont la garnison étoit de 500 janissaires qui à peine savent tirer le fusil. C'est d'Alexandrie dont je veux parler ; villasse ouverte de tout côté, qui certainement ne pouvoit s'opposer aux efforts de 25,000 hommes qui l'attaquèrent à-la-fois : nous y perdîmes néanmoins 150 hommes, qu'on auroit pu conserver en sommant la place ; mais il falloit commencer par étonner son ennemi (2).

---

de constater l'authenticité de cette lettre, pour que nous soyons nous-mêmes bien persuadés. Nous ne voulons pourtant pas ôter à qui que ce soit la liberté d'y ajouter foi. Il existe des pièces de comparaison, prenez et jugez.

(2) C'est apparemment la même nécessité qui a décidé le judicieux, l'humain Buonaparte à livrer pêle-mêle les habitans d'Alexandrie à un massacre de quatre heures. M. Gilbert Wakefield nous dit que ce général, dont il paroît connoître le caractère aussi bien qu'il connoît ceux avec lesquels il traite, « préfère » la conservation d'un simple citoyen, à la triste » gloire qui résulte des mille triomphes d'un » conquérant qui se baigne dans des flots de » sang » ! Rien sans doute n'est plus beau, et sur-tout plus vrai, et nous devons en conclure que le général avoit oublié pour le moment

L'on a ensuite marché sur les mamelouks; gens dont la bravoure est si reconnue en Egypte. Cette soldatesque qui n'a aucune idée de tactique, qui ne connoît de la guerre que le sang que répandent leurs armes, a paru la première fois en face de notre armée le 25 messidor.

D'abord, dès la pointe du jour, ils ont fait voir toutes leurs forces, qui rôdèrent autour de notre armée, comme des troupeaux marchant tantôt au galop, tantôt au pas, par tas de 10, de 50, de 100, &c. Enfin, d'une manière aussi ridicule que curieuse, vingt fois ils ont tenté la charge; mais trouvant par-tout un point qui leur offroit une résistance à laquelle ils ne s'attendoient pas, ils passèrent leur journée à nous tenir exposés à l'ardeur d'un soleil

---

que les malheureux habitans d'Alexandrie étoient des *citoyens*. — Oubli d'autant plus étonnant, que peu de temps avant il leur avoit donné ce nom dans son manifeste.

Observation.

C'est apparemment la même nécessité qui a décidé les Anglais à faire périr trois millions d'Indiens dans le Bengale, à enrégimenter des chiens à la Jamaïque, pour leur faire dévorer les nègres, à tirer sur les émigrés débarqués à Quiberon, à piller en Hollande les maisons des alliés qu'ils étoient venus secourir, et à faire de la malheureuse Irlande un théâtre de gibets et d'échafauds, un cimetière jonché des cadavres de ses habitans, etc. Que conclure de tout cela? C'est que lorsqu'on a une maison de verre, il ne faut pas jeter des pierres dans celle de son voisin.

brûlant : si nous eussions été plus entreprenans ce jour-là, peut-être leur sort eût été décidé ; mais le général Buonaparte temporisa pour connoître son ennemi, et se mettre au fait de son genre de guerre.

La journée se décida par la retraite des mamelouks, qui perdirent à peine 25 des leurs. Nous remontâmes le Nil jusqu'au 3 thermidor, qui fut le jour décisif de la puissance des mamelouks.

Quatre mille hommes à cheval, ayant chacun un ou deux valets, vinrent se heurter contre une armée d'élite. Leur charge fut un acte de fureur, de rage et de désespoir. Ils attaquèrent Desaix et Regnier les premiers. Leurs efforts furent bientôt renversés. Les soldats de ces divisions les attendirent avec assurance ; et à dix pas, un feu de file fait sur eux, en jeta de suite cent cinquante à terre. Ils vinrent ensuite sur la division Bon, qui les accueillit de la même manière. Enfin, après divers efforts inutiles, ils prirent la fuite ; et emportant leurs trésors, ils se jettent aujourd'hui dans la Haute-Egypte. Cette victoire nous a donné la ville du Grand-Caire, où nous sommes depuis le 4 au soir.

Il faudroit être familier avec la langue du pays, et outre ça, avoir le secret des grands, pour vous donner une idée des ressources et des moyens que nous avons trouvés dans cette ville ; mais à en croire ceux qui se plaignent, et les demandes de plusieurs généraux qui veulent retourner en

France, il paroît qu'il y a un grand mécontentement dans l'armée. En général, il est difficile de se figurer les maux qu'a soufferts l'armée pendant dix-sept jours de marche. Ne trouvant nulle part de pain, ni vin, nous avons vécu de melons, citrouilles, volailles, viandes de buffle et d'eau du Nil.

Voilà, mon général, un récit succinct de nos opérations. On parle déjà de remonter l'Egypte, jusqu'aux cataractes du Nil; cette marche occasionnera beaucoup de démissions.

Présentez, je vous prie, mes hommages respectueux à madame Kilmaine, et croyez-moi,

Votre subordonné,

BOYER.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de mes camarades Rivaud, d'Arbois et Villard.

N°. XXII.

Au Grand Caire, le 10 thermidor.

MES CHERS PARENS,

Notre entrée au Grand Caire est une occasion pour moi de vous donner de mes nouvelles (1); et comme mon intention est

---

(1) Cette lettre nous a jetés dans un très-grand embarras. Elle porte la même signature que

de vous mettre entièrement au fait d'une expédition aussi singulière qu'étonnante, je vais récapituler tous nos hauts faits du jour de notre départ de Toulon.

L'armée composée de 30,000 hommes, embarqués partie à Marseille, Toulon, Gênes et Civita-Vecchia, a mis à la voile

---

la précédente, et cependant nous ne pouvons nous persuader qu'elle soit de la même main. Celle que le lecteur vient de lire est de main de maître, annonce un homme instruit, et décide sur les faits sans périphrase comme sans affectation. Celle-ci, qui est aussi bien écrite et avec connoissance des opérations qu'elle décrit, est très-inférieure à l'autre, soit pour la simplicité, soit pour le ton mâle et décidé de l'écrivain.

On le voit courir sans cesse après l'élégance et la recherche, et nous délivrer sa petite provision de connoissance avec une gravité et une importance qui nous a quelquefois fait sourire. Cependant les talens de l'auteur rendent cette lettre très-digne de foi. Elle nous administre d'ailleurs plus d'un fait important, et découvre, au milieu de tout, le soin que l'auteur met à le cacher, que les troupes françaises ont été misérablement dupées par leur gouvernement, et qu'elles marchent à grands pas vers une destruction entière et inévitable.

Nous avons d'abord été tentés de croire que la différence qui nous frappoit dans le style et le ton des deux lettres, pouvoient procéder de ce qu'elles étoient adressées à deux différentes personnes; l'une à un chef expérimenté, auquel il étoit nécessaire de présen-

le 30 floréal, convoyée par quinze vaisseaux de guerre, dont deux armés en flûte (2), quatorze frégates, et plusieurs autres petits bâtimens de guerre. Le convoi en tout formoit un total de quatre cents voiles; depuis les croisades, l'on n'avoit pas vu pareille armée dans la Méditerranée.

Sans calculer les dangers de l'élément sur lequel nous voguions, ni ceux qu'un en-

---

ter les choses sous leur véritable point de vue; l'autre, à un parent, peu familiarisé peut-être avec les affaires de guerre, et qui devoit se plaire davantage à une narration fleurie d'événemens extraordinaires, qu'à une relation sommaire d'assauts livrés à des villes sans murailles, et de victoires remportées sans ennemis. Mais après un second examen, nous trouvons les variations trop considérables pour être susceptibles de cette explication. Nous avouons franchement que nous n'avons pas d'autre solution à donner, et nous soumettons la difficulté au jugement du lecteur, nous contentant de répéter notre première assertion, que le caractère et la signature de ces deux lettres sont les mêmes, du moins autant que nous pouvons en juger.

Observation.

Quel pitoyable *nonsense*, et quel abus de la faculté de parler long-temps sans rien dire !

(2) Ce sont les vaisseaux vénitiens de 64. Dans son énumération des forces embarquées, Boyer omet ceux pris à bord à Ajaccio, et qui montoient à sept mille : sa liste des vaisseaux de guerre est exacte.

nemi redoutable sur l'eau pouvoit nous faire craindre, l'armée cingle vers l'île de Malte, où nous arrivons le 22 prairial. Cette conquête, très-importante par elle-même, nous coûta peu de monde. Le 24, la place capitula; l'ordre fut anéanti; le grand-maître renvoyé en Allemagne avec de belles promesses : tout enfin succède à nos vœux. Il ne falloit pas perdre de temps, ni s'occuper trop à contempler et raisonner l'avantage que nous tirions de l'occupation de Malte, une escadre anglaise, forte de treize grosses voiles, commandée par Nelson, mouilloit dans les eaux de Naples (3), et épioit nos mouvemens. Buonaparte, instruit de la présence de l'ennemi, donne à peine à son escadre le temps de faire de l'eau; il ordonne

---

(3) Il n'est pas nécessaire de dire qu'il n'y a rien de moins exact. Une fois pour toutes nous observerons que nous avons rarement jugé à propos de relever les bévues géographiques et historiques dont fourmille cette correspondance. — La lettre présente par exemple, en contient plusieurs des deux sortes; mais nous les livrons à la sagacité du lecteur.

Observation.

Quelle générosité! et sur-tout quelle bonne foi! L'admirable contraste d'un gagiste écrivant au coin d'un feu de charbon de terre, la carte sous les yeux, et sous l'influence d'un billet de banque, avec un soldat harassé, jetant rapidement quelques mots sur le papier, pour saisir une occasion rare de donner de ses nouvelles à des parens tendres ou à d'indulgens amis!

qu'on mette à la voile ; et, le 30 prairial, l'armée et l'escadre sortent du port de Malte. Nous forçons de voile pour atteindre le second but de notre expédition. Le 7 messidor, nous signalons l'île de Candie ; enfin, le 12, notre escadre légère signale Alexandrie.

Le même jour, à midi, l'escadre de l'amiral Nelson arrivoit en face du port de cette ville, et offroit aux Turcs de mouiller dans leur port, pour les défendre contre nous. Cette offre refusée, l'Anglais met à la voile, fait route sur Cypre, tandis que nous, profitant de toutes ses fautes et utilisant son ineptie, nous descendons la nuit du 13 au 14 sur Marabou ou la Tour des Arabes ; à la pointe du jour, toute l'armée étoit à terre. Buonaparte se met à la tête, marche droit sur Alexandrie à travers un désert de trois lieues, qui n'offroit pas même de l'eau pour ressource dans un climat où la chaleur est insupportable.

Malgré toutes ces difficultés, nous arrivons sous les murs ; une garnison d'à-peu-près 500 janissaires, les défendoit. — Le reste de la population de la ville se jette dans les forts, d'autres se portent sur leurs toits. Ainsi disposés, ils attendent notre attaque ; la charge bat ; nos soldats se précipitent avec fureur sur les remparts qu'ils escaladent, malgré la défense opiniâtre des attaqués ; plusieurs généraux sont blessés, entr'autres Kleber. — Nous perdons à-peu-près 150 hommes ; mais la valeur met fin à

l'opiniâtreté des Turcs. Ceux-ci, repoussés de tout côté, se refugient chez leur Dieu et leur Prophète : ils remplissent leurs mosquées ; hommes, femmes, vieillards, jeunes et enfans, tous sont massacrés (4). Au bout de quatre heures, nos soldats mettent fin à leur fureur —, la tranquillité renaît en ville —, plusieurs forts capitulent ; j'en ai moi-même fait rendre un où 700 Turcs s'étoient retirés. La confiance reprend enfin

---

(4) Voilà donc les triomphes du *héros de l'Italie !* de cet objet favori des tendres sollicitudes qui occupent M. Wakefield le jour et la nuit, de.... qu'on nous dispense d'en dire davantage sur ce sujet. Puisse le sang de ce peuple innocent retomber sur la tête de cet homme et de ses sanguinaires admirateurs, ainsi que le mépris et l'horreur, suite naturelle des cruautés sans motifs et sans buts, et les vils panégyristes qui célèbrent les brigands qui les commettent !

Observation.

Gagiste impudent ! quel vœu féroce as-tu formé ! Ah ! si le sang innocent doit retomber en pluie de feu sur la tête de ceux qui le font verser, est-il une seule goutte des fleuves sanglans dont l'Europe est inondée, dont le gouvernement anglais ne soit comptable à l'humanité ? N'est-ce pas lui qui dans son atroce calcul, a médité de miner les puissances de l'Europe les unes par les autres, pour mettre à profit leur épuisement ? Puisse ce sang retomber à bien plus juste titre sur la tête coupable de ces horribles calculateurs, et de ceux qui ont la bassesse de prêter une plume vénale à leur apologie !

dans la ville, et le lendemain tout étoit tranquille.

C'est ici le moment de faire une petite digression pour vous mettre au fait du sujet qui nous amène sur ces terres, et va engager Buonaparte de s'emparer de l'Egypte.

La France, par les divers événemens de cette guerre, et de sa révolution, perdant ses colonies, ses comptoirs, verroit infailliblement décheoir son commerce, et un peuple aussi industrieux seroit enfin obligé de négocier en secondes mains les objets les plus essentiels de son commerce. Plusieurs probabilités font envisager comme impossible au gouvernement, sinon de récupérer nos colonies, du moins d'en tirer l'avantage que nous en avions, sur-tout après la destruction et les horreurs qui se sont commises, joint au décret d'abolition.

Pour s'indemniser d'une perte qui paroît presque réelle, le gouvernement a jeté les yeux sur l'Egypte et la Syrie ; contrées qui, par leur climat, la bonté de leur sol et leur fertilité, peuvent devenir les greniers du commerce de la France, son magasin d'abondance, et, par la suite des temps, l'entrepôt de son commerce des Indes : il est indubitable qu'après nous être emparés et organisés dans ce pays, nous pouvons jeter nos vues plus loin, et par la suite détruire le commerce anglais dans les Indes, l'utiliser à notre profit, nous rendre les souverains du commerce même de l'Afrique et l'Asie.

Toutes ces considérations ont engagé

selon moi, le gouvernement à tenter une expédition sur l'Egypte.

Cette partie de la puissance ottomane est gouvernée depuis plusieurs siècles par une espèce d'hommes que l'on appelle mamelouks, qui, ayant à leur tête des beys, méconnoissent l'autorité du Grand-Seigneur, gouvernent despotiquement et tyranniquement un peuple et un pays qui, entre les mains d'une nation policée, deviendroit une source de richesses.

C'est donc à ces mamelouks (5) qu'il faut

---

(5) C'est là une meilleure raison pour déclarer la guerre que les avanies d'un bey mort il y a vingt ans. Mais ce n'est pas là la seule occasion où l'hypocrisie et la fausseté de Buonaparte ont été complètement dévoilées et mises au grand jour par l'inadvertance de ses agens. Il est vrai qu'il suffisoit du témoignage de nos yeux et de notre propre intelligence, pour nous convaincre de ses motifs réels; mais il est assez plaisant et assez utile de les voir révélés de temps en temps par des personnes dont on ne peut ni contester, ni nier la complicité.

Nous recommandons les trois ou quatre paragraphes qui précédent celui-ci à l'attention sérieuse du lecteur.

Observation.

Voilà ce qui s'appelle des démonstrations. Il est sûr que le gouvernement français a fait part de ses vues à tous les jeunes militaires qui ont suivi la fortune du général. Le secret si long-temps gardé en France, secret qui, pendant tout le temps des préparatifs, a tourmenté l'opinion publique sur tous les sens, étoit confié à un officier de vingt ans. *Risum teneatis.*

faire la guerre pour occuper l'Egypte : leur nombre est d'à-peu-près 8000, tous à cheval; ils ont 24 beys pour les commander. Il est important que vous connoissiez un peu ce que sont ces soldats, leur manière de faire la guerre, et leur armure et origine.

Tout mamelouk est acheté — ; ils sont tous du mont-Caucase et de la Géorgie. — Il y a parmi eux beaucoup d'Allemands, Russes, même quelques Français. Leur religion est la mahométane. Exercés dès leur jeunesse à l'art militaire, ils sont d'une adresse extraordinaire à cheval, à tirer la carabine, le pistolet, à lancer des traits, des masses d'arbres, enfin à sabrer; l'on en a vu couper d'un coup de sabre une tête de coton mouillé.

Chaque mamelouk a deux, trois, même quatre domestiques. Ceux-ci le suivent toujours à pied, même dans les combats. L'armure du mamelouk à cheval est de deux grands fusils, que chacun de ses domestiques porte à côté de lui. Il ne les décharge qu'une fois; il saisit ensuite deux paires de pistolets qu'il a autour de son corps, puis huit flèches qu'il porte dans un carquois, et qu'il jette fort adroitement avec sa main, puis se sert de la masse d'armes pour assommer. Enfin sa dernière ressource sont deux sabres. Il saisit la bride entre ses dents, armé d'un sabre dans chaque main; il court sur son ennemi, et taille à droite et à gauche : malheur à qui ne pare pas ses coups. Il en

est qui taillent un homme en deux. C'est à cette espèce d'hommes que nous allons faire la guerre. Je vais actuellement entrer dans les détails des combats que nous avons essuyés de leur part.

Après avoir organisé à Alexandrie un pouvoir gouvernant, avoir assuré la communication sur les derrières de notre armée (6), Buonaparte fait prendre pour cinq jours de vivres à son armée, et se prépare à traverser un désert de vingt lieues pour arriver à l'embouchure du Nil, et remonter ce fleuve si célèbre jusqu'au Grand Caire, qui est le premier but de son opération. Le 17 messidor, l'armée se met en marche, remonte à petites journées ce fleuve, rencontrant quelques partis de mamelouks qui fuirent successivement à notre approche.

---

(6) Nous avons parlé de cette organisation dans notre introduction. Cette communication assurée avec l'arrière-garde de l'armée est trop ridicule pour qu'on s'arrête à la discuter sérieusement. Elle n'exista jamais, elle ne peut jamais exister avec le peu de forces qu'a Buonaparte; et chaque lettre, et celle de Boyer entr'autres, prouve qu'avant que le général eut perdu de vue Alexandrie, sa communication avec elle fut aussi complètement coupée, que si les Alpes se fussent élevées entr'elle et lui.

Observation.

Voilà de grands motifs d'encouragemens pour faire prendre Alexandrie par le premier qui s'y présentera!

Enfin, le 24, le général Buonaparte apprend que les beys ont marché sur lui avec leurs forces réunies; qu'il doit être attaqué le lendemain. Il organise sa marche de bataille, et prend des précautions.

Buonaparte m'envoie avec trois chaloupes canonnières à la découverte. Je pousse avec cette petite flottille trois lieues en avant de l'armée. Je descends successivement dans tous les villages situés sur les deux rives du Nil, pour avoir des renseignemens sur les mamelouks. Dans les uns, je suis accueilli à coups de fusil, d'autres viennent au-devant de moi, me reçoivent bien, m'offrent des vivres. Dans un d'eux, il m'arriva un événement drôle et singulier (7). Le cheick du pays ayant réuni toute sa population pour

---

(7) Les idées que Boyer se fait de la gaîté ne sont pas extrêmement justes. Nous ne voyons rien de très-plaisant dans un mensonge blasphématoire, ni à se prévaloir bassement du nom de votre roi assassiné, pour tromper un étranger hospitalier, qui ne connoît ni vous ni votre nation. Cette petite anecdote a pourtant son avantage; c'est de prouver avec quelle vérité ces pauvres peuples isolés sont représentés avoir maltraité les Français, et avec quelle justice ils sont en conséquence livrés au pillage, au meurtre, et à l'entière dévastation.

Observation.

Nous ignorons si en effet le citoyen Boyer connoît ou non les règles de la bonne plaisanterie. Mais en tout cas on a vu que ce n'est pas au rédacteur de ces

venir au-devant de moi, s'approche et me demande de quel droit les chrétiens venoient s'emparer d'un pays qui appartenoit au Grand-Seigneur. Je lui répondis que c'étoit la volonté de Dieu et de son Prophète Mahomet qui nous y conduisoit. Mais, me répliqua-t-il, le roi de France aura au moins prévenu notre sultan de cette démarche. Après l'avoir rassuré affirmativement sur cette demande, il me demandoit comment se portoit notre roi? Je lui répondis: Fort bien. Puis il me jura sur son turban et sur sa barbe, que j'étois parmi des amis. Je profitai de la bonne volonté de ces gens; je recueillis tous les renseignemens possibles sur les mamelouks; puis continuant mon chemin, je remontai le Nil, et mouillai la nuit en face de Chebreiki, village situé au bord du Nil, où étoient réunis les mamelouks, et où eut lieu la première affaire.

J'envoyai la nuit mon rapport au général en chef, et lui communiquai tout ce que j'avois pu recueillir sur les mamelouks.

Le lendemain, à la pointe du jour, je monte sur le mât de ma canonnière, et découvre six chaloupes turques qui marchoient

---

notes passionnées et mensongères qu'il fera bien de s'adresser. Quant à la tendresse avec laquelle le gagiste s'appitoie sur le sort des Arabes, elle a droit de nous étonner de la part d'un homme qui n'a sans doute pas manqué d'applaudir à la dévastation de l'Irlande, et aux plans humains qui en ont fait un monceau de cendres détrempées dans du sang.

sur moi ; au même moment m'arrivoit une demi-galère de renfort. Je m'embosse contre ces bâtimens ; et à quatre heures et demie, commença entre les deux petites flottilles une canonnade qui dura cinq heures de temps, malgré la supériorité de l'ennemi. Je tins bon. Cependant il s'avança sur moi, et je perdis pendant un instant la demi-galère et une canonnière; mais il ne s'agissoit pas de se rendre, il falloit vaincre. Pendant ces momens d'incertitude, notre armée avançoit, et je fus dégagé. Une canonnière turque sauta en l'air.

Ainsi se passoit notre combat de flottilles, lorsque les mamelouks s'avançant sur notre armée, rôdèrent autour d'elle sans pouvoir l'entamer, sans pouvoir même faire la moindre attaque sur elle. Il est à présumer, qu'étonnés de l'ordre qu'ils virent que présentoient nos colonnes, ils remirent à un autre jour le sort de leur empire et de leur fortune. Cette journée aboutit à peu de chose ; les mamelouks ne perdirent guère que 20 ou 30 hommes : mais nous en tirâmes un grand avantage, celui d'avoir inspiré une idée extraordinaire de notre tactique à un ennemi qui n'en connoît aucune, et qui ne sait guerroyer que par la supériorité des armes, l'adresse, l'agilité, sans ordre, sans tenue, ne sachant pas même marcher par pelotons, allant par hordes, donnant sur son ennemi par bourasque et effarouché.

Les mamelouks se retirèrent, nous lais-

sant avancer successivement sur le Grand Caire, où se donna l'affaire décisive. Ce fut enfin le 3, à la pointe du jour, que l'armée se trouva à trois lieues du Caire, et à cinq des fameuses et célèbres Pyramides d'Egypte. C'étoit dans cet intervalle que les mamelouks, commandés par le fameux Mourad Bey, le plus puissant des beys, nous attendoient. Jusqu'à trois heures après midi, la journée se passoit en escarmouches : enfin l'heure arriva ; notre armée, la droite appuyée aux Pyramides, la gauche au Nil, près le village d'Embabé, s'apperçut que l'ennemi faisoit un mouvement. C'étoit en effet 2000 mamelouks, qui se dirigeoient vers la droite, commandée par les généraux Desaix et Regnier. Jamais je n'ai vu soldats charger avec tant de fureur ; abandonnés tous à la rapidité de leurs coursiers, ils fondent comme un torrent sur les divisions, se mettent entre les deux ; nos soldats, fermes et inébranlables, les attendent à dix pas, puis leur font un feu roulant accompagné de quelques décharges d'artillerie. Dans un clin d'œil, plus de 150 mamelouks étoient à terre ; le reste cherche son salut dans la fuite : ils reviennent néanmoins encore à la charge, sont accueillis de la même manière. Rebutés enfin par notre valeur, ils se rabattent sur notre aile gauche pour y tenter une seconde fortune.

Le succès de notre droite encourage Buonaparte ; les mamelouks avoient fortifié à la hâte le village d'Embabé, qui est sur la rive

gauche du Nil, et y avoient placé 30 canons avec leurs valets et quelques janissaires pour en défendre les approches. Le général ordonne la charge sur ces retranchemens; deux divisions s'y rendent, malgré une canonnade terrible. Au moment où nos soldats s'y précipitoient au pas de charge, 600 mamelouks sortent des ouvrages, investissent nos pelotons, tentent de sabrer; mais au lieu de succès, ils ne trouvent que la mort; 300 de tués restent à l'instant sur le champ de bataille : les autres voulant s'échapper, se précipitent dans le Nil, et y périssent tous. Désespérés alors, ils fuient de tous côtés, mettent le feu à leur flotte, en font sauter tous les bâtimens, nous abandonnent leur camp, et plus de quatre cents chameaux chargés de bagages.

Ainsi finit cette journée, au désavantage d'un ennemi qui croyoit nous hacher, et prétendoit qu'il est plus facile de couper les têtes de mille Français que de couper une citrouille et un melon (8) (expressions asiatiques). L'armée poussa le soir même jusqu'à Gizé, demeure de Mourad Bey, le premier des mamelouks. Le lendemain, nous passâmes le Nil sur des bateaux plats, et la ville du Caire se rendit sans résistance.

---

(8) Boyer ajoute que ce sont là des *expressions asiatiques*. A la bonne heure; mais l'idée nous paroît très-européenne. Il n'y a qu'à substituer *français* aux mots *esclaves des despotes*, et *cou-*

Ici finit le récit de nos opérations militaires; j'entrerai actuellement dans les maux que nous avons soufferts pendant nos marches : je vous ferai un petit historique du pays que nous avons parcouru et des habitans.

Remontons à Alexandrie. Cette ville n'a plus de son antiquité que le nom (9). ***** étonnans qui y sont restés enfouis et ignorés au milieu d'un peuple qui à peine connoît qu'ils existent. Figurez-vous un être impassible, prenant tous les événemens comme ils viennent, que rien n'étonne, qui, la pipe à la bouche, n'a d'autre occupation que d'être sur son cul, devant sa porte, sur un banc, ou devant la maison d'un grand, passe ainsi sa journée, se souciant fort peu de sa famille, de ses enfans ; des mères qui errent la figure couverte d'un haillon noir, et offrent aux passans à leur vendre leurs enfans; des hommes à moitié nus, dont le corps ressemble au bronze, la peau dégoûtante, fouillant dans des ruisseaux bour-

---

per des têtes à mordre la poussière; et les dépêches de Buonaparte fourniront à Boyer des millions de métaphores tout aussi brillantes.

Ut nemo in sese tentat descendere ; nemo :
Sed præcedenti spectatur mantica tergo.

Observation.

M. le glossateur, à l'application.

(9) Il y a ici deux ou trois mots effacés dans l'original; nous avons essayé de les conjecturer: avec quel succès ? C'est ce que nous ignorons.

beux, et qui, semblables à des cochons, rongent et dévorent ce qu'ils y trouvent; des maisons hautes de vingt pieds au plus, dont le toit est une plate-forme, l'intérieur une écurie, l'extérieur l'aspect de quatre murailles. Voilà les maisons d'Alexandrie. Ajoutez qu'autour de cet amas de misère et d'horreurs, sont les fondemens de la cité la plus célèbre de l'antiquité, les monumens les plus précieux de l'art.

Sortis de cette ville pour remonter le Nil, vous rencontrez et passez à travers un désert nu comme la main, où toutes les quatre à cinq lieues, vous rencontrez un mauvais puits d'eau saumâtre. Figurez-vous une armée obligée de passer au travers de ces plaines arides, qui n'offrent pas même au soldat un asyle contre les chaleurs insupportables qui y règnent; le soldat portant pour cinq jours de vivres, chargé de son sac, habillé de laine : au bout d'une heure de marche, accablé par le chaud et la pesanteur des effets qu'il porte, il se décharge, il jette ses vivres, ne songeant qu'au présent, sans penser au lendemain. Arrive la soif, et il ne trouve pas d'eau; la faim, pas de pain. C'est ainsi qu'à travers les horreurs que présente ce tableau, l'on a vu des soldats mourir de soif, d'inanition, de chaleur; d'autres, voyant les souffrances de leurs camarades, se brûler la cervelle; d'autres, se jeter armes et bagages dans le Nil, et périr au milieu des eaux.

Chaque jour de nos marches nous offroit

un pareil spectacle ; et, chose inouie, et que personne ne croira facilement ! c'est que l'armée entière, pendant une marche de dix-sept jours, n'a pas eu de pain. Le soldat se nourrissoit de citrouilles, de melons, de poules et de quelques légumes qu'il trouvoit dans le pays. Telle a été la nourriture de tous, depuis le général jusqu'au dernier soldat. Souvent même, le général a jeûné pendant dix-huit et vingt-quatre heures, parce que le soldat arrivant le premier dans les villages, livroit tout au pillage, et que souvent il falloit se contenter de son rebut, ou de ce que son intempérance abandonnoit.

Il est inutile de vous parler de notre boisson. Nous vivons ici tous sous la loi de Mahomet: elle défend le vin ; mais par contre, elle nous fournit abondamment l'eau du Nil.

Faut-il vous parler du pays situé sur les deux rives du Nil ? Pour vous en donner une idée juste et précise, il faut entrer dans la marche topographique de ce fleuve.

Deux lieues au-dessous du Caire, il se divise en deux branches ; l'une descend à Rosette, l'autre à Damiette ; l'entre-deux de ces eaux est le Delta, pays extraordinairement fertile, qu'arrose le Nil : aux extrémités des deux branches, du côté des terres, est une lisière de pays cultivé, qui n'a guère qu'une lieue de large, tantôt plus, tantôt moins : passez au-delà, vous entrez dans les déserts, les uns aboutissent à la Lybie, les autres aux plaines qui vont à la mer Rouge.

De Rosette au Caire, le pays est très-habité; on y cultive beaucoup de riz, du blé, des lentilles, blé de Turquie : les villages sont les uns sur les autres; leur construction est exécrable, ce n'est autre chose que de la boue travaillée avec les pieds et les mains et entassée, des trous pratiqués dessus. Pour vous en donner une plus juste idée, rappelez-vous les tas de neige que font les enfans chez nous, les fours qu'ils construisent ressemblent parfaitement aux palais des Egyptiens : les cultivateurs, appelés communément fellas, sont extrêmement laborieux; ils vivent de très-peu de chose, et dans une malpropreté qui fait horreur : j'en ai vu boire le surplus de l'eau que mes chameaux et mes chevaux laissoient dans l'abreuvoir.

Voilà cette Egypte si renommée par les historiens et les voyageurs; à travers toutes ces horreurs, les maux qu'on endure, les misères, qui sont le partage de l'armée, je conviens cependant que c'est le pays le plus susceptible de donner à la France une colonie dont les profits lui seront incalculables (10); mais il faut du temps et des hommes. Je me suis apperçu que ce n'est pas avec des soldats que l'on fonde des colonies, les nôtres sur-tout, leurs propos.

---

(10) C'est bien là parler en français. Tout prouve qu'il est impossible que l'Egypte devienne une colonie profitable pour la France, et Boyer

— Ils sont terribles dans les combats, terribles après la victoire (11), sans contredit les plus intrépides soldats du monde, mais peu faits pour des expéditions lointaines : ils se laissent rebuter par un propos; inconséquens, lâches, ils en tiennent eux-mêmes. On a entendu dire, en voyant passer des généraux : « Les voilà, les bourreaux des Français », — et mille autres de cette nature.

Le calice est versé, je le boirai jusqu'à la lie : j'ai pour moi la constance, ma santé, un courage qui, j'espère, ne m'abandonnera pas, avec cela je pousserai jusqu'au bout.

Parlons aussi un peu du Grand Caire. Cette ville, la capitale d'un royaume qui n'a pas de fin (ainsi l'appellent les savans du pays), contient 400,000 ames. Sa forme est un grand boyau rempli de maisons entassées les unes sur les autres, sans ordre,

---

lui-même en est bien convaincu. Cependant en dépit de ses lumières, il se dissimule les faits, et dans la vaine attente d'avantages chimériques il se console des désagrémens actuels.

Observation.

Ici perce le bout d'oreille; l'Anglais laisse voir toute sa peur que l'Egypte ne devienne réellement une colonie importante dans les mains des Français, et en même temps il s'efforce, mais bien vainement, de ridiculiser le noble dévouement et l'honorable constance de nos guerriers.

(11) Allusion, peut-être, au massacre d'Alexandrie.

sans distribution, sans méthode, une populace semblable à celle d'Alexandrie, sans connoissance, enfin le comble de l'ignorance, où l'on regarde avec admiration celui qui sait lire et écrire; cette ville, dis-je, est néanmoins l'entrepôt et le lieu central d'un commerce considérable; c'est-là où aboutissent les caravanes de la Mecque, et celles qui viennent des Indes. (Par ma première, j'aurai occasion de vous parler de ces caravanes.)

J'ai vu hier recevoir le divan que compose le général Buonaparte (12); il est composé de neuf personnes. J'ai vu neuf automates habillés à la turque, de superbes turbans, des barbes, et des costumes qui me rappellent les images des douze apôtres, que papa tient dans l'armoire : quant à l'esprit, les connoissances, le génie et les talens, je ne vous en dis rien; ce chapitre est toujours en blanc en Turquie. Nulle part autant d'ignorance, nulle part autant de richesses, et nulle part aussi mauvais et sordide usage temporel.

En voilà assez sur ce chapitre : j'ai voulu vous faire ma description; j'en ai, sans contredit, omis bien des articles, le rapport du général Buonaparte y suppléera.

Ne soyez pas inquiets sur mon compte; je souffre à la vérité, mais c'est avec toute l'armée; mes effets me sont parvenus. J'ai, dans

(12) Voyez l'introduction.

nos adversités, tous les avantages de la fortune : soyez tranquilles, je jouis d'une bonne santé.

Ménagez vos santés ; j'aurai, j'espère, le bonheur de vous embrasser avant un an ; je sais l'apprécier d'avance, et vous le prouverai.

J'embrasse bien tendrement mes sœurs,

Et suis avec respect,

Votre très-soumis fils,

BOYER.

N°. XXIII.

DUPUIS, général de brigade, commandant la place, à son ami CARLO.

Au Grand Caire, le 11 thermidor an 6.

SUR terre comme sur mer, en Europe comme en Afrique, je suis sur les épines (1).

---

(1) Voici la plus étrange lettre que nous ayons rencontrée. C'est une rapsodie incohérente, laquelle, en supposant que l'auteur ait été sobre quand il l'a écrite, prouve qu'il est un singulier composé de démence et de sottise. Tel qu'il est, cependant, nous voyons Buonaparte le choisir pour gouverneur du Grand Caire. Mais en y réfléchissant, le général ne nous paroît pas moins heureux dans ce choix qu'à son

Oui, mon cher, à l'arrivée devant Malte je fus en prendre possession et détruire la chevalerie; à notre arrivée à Alexandrie, et après l'avoir prise d'assaut, je fus nommé commandant de la place; aujourd'hui, après vingt jours d'une marche des plus pénibles dans les déserts, nous sommes arrivés au Grand Caire; cependant après avoir battu les mamelouks, c'est-à-dire, après les avoir mis en fuite; car ils ne sont pas dignes de notre colère.

Me voilà donc, mon ami, revêtu d'une nouvelle dignité que je n'ai pu refuser, lorsque l'on m'y a joint le commandement du Caire; cette place étoit trop belle pour moi, pour que je puisse refuser le nouveau grade que Buonaparte m'a offert.

La conduite de la brigade à l'affaire des Pyramides est unique; elle seule a détruit 4000 mamelouks à cheval, pris 40 pièces de canon qui étoient en batterie, tous leurs retranchemens, leurs drapeaux, leurs magnifiques chevaux, leurs riches bagages, puis-

---

ordinaire; car un homme sage n'auroit pas accepté ce poste, et un homme bien sain ne l'auroit pas tenu.

Observation.

Ils ne veulent donc pas sentir que cette légèreté, cette inconséquence apparente, qui semblent de grands défauts à une nation phlegmatique et morose, ne nuisent point aux grandes vertus, aux belles qualités du caractère français.

qu'il n'est pas de soldat qui n'ait 100 louis sans exagérer, et il y en a plusieurs qui en ont 500 (2).

Enfin, mon cher, j'occupe aujourd'hui le plus beau sérail du Caire, celui de la sultane favorite d'Ibrahim Bey, soudan d'Egypte. J'occupe son palais enchanté, et je respecte au milieu des nymphes, la promesse que j'ai faite à ma bonne amie d'Europe; oui, je ne lui ai pas fait une infidélité, et j'espère que cela tiendra.

Cette ville est abominable, les rues y respirent la peste par leurs immondices; le peuple est affreux et abruti. Je prends de la peine comme un cheval, et ne puis encore parvenir à me connoître dans cette immense cité, plus grande que Paris, mais bien différente. Ah ! qu'il me tarde de revoir la Ligurie !

Oui, mon cher, quoique j'aie beaucoup

---

(2) Dupuis a répété ce méprisable mensonge dans une lettre parvenue à Paris. « Nos troupes, » dit-il, roulent sur l'or, et toutes sont montées » sur des ânes d'une stature énorme qui galop- » pent *ventre à terre* ». Cela a tout l'air de signifier que les mameloucks ont réservé, suivant leur usage, leurs chevaux pour eux-mêmes; ce qui très-vraisemblablement se trouvera de toute exactitude. Le reste de cette lettre est trop absurde pour mériter qu'on en donne une idée.

Observation.

Docteur ! des injures ne sont pas des raisons.

d'agrément, que rien ne me manque, où sont mes amis ? où est la respectable Marina ? je pleure sur notre séparation, mais j'espère que bientôt je serai auprès. Oui bientôt, car je m'ennuie diablement auprès d'eux.

Notre passage du désert et nos diverses batailles ne nous ont presque rien coûté. L'armée se porte bien. On l'habille dans ce moment, et je ne sais pas si j'irai en Syrie; nous sommes prêts. J'ai eu le malheur de perdre ma...... à la prise d'assaut d'Alexandrie.

Donnez-moi de vos nouvelles, je vous en prie. Enfin jugez de la lâcheté de ce grand peuple tant vanté. Je me suis emparé de cette immense cité, le 5 du mois, avec deux compagnies de grenadiers seulement. Cette ville a 600,000 ames de population.

Adieu, mon bon ami, j'embrasse mille fois Marcellin, sa mère, son père, son papa Carlo, et vos amis, et croyez-moi pour la vie le plus dévoué de vos amis.

Signé, C. DUPUIS.

J'écris par ce courrier à Pijon et Spinola; dites à Pijon qu'il est bien heureux d'avoir été exilé (3). Plût au ciel que je l'eusse été

(3) Le général Dupuis nous est entièrement inconnu. A en juger par ses liaisons il paroît Génois; à son nom et à sa façon de penser on reconnoît un Français. Il s'extasie de sa bonne fortune, et meurt d'envie d'en être débarrassé ! Fier du gouvernement du Caire, il voudroit

aussi. Je l'embrasse et la famille. Mes amitiés au pauvre Pietro.

J'embrasse Honoria, votre frère, et votre oncle.

N°. XXIV.

Le Roy, ordonnateur de la Marine, à l'amiral Brueys.

Alexandrie, le 11 thermidor.

Citoyen amiral,

En exécution des ordres du général Kléber, il part pour Rosette un agent des subsistances militaires. Je lui donnerai une lettre pour le citoyen Jaubert, qui pourra joindre les instructions pour que les achats de votre escadre, ceux pour les services de terre et de mer, soit à Alexandrie, soit à Rosette, n'occasionnent pas une nuisible concurrence.

---

avoir été pendu ou banni avant de s'embarquer pour l'expédition à laquelle il en est redevable. C'est raisonner à la manière de Sancho. — « Sans » doute un gouverneur est un grand personnage; » mais plutôt que d'être un gouverneur de Bara- » taria, j'eusse mieux aimé rester dans mon vil- » lage et garder les chèvres ».

Observation.

C'est sans doute aussi pour des gardeurs de chèvres que vous faites de semblables réflexions.

La conservation de la santé a nommé pour le Bequiere, le citoyen Ferrière, qui ira prendre vos ordres.

Le capitaine de frégate, de la Rue, m'écrit de Rosette, et me demande avec instance, des schermes. C'est avec beaucoup de peine que je suis parvenu à en réunir cinq, pour envoyer à vos ordres : on est à la recherche de la 6me.

La prise du Caire va, je le pense, nous procurer plus de facilité pour les transports; mais, à tout événement, pour que le service de vos subsistances et votre eau, celui de l'expédition des effets de l'armée de terre, la correspondance avec Rosette, la nécessité d'aller chercher de l'eau pour Alexandrie qui sous peu en manquera (1); tous ces be-

(1) Les preuves s'accumulent ! nous avons dit dans nos observations sur la lettre de Savary (n°. XII), que les troupes et les bâtimens de transport à Alexandrie éprouveroient bientôt une disette de provisions. Nous trouvons maintenant qu'un nouveau malheur leur étoit réservé; car dès le commencement d'août, ils étoient obligés de tirer leur eau de Rosette. Il est vrai que la crue du Nil, vers la fin de ce mois, leur en aura probablement fourni. — Mais d'un autre côté, comme le canal étoit entièrement au pouvoir des Arabes, et qu'il n'a jamais donné assez d'eau pour remplir à moitié les citernes de la ville, on peut raisonnablement douter qu'ils en aient tiré beaucoup d'avantages.

Ajoutez à cela que la population ordinaire de cette cité, qui a toujours été (au moins dans les

soins m'engagent à vous proposer d'envoyer tel bâtiment de guerre que vous jugerez à propos à Damiette pour en ramener à Rosette le plus de schermes possibles, qui seront mises à la disposition du citoyen de la Rue, pour être réparties suivant vos ordres.

La situation des malades, et leurs moyens de traitement ne sont pas encore tels que je

---

temps modernes) assez mal approvisionnée de cet article indispensable, est d'environ 8000, les Français disent 10 : maintenant la garnison, les transports et les vaisseaux de guerre doivent faire une addition d'au moins 12000 ; de sorte qu'en mettant chaque chose sous le jour le plus avantageux, il est impossible qu'on n'y ait déjà vivement senti le manque d'eau; disette d'autant plus alarmante, qu'on ne peut maintenant tirer une goutte d'eau de Rosette.

On nous reprochera peut-être d'être trop positif dans nos conjectures ; mais comme nos raisonnemens s'appuient sur les faits, et non pas sur de vagues espérances tirées du bon génie de Buonaparte, ce reproche nous touchera peu ; et nous nous permettrons d'établir comme un événement très-prochain, que les vaisseaux qui sont à Alexandrie, même sans aucune attaque, seront bientôt forcés, par la détresse, à tenter une évasion qui sera fatale à la plus grande partie, ou à faire une capitulation honteuse.

Observation.

Comme ici l'Anglais prend ses vœux pour la vérité, ses assertions et ses calculs pour une démonstration, nous l'abandonnons au témoignage de sa conscience, qui lui laisse encore des doutes.

ne me vois forcé à vous prier d'ordonner que les malades de votre escadre soient évacués sur Rosette. La difficulté d'avoir des matières a retardé l'expédition de la Madonna della N— : vous l'aurez un de ces jours-ci.

Salut et respect.

Signé, LE ROY.

P. S. Que de peines, citoyen amiral, pour la moindre chose ! Les succès du général en chef, et de l'armée de la république, vont, je l'espère, éclaircir notre besogne.

Le général Kléber vous réitère la demande de le faire avertir, si vous ne pouvez faire prendre les paquets par le premier bâtiment que vous enverrez en France. Le général desire que nous envoyons à Rosette un officier qui assure le transport d'eau pour Alexandrie, et l'acheminement des effets de la cavalerie pour le Nil.

Voici ce que je propose, d'après l'avis de l'estimable Guieu ; choix dont je ne puis trop vous remercier.

1. Réunion des schermes de Damiette à Rosette, qui, avec celles d'Alexandrie feront le service de l'escadre et celui de ce port.

2. Les macks transporteront au Caire les passagers et les effets de l'armée.

3. Les caisses suppléeront les chaloupes, lorsque celles des tartanes ne suffiront pas.

4. Employer d'ici à la Bequière et à Rosette, tout ce qu'il sera possible, de tartanes à voiles latines, et à peu de tirant d'eau.

Salut, respect.

Signé, LE ROY.

N°. XXV.

DUVAL, commissaire des guerres, au citoyen TRIPIER, *agent des hôpitaux militaires* (1).

Rosette, le 14 thermidor an 6.

IL est étonnant, citoyen, que depuis un mois que l'hôpital est établi à Rosette, vous

(1) Cette lettre a été écrite le matin du 1er août, avant le combat; elle offre, comme on le voit, un nouvel exemple du respect pour la vérité que Buonaparte consigne dans ses dépêches publiques. « Nous n'avons pas un seul malade », dit ce chef véridique, en quoi il est suivi, comme à l'ordinaire, par Berthier; et cependant nous trouvons 400 hommes périssant de besoins à Rosette, cette place où l'on est parvenu avec si peu de fatigues, où l'on est entré sans coup férir, où il suffit d'une police exacte pour s'y maintenir, et supposée être l'endroit le plus sain de l'Egypte.

Observation.

Je remarque bien ici que le commissaire des guerres veut monter un hôpital propre à recevoir 400 malades; mais je ne vois point, comme le salarié de la chancellerie d'Angleterre, qu'il existe à Rosette quatre cents malades.

l'ayez négligé à un point qui est absolument impardonnable.

Point de paillasses, point d'ustensiles, point de médicamens, point de linge pour le pansement, en un mot, manquant de tout, et les malades dans l'état le plus affligeant. Vous ne m'alléguerez pas, je crois, que vous êtes sans moyens; vous avez d'abord tant par décade pour subvenir aux besoins du service, vous avez en second lieu, le bâtiment n°. 47, qui est chargé de tout ce qui peut être nécessaire pour un hôpital de mille malades. Outre cela, il existe un magasin général établi à Alexandrie.

Je vous somme donc, citoyen, sous votre responsabilité, de me faire passer dans le plus bref délai, tout ce qui peut être nécessaire, tant en effets qu'en médicamens, pour un hôpital de 400 malades.

J'aurai soin de rendre compte de votre négligence à l'ordonnateur en chef, ainsi qu'au général en chef, et sur-tout si vous tardez de me faire parvenir ce que je vous demande.

Salut,

DUVAL.

N°. XXVI.

Rosette, le 17 thermidor an 6.

JE ne sais, ma chère bonne, si tu as reçu toutes mes lettres. Depuis mon départ de France, je t'ai écrit une fois de Bastia, deux

fois de Malte, et une d'Alexandrie. Depuis 5 jours nous sommes ici, attendant une occasion pour aller au Caire, car il n'est pas sûr de remonter le Nil sans escorte. Dans notre traversée d'Alexandrie nous avons eu le bonheur d'échapper aux Anglais qui étoient dans ces parages.

Au moment où tu recevras cette lettre l'on saura déjà sans doute en France la défaite de notre escadre par les Anglais. Nous sommes tous ici dans la plus grande consternation. Je ne puis te donner aucun détail, parce que nous ne les connoissons pas encore d'une manière positive : ce qu'il y a malheureusement de trop certain, c'est que le superbe vaisseau *l'Orient* est sauté dans le combat. Placés sur une éminence qui dominoit la mer, nous avons été témoins de cet affreux spectacle. Le combat a duré plus de 24 heures : les Anglais ont dû beaucoup souffrir. Nous ignorons encore combien nous avons perdu de vaisseaux. J'ose espérer que les bruits sinistres qui se répandent ne seront pas confirmés. L'amiral Brueys a été tué, ainsi que Ducheyla, et une foule d'autres braves.

Ce n'est pas dans un premier moment que l'on peut porter un jugement sur les causes de ce désastre affligeant pour tout bon Français ; il faut au contraire s'empresser de repousser la calomnie (1) qui ne res-

---

(1) Nous voyons par cette lettre que l'infor-

pecte ni le malheur ni la cendre des morts.

Quant à moi, j'ajoute, j'observe, et ne crois pas qu'il soit sage de prononcer au milieu des passions. Nous partons demain pour le Caire ; nous serons les premiers qui annoncerons cette affligeante nouvelle à Buonaparte, qui, je l'espère, saura juger sa position, et supporter avec courage ce premier revers de la fortune. J'avoue que je ne suis pas aussi tranquille sur l'effet que produira cette nouvelle en France. Déjà je vois les ennemis de Buonaparte, de celui des Direc-

---

tuné Brueys étoit déjà l'objet de la malveillance. Il est honorable pour Tallien de n'avoir pas joint sa voix aux cris injustes qui se sont élevés contre la mémoire de l'amiral ; et en effet, sans avoir beaucoup d'estime pour Tallien, qui a toujours été un artisan de troubles et un homme de sang, nous devons avouer que cette lettre et la suivante font paroître non-seulement ses talens, mais son caractère moral et ses qualités sociales sous un jour aussi aimable que respectable.

Il est permis pourtant de jeter du discrédit sur tout ce jargon de patriotisme. Nous avons vu le même langage dans la bouche de chacun des nombreux démagogues qui ont désolé la France. Du moment que leur pouvoir est établi, leur tendresse pour leur pays ne connoît plus de bornes; toute révolution ultérieure est maudite, et « si un chef ambitieux venoit à s'élever » ils sont aussi déterminés que Tallien à défendre contre lui leur patrie, c'est-à-dire, eux-mêmes sous son nom. Ils tombent cependant, et font

teurs qui est son ami (2), sortir de leurs retraites, et agiter contr'eux l'opinion publique.

Les services passés seront oubliés, chacun voudra se donner le mérite d'avoir prévu ce qui est arrivé. Les partis, les factions mal éteintes, se ranimeront, et produiront encore dans notre malheureuse patrie de nouveaux déchiremens.

Quant à moi, ma chère amie, je suis ici, comme tu le sais, bien contre mon gré; ma position devient chaque jour plus désagréable, puisque, séparé de mon pays, de tout ce qui m'est cher, je ne prévois pas le moment où je pourrai m'en rapprocher; cependant rien ne me fera trahir et l'amitié et mes

---

place à d'autres, qui, en professant le même patriotisme, sont renversés à leur tour. — Et ainsi tourne sans cesse la roue de fortune.

C'est maintenant le parti de Tallien qui est à la tète des affaires, excellente raison pour lui de desirer le repos ! « L'œuvre sainte de l'insurrection » perd toute sa sainteté quand elle est dirigée contre les heureux tyrans du jour, et ils ne souffrent pas d'être inquiétés par les conséquences sanguinaires des mêmes principes dont ils ont été les zélés prédicateurs.

Observation.

Tout ce baragouin ne prouve rien autre chose qu'une continuelle malveillance et l'ignorance absolue des principes qui dirigent aujourd'hui le gouvernement français.

(2) Barras.

devoirs. Buonaparte éprouve une chance malheureuse, c'est pour moi une raison de plus de m'attacher plus fortement à lui, et d'unir mon sort au sien.

Ne crois pas cependant, que je devienne jamais le partisan d'aucune faction ; le passé m'a assez éclairé pour me rendre sage ; et s'il pouvoit, ce que je suis bien loin de penser, se présenter un ambitieux qui voulût ou donner des fers à sa patrie, ou faire tourner les armes de ses défenseurs contre la liberté, alors on me verroit dans les rangs de ceux qui se présenteroient pour le combattre.

Tu vois, ma chère bonne, que je sais prendre mon parti ; mais je te l'avoue bien franchement, je préférerois mille fois être avec toi et ta fille, retiré dans un coin de terre, loin de toutes les passions, de toutes les intrigues, et je t'assure que si j'ai le bonheur de retoucher le sol de mon pays, ce sera pour ne le quitter jamais. *Parmi les quarante mille Français, qui sont ici, il n'y en a pas quatre qui pensent autrement.*

Rien de plus triste que la vie que nous menons ici ! nous manquons de tout. Depuis cinq jours je n'ai pas fermé l'œil ; je suis couché sur le carreau ; les mouches, les punaises, les fourmis, les cousins, tous les insectes nous dévorent, et vingt fois chaque jour je regrette notre charmante *chaumière* (3). Je t'en prie, ma chère amie, ne t'en défais pas.

---

(3) C'est le nom que Tallien a donné à une

Adieu, ma bonne Thérésia (4), les larmes inondent mon papier. Les souvenirs les plus doux de ta bonté, de notre amour, l'espoir de te retrouver toujours aimable, toujours fidelle, d'embrassér ma chère fille, soutiennent seuls l'infortuné

TALLIEN.

Fais donner à ma mère de mes nouvelles.

Dans mon voyage j'ai fait une perte, M. Bellavoine le jour de notre départ de Malte s'est endormi dans quelque cabaret, et nous ne l'avons plus vu. J'ai prié Regnault de me le renvoyer s'il se retrouvoit.

Minerve est toujours avec moi, il se porte très-bien.

N°. XXVII.

Au citoyen BARRAS, membre du Directoire exécutif de France, à Paris.

Rosette, ce 17 thermidor an 6.

DANS ma dernière datée d'Alexandrie, je n'avois, cher directeur, qu'à te parler des succès des armes républicaines ; aujourd'hui ma tâche est bien plus pénible. Le Directoire est sans doute déjà informé de l'issue malheureuse du combat que notre

---

maison qu'il possède dans le voisinage de Paris, et qui, comme la chaumière à St. Jame's-street, n'est rien moins que ce qu'elle annonce.

(4) Sa femme, Thérèse Cabarrus.

escadre a eu à soutenir le 14 de ce mois contre la flotte anglaise.

Pendant plusieurs heures, nous eûmes l'espoir d'être vainqueurs ; mais lorsque le vaisseau *l'Orient* eut sauté, le désordre se mit dans notre escadre : de l'aveu même des Anglais, tous nos vaisseaux se sont bien battus ; plusieurs bâtimens ennemis sont démâtés, mais notre escadre est presqu'entièrement détruite. Tu me connois assez pour être assuré que je ne me rendrai pas l'écho de la calomnie qui s'empresse d'accueillir les bruits les plus absurdes ; j'observe, et je m'abstiens quant à présent de prononcer.

Tout le monde est ici dans la consternation ; je pars demain pour le Caire, porter cette nouvelle à Buonaparte. Elle l'affectera d'autant plus qu'il devoit moins s'y attendre : il trouvera sans doute en lui les moyens, sinon de réparer une perte aussi grande, au moins d'empêcher que ce désastre ne devienne funeste à l'armée qu'il commande.

Quant à moi, cet événement malheureux m'a rendu tout mon courage. J'ai senti que c'étoit dans ce moment où il falloit réunir tous ses efforts, pour triompher de tous les obstacles que le sort ou la malveillance nous susciteront.

Puisse cette désastreuse nouvelle ne pas produire en France de résultats malheureux. Je suis à mon particulier fort inquiet ; mais je m'en rapporte beaucoup au génie

de la République, qui nous a toujours si bien servis.

Adieu, mon cher Barras ; je t'écrirai du Caire, où je compte être rendu dans quatre jours.

TALLIEN.

J'ai vu ici ton cousin qui n'est pas bien portant. Le climat y contribue beaucoup : cependant il y a très-peu de malades dans l'armée, quoique la chaleur soit excessive, et que souvent le soldat soit exposé aux privations de tout genre.

Des nouvelles arrivées d'Alexandrie assurent que deux vaisseaux et deux frégates se sont échappés. Les Anglais sont toujours devant Aboukir : ils paraissent avoir extrêmement souffert. Une lueur d'espérance reste encore ; puisse-t-elle se réaliser !

N°. XXVIII.

Au général KLÉBER, général de division, l'aide-de-camp LOYER.

Au quartier-général à Rosette,
le 17 thermidor an 6.

MON GÉNÉRAL,

J'arrivai hier matin à sept heures sans le moindre événement : au lieu de suivre la flotte, nous prîmes le large ; ce qui nous réussit parfaitement. A deux heures de la nuit, nous passâmes à la vue d'une frégate

ennemie (1) qui sûrement ne nous apperçut pas, ou ne daigna pas s'occuper de nous.

Le général Menou n'étoit point encore informé de nos malheureux désastres : il m'a témoigné bien de l'inquiétude sur un convoi d'artillerie légère de 11 bouches à feu, avec tous leurs attirails, et d'une quantité prodigieuse de munitions de mousqueterie.

Il y avoit déjà long-temps que ce convoi avoit été expédié pour l'armée; il n'avoit pu passer la barre du Nil : il avoit dû aller mouiller à Aboukir, où des germes devoient le décharger. De toute cette artillerie, il n'a été débarqué que deux pièces de huit, qui sont ici. Le reste est exposé à être enlevé des ennemis, s'ils n'en sont déjà maîtres. Le citoyen Dumanoir pourroit à cet égard vous donner quelques renseignemens : avec quelques troupes, on pourroit peut-être sauver ce convoi si précieux pour l'armée.

Je ne sais par quel motif l'amiral Brueys relâcha le chérif (2), la veille de l'arrivée

---

(1) Cela est inexact. Lord Nelson n'avoit point de frégate à cette époque, et n'en a eu que deux ou trois jours après.

(2) Nous trouvons les détails suivans sur ce chérif, dans une lettre d'Alexandrie : « Buonaparte s'est efforcé de gagner la confiance et » l'amitié du chérif; il l'a décoré d'une écharpe » tricolore, et en toute occasion lui a rendu les » plus grands honneurs. Le chérif, plaçant sa » main sur son sein, a pris Allah à témoin, qu'il

de l'escadre anglaise. J'ai cru que c'étoit par rapport à cet événement. Point du tout, il a été envoyé ici; il a même promené quelques heures dans la ville pendant l'absence du général Menou, qui, à son retour, le fit mettre à bord d'un aviso où il fut consigné. Je suis bien fâché que vous ne m'ayiez pas remis toute vôtre correspondance, pour mettre sous les yeux du général en chef la conduite plus que suspecte de ce chérif. Au reste, les raisons principales qui vous ont déterminé à l'éloigner d'Alexandrie me sont connues, et je les rendrai au général Buonaparte.

» seroit reconnoissant; mais le général Kléber
» s'est assuré bientôt que le traître entretenoit
» une secrète correspondance avec les mame-
» louks. En conséquence, il l'a envoyé prison-
» nier à bord de *l'Orient*, d'où celui-ci a été
» mis à terre peu de temps avant la catastro-
» phe » !

Le sens de tout ceci est — que Brueys, qui n'étoit pas dans le secret, regarda l'innocence de cet homme comme une raison suffisante pour lui rendre la liberté. Nous desirons sincèrement que le reste — (les enfans des familles les plus respectables que Buonaparte a cruellement arrachés à leurs parens comme des ôtages, « Buo- » naparte exigea pour ôtages les enfans les plus » apparens du pays ». — C'est l'expression de la lettre.) puisse avoir été renvoyé à la même époque; mais nous craignons bien qu'ils aient tous péri dans l'explosion de *l'Orient*.

D'ailleurs, cette lettre confirme l'horrible massacre mentionné par Boyer (n°. XXII).

Les communications du Nil ne sont point encore libres. Le général Menou fait armer un aviso pour mon départ. Je serois parti aujourd'hui sans des nouvelles de l'armée qui lui étoient annoncées, et qui lui sont arrivées. Un adjudant-général venant du Caire arrive à l'instant; il est porteur du détail officiel de la marche de notre armée et de ses combats, d'ordres de faire rejoindre quelques dépôts et de systêmes d'organisation pour le pays. Du reste l'armée est tranquille —; votre division est à Boulac. Le chef de bataillon Goyné de la 25e, m'a dit qu'elle n'étoit pas très-contente de votre

---

« Tout ce qui résistoit a mordu la poussière,
» et nos soldats, brûlant de venger la mort de
» leurs compagnons d'armes, ONT IMPITOYA-
» BLEMENT PASSÉ AU FIL DE L'ÉPÉE LES RESTES
» DES TURCS QUI S'ÉTOIENT REFUGIÉS DANS
» UNE MOSQUÉE ».

Observation.

Toujours les mêmes reproches exagérés. Des gens sans passion verroient au contraire, dans les ménagemens que l'on a eus pour ce perfide chérif, la preuve qu'on n'a point *impitoyablement passé au fil de l'épée* ceux qui n'ont point été trouvés les armes à la main. Et la précaution prise de s'assurer de la personne d'un magistrat infidèle à un serment solennel, atteste la modération du vainqueur qui reprend les formes judiciaires aussi-tôt qu'un état plus tranquille lui permet de déposer le glaive. Le droit de s'assurer par des ôtages de la soumission des vaincus, appartient à toutes les nations : la compassion stérile du commentateur n'est qu'une charge burlesque de ce gagiste hypocrite.

(3) r....., et qu'elle regrettoit beaucoup que vous n'ayiez pas été à sa tête

Les divisions Desaix et Bon sont les seules qui aient agi. D'après le rapport que vous avez dans ce paquet, nous avons fort peu souffert.

Le général Menou est en traité de pacification et même d'alliance avec quelques chefs de tribus. Il espère convertir à lui la tribu qui a si mal reçu le général Damas. Un des sous-chefs a déjà fait la paix, on lui assigne un lieu de campement. Il vient prendre les ordres du général; puissent ces conversions s'augmenter (4) !

---

(3) Représentant. Il entend Dugla. *Voyez* la lettre de Damas à Kléber.

(4) Un malheureux qui se noye s'accroche à des roseaux. Nous ne sommes pas surpris cependant de voir le sensible Loyer se flatter de l'espérance des avantages qu'il espère devoir résulter de la conversion des Arabes, quoiqu'il ait dû en reconnoître le peu de sincérité. Buonaparte a, quelque temps avant, non-seulement converti, mais même associé des milliers d'Arabes à son armée; c'est ce qu'il dit du moins, et ce que toute la France répète après lui. Et quels avantages importans en a-t-il tirés? La haine et la désertion. — En un mot (car nous ne voulons pas nous appesantir sur un sujet qui n'offre aucun doute à l'homme le moins instruit), toute espérance de maintenir une alliance avec un tel peuple est plus absurde qu'un songe éveillé d'un habitant de Bedlam.

Observati[on]

Vous disputez de la chappe à l'évêque, c'est ce qu'il faudra voir.

Demain matin, je pars avec le chérif et beaucoup de Français qui sont ici. Il nous faut quatre jours pour arriver au Caire; autant et peut-être plus pour le retour, à cause des vents. Ne comptez donc sur moi, mon général, que dans dix à douze jours (5). Je ferai toute diligence possible pour vous revoir promptement. J'espère vous apporter de bonnes nouvelles, qui vous tireront d'A....... et de ses déserts, et vous ramèneront sur les rives du Nil, les Champs-Elysées de l'Egypte.

Votre dévoué aide-de-camp, LOYER.

---

(5) Loyer ne revint pas aussi-tôt qu'il s'y attendoit. Il mit onze jours à rejoindre Buonaparte, qu'il rencontra retournant d'une tentative inutile pour piller la caravane, unique but de l'expédition si vantée du général vers la Syrie.

Il avoit avec lui, comme il le dit lui-même, la plupart des officiers de l'état-major, avec les divisions de Regnier, Lasne et Dugua. — Toutes ces forces furent entièrement repoussées par la bravoure et l'habileté d'Ibrahim Bey, et enfin obligées de se retirer avec grande perte vers le Caire, sans remplir la moindre partie de leur projet ! Un régiment de grenadiers fut presqu'entièrement taillé en pièces. — Voilà à quoi se réduit la conquête de la Syrie, annoncée d'une manière si triomphante, et si gravement commentée dans les papiers de l'opposition !

Observation.

L'auteur nous dira sans doute dans quels mémoires il a pris ces charmans détails.

Le rapport officiel de la marine sur la malheureuse journée du 14, vient d'être remis au général Menou. Je vais l'emporter avec des dépêches.

N°. XXIX.

J. MENOU (1), général de division, au général KLEBER.

Rosette, le 17 thermidor.

QUEL malheur, mon cher général, que celui arrivé à notre armée navale ! Il est affreux : mais il faut prendre courage, et être encore plus grand que le malheur.

Je ferai partir demain matin, votre aide-de-camp (2) et le commissaire, sur un aviso pour le Caire. Je n'ai point eu de détails d'Aboukir (3) : n'ayant pas de cavalerie, je n'ai pu envoyer personne par la plaine, et le bogatsch est si mauvais, qu'il est d'une difficulté extrême à passer (4).

---

(1) Menou avoit été blessé à l'attaque d'Alexandrie, et obligé, par les suites de sa blessure, de s'arrêter. On lui avoit confié le commandement de Rosette. Les Français le regardent comme un de leurs meilleurs officiers.

(2) Loyer. *Voyez* la lettre précédente.

(3) Ces détails ne doivent pas avoir tardé à arriver après que cette lettre a été finie ; car celle de Loyer, qui est du même jour, dit qu'ils lui étoient parvenus, et qu'il étoit sur le point de les porter à Buonaparte.

(4) Menou avoit un nombre considérable de

Il me reste encore quelques espérances que tout n'est pas perdu. Si vous avez quelques nouvelles des tartanes et autres bâtimens qui portoient de l'artillerie et des cartouches, ainsi que d'autres effets nécessaires à l'armée, je vous prie de me les faire connoître; car nous en avons un extrême besoin ici, et au Caire.

Si on pouvoit aussi, sans danger, envoyer ici les équipages restés à Alexandrie, cela seroit extrêmement utile pour les faire passer au quartier-général.

Au total, mon cher général, donnez-moi de vos nouvelles, et de tout ce qui vous

---

chevaux à Rosette, et cependant il ne le trouve pas suffisant pour escorter un courrier jusqu'au fort d'Aboukir, occupé par une garnison française, et à la distance seulement de six à dix milles. Peut-on desirer une preuve plus convaincante de l'état de sécurité où les Français vivent en Egypte, ou de la possession complète que leurs papiers officiels nous disent avec tant de bonne-foi avoir été prise par eux du pays.

Observation.

De quel côté est la bonne foi, glossateur ? Les dépêches officielles n'ont-elles pas sans cesse dit que des Arabes ennemis voltigeoient pour surprendre les Français qui s'écartoient; et jusqu'à présent a-t-on entendu par la *prise de possession* d'un pays, autre chose que l'occupation des places principales, et la dispersion des armées ennemies qui tenoient la campagne ? Les incursions des Marates empêchent-elles les Anglais d'être *possesseurs* de l'Inde ?

intéresse, ainsi que des débris de notre armée. J'envoie à Alexandrie un courrier du général en chef : il vous porte des dépêches. Ici tout est assez tranquille ; mais il faut veiller !

J'ai fait arrêter ici Coraïm (5), qui avoit été relâché de dessus *l'Orient*. Je le ferai partir demain pour le Caire, avec bonne et sûre escorte. Est-il vrai que vous m'envoyez Demui ? Sa troupe me seroit bien utile, si elle ne vous l'est pas. Salut et amitié franche, mon cher général. De vos nouvelles, de vos nouvelles.

Signé, J. MENOU.

N°. XXX.

E. POUSSIELGUE (1), contrôleur des dépenses de l'armée d'Orient, et administrateur général des finances.

Rosette en Egypte, le 17 thermidor an 6.

NOUS venons, ma bonne amie, d'être témoins du plus sanglant et du plus malheureux combat naval qui se soit donné depuis bien des siècles. Nous n'en savons pas en-

---

(5) Le chérif mentionné dans la lettre de Loyer.

(1) Cet homme étoit, dans le principe, un négociant de Marseille ; mais son talent pour l'intrigue attira les regards du Directoire, qui, ayant tiré fréquemment parti de ses services, le choisit

core toutes les circonstances, mais celles que nous connoissons sont affreuses.

L'escadre française composée de 13 vaisseaux de ligne, dont un à trois ponts de 120 canons, et 3 de 80, étoit mouillée et embossée dans la mauvaise baie d'Aboukir, ou Cynope, la seule qui existe sur la côte d'Egypte. Depuis huit jours il se présentoit souvent des vaisseaux et frégates anglais qui venoient connoître la position de notre escadre, en sorte qu'elle s'attendoit à tout

---

pour corrompre et révolutionner les chevaliers de Malte. La reddition récente de cette île ne prouve que trop clairement combien il a réussi. Cependant il s'étoit rendu trop suspect aux Maltais pour songer à y rester; et Buonaparte, qui, suivant l'observation du cardinal Antici, sait connoître les hommes et les places, le promut, en récompense de ses éminens services, au poste lucratif où nous le trouvons.

C'est incontestablement un homme très-capable, et sa lettre que nous mettons maintenant sous les yeux du lecteur, est un des plus surprenans exemples d'exactitude dans l'observation, et de fidélité dans la description que nous nous rappellions d'avoir jamais vu. Elle a été montrée à plusieurs de nos officiers présens au combat d'Abékir, et tous se sont unanimement accordés à la regarder comme une production très-extraordinaire.

On doit ajouter à la gloire de Poussielgue, qu'il n'a pu en aucun temps être placé qu'à sept milles des scènes qu'il décrit avec tant d'exactitude et de détails.

moment à être attaquée. De Rosette à Aboukir il n'y a en ligne droite que quatre lieues et demie; des hauteurs de Rosette nous distinguions parfaitement notre escadre. Le 14 de ce mois, à cinq heures et demie du soir, nous entendîmes des coups de canon; c'étoit le commencement du combat. Nous montâmes sur les terrasses des plus hautes maisons, et sur les petites éminences, et nous distinguâmes parfaitement dix vaisseaux anglais; les autres ne s'appercevoient pas. La canonnade fut très-vive jusqu'à neuf heures un quart du soir, que nous apperçûmes à la faveur de la nuit une très-grande lumière, qui nous annonça qu'un vaisseau brûloit. Alors le feu du canon redoubla de vîtesse; à dix heures le vaisseau qui brûloit sauta avec un bruit épouvantable, et qui s'entendit à Rosette comme on entendit à Paris l'explosion de Grenelle. A cet accident succéda une nuit profonde et un silence parfait pendant dix minutes. Entre la vue et l'ouïe de l'explosion il se passa pour nous deux minutes; le feu reprit et dura sans interruption jusqu'à trois heures du matin; il cessa presqu'entièrement jusqu'à cinq heures, qu'il reprit avec plus de vivacité que jamais. Je me portai sur une tour qui est à une portée de canon de Rosette, et qu'on appelle *Aboul-Mandour*, de là je vis très-distinctement la bataille. A huit heures du matin j'apperçus un vaisseau qui brûloit; au bout d'une demi-heure je vis tout-à-coup sauter en l'air un autre vaisseau

qui ne brûloit pas auparavant ; son explosion fut comme celle de la veille. Le vaisseau qui brûloit s'éloignoit de la côte, le feu diminua insensiblement, et nous présumons qu'on est parvenu à l'éteindre.

Pendant ce temps-là les canonnades redoubloient : un gros vaisseau démâté de ses trois mâts étoit échoué à la côte ; on en voyoit d'autres parmi les escadres qui étoient pareillement démâtés entièrement ; mais les deux escadres sembloient s'être mêlées, et nous ne pouvions distinguer les Anglais des Français, ni savoir de quel côté étoit l'avantage. Le feu a conservé toute sa vivacité jusqu'à près de deux heures après-midi du 15 ; à cette heure nous avons vu deux vaisseaux de ligne et deux frégates mettre toutes leurs voiles au vent, et prendre la route de l'est ; nous leur reconnûmes à tous quatre le pavillon français ; aucun autre vaisseau ne bougea, et le feu cessa.

Vers six heures du soir, je retournai à la tour d'Aboul-Mandour pour reconnoître la position des escadres ; elle étoit la même qu'à deux heures. Les quatre vaisseaux à la voile étoient devant l'embouchure du Nil. Nous ne savions que conjecturer ; vingt-quatre heures s'étoient écoulées sans que personne fût venu nous donner des détails, et nous étions dans l'impossibilité de nous en procurer ; par terre, à cause des Arabes qui étoient rassemblés entre Rosette et Aboukir ; par mer, à cause de la difficulté de sortir de l'embouchure du Nil au Bogasse.

Tu peux juger de notre impatience, de notre perplexité. Nous tirions un mauvais augure de ce silence. Il fallut encore passer dans cette incertitude la nuit du 15 au 16. Enfin le 16 au matin, un bateau parti dans la nuit d'Alexandrie (2), nous donna quelques détails, mais fâcheux; il nous dit que des officiers de l'escadre française qui s'étoient sauvés à Alexandrie dans une chaloupe, avoient rapporté que dès le commencement du combat l'amiral Brueys avoit reçu trois blessures graves, une à la tête et deux au corps; qu'il voulut rester à sa place sur le banc de quart, et qu'un quatrième coup de canon l'emporta par le milieu du corps; que le capitaine de pavillon Casabianca avoit au même moment été emporté d'un coup de canon; qu'on s'apperçut alors que le feu étoit au vaisseau, qu'on n'avoit pu parvenir à l'éteindre, et qu'enfin il avoit sauté à dix heures du soir. Ils ajoutoient que notre escadre étoit abîmée et perdue, que quatre vaisseaux s'étoient sauvés; mais que le reste étoit perdu.

Je retournai à la tour. Je retrouvai les choses absolument dans le même état que la veille, elles étoient telles encore hier soir et ce matin.

Voici comme le tout se présentoit à nos yeux en partant de la tour d'Aboukir, vûe à gauche, et suivant à droite de l'horizon.

---

(2) Celui qui porta le général Loyer... *Voyez* sa lettre, n°. XXVIII.

Le 1er vaisseau n'a point de mât, et porte pavillon anglais.

Le 2e et le 3e sont en bon état; on n'en distingue pas le pavillon. Le 4e a perdu un mât.

Le 5e en bon état, et porte le pavillon anglais.

Le 6e a perdu son mât de hune, ce matin on y élevoit un fock et une voile quarrée.

Le 7e est sans mât de perroquet.

Le 8e est rasé.

Le 9e est rasé, il lui reste un mât de beaupré.

Le 10e démâté de ses trois mâts; ce matin on attachoit une voile au mât de beaupré.

Les 11e, 12e, et 13e formoient une espèce de groupe; on ne comptoit que 7 mâts pour ces trois vaisseaux.

Le 14e n'a que son mât de mizaine.

Le 15e a perdu ses perroquets de mizaine et d'artimon.

Le 16e est entièrement rasé.

Le 17e a perdu son perroquet d'artimon.

Le 18e n'a que le mât de mizaine.

Les 19e, 20e, et le 21e forment un groupe où l'on ne voit que quatre mâts, et point de perroquets.

Le 22e est entièrement rasé et échoué; il a pavillon anglais, on travaille à le remettre à flot, et à le mâter de petits mâts.

Le 23e est en bon état, il avoit pavillon anglais.

Le 24e est en bon état.

Voilà tout ce que j'ai pu distinguer. Il en

résulte que les Anglais, quoiqu'ils aient eu l'avantage, ont été extrêmement maltraités, puisqu'ils n'ont pu poursuivre ceux de nos vaisseaux qui s'en sont allés le 15.

Depuis deux jours, tous ces vaisseaux sont dans l'inaction, et semblent anéantis.

Ce matin, il nous est venu des nouvelles d'Alexandrie qui confirment nos pertes. Le contre-amiral Decrets a été tué, ainsi que le vice-amiral Blanquet-Duchaila.

Le Tonnant est celui qui s'est battu le dernier. Du Petit-Thouars, qui le commandoit, a eu les deux jambes emportées d'un coup de canon. Les vaisseaux sauvés sont *le Guillaume-Tell*, *le* —, les frégates *la Diane* et *la Justice*. On dit que c'est *l'Artémise* qui a sauté avant-hier matin.

Il reste encore bien des choses à apprendre de ce combat. On dit que l'amiral anglais a envoyé un parlementaire à Alexandrie, demander qu'on reçût et qu'on soignât ses blessés qui montent à 1500. Il nous rend tous nos prisonniers. J'ignore ce qu'on décidera.

Vous recevrez en France des relations officielles de nous et des Anglais. J'ignore ce qu'elles diront; mais tu peux compter sur ce que je t'écris, parce que j'ai *vu*.

Communique ma lettre à la citoyenne Corancez. Son fils se dispense par cette raison de lui donner ces détails; d'ailleurs je l'occupe à autre chose. Déjà il a écrit six lettres, et n'en a reçu aucune. Je n'ai point de nouvelles du citoyen Mony, que j'ai

nommé agent à Démanhour. Derancés qui avoit été malade, est bien remis ; il est avec moi. Martin se porte très-bien, et n'a pas reçu un mot de sa famille. J'ai été le seul heureux, puisque j'ai eu trois lettres de toi depuis que je suis en Egypte. Il s'en est sûrement perdu plusieurs, puisque les Anglais nous ont pris beaucoup de courriers.

J'ai fait faire ici mon portrait dessiné en profil, par un habile artiste, le citoyen Denon. On le trouve très-ressemblant; mais nous avons tant d'Anglais autour de nous, que je n'ose te l'envoyer, crainte qu'il aille en Angleterre, ou au fond de la mer. Je voudrois bien te le porter moi-même. Sois sûre qu'aussi-tôt que j'en aurai la permission, que je ne cesserai de solliciter, je partirai. Il n'y a pas de fortune qui puisse me retenir. Je consentirois à arriver auprès de toi nu comme la main.

Du reste, je me porte à merveille. Demain matin je pars pour le Caire dans un joli bâtiment, avec le trésor et le payeur général, deux avisos, 250 hommes d'escorte, et plus de 40 passagers. J'emporte un superbe cheval arabe, dont un cheick m'a fait présent ici. Nous allons par le Nil. Adieu, ma bonne petite ; aime-moi toujours bien, et rappelle-moi au souvenir de tous nos amis. Je t'embrasse ainsi que mes enfans, &c.

POUSSIELGUE.

N°. XXXI.

Le contre-amiral GANTEAUME (1), *au général* BRUIX, *ministre de la marine et des colonies.*

Alexandrie, 5 fructidor.

CITOYEN MINISTRE,

Obligé de vous rendre compte du plus sinistre des événemens, c'est avec une douleur amère que je m'acquitte de ce triste devoir.

---

(1) Notre dernière étoit d'un spectateur à bord. Nous avons en ce moment la satisfaction de présenter à nos lecteurs le récit du combat fait par un des acteurs, qui peut avoir dit avec Enée :

Quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui.

de Ganteaume, en un mot, vice-amiral de la flotte, qui étoit à bord de *l'Orient* durant l'action — qu'il décrit avec la précision d'un homme du métier, et les sentimens d'un vrai patriote.

Ces dépêches sont adressées à Bruix. Elles sont confidentielles, et telles qu'elles n'auroient sans doute jamais transpiré, sans l'événement qui les a fait tomber entre nos mains. Si cette correspondance parvient, comme nous n'en doutons pas, au ministre de la marine, il peut en faire son profit ; nous l'avons rendue avec la plus grande fidélité.

Nous croyons que ces deux papiers rendent

Onze vaisseaux pris, brûlés, et perdus pour la France, nos bons officiers tués, ou blessés, les côtes de notre nouvelle colonie exposées à l'invasion de l'ennemi, tels sont les affreux résultats d'un combat naval qui a eu lieu dans la nuit du 14 du mois der-

---

le compte le plus complet du glorieux événement du premier août, qui ait encore paru. Il faut observer pourtant que les paquets de notre flotte étoient à bord du *Léandre*, et, comme nous l'avons déjà dit, ont été jetés à la mer par le brave commandant avant d'amener. Nous ne sommes pas pourtant privés de toute information sur ce sujet; mais il est flatteur de voir un officier habile et brave, car Ganteaume est l'un et l'autre, rendre témoignage dans ses pièces officielles et au courage et à l'habileté supérieurs de nos intrépides compatriotes.

Observation.

L'échappé d'Oxford qui a fait ces gloses, et qu'on peut reconnoître à sa rage pédantesque de citer des bribes latines nous permettra bien cette citation française :

Ne forçons point notre talent, &c.

Soyez commentateur, mon ami, c'est-là votre vocation; mais pour Dieu! ne faites pas le plaisant, car rien ne vous sied moins; et puis vous n'avez pas gagné votre argent. Voila déjà deux ou trois fois qu'on vous surprend à louer des Français. Oh! pour le coup, et pour me servir de vos expressions, il est flatteur de voir un écrivain gagé pour dénigrer, rendre ce témoignage glorieux au courage et à l'habileté de nos compatriotes. Balaam anglais! songez qu'on vous paie pour maudire et non pour bénir.

nier, entre l'armée française et celle britannique aux ordres du contre-amiral Nelson.

Par l'habitude que vous avez eue, citoyen ministre, dans nos ports, durant le cours de cette guerre, il vous sera sans doute facile de juger si, dans une escadre armée aussi à la hâte que la nôtre, nous pouvions espérer une bonne composition d'équipage, et trouver dans des hommes, rassemblés au hasard presqu'au moment du départ, des matelots et canonniers habiles et expérimentés. La belle saison, cependant, l'attention et les soins des chefs, quelques hasards peut-être, avoient tellement secondé cette escadre, qu'elle étoit parvenue avec son convoi, sans perte ni accident, sur les côtes d'Egypte.

L'amiral vous aura sans doute déjà rendu compte qu'à notre arrivée à Alexandrie, nous avions appris qu'une escadre anglaise de 14 vaisseaux y avoit paru trois jours avant nous. Peut-être étoit-il convenable de quitter une telle côte aussi-tôt que la descente avoit eu lieu; mais attendant les ordres du général en chef (2), la présence

---

(2) Si nous avions besoin de nouvelles preuves de la fausseté de Buonaparte, nous les trouverions dans cette lettre. Pour noircir la réputation de Brueys et insulter à ses cendres, il assure, comme nous l'avons déjà vu (n°. III), que cet infortuné amiral retint la flotte sur la côte d'Egypte contre son vœu; et maintenant nous

de notre escadre devant donner une force d'opinion incalculable à l'armée de terre,

---

voyons Ganteaume, commandant en chef toutes les forces navales françaises en Egypte, déclarer formellement, et contradictoirement à cette assertion, que Brueys n'est resté sur la côte que parce que Buonaparte n'a pas voulu lui permettre de partir.

Nous avons donné notre opinion sur ce sujet (n°. III), et nous en avons dit assez pour convaincre les aveugles admirateurs de Buonaparte, qu'il manque au moins d'une des qualités d'un grand homme; mais nous ne pouvons résister à la tentation d'établir son caractère de la manière la plus authentique, par le témoignage non suspect du plus chaud de ses amis.

Observation.

Eh bien! malgré votre ton affirmatif, monsieur l'anglais, et peut-être a cause de ce ton, nous persistons à croire que cette phrase incidente (*attendant les ordres du général en chef*) n'est pas de l'officier français. Nous n'avons pas plus de confiance dans la rédaction du dernier paragraphe de sa lettre, que l'éditeur anglais a eu soin de mettre en gros caractères dans sa traduction. Quelle gaucherie! Au surplus, le désastre dont il venoit d'être témoin, auroit bien pu faire tourner la tête au contre-amiral, au point de lui laisser croire qu'après la perte de notre flotte, nous n'avions plus de parti à prendre que de nous humilier aux pieds du léopard, et de caresser sa griffe pour en obtenir la paix. Nous l'obtiendrons sans doute, mais glorieuse, mais durable; a-t-on voulu nous rappeler que ce fut de même en 1783? L'échec que reçut M. Degrasse détermina cette paix, dont nous ressentons aujourd'hui les déplorables suites.

l'amiral crut ne devoir abandonner ces lieux, et prendre au contraire une position stable au mouillage de Bequiers.

Cette rade, par sa proximité avec Rosette, lui offroit les moyens de recevoir les approvisionnemens dont l'escadre avoit besoin, et de renouveler, quoiqu'avec des peines et risques infinis, une partie de l'eau que l'escadre consommoit journalièrement. Une ligne d'embossage fut donç malheureusement déterminée dans un lieu ouvert, et que la terre ne pouvoit protéger.

Des funestes avis reçus par des neutres annonçoient le retour de l'escadre ennemie : elle a été vüe sur l'île de Candie, faisant route dans l'ouest. La manœuvre de cette escadre, qui, supérieure à la nôtre, ne nous avoit point attendus devant Alexandrie, qui retournoit dans l'ouest, quand nous exécutions nos opérations de descente, qu'elle auroit pu facilement contrarier, établit malheureusement l'idée qu'elle n'avoit pas ordre de nous attaquer, et une trop grande et funeste sécurité.

Le 2 thermidor, cependant, deux frégates ennemies étoient venues nous observer (3), et le 14 à deux heures du soir,

---

(3) Sir John Sinclair, qui a pris ses idées de vaisseaux dans la Méditerranée en voyant des mouches dans un pot au lait, des canards dans un étang, ou des bateaux dorés dans un bassin de jardin, censure très-à-propos M. Pitt,

l'escadre ennemie fut à la vue de la nôtre. Quatorze vaisseaux et deux bricks la composoient. Le vent étoit au nord, joli frais. Elle s'avance sous toutes ses voiles vers le mouillage de l'armée, et annonce le dessein de nous attaquer.

Les mesures que prit l'amiral en cette occasion, la résolution de combattre à l'ancre, et enfin, les résultats de cette horrible affaire sont détaillés dans un précis des

---

pour n'avoir pas rendu la victoire plus complète, en faisant que tous les vaisseaux qui étoient en quête de lord Nelson, parvinssent à le rencontrer. Il est vrai que si les deux frégates et les deux ou trois vaisseaux de plus qui le cherchoient l'eussent joint avant l'action, ils auroient pu lui être utiles. Mais ce n'est pas tout, et nous pouvons sérieusement assurer sir John, que si ces vaisseaux n'avoient pas rencontré la flotte française pendant qu'il cherchoit la nôtre, faute pour laquelle ils seront cassés lorsqu'il sera premier lord de l'amirauté, la victoire auroit été aussi complète qu'on peut le desirer, et que ni un vaisseau, ni un homme n'auroit échappé. Ce fut précisément l'apparition de ces frégates qui alarma l'ennemi, et causa toutes les mesures de précaution et de sûreté qu'il avoit eu le soin qu'il eût le temps de prendre, comme sir John s'en convaincra, s'il veut se donner la peine de comparer les dates de cette dépêche et de la suivante.

Malgré tout cela nous ne pouvons partager la peine que les vaisseaux en question font à sir John. Plusieurs personnes osent penser que leurs capi-

faits (3*) que je vous adresse ci-joint, et je les ai tracés tels que je les ai vus dans cette cruelle et trop horrible nuit.

L'Orient incendié ; ce fut par un hasard que je n'ose comprendre que je m'échappai au milieu des flammes, et que je fus reçu dans un canot qui se trouvoit engagé sous la voûte du vaisseau, et n'ayant pu parvenir à bord du vaisseau du général Villeneuve,

---

taines sont d'aussi bons marins que sir John Sinclair, et ont à-peu-près autant de zèle et d'activité pour le service de leur pays; c'est aussi notre opinion, et quand nous voyons de tels hommes s'engager avec autant d'ardeur sur un élément que nul pouvoir humain ne peut dominer, et dans un service que nul talent humain ne peut diriger à son gré, nous sommes tentés de conclure qu'il faut quelque chose de plus que des connoissances en agriculture pour nous mettre en état de juger de leur mérite, et quelque chose de plus que le desir de trouver des fautes, pour justifier la censure des plans du ministre qui les emploie.

Observation.

Sir John Sinclair est un homme très instruit, qui a voyagé avec fruit dans la majeure partie de l'Europe. Il est auteur d'un ouvrage très-important sur la statique de l'Ecosse. C'est à ses soins persévérans que l'on doit la création du bureau d'Agriculture de Londres, établissement qui promet à cet art des progrès jusqu'à présent inespérés. Sir John, quoique occupé de fonctions publiques, n'est pas ministériel. Il est aisé d'en juger par la manière dont on le traite dans cette note.

(3*) Il est à la suite de cette lettre.

je me rendis après son départ en ce lieu, d'où j'ai la douleur de vous transmettre d'aussi tristes détails.

Le Franklin, le Spartiate, le Tonnant, le Peuple Souverain et *le Conquérant* ont été pris, amarinés, mâtés avec des mâts de hune, et ont fait route avec l'escadre ennemie, qui, depuis le 30, a quitté cette côte, en laissant une division de quatre vaisseaux et deux frégates.

Le Mercure, l'Heureux et *le Guerrier* ont été incendiés par l'ennemi. Les deux premiers avoient échoué pendant le combat, et étoient crevés quand l'ennemi les a amarinés.

Le Timoléon, hors d'état de mettre à la voile, a été volontairement jeté à la côte par le capitaine Trulet, et incendié, après avoir sauvé dans ses bateaux et ceux qui lui ont été envoyés, tout son équipage.

Les deux frégates *l'Artémise* et *la Sérieuse* ont été perdues, sans que l'ennemi en pût profiter : la première a été brûlée, l'autre coulée.

Les seuls restes de cette déplorable armée se réduisent donc à la division de frégates, corvettes et flûtes, qui étoit mouillée à Alexandrie, et à celle du général Villeneuve, qui, par une manœuvre hardie (4), est échappée à l'ennemi. Vous

(4) Ganteaume fait trop d'honneur à Ville-

verrez par mon précis que cette division est composée de deux vaisseaux et de deux frégates, *le Guillaume Tell, le Généreux, la Diane* et *la Justice.*

Placé par mon grade à la tête de notre malheureuse armée, qui reste en lieu, l'amiral Nelson m'a proposé la remise des blessés et autres prisonniers. De concert avec le général Kléber, commandant la place, j'ai acquiescé à cette proposition, et trois mille cent prisonniers, dont huit cents blessés, nous sont parvenus depuis le 17 thermidor.

Par le moyen de cette communication, nous avons eu quelques apperçus sur toutes nos pertes personnelles : ma plume s'arrête en étant obligée à vous tracer ces malheurs.

L'amiral, les chefs de division, Casabianca, Thevenan, du Petit-Thouars, ont péri : six autres officiers commandans, dont les noms sont ci-joints (5), ont été dange-

---

neuve; le mérite de cette évasion, si c'en est un, appartient à une autre personne.

Observation.

Voilà un ennemi qui vous échappe, et vous le déprimez. Comme cela est gauche ! Vous l'auriez plaint et loué, s'il fut tombé dans vos mains ou sous le feu de vos vaisseaux. Courage ! ne vous démentez pas.

(5) Ces noms manquent; probablement la précipitation avec laquelle il falloit expédier ces dépêches les a fait omettre.

reusement blessés. Je n'ai pu jusqu'à ce jour me procurer un état exact des hommes morts et blessés, par le refus que m'a fait l'amiral anglais, d'envoyer à terre les commissaires des vaisseaux pris, avec leurs rôles, ainsi que vous le verrez par la copie du cartel arrêté dans la rade de Bequiers, pour la remise des prisonniers que je joins à cette lettre.

Depuis notre affaire, les croiseurs ennemis sont maîtres de toute la côte, et ils interceptent toutes nos communications. Les jours derniers, ils ont arrêté le chebeck *la Fortune*, que l'amiral avoit envoyé croiser sur Damiette. L'escadre anglaise, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous dire plus haut, est partie, à ce qu'on dit, pour la Sicile, le 30 du mois dernier, et la division qu'elle a laissée en station sur les côtes, est composée de quatre vaisseaux de 74 et deux frégates.

Par le soin qu'ont toujours les Anglais de cacher leurs pertes intérieures, nous n'avons eu aucune donnée certaine sur celles qu'ils ont éprouvées. On nous assure cependant que l'amiral Nelson a été blessé dangereusement à la tête; que deux capitaines ont été tués, et on cite enfin deux vaisseaux, *le Majestic* et *le Bellerophon*, comme ayant eu trois cents hommes hors de combat.

Dans la disposition où nous sommes, bloqués par des forces ennemies trop supérieures, j'ignore encore, citoyen ministre, quel sera le parti que nous pourrons tirer

des foibles moyens maritimes qui restent en ce port; mais si je dois vous dire la vérité, telle que je la sens, c'est qu'après un aussi grand désastre, je pense qu'il n'y a plus que la paix qui puisse consolider l'établissement de notre nouvelle colonie. Puissent nos gouverneurs nous la procurer solide et honorable !

Je suis avec respect,

GANTEAUME.

N°. XXXII.

Précis du combat entre l'armée navale française et celle britannique, aux ordres du contre-amiral NELSON, *et dans la soirée et nuit du* 14 *au* 15 *thermidor an* 6.

Alexandrie, le 18 thermidor.

A DEUX heures du soir, le vaisseau *l'Heureux* signala douze voiles à l'O. N. O. Nos vigies les apperçurent en même temps, et en comptèrent successivement jusqu'à seize. On ne tarde pas à reconnoître ces bâtimens pour une escadre anglaise, composée de quatorze vaisseaux et deux bricks.

Les ennemis faisant route, forçant de voiles pour le mouillage de l'armée, ayant un brick à sonder devant. Le vent étoit au nord, joli frais.

Les bricks *l'Alceste* et *le Railleur* avoient

eu ordre de mettre sous voile, et de se lever au vent pour empêcher la manœuvre de cette mouche.

Les signaux de branle-bas, et de se préparer au combat, prévenir l'armée qu'elle combattra à l'ancre, rappeler les équipages à leurs bords respectifs, avoient eu lieu à trois heures.

Les chaloupes qui étoient à l'aiguade avoient également été rappelées; un canot de *l'Artémise* avoit été détaché sur les bancs de Rosette pour prévenir les transports qui y étoient mouillés, de l'apparition de l'ennemi; et enfin, les frégates et les corvettes avoient eu ordre de verser leurs équipages sur les vaisseaux.

L'escadre ennemie continuoit de s'avancer sur toutes voiles, après avoir donné un grand tour aux brisans qui bordent l'île (1): elle avoit tenu le vent diminué de voiles, et annonçoit le dessein d'attaquer notre armée.

A cinq heures trois quarts la batterie de l'îlot avoit jeté quelques bombes qui portoient sur les vaisseaux de tête de la ligne ennemie. A six heures moins quelques minutes, le général avoit fait le signal de commencer le combat, et peu de temps après, les deux avant-gardes se canonnoient.

Plusieurs vaisseaux ennemis ayant diminué tout-à-coup de voiles, avoient doublé la tête de notre ligne, et mouillant leurs ancres avec le cable par-derrière, avoient

---

(1) Voyez la carte.

élongé en draguant notre ligne du côté de terre, tandis que les autres mouilloient à portée de pistolet, de l'autre bord : par cette manœuvre tous nos vaisseaux, jusqu'au *Tonnant*, se trouvèrent enveloppés.

Il nous parut que deux vaisseaux, en exécutant cette manœuvre, avoient échoué ; mais l'un d'eux ne tarda pas à se retirer.

L'attaque et la défense furent extrêmement vives : tous les vaisseaux de tête, jusqu'à notre matelot derrière, étoient pris des deux bords, et souvent par la hanche. Dans ce désordre, et enveloppé d'un nuage continuel de fumée, il eût été difficile de distinguer les mouvemens de la ligne.

Au commencement de l'action, l'amiral, tous les officiers majors, le commissaire ordonnateur, et une vingtaine de timoniers ou autres transports se trouvoient sur la dunette (2), occupés à la mousquetterie. Tous les soldats, les hommes même de la manœuvre étoient descendus aux batteries par ordre de l'amiral ; à celle de douze il manquoit plus de la moitié de son équipage.

Après une heure d'action le général fut blessé à la figure et à la main, et étant descendu à la dunette, il fut renversé, et tué quelque temps après sur le gaillard derrière.

Obligé de continuer à nous battre des deux bords, on avoit abandonné la batterie

(2) De *l'Orient*.

de douze, mais celles de 24 et de 36 continuoient leur feu avec la plus grande ardeur. *Le Franklin* et *le Tonnant* nous paroissoient être dans une position aussi critique que la nôtre.

Les vaisseaux ennemis ayant exterminé nos vaisseaux de tête (3), se laissoient dériver en draguant, et prenoient diverses positions autour de nous. Nous.... par la tête, obligés à filer diverses fois du cable ou du grelin, pour leur présenter le travers.

Un vaisseau cependant ennemi nous combattant par stribord, et presque à toucher, avoit déjà été démâté de tout mât, et ne tirant plus, avoit coupé son cable pour se retirer du feu, mais obligé à nous défendre

---

(3) Nous saisissons l'occasion de ce passage pour faire quelques observations.

Il a été dit dans les papiers français et répété chez nous *usque ad nauseam*, que le sort du combat n'étoit pas encore décidé quand *l'Orient* s'embrâsa; et des questions ont été gravement posées par les écrivains de l'opposition, et discutées plus gravement encore, comme les conséquences probables de l'engagement, si cet accident n'étoit pas arrivé.

Ces zélés patriotes peuvent maintenant fermer leurs loyales discussions; il est heureusement en notre pouvoir de décider la question sans appel, et cela par une autorité qu'ils ne peuvent, ni ne veulent sans doute contester. Nous avons le témoignage authentique et irréfragable de l'amiral Ganteaume, que l'avant-

contre deux autres qui nous foudroyoient par la hanche de babord, et de bossoir de stribord, on avoit été obligé de refiler du cable.

La défense des batteries de 24 et 36, continuoit avec vivacité, quand le feu se manifesta sur la dunette par une explosion : nous avions déjà eu le feu dans un bateau, et ayant fait couper l'ancre, nous nous en étions préservés. Un hamac et des débris enflammés avoient également été jetés à la mer : à cette troisième fois le feu avoit fait dans un instant des progrès rapides et dévorans parmi tous les débris dont la dunette étoit couverte. Les pompes d'incendie avoient été brisées par les boulets ; les bailles et les sceaux renversés.

---

garde de la flotte française étoit entre nos mains avant cet événement ; nous avons en second alinéa l'autorité expresse du capitaine Berry, qui dit positivement que six de ces vaisseaux avoient amené, avant qu'on se fût apperçu que *l'Orient* étoit en feu, et que non-seulement lui, mais chaque autre officier en état de juger, est persuadé que *l'Orient* lui-même, avant de sauter, avoit amené devant le pavillon britannique.

Observation.

Comme une semblable discussion ne réparera point nos pertes, nous laisserons l'orgueil britannique se pavaner tout à son aise, sans pourtant ajouter aucune foi en général, à la prétendue authenticité des passages de ces lettres, dont il détourne le sens ou les expressions à son profit.

L'ordre de cesser le feu des batteries, pour que tout le monde se porte à faire passer de l'eau, avoit été donné ; mais l'ardeur étoit telle que, dans le tumulte, la batterie de 36 continuoit son feu. Quoique tous les officiers ordonnassent de faire monter tout le monde en haut, l'incendie avoit fait en peu de temps un progrès désespérant, et nous avions peu de moyens à lui opposer.

Notre grand mât et celui d'artimon étoient tombés, et bientôt nous ne vîmes plus de salut pour le vaisseau ; le feu ayant gagné tout le gaillard derrière et même la batterie de douze.

Le capitaine du vaisseau, et son second étoient blessés depuis quelque temps. Le général Ganteaume alors donne l'ordre d'ouvrir les robinets et d'abandonner le vaisseau.

Le feu avoit pris à environ dix heures moins un quart, et à dix et demie le vaisseau sauta en l'air, quoiqu'on ait eu la précaution d'ouvrir les robinets. Partie de l'équipage se sauva sur les débris, et d'autres y périrent.

Le combat continua toute la nuit à l'arrière-garde, et au jour nous distinguâmes que *le Guerrier*, *le Conquérant*, *le Spartiate*, *l'Aquilon*, *le Peuple Souverain*, et *le Franklin* avoient amené et s'étoient rendus à l'ennemi ; *le Tonnant* démâté de tous mâts étoit à queue, son pavillon haut ; *l'Heureux* et *le Mercure* échoués furent combattus et forcés d'amener dans la matinée ; *l'Artémise* brûloit à huit heures du matin ; et

la Sérieuse étoit coulée par le travers du vaisseau de tête.

Le Guillaume Tell, le Généreux, le Timoléon, la Diane et *la Justice*, leurs pavillons haut, se canonnèrent avec quelques vaisseaux anglais une partie de la matinée ; mais cette division, à l'exception du *Timoléon*, mit à la voile à 10 ou 11 heures du matin, et poussa au large.

Le Timoléon se jeta sur la côte, et nous avons appris depuis, que le capitaine, après avoir sauvé tout son équipage, incendia, le 16 au matin, ce vaisseau, pour empêcher qu'il ne devînt la proie de l'ennemi.

Tels ont été les résultats de cette horrible affaire, et nous les avons tracés tels qu'ils se sont présentés à notre mémoire, n'ayant pu conserver aucun papier ni note écrite.

Le contre-amiral GANTEAUME.

APPENDIX OU SUPPLÉMENT *

Proclamation faite par BUONAPARTE, *en langue arabe, lors de sa descente en Egypte.*

Au nom de Dieu, bon et miséricordieux. Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. Nul ne partage avec lui son empire.

Voici le moment marqué pour la punition des beys; depuis long-temps il est attendu avec impatience. Les beys, descendant des montagnes de la Géorgie, ont désolé ce beau pays; ils insultent depuis long-temps et traitent avec mépris la nation française, et oppriment ses négocians en diverses manières. Buonaparte, général de la république française, arrive pour seconder les principes de la liberté, et le Tout-Puissant, le dominateur des deux mondes, a résolu la destruction des beys.

Habitans de l'Egypte! si les beys vous disent que les Français sont venus pour détruire votre religion, ne les croyez point. C'est une insigne fausseté. Répondez à ces imposteurs qu'ils ne sont venus que pour retirer les droits des malheureux des mains de leurs tyrans; que les Français adorent l'Être suprême, et honorent le prophète et son divin koran.

Tous les hommes sont égaux aux yeux de la divinité; l'esprit, les talens et les connoissances mettent seuls de la différence entr'eux; comme donc les beys ne pos-

* Les pièces qui suivent ont été traduites par les Anglais. On les a restituées en français sur la traduction anglaise. En les comparant avec les mêmes pièces publiées en France, on s'est convaincu que les traducteurs y ont changé ou supprimé à leur aise tout ce qui ne leur convenoit pas, et que sur-tout leurs retranchemens sont tombés sur les articles les plus sages, les plus modérés, sur ceux qui témoignoient le plus l'amour de l'ordre et le respect des personnes et des propriétés.

sèdent aucune de ces qualités, ils ne peuvent être dignes de gouverner le pays.

Ils sont cependant seuls possesseurs d'une grande étendue de terres, de belles esclaves, d'excellens chevaux, de palais magnifiques! Ont-ils donc reçu un privilége exclusif de la part du Tout-Puissant? S'il en est ainsi, qu'ils les produisent. Mais l'Être suprême, qui est juste et bon envers tous les hommes, veut qu'à l'avenir aucun des habitans de l'Egypte ne puisse être empêché de parvenir aux premiers emplois, et aux plus grands honneurs.

Le gouvernement déposé entre des mains intelligentes et distinguées par leurs talens, produira le bonheur et la sécurité. La tyrannie et l'avarice des beys ont dévasté l'Egypte, autrefois si populeuse et si bien cultivée.

Les Français sont amis des Musulmans. Naguère ils ont marché sur Rome et renversé le trône du pape, qui aigrissoit les chrétiens contre ceux qui professent l'islamisme (la religion mahométane), bientôt après, ils ont dirigé leur course vers Malte, et en ont chassé les incrédules qui se croyoient appelés de Dieu pour faire la guerre aux musulmans. De tout temps les Français furent les fidèles et sincères amis des empereurs ottomans, et les ennemis de leurs ennemis. Puisse donc l'empire du sultan être éternel; mais puissent les beys de l'Egypte, nos adversaires, dont l'insatiable avarice excita sans cesse la désobéissance et l'insubordination, être réduits en poudre et anéantis!

Nous présenterons une main amicale aux habitans de l'Egypte qui s'uniront à nous, ainsi qu'à ceux qui resteront dans leurs habitations, et garderont une stricte neutralité; quand ils auront vu de leurs propres yeux notre manière d'agir, ils s'empresseront de se soumettre à nous; mais la terrible peine de mort est réservée à ceux qui s'armeront contre nous, en faveur des beys. Il n'y aura plus alors d'espoir, et il ne restera d'eux aucun vestige.

Article premier. Toutes les places éloignées de trois lieues de la route de l'armée française, enverront

un de leurs principaux habitans, pour déclarer qu'elles se soumettent, et qu'elles arboreront le drapeau français qui est bleu, blanc et rouge.

Art. II. Tout village qui s'opposera à l'armée française sera entièrement livré aux flammes.

Art. III. Tout village qui se soumettra aux Français, arborera le drapeau français et celui de la sublime Porte, leur alliée, dont la durée soit éternelle.

Art. IV. Les cheiks et principaux habitans de chaque ville et village apposeront le scellé sur les maisons et les effets des beys, et auront le plus grand soin que rien ne soit égaré.

Art. V. Les cheiks, cadis et imans continueront à remplir leurs fonctions respectives; ils feront leurs prières et s'acquitteront des exercices du culte religieux dans les mosquées et les maisons de prières. Tous les habitans de l'Egypte offriront leurs actions de graces à l'Être suprême, et feront des prières publiques pour la destruction des beys.

Puisse le Dieu suprême rendre éternelle la gloire du sultan des mahométans, verser les trésors de sa fureur sur les mamelouks, et rendre glorieuse la destinée de la nation égyptienne.

N°. I I.

Buonaparte, membre de l'institut national, général en chef, au quartier-général, à bord de l'Orient, *le 4 messidor an 6.*

Soldats, vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde, sont incalculables. Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de mort.

Nous ferons quelques marches fatigantes; nous livrerons plusieurs combats; nous réussirons dans toutes nos entreprises, les destins sont pour nous. Les beys mamelouks qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négocians, et

qui tyrannisent les malheureux habitans du Nil, quelques jours après notre arrivée n'existeront plus.

Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans; leur premier article de foi est celui-ci : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.* Ne les contredisez pas; agissez avec eux comme nous avons agi avec les Juifs, avec les Italiens; ayez des égards pour leurs muphtis et leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques; ayez pour les cérémonies que prescrit l'alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvens, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ.

Les légions romaines protégeoient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différens de ceux de l'Europe : il faut vous y accoutumer.

Les peuples chez lesquels nous allons entrer traitent les femmes différemment que nous; mais dans tous les pays, celui qui viole est un monstre.

Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes, il nous déshonore, il détruit nos ressources, il nous rend ennemis des peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis.

La première ville que nous allons rencontrer, a été bâtie par Alexandre; nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français.

Signé, BUONAPARTE.

N°. III.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, général en chef,

ORDONNE:

ARTICLE PREMIER. Les généraux commandant les divisions détachées, feront mettre, par le commissaire des guerres, le payeur de la division, un officier de l'état-major et un cheick du pays, le scellé sur les caisses des revenus publics, sur les maisons et registres des fermiers des mamelouks.

Art. II. Les mamelouks seront arrêtés et traduits au quartier-général de l'armée.

Art. III. Toutes les villes et villages seront désarmés.

Art. IV. Tous les chevaux seront requis et seront remis au chef de brigade de cavalerie de la division, qui fera sur-le-champ monter les soldats qui, à cet effet, suivront la division, portant leurs selles et brides; il est défendu aux officiers, de quelque grade que ce soit, de prendre aucun cheval, que la cavalerie ne soit montée; il est défendu aux hommes qui sont montés de changer de chevaux.

Art. V. Tous les chevaux propres à l'artillerie seront remis au commandant de l'artillerie de la division, qui aura des harnois et des charretiers tout prêts.

Art. VI. Les chameaux seront loués et mis à la disposition du commandant de l'artillerie; ceux qui appartiennent aux mamelouks ou qui seroient pris à l'ennemi, seront donnés à l'artillerie, pour porter les pièces de trois, les cartouches d'infanterie, les munitions de canons; ce qui diminuera le plus possible les caissons: il y aura un chameau par division, à la disposition du commandant du génie, pour porter les outils des pionniers.

Art. VII. Chaque bataillon aura deux chameaux pour porter ses bagages; le chef de brigade et le quartier-maître en auront un pour porter la caisse et les registres du corps; ils ne pourront avoir ces chameaux, que lorsque l'artillerie aura ce qui lui est nécessaire.

Art. VIII. Les commandans d'artillerie, les commandans de cavalerie, donneront un reçu aux commissaires des guerres, des chevaux et chameaux qu'ils auront reçus.

Art. IX. Le commissaire des guerres en enverra l'état à l'ordonnateur en chef; le chef de brigade de cavalerie enverra l'état au général Dugua, et l'adjudant-général de la division à l'état-major.

Art. X. Les chevaux et chameaux pris à l'ennemi,

après un combat et après avoir tué ou fait prisonnier celui qui les montoit, seront payés sur l'ordre du général de division, savoir : quatre louis le cheval, et six le chameau. Le général d'artillerie paiera de même ceux qui lui seront remis, et le quartier-maître du corps ceux qui seront remis au corps.

Art. XI. Lorsque tous les régimens de cavalerie seront montés, on enverra les chevaux au général Dugua, et les chameaux au parc d'artillerie.

Art. XII. Tout soldat qui entrera dans les maisons des habitans, pour voler des chevaux et chameaux, sera puni conformément à l'article premier de l'ordre du 3 messidor.

Signé, Buonaparte.

N°. I V.

Au quartier-général, à bord de *l'Orient*, le 10 messidor.

Buonaparte, membre de l'institut national, commandant en chef.

ORDRES.

Art. I. L'amiral aura la police des côtes et des ports des pays qui seront occupés par l'armée. Tous les réglemens qu'il fera et les ordres qu'il donnera, seront mis à exécution.

Art. II. Les ports de Malte et d'Alexandrie seront organisés, conformément au réglement de l'amiral, ainsi que ceux de Corfou et de Damiette.

Art. III. Le citoyen Le Roi exercera les fonctions de commissaire à Alexandrie, et le citoyen Vavasseur, celui de surintendant de l'artillerie.

Art. IV. Les agens de l'administration et des rades des pays occupés par l'armée, correspondront avec le commissaire Le Roi, dont ils recevront immédiatement les ordres.

Art. V. Tous les équipemens de vaisseaux trouvés dans les pays conquis, seront mis en sûreté dans les magasins des différens ports.

Art. VI. Tous les matelots au-dessous de 30 ans, seront mis en réquisition pour la flotte.

Buonaparte.

Pour copie conforme,

Jaubert.

N°. V.

ARMÉE D'ANGLETERRE.

Au quartier-général de Malte, le 25 prairial an 6.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Ordre du général en chef.

Art. I. Dans l'église qui appartient aux Grecs, les prêtres latins ne pourront pas y officier.

Art. II. Les messes que les prêtres latins ont coutume de dire dans les églises grecques, seront dites dans les autres églises de la place.

Art. III. Il sera accordé protection aux juifs qui voudroient y établir leur synagogue.

Art. IV. Le général commandant remerciera les Grecs de la bonne conduite qu'ils ont tenue pendant le siége.

Art. V. Tous les Grecs des îles de Malte et de Gozo, et ceux des départemens d'Ithaque, Corcyre et de la mer Egée qui conserveroient des relations quelconques avec la Russie, seront condamnés à mort.

Art. VI. Tous les navires grecs qui naviguent sous le pavillon russe, s'ils sont pris par les bâtimens français, seront coulés bas.

Signé, Buonaparte.

Pour copie conforme,

Le général de division chef de l'état-major-général,

Signé, Alexandre Berthier.

Pour copie conforme,

Le g néral de division, *Signé*, Chabot.

De l'imprimerie nationale de Corcyre.

N°. VI.

Du quartier-général, à bord de *l'Orient*,
10 messidor.

BUONAPARTE, membre de l'institut national.

ORDRES.

(Cet article et les trois suivans ne sont relatifs qu'à la disposition des transports et par conséquent ne sont point traduits.)

ART. V. Tous les matelots français à bord du transport des vaisseaux, seront pris pour le service de la flotte. Les matelots égyptiens seront pris pour les transports.

ART. VI. Tous les vaisseaux qui retourneront en Europe, n'auront à bord que le nombre d'hommes absolument nécessaire, de quelque nation qu'ils puissent être. Le surplus sera mis à bord de la flotte.

Signé, BUONAPARTE.

Pour copie conforme, JAUBERT.

N°. VII.

A Alexandrie, le 24 messidor an 6 républicain ;
le.... du mois de Muharsem, l'an de l'hégire 1213.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, général en chef de l'armée française.

Depuis assez long-temps les beys qui gouvernent l'Egypte insultent à la nation française, et couvrent ses négocians d'avanies ; l'heure de leur châtiment est arrivée.

Depuis long-temps, ce ramassis d'esclaves achetés dans le Caucase et dans la Géorgie, tyrannise la plus belle partie du monde ; mais Dieu, de qui dépend tout, a ordonné que leur empire finît.

Peuple de l'Egypte, on dira que je viens pour dé-

truire votre religion; ne le croyez pas! répondez que je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que les mamelouks, Dieu, son prophète, et l'alcoran. Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu; la sagesse, les talens et les vertus, mettent seuls de la différence entre eux. Or, quelle sagesse, quels talens, quelles vertus distinguent les mamelouks, pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce?

Si l'Egypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait; mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple.

Tous les Egyptiens seront appelés à gérer toutes les places; les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouverneront, et le peuple sera heureux.

Il y avoit jadis parmi vous de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce; qui a tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des mamelouks?

Cadis, cheiks, imans, schorbadgis, dites au peuple que nous sommes amis des vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, qui disoit qu'il falloit faire la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyoient que Dieu vouloit qu'ils fissent la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons été dans tous les siècles les amis du Grand-Seigneur (que Dieu accomplisse ses desirs!) et l'ennemi de ses ennemis? Les mamelouks, au contraire, ne se sont-ils pas révoltés contre l'autorité du Grand-Seigneur, qu'ils méconnoissent encore? Ils ne suivent que leurs caprices.

Trois fois heureux ceux qui seront avec nous! ils prospéreront dans leur fortune et leur rang. Heureux ceux qui seront neutres! ils auront le temps d'apprendre à nous connoître, et ils se rangeront avec nous. Mais malheur! trois fois malheur! à ceux qui s'armeront pour les mamelouks, et combattront contre nous. Il n'y aura pas d'espérance pour eux; ils périront.

Signé, BUONAPARTE.

N°. VIII.

Au quartier-général d'Alexandrie, 15 messidor.

BUONAPARTE, membre de l'institut national, commandant en chef.

ORDRES.

ART. I. Tous les habitans d'Alexandrie, de quelque nation qu'ils soient, seront obligés, vingt-quatre heures après la publication du présent ordre, de déposer dans l'endroit désigné par le commandant de la ville, toutes leurs armes à feu. Les muphtis, les imans et les cheiks seront les seuls à qui il soit permis de garder leurs armes et de les porter.

ART. II. Tous les habitans d'Alexandrie, de quelque nation qu'ils puissent être, seront obligés de porter la cocarde tricolore : les muphtis seuls ont le privilége de porter l'écharpe tricolore. Le commandant en chef se réserve toutefois le droit d'accorder la même faveur à ceux des cheiks qui se distingueront par leurs connoissances, leur prudence et leurs vertus.

ART. III. Les troupes rendront les honneurs militaires à tous ceux qui, en conséquence de l'article précédent, porteront l'écharpe tricolore; et toutes les fois que ces personnes visiteront l'officier supérieur, ou quelqu'une des autorités constituées, elles seront reçues avec tous les égards qui leur sont dus.

ART. IV. Il est expressément interdit aux agens étrangers à quelque puissance qu'ils appartiennent, de déployer leurs drapeaux sur les terrasses de leur logement. Les consuls seuls auront le privilége d'écrire sur leurs portes la nature de leurs emplois.

« Consul de — ».

ART. V. Le présent ordre sera traduit sans délai, en arabe, et communiqué aux habitans les plus distingués. Le chérif le fera proclamer dans la ville, afin que chacun ait à s'y conformer.

Signé, BUONAPARTE.

N°. IX.

ARMÉE D'ANGLETERRE.

Quartier-général du Caire, 9 thermidor.

A l'amiral Brueys.

Je vous envoie, citoyen amiral, quelques prisonniers mamelouks, avec leurs noms. Vous aurez la bonté de les recevoir à bord d'un des vaisseaux de l'escadre, et de les envoyer en France à la première occasion.

Salut et fraternité.

Alex. Berthier.

Noms des mamelouks prisonniers.

Hussan.	Ibrahim.
Hali.	Murat.
Murat.	Soliman.
Joseph.	Hali.
Acmeth.	Mahomet.
Haly.	Chahin.

N°. X.

Au quartier-général à bord de *l'Orient*, 8 messidor.

Buonaparte, membre de l'institut national, commandant en chef, au commandant de la caravelle, à Alexandrie.

Les beys ont couvert nos commerçans d'avanies; je viens en demander réparation.

Je serai demain dans Alexandrie. Vous ne devez avoir aucune inquiétude; vous appartenez à notre grand ami le Sultan, conduisez-vous en conséquence.

Mais si vous commettez la moindre hostilité contre l'armée française, je vous traiterai en ennemi, et vous en serez cause; car cela est loin de mon intention et de mon cœur.

BUONAPARTE.

Dernière Observation du Rédacteur.

J'AVOIS achevé ces remarques, et déchiré le voile sous lequel cherchoit à se dérober la perfidie britannique, quand la correspondance italienne des ministres de Naples et de Sardaigne a tout d'un coup mis en évidence de nouveaux attentats. Digne complice de Pitt, Pignatelli, c'est dans le fiel où se baigne l'ame de cet agent infernal des malheurs du monde, que tu trempois les poignards empoisonnés que ta fureur destinoit aux Français. Que l'Europe lise et frémisse! Que les ames honnêtes parcourent cette longue suite d'assassinats que, sous la protection et par l'inspiration du cabinet de Saint-James, le lâche suppôt du roi de Naples vouloit organiser depuis le pied des Alpes jusqu'aux mers de Sicile! Ces gens-là ont l'audace de parler de gloire et d'humanité, quand les monstres prêchent et exécutent la trahison et le meurtre! ils ne peuvent vaincre, ils savent massacrer. Ivres d'un succès maritime, dont ils grossissent avec emphase les avantages très-incertains, il semble que le monde va plier le genou devant eux; et cependant, qu'une poignée de Français se montre, les voilà dispersés comme la poussière au souffle des aquilons. De ces potentats crédules, instrumens sans vigueur de la vengeance et de la haine, l'un est déjà tombé de son trône, où la générosité du Français vainqueur l'avoit maintenu; le second, battu, déshonoré, fugitif, n'aura bientôt ni sceptre, ni puissance, ni sujets, ni amis. Le même sort vous attend, membres ouverts ou secrets de cette odieuse coalition, bassement stipendiés par l'or d'Albion. Vous partagez ses crimes, vous partagerez sa honte. Peut-être

après avoir creusé l'abîme sous vos pas, Londres sera-t-elle la dernière à y tomber, et jouira-t-elle au moins un instant du fruit de sa scélératesse, en riant des maux dont vous serez victimes. Il en est temps encore : ouvrez vos yeux fascinés par tant d'illusions. Si le génie de la liberté sommeille encore dans vos états, gardez-vous de lui procurer un trop funeste éveil. Votre perte le suivroit de près. N'opposez plus au courage de l'homme libre la rage impuissante des esclaves. Laissez aux ennemis du monde, aux Pitt, aux Pignatelli, leur honte, leur lâcheté, leur opprobre, et conservez encore quelque temps votre empire ébranlé. Substituez la prudence à l'orgueil, la sagesse à la violence, et ne hâtez point sur vous-mêmes la marche composée du temps qui mine vos trônes. Eloignez sur-tout de vos conseils ces impies hypocrites qui prêchent l'humanité, et qui couvrent la terre de désolation et de carnage, ces faux braves qui menacent du courage de leurs guerriers et qui distribuent des poignards à d'obscurs sicaires. L'imposture, les mensonges, les trahisons, les assassinats n'arrêteront point l'élan victorieux de la liberté.

FIN.

COPIES
DES
LETTRES ORIGINALES
DE L'ARMÉE
DU GENERAL BONAPARTE
EN EGYPTE.

COPIES
DES
LETTRES ORIGINALES
DE L'ARMÉE
DU GÉNÉRAL BONAPARTE EN ÉGYPTE,
INTERCEPTÉES
PAR LA FLOTTE SOUS LE COMMANDEMENT
DE L'AMIRAL LORD NELSON,

IIe. PARTIE.

LONDON:
PRINTED FOR J. WRIGHT, OPPOSITE OLD BOND-STREET, PICCADILLY.
1799.

INTRODUCTION.

Nous offrons à nos lecteurs la seconde partie de la correspondance « de l'armée d'Orient, » interceptée comme la première par la vigilance des Turcs et des Anglais, et rendue publique par les motifs que nous avons déja fait connaître.

La situation des troupes françaises, si bien peinte dans les lettres précédentes (*a*), les pertes que leur causent

(*a*) En lisant ces lettres, nous avons été surpris d'une singularité qu'il n'est pas facile d'expliquer. Dans cette volumineuse correspondance interceptée à différentes époques, il ne s'est pas trouvé une lettre, pas même une seule ligne écrite par aucun soldat de l'armée. Les officiers seuls écrivent, seuls, ils font la peinture de leurs souffrances, et confient à leurs amis les regrets qu'ils éprouvent; tandis que des hommes qui ont été souvent sur le point de se soulever, et que les maux qu'ils ont soufferts portèrent tant de fois à des actes de

les fatigues, les maladies, la guerre ouverte ou secrète qu'elles ont à soutenir, l'impossibilité où elles se trouvent soit d'avancer soit de se retirer, leur détresse, leur désepoir, leurs exclamations douloureuses en se voyant condamnées sans fruit à de si durs travaux, doivent avoir convaincu les plus incrédules que le rêve de leurs conquêtes est évanoui, et que leurs exploits se borneront nécessairement par la suite à disputer un misérable morceau de pain à la populace du Caire, jusqu'à ce que le retour annuel des maladies endémiques en délivre pour toujours la malheureuse contrée qu'elles oppriment.

Mais nous avions mal calculé l'opiniâtreté perverse du jacobinisme. Les Français et leurs fidèles échos en Angle-

désespoir, gardent un silence absolu. A quoi faut-il l'attribuer? Leur est-il défendu d'écrire, de peur que la vérité n'ait un trop grand nombre d'organes? Leur est-il . . . . . . Mais nous ne pouvons former à ce sujet aucune conjecture satisfaisante.

terre (*a*) persistent à représenter Bonaparte toujours triomphant ; tantôt il

(*a*) Les troupes qui forment la garnison d'Alexandrie, non-seulement ne peuvent recevoir de paie, faute d'argent, mais encore éprouvent une disette de vivres qui diffère peu de la famine : rien n'est plus clairement prouvé. Cependant le Morning-Chronicle qui lit les papiers français avec l'œil du lynx pour y découvrir quelque chose de consolant sur le sort de l'expédition d'Égypte, en a extrait les deux paragraphes suivans :

Alexandrie, 8 novembre.

« Nous sommes fort bien ici et fort tranquilles ; nous faisons bonne chère, et nous sommes bien payés. Outre ma paie, comme général, on me donne encore 1500 fr. par mois pour ma table ».

Morning-Chronicle, 4 février.

Bravo ! général Manscourt. Voici maintenant pour Bonaparte.

« Des lettres de Constantinople conviennent enfin que l'on n'y conserve plus d'espérance d'empêcher Bonaparte de s'établir en Égypte. Sa puissance s'y affermit de jour en jour ; les habitans reconciliés à présent avec son armée, se rendent en foule sous ses étendards, et les beys ne lui causent plus d'inquiétudes ».

Morning-Chronicle, 8 mars.

Le même journal nous a dit depuis, que ce général

menace l'Inde, tantôt il s'est assuré la possession de la Palestine et de la Syrie, tantôt, si l'on veut ajouter foi aux idées ridicules de l'athée Volney, « il va passer au nord de la Mer-Noire, et tomber comme un foudre sur le Danube. »

Pour ôter tout crédit à ces absurdes mensonges, nous avons choisi parmi les lettres interceptées depuis la publication des premières, celles qu'il nous a paru le plus utile de publier. Elles ne sont pas toutes d'une date postérieure à celles que l'on connaît déja; mais elles

avait à ses ordres 30,000 hommes de troupes réglées, et une armée auxiliaire de 50,000, composée de Coptes et de Druses ». Il nous a dit encore « qu'il avait fait embarquer 400 matelots sur la mer rouge » (pourquoi pas 400 mille ?) apparemment pour s'emparer des côtes du Malabar, en attendant le reste de la flotte.

Quelle est la partie de ces intéressantes nouvelles dont nous sommes uniquement redevables à l'imagination féconde du Morning-Chronicle ? c'est ce que nous ne saurions déterminer. Mais voici ce qu'il a inséré dans sa feuille du 23 : « on remarque que, depuis quelque tems, les Français n'ont rien publié de relatif à Bonaparte ». Courage!

continuent l'histoire funeste de cet armement dévoué à une destruction inévitable, et jettent une lumière si vive sur ce sujet, que le scepticisme et la malveillance auront difficilement l'impudeur d'entretenir encore le public de leurs doutes. Ils laisseront l'Europe s'occuper d'intérêts plus immédiats, sans lui causer d'allarmes et sans menacer sa sûreté par le récit des exploits fabuleux d'une armée qui ne reviendra jamais la troubler, et qui déja, peut-être, a cessé d'exister.

Quand nous avons publié la première partie de ces lettres, nous en connaissions bien l'importance, et nous ne doutions pas qu'elles ne fussent généralement bientôt répandues ; mais le succès a été beaucoup au-delà de nos espérances. Outre les éditions nombreuses qu'on en a données en Angleterre et en Irlande, on les a imprimées encore avec profusion à Hambourg, à Francfort, et dans d'autres villes du Continent ; de sorte qu'il n'y a pas un coin de l'Europe où on n'ait des lumières suffisantes sur ce

qui touche cette expédition dont le lecteur impartial peut présager le succès et l'issue avec un degré de probabilité rarement espéré dans des cas semblables, et encore plus rarement atteint.

On a aussi imprimé en France ces lettres, et ces notes auxquelles on a ajouté des contre-notes. Nous ne les avons pas encore vues; mais nous avons entre les mains la critique des notes anglaises par les auteurs de *la décade philosophique et littéraire*. Notre réponse était prête lorsqu'il nous est venu dans la pensée que l'éditeur et traducteur français, le citoyen C. E. T. Simon, avait vraisemblablement falsifié l'original (*a*); car comment expliquer autrement les faussetés et les calomnies débitées par nos critiques? Nous sentons bien aussi que la prudence est nécessaire à ces messieurs qui, « dans la plus libre de toutes les républiques possibles, » ont, en écrivant, la diligence de

(*a*) Nous donnerons, sous peu, une édition fidèle de la première partie de la *Correspondance d'Égypte*.

Cayenne à leur porte, et ne peuvent manquer raisonnablement d'avoir égard à cette circonstance; mais si la crainte qu'ils en conçoivent les engage à forger ou à supprimer des preuves à volonté, loin de pousser en ce cas l'indulgence jusqu'à les excuser, nous les jugerons avec toute la sévérité d'une justice inflexible.

Il se peut, à la vérité, comme nous l'avons déja dit, que le texte de ces lettres fût altéré dans l'édition qu'ils ont eue sous les yeux; par cette raison, nous différerons de publier nos remarques jusqu'à ce que nous ayons pu la consulter nous-mêmes.

Nous avons observé que les agens immédiats du directoire paraissent très-offensés de la manière dont nous parlons de l'armée d'Orient; on ne doit pas en être surpris. Si nous pouvions parler de ces hommes dont la cruauté inouie fût le fléau de l'Italie et de l'Egypte, si nous pouvions seulement les avoir présens à la pensée sans être pénétrés d'une profonde indignation, nous mériterions le mépris des gens de bien,

et, ce qui est encore plus à craindre, les applaudissemens des pervers.

“ Les Français, ” disait un jour le pauvre cardinal Antici, “ savent bien juger. ” Mais nous ne sommes pas fort jaloux de leur estime. Quelque effet que ce que nous publions fasse sur leur esprit, et sans nous soucier même qu'il en produise aucun, nous n'avons eu pour guide que la candeur et la simplicité. Nous avons mis sous les yeux de tout le monde nos autorités, et si les raisonnemens qu'elles nous ont fournis ont accru dans toute l'Europe la crainte et la haine que les Français avaient déja réussi à lui inspirer, comme leurs écrivains s'en plaignent, nous n'avons lieu que de nous en féliciter; car c'est là le but auquel nous tendions. Nous n'avons point fait usage de moyens obscurs ou détournés pour y parvenir ; et puisqu'un récit fidèle de leurs crimes, tracé par eux-mêmes, a eu l'effet salutaire dont nous parlent leurs écrivains politiques, on ne peut pas regarder l'expédition d'Egypte comme tout-à-fait inutile.

Les motifs de cette expédition ont été développés d'une manière assez étendue dans l'introduction de la première partie. Nous ne pouvons rien y ajouter ; si ce n'est que tout ce que nous avons vu et entendu depuis à ce sujet, nous affermi dans l'opinion que nous avions adoptée, et la place en quelque sorte hors de la possibilité du doute. Oui, il est certain qu'on a eu l'intention de sacrifier l'armée d'Orient. « Mais comment, » disent les critiques Français (car ceci leur tient extrêmement à cœur), « comment une telle assertion pourrait-elle être vraie, puisque le fils du directeur Merlin est parti avec l'armée ? » ce fait ne nous était pas connu : mais peu importe ; quand le directeur Merlin lui-même se serait embarqué au lieu de son fils, nous n'aurions pas changé d'opinion pour cela. Nous n'avons jamais dit ni pensé que Bonaparte et Berthier fussent condamnés à périr avec le reste ; et nous ne voyons pas d'impossibilité physique à faire d'eux et du fils de Merlin un trio de prédestinés.

« Mais qui peut imaginer un instant, » ajoutent les mêmes critiques, « que le directoire qui sait si bien ce que valent ses armées, et qui a toujours été si attentif à leur bien-être, se fasse un jeu de les détruire? Personne : cela est impossible. »

Ces messieurs ont une manière triomphante d'énoncer leurs questions, et l'impatience les domine au point qu'ils se hazardent à y répondre eux-mêmes. Pour nous, notre marche est moins rapide. S'ils veulent donner à leur proposition une forme syllogistique, nous nierons la majeure, et nous les obligerons à refondre leur raisonnement.

Mais trève de plaisanterie. En quoi donc apperçoit-on ces soins si attentifs du directoire pour le bien-être de ses armées? serait-ce par hazard dans la manière dont il a traité celle dont nous parlons? Ecoutez le discours que lui adressa Bonaparte le jour où elle s'embarqua pour l'Egypte :

« Officiers et soldats!

» Voici déja quelque tems que le com-

„ mandement de cette armée m'a été
„ confié ; je vous ai trouvés dans la ri-
„ vière de Gènes au sein de la plus
„ grande misère : vous manquiez de
„ tout ; et vous aviez sacrifié jusqu'à
„ vos montres pour vous procurer du
„ pain. „ Ceci est une preuve assez remarquable, parmi beaucoup d'autres, de la manière dont le gouvernement de France sait reconnaître les services que lui ont rendus ses armées, et du tendre intérêt qu'il prend à leur bien-être.

Après ces observations préliminaires, il ne sera peut-être pas inutile de récapituler brièvement les exploits du héros d'Italie, et de l'armée à qui s'adressait la harangue dont nous venons de transcrire quelques lignes.

Bonaparte débarque dans le voisinage d'Alexandrie, en protestant « de sa foi AU CORAN et de son attachement inviolable pour LES TURCS ; il marche contre la ville dont la garnison n'est composée que de Turcs. Il défend qu'on ne les somme de se rendre (*a*), afin

(*a*) Voy. la lettre de l'adjudant-gén. Boyer, 1re. part.

d'avoir un prétexte pour emporter cette place d'assaut, pour la piller, et pour en massacrer les habitans sans distinction pendant quatre heures (*a*). Tout couvert encore de leur sang, il leur adresse une proclamation pour leur apprendre qu'il est venu « réintégrer les Egyptiens dans la pleine possession de leurs propriétés qui ont été envahies par les beys, leurs oppresseurs. » Ensuite il se met en marche pour le Caire, sans provisions et sans argent, n'ayant de ressource que le pillage pour faire subsister son armée. « Les villages des Egyptiens » (disent toutes les lettres officielles et particulières), « étaient

(*a*) Voy. la première partie. Nous saisissons cette occasion pour corriger une erreur où nous sommes tombés relativement à cette lettre (n°. 22). Le nom de celui qui l'a écrite, difficile à lire, nous a paru être celui de l'adjudant-général Boyer; mais nous sommes persuadés maintenant qu'il faut lire Royer, ayant vu depuis une lettre du général Berthier, dans laquelle il est souvent parlé de cet officier. Le lecteur est donc prié de rectifier cette erreur, et, par-tout où la lettre 22 est citée, de mettre Royer au lieu de Boyer.

entourés de monceaux de gerbes, et leurs champs peu étendus étaient pleins de végétaux nutritifs et rafraîchissans. ,, Est-ce ainsi qu'ils sont à présent ? à présent que les propagateurs lumineux des droits de l'homme ont délivré leurs cultivateurs « de l'oppression des beys ? ,, Oh non ! les champs sont dépouillés de tout ce qui en faisait l'ornement, et les grains ont été enlevés pour être échangés contre des valeurs d'un transport plus facile (*a*), et pour payer le fret des navires qui ont importé dans ce malheureux pays, une peste si meurtrière.

Toujours plein d'une nouvelle ardeur pour le pillage, à peine Bonaparte a pris possession du Caire, après la défaite des Mamelouks, qu'il marche, suivi de la majeure partie de ses troupes harassées de fatigue, pour s'emparer de la caravane. Le courage supérieur de l'ennemi le fait échouer dans cette tentative ; il retourne dans le lieu qu'il ve-

(*a*) Voy. la lettre de Bonaparte à Kléber, première partie.

nait de quitter. Là se trouvant dans le plus pressant besoin d'argent, pour appaiser les clameurs de ses troupes qui n'avaient pas reçu de paie depuis leur départ de Toulon, il s'avise de faire jouer au Caire la farce dont il a tiré un si grand parti en Italie. Il choisit quelques malheureux dans la lie de la populace, les décore d'une écharpe aux trois couleurs, leur confère les titres de cheiks et d'agas, les réunit dans une vaste salle, et leur dit qu'ils forment le divan. Là, sous la protection du général et sous les bayonnettes de sa soldatesque, ils ont à procéder, avec la gravité convenable, à faire des décrets pour lever des impositions, et sacrifier la vie et les propriétés de leurs compatriotes, au nom de la LIBERTÉ, de l'ÉGALITÉ et de la FRANCE.

L'extrême ignorance de Bonaparte relativement aux mœurs et aux usages des nations de l'Orient l'empêcha de prévoir que les êtres méprisables qu'il choisissait pour le gouvernement de l'Egypte (des scribes coptes et des bro-

canteurs juifs), ne pourraient que le rendre odieux et impraticable. Le mépris qu'on a pour eux depuis des siècles et la haine générale qu'on leur porte ne sont ignorés de personne, si ce n'est en France; mais Bonaparte et ses savans n'en étaient pas encore instruits; ils ne tardèrent pas cependant à l'apprendre; car il n'existe aucune autorité sur la terre qui pût obliger le peuple de cette contrée à avoir le moindre égard pour les ordonnances de cette assemblée ridicule « d'automates barbus : » (*a*) et le général pour qui le besoin d'argent devenait chaque jour plus pressant, se vit réduit à la nécessité d'assembler un divan plus respectable.

Depuis ce moment tout est doute et incertitude. Il paraît qu'une insurrection générale suivit la convocation de cette assemblée : mais ses causes immédiates et ses suites sont encore peu connues. Aucune lettre officielle n'est parvenue en Europe depuis cette époque, et le

(*a*) Voy. la lettre de Royer, première partie.

petit nombre de lettres particulières dont nous avons pu avoir communication, sont plus propres à exciter la curiosité qu'à la satisfaire. Il paraît que ce mouvement coûta la vie à quelques centaines, peut-être à quelques milliers d'hommes de chaque côté. Mais les Français ont-ils été vainqueurs, et faut-il qu'il éclate une seconde insurrection pour les exterminer, ou bien les Égyptiens ont-ils réussi à les tailler tous en pièces dans celle dont nous parlons, voilà ce qu'on ignore absolument dans la partie du monde que nous habitons : pour nous, nous sommes persuadés que « l'armée d'Orient » n'est plus qu'une ombre, et que dans le petit nombre de ceux qui reviendront en France après la reprise d'Alexandrie (évènement qui ne peut être éloigné), il ne s'en trouvera peut-être pas un seul qui ait eu part » à l'immortelle bataille des Pyramides, » ou « à la triomphante expédition sur les frontières de Syrie ».

« Mais », s'écrient les jacobins, « on a reçu en France des nouvelles récentes

de

de l'Égypte, qui nous annoncent que l'armée est dans un état plus florissant que jamais ». Il n'y a pas lieu d'en douter. Nous demandons seulement la permission de faire quelques remarques au sujet de ces pompeuses nouvelles.

Nous commençons par affirmer, comme une chose indubitable, qu'à l'exception des paquets qui se trouvaient à bord du Généreux, et qui ont pu parvenir en France par la voie d'Ancône, le directoire ni les habitans de la France n'ont pas reçu une seule dépêche, une seule lettre originale de l'armée d'Orient depuis la prise de Malthe. Les premières dépêches de Bonaparte et de Berthier furent prises par les Turcs et envoyées à Constantinople, où la Porte permit aux ambassadeurs des diverses puissances d'en prendre des copies; ceux qui connaissent la politique de l'une des cours du Nord, et qui savent que la France a un agent dévoué dans chacun de ses ministres, n'auront pas de peine à expliquer comment ces dépêches sont parvenues au directoire.

Les lettres particulières (c'est-à-dire des copies de ces lettres, car la plupart des originaux sont en Angleterre) auront passé en France par la même voie.

L'Empire absolu que nous avons acquis dans la Méditerranée, et l'anéantissement du pavillon français dans cette mer ont rendu presque impossible ce qui était déja très-difficile. Toutes les lettres interceptées sont remplies de plaintes sur la disette absolue de nouvelles. Celles qu'on envoie en Egypte et celles qu'on en fait partir sont prises, souvent à la vue des côtes, par nos croiseurs. Aussi les Français relégués dans cette contrée sont-ils si absolument séquestrés du reste du monde que, même dans leurs dernières lettres, ils paraissaient entièrement ignorer trois évènemens très-importans pour eux, la déclaration de guerre des Turcs, la révolte des Malthais et la reprise des hostilités en Italie.

Bonaparte lui-même, « ce maître tranquille et absolu de l'Egypte » (pour nous conformer au style en usage)

connaît si bien les obstacles presque insurmontables qui s'opposent à ses communications avec la France, qu'il a renoncé depuis long-tems à l'usage des moyens ordinaires pour les entretenir. Depuis sa défaite par Ibraim Bey, il a entièrement cessé d'écrire, et a eu recours à la presse. Ses papiers officiels de toute espèce sont imprimés en grand nombre; on en confie des exemplaires à des syriens qui voyagent, à des Juifs qui fréquentent les marchés d'Egypte, et on les paie pour porter secrétement ces imprimés à Seanderoon, Berut ou S^t. Jean d'Acre, dans l'espérance qu'il s'y trouvera quelque vaisseau neutre par le moyen du quel ils pourrout parvenir en France. Nous avons en ce moment plusieurs exemplaires des dernières dépêches du général que l'on découvrit à S^t. Jean d'Acre, cousues dans les habits d'un juif. D'autres ont été portées à Constantinople, et de là ont passé en France. Mais nous demanderons à nos lecteurs s'il peut y avoir une plus forte preuve de la situation déses-

pérée où se trouve Bonaparte que l'emploi d'un pareil expédient.

Nous ne mettrons pas au jour ces nouvelles lettres sans faire connaître notre opinion sur l'extrême importance de ce qui en fait le sujet, et sur l'utilité qu'on peut s'en promettre pour l'histoire politique de l'époque où nous sommes. Nous communiquerons d'autant plus volontiers nos réflexions au public sur ces deux points, que le but qu'on s'est proposé en faisant imprimer cette collection, inapperçu par quelques-uns, a été présenté par d'autres sous de fausses couleurs. Les gens peu instruits, ou qui ne prennent d'intérêt à rien, n'ont pas attaché une grande importance à cet ouvrage; ceux qui ressentaient un secret dépit en le voyant paraître, ont demandé avec affectation à quoi il pouvait servir? mais le jacobin prononcé, alarmé pour le crédit de la France, a eu recours à un expédient dont les Français-mêmes ne se sont pas avisés, et a révoqué en doute l'au-

thenticité de ces lettres (*a*). Nous pouvons, relativement à ces critiques, nous en rapporter au jugement de tous ceux qui sont capables de discerner l'impression et les caractères de la vérité, et, sans perdre de tems à leur répondre, nous occuper de l'objet dont nous avons parlé d'abord.

On avait tenté dans les siècles précédens une expédition sur les côtes d'Afrique, mais dirigée par des principes qui n'avaient rien de commun avec ce plan systématique de pillage et de proscription qui préside à celle que la France vient d'exécuter. Les maux sans nombre qui ont résulté des autres et de celle-ci sont leur trait de ressemblance le plus marqué. Combien serait plus profondément gravé dans nos esprits le souvenir du second voyage de Charles-Quint et de la déplorable catastrophe de Don-Sébastien, si l'armée du premier, dans une correspondance interceptée, eut dépeint sa consternation au milieu de

(*a*) Voy. le Morning Chronicle.

la tempête qui faillit à détruire la flotte entière et à priver les troupes de tout espoir de retour : et si la seconde eût exprimé quelle terreur, trop bien justifiée par l'évènement, lui imprimaient les implacables hostilités de Muley-moluch ! mais ces armées n'écrivaient point, ou leurs lettres n'étaient pas intercéptées par un ennemi vigilant. La providence réservait à une puissante nation, dans les siècles suivans, de permettre un commencement d'exécution à de sanguinaires projets, long-tems médités, de fermer les voies du retour aux hommes téméraires chargés de les exécuter, et non seulement de les priver soudain de toutes leurs espérances, mais encore de mettre sous les yeux de leurs contemporains et de la postérité les angoisses auxquelles sont livrés les auteurs de tant d'excès, et les aveux par lesquels ils se condamnent eux-mêmes.

A ne considérér cette correspondance que sous ce point de vue, il ne saurait y en avoir de plus intéressante pour le lecteur. Il ne doit pas avoir oublié com-

bien des recits uniformes et inanimés satisfaisaient peu sa curiosité au milieu d'évènemens si importans et si variés, auxquels ils faisaient perdre tout leur intérêt. Mais ici tout est plein de vie et de mouvement; non seulement les faits sont de la plus grande importance, mais encore les opinions diverses qui y sont relatives. Les auteurs de ces lettres communiquent sans déguisement leurs pensées, à leurs parens, à leurs amis, sur la déplorable situation où ils se trouvent. Leurs espérances, leurs craintes, leurs crédulités, leurs regrets, leur détresse, leur présomption s'offrent à la fois au coup-d'œil rapide et varié du lecteur qui saisit sans peine tout l'ensemble de leur situation, tout ce qui les touche, leurs vœux, leurs craintes, leur colère, je ne dirai pas leur plaisir, car il n'en est guère pour eux dans le pays où ils sont relégués.

Mais il est tems de passer à des considérations plus importantes, et de développer en quoi consiste la plus grande utilité de cette correspondance.

Il est sans exemple que l'histoire d'une aussi importante expédition ait paru non-seulement avec autant de promptitude et de vérité, mais encore en faisant naître des espérances si légitimes et si consolantes pour le repos et la sécurité futurs du genre humain. Que quelques-uns de ceux qui ont commandé ou suivi des armées aient écrit le détail de leurs opérations, nous ne l'ignorons pas. Mais la vanité, l'erreur ou l'intérêt qui les ont influencés, affaiblissent trop souvent les bases de la certitude historique, et moins les témoignages sont nombreux, plus les droits de la vérité courrent de risques. Cette observation, quoique vulgaire, nous sera d'un grand usage, lorsque les campagnes de Bonaparte en Italie, dont on nous menace depuis si long-tems, seront données au public PAR ORDRE du gouvernement.

Malheureusement aucune corrrespondance de cette armée n'a été interceptée, et nous n'aurons à opposer à une autorité si puissante que l'incrédulité des gens sensés toujours en garde

contre les mensonges auxquels les Français recourent si souvent pour justifier leurs cruautés et leurs rapines. Mais si, par la suite, l'histoire de l'expédition d'Égypte est publiée officiellement par les auteurs même d'un si beau projet, et si des savans sans pudeur et subjugués par la crainte, s'attachent, comme il est vraisemblable, à en pallier les crimes, et à en dissimuler les malheurs, les lettres que nous publions s'éleveront contre eux, et la perversité du plan primitif sera mise dans un aussi grand jour que ses funestes conséquences. La ruine est le terme des desseins conçus par le crime : chaque pas qui mène à leur exécution est marqué par les angoisses et par le malheur, jusqu'à l'instant où la soif du sang et du pillage reçoit enfin le châtiment terrible qu'elle a si justement mérité. — Ceci nous conduit aux conséquences les plus utiles pour l'intérêt général, qui puissent résulter non-seulement du défaut de l'expédition, mais encore des aveux faits par les aventuriers chargés de l'exécuter.

Nous sommes convaincus que si quelque chose peut préserver l'Égypte, par la suite, de la turbulence et de la rapacité des Français, ce sera cette collection de lettres que nous avons publiées; et si l'impossibilité de tirer aucune utilité réelle d'un pays convoité depuis si long-tems; si les imprécations d'une armée entière contre les auteurs de sa destruction, produisent l'effet qu'on en doit attendre, cette tentative contre les sables stériles et brûlans de l'Afrique, ne sera désormais suivie d'aucune autre.

Ceux qui liront ces lettres, sur-tout si la connaissance de l'histoire ne leur est pas étrangère, seront surpris de voir combien peu l'ont étudiée la plupart de ceux qui les ont écrites, et combien ils sont peu versés dans ce qui a rapport à l'antiquité. Mais c'est-là, en quelque sorte, un des caractères dictinctifs de la nation française dans ses excursions, soit pendant la paix, soit pendant la guerre On pourrait sourire si l'affectation mal-adroite d'un tel savoir,

n'avait pour effet que de rendre une lettre ou une conversation ridicule ; mais, lorsque le repos du genre humain est sacrifié à l'ambition effrénée d'un pouvoir exhorbitant qui charge un collège « de savans » de rendre ses prétentions plausibles et d'en faire l'apologie, on devient sérieux malgré soi. Qu'un capitaine, enchanté de sa nouvelle conquête, décrive à son correspondant surpris, « les pyramides appelées communément les aiguilles de Cléopâtre » ; qu'il prétende, après un mûr examen, corriger « une erreur vulgaire », et qu'il rende à Sévère une colonne attribuée mal-à-propos à Pompée ; je n'y vois pas le plus petit inconvénient. Monge qui, comme l'observe Bonaparte, « est un excellent juge en de telles matières », s'est bien assis sur des ruines qui sont incontestablement celles du palais d'Ulysse ; il a bien reconnu le coin de terre où était plantée la vigne du vieux Laërte. — Mais, ce n'est plus la même chose, si on prétend soumettre les clauses des traités au même esprit de subtilité, si

la paix ou la guerre doivent dépendre de la fixation précise (si toute fois il est possible d'y parvenir) des limites des Alpes Noriques (*a*), si on dépouille des propriétaires légitimes de la possession de leur territoire par des recherches critiques sur l'ancien lit du Rhin. Le fondement de ces prétentions est obscur; mais le but est bien clair, et une éternelle confusion doit en être le résultat. Jusqu'à ce qu'on s'accorde sur des points si dificiles à régler, la guerre achevera d'épuiser l'Europe, ou du moins ses peuples ne pourront se reposer que sur leurs armes en attendant les décisions d'un congrès interminable d'antiquaires. La paix publique se trouve subordonnée à des raisonnemens captieux qu'on applique à dessein à un grand nombre d'objets à la fois, au lieu de les discuter l'un après l'autre; rien

(*a*) Des raisons particulières et plus lucratives pour eux, les ont fait renoncer à cette prétention que d'abord ils voulaient faire valoir contre l'empereur. Ils ont un démêlé à-peu-près semblable avec la Prusse; Quand sera-t-il décidé?

de précis ne peut résulter de cette méthode, et c'est pour cela même qu'on lui donne la préférence. On effraie les négociateurs de son pouvoir pour faire decider à son gré les points litigieux, on marche à de nouvelles conquêtes les cartes de Cluvier à la main, et on prétend justifier des spoliations iniques par un systême de géographie qui depuis long-tems ne jouit plus d'aucun crédit.

Mais ne parlons plus de la rapacité de ces gens-là en Europe, et retournons à leur folie d'Égypte. Ils viennent d'y faire une découverte qui couronnera dignement celles dont ils sont déja redevables aux doctes veilles de l'*institut national*. Ils ont reconnu les traces du canal qui joignait autrefois la Mer Rouge avec la branche pélusiaque du Nil. « L'ancienne liberté dont jouissait le commerce, va enfin lui être rendue ». Il aura un libre accès dans les mers orientales, et les richesses de l'Inde appartiendront désormais aux nouveaux maîtres de Damiette. Quoi, tout de bon ! — Mais reprenons notre sérieux.

Si par hazard quelque personne timide avait été alarmée d'une annonce qui paraît menacer la prospérité de son pays, elle peut se tranquilliser, et regarder comme bien fondée l'assurance que nous lui donnons qu'à aucune époque le commerce de l'Orient n'a passé par le canal dont on prétend faire l'instrument de notre ruine. Qu'on ait anciennement conçu le projet de le creuser, cela est vrai; qu'on ait même commencé l'exécution de ce dessein, nous ne prétendons pas le contester. Alexandrie ne jouissait pas sans partage des bénéfices du commerce de l'Inde; quelques villes de la côte de Syrie le faisaient concurremment avec elle, depuis une époque très-reculée. Il paraît que le second des Ptolemées voulut faire pencher entièrement la balance en faveur d'Alexandrie, en procurant à cette ville l'avantage de transporter uniquement par eau les marchandises dont elle serait l'entrepôt, tandis que les négocians de Syrie ne pouvaient éviter, à celles qu'ils faisaient venir, un trajet d'une certaine étendue par terre.

L'Egypte réussit à s'approprier le commerce de sa rivale ; mais ce ne fut pas par le moyen du prétendu canal de Suez qui ne fut jamais achevé, ou qui, du moins, ne tarda pas à être abandonné, parce qu'il ne remplissait pas le but qu'on s'était proposé. La navigation par cette voie se trouva trop dangereuse ou trop longue ; et loin qu'elle ait été préférée pendant le cours de plusieurs siècles, celui même qui avait entreprit de lui assurer la préférence y renonça. En quel autre lieu plus convenable construisit-on un port pour le commerce de l'Inde, c'est ce que nous n'entreprendrons pas de déterminer. Il nous suffit d'avoir prouvé que l'idée dont on nous entretient est une chimère. Si Le Père et ses ingénieurs veulent consulter Strabon, ou, comme il n'y a guère d'apparence qu'ils poussent leurs recherches jusques-là, s'ils veulent lire l'ouvrage d'un de leurs compatriotes qui leur serait plus utile que celui de Savary, ils trouveront dans Ameilhon (a) l'un de

(*a*) Sur le commerce des Egyptiens. Le lecteur trou-

leurs *vieux* académiciens des détails sur l'inutile canal dont ils prétendent rétablir l'usage, et sur la nécessité où l'on se trouva d'assigner au commerce une autre direction, et de lui fixer pour entrepôt un lieu plus éloigné du Nil que le Caire ne l'est de Suez. Mais pour l'exécution d'un tel projet, il faudrait jouir en Egypte d'une autorité mieux affermie que celle des maîtres précaires qui lui font la loi en ce moment.

Nous ne dirons rien de plus par rapport à leur politique. Il est un autre point qu'il eût été satisfaisant pour nous de pouvoir passer sous silence. Nous avons observé bien des fois et avec douleur que les principes français n'ont pas moins de tendance à pervertir toute

vera dans la première partie un étalage de connaissances historiques puisées dans des sources dont l'autorité n'est pas bien authentique, et des amplifications de rhéteurs que le bon goût ne saurait approuver. Les recherches relatives à l'antiquité, écrites par des auteurs français, sont rarement exemptes de ces deux défauts : Mais la deuxième partie est avec raison très-estimée ; et M. Le Père s'instruirait beaucoup en la lisant.

morale

morale qu'à bouleverser tous les gouvernemens. Les lettres d'Egypte seront la preuve de cette triste vérité, et présentent à l'œil de l'observateur des circonstances qu'il chercherait vainement ailleurs, et dont son esprit sera révolté. Ces écarts d'une licence secrète que ceux qui se les permettent ont coutume de couvrir d'un voile, cette dépravation qui jusqu'à présent avait craint l'indignation de la vertu, la correspondance cynique que nous avons parcourue les expose au grand jour sans pudeur et sans retenue. Bien plus, ceux à qui nous sommes liés par les liens les plus sacrés, ceux dont l'âge et l'autorité sont par-tout l'objet d'un respect sans bornes, DES PÈRES ET MÈRES sont pris ici par leurs enfans pour confidens de leurs vices.

. . . . Grande nefas, et morte piandum!

Nous publions à la suite de ces lettres l'adresse du patriarche de Constantinople aux habitans grecs des îles de Corfou, Zante, Céphalonie, Ithaque, etc.;

et nous pensons qu'on la lira avec intérêt. L'ami de la religion et du bon ordre en reconnaîtra les principes dans cet écrit, et ceux à qui la langue grecque est familière seront bien aises de voir comment la parlent les descendans actuels de Thucydide et de Xénophon.

Mais ce n'est pas sous ce point de vue, quoique important, que nous desirons faire considérer sur-tout cette lettre pastorale. Nous voulons la mettre en parallèle avec les écrits des *savans* qui ont accompagné, en Orient, le héros d'Italie. Nous avons aussi de ces derniers une adresse en grec (*a*), imprimée

(*a*) Nous ne mettons pas sous les yeux du lecteur, quoique nous eussions dû le faire, peut-être, les réglemens sanguinaires émanés du moderne Dracon, que quelques fourbes appellent, d'un ton sentimental, « l'espérance et la consolation de l'humanité souffrante ». Les 5e. et 6e. articles de l'adresse dont il s'agit, n'ont rien d'égal dans les annales de la barbarie, et doivent couvrir d'un opprobre éternel le général féroce qui a été capable de les dicter.

Quelles que puissent être les suites ultérieures de la victoire du lord Nelson, ses conséquences immédiates

à la suite de la première partie de ces lettres; on y voit avec qu'elle ardeur ils s'empressent à seconder les vues du général en chef. A peine arrivés à Malthe, ils signalent leur zèle par cette production. Elle a été admirée des politiques de Paris, ce qui n'est pas surprenant; mais elle n'a presque pas produit d'autre effet; car, pour les Grecs, ils n'ont pas eu de peine à juger que ceux qui la leur adressaient ne savaient guères de qu'elle manière il était convenable de leur parler. J'engage le lecteur, après avoir parcouru la lettre du patriarche, à jetter les yeux sur celles que quelques Grecs écrivirent à la dernière impératrice de Russie, et qui se trouvent dans la description de l'empire ottoman par

ne peuvent être qu'infiniment utiles aux Grecs qui étaient condamnés à la mort *en masse*, pour une action qui mérite à peine le nom d'offense. Cette victoire ne leur laisse plus rien à craindre d'un homme qui se glorifie d'être le fléau de l'humanité, et dont les ordonnances, ornées des mots *liberté*, *égalité*, n'offrent, dans une grande partie de leur texte sanguinaire, qu'injustice, assassinat et proscription.

Eton. Elles ne sont pas difficiles à entendre. Il y a quelques abréviations avec lesquelles on est bientôt familiarisé ; les tems futur et potentiel y sont employés de préférence, et les verbes réciproques y sont trop chargés d'auxiliaires ; mais on peut surmonter ces difficultés sans beaucoup de peine, et le reste est fort aisé. Mais *les savans* qui s'imaginent que les Grecs modernes sont à la plus grande distance possible des anciens, semblent avoir affecté la rudesse du style, ont multiplié les barbarismes, aimant mieux paraître grossiers que de n'être pas fidèles. Ce n'est pas là l'opinion des habitans de l'archipel, ni du patriarche de Constantinople. Ce dernier s'adresse à ceux-mêmes pour qui étaient destinés les réglemens français, mais avec un style si différent, que les conséquences qui naissent de la comparaison se présentent facilement à l'esprit.

Enfin, les Grecs eux-mêmes, à moins qu'une ignorance étrangère n'y mette obstacle, se rapprochent, autant qu'ils

le peuvent, du goût et de la manière de leurs ancêtres, et dans les écrits destinés à devenir publics, ils évitent soigneusement les tournures et les expressions vicieuses qui sont en usage dans la conversation ou dans les écritures de commerce. *Les savans* suivent une méthode opposée; ils « jettent la confusion dans la confusion même: » le résultat de leurs efforts est qu'ils n'ont rien de commun avec personne. L'institut les complimentera, mais ils seraient fouettés à Samos.

TABLE

DES MATIERES.

FAUTES A CORRIGER.

Page 136, en note, dernière ligne, vain, *lisez* vaines.

Page 142, N°. XXIV, *lisez* N°. XXIII.

Page 146, ligne 10, fidèle, *lisez* infidèle.

COPIES

COPIES
DE
LETTRES ORIGINALES.
IIe. PARTIE.

No. I.

Alexandrie, le 19 messidor an 6.

SHECHY, *capitaine-adjudant à l'état-major du général* BONAPARTE, *au citoyen* LE MAIRE, *à Paris.*

Je voulais vous écrire, mon cher Le Maire, une longue lettre : lisez l'incluse (1), elle vous apprendra où nous en sommes pour le moment. Dites bien des choses de ma part à madame Dumuy, et que j'aurai soin de lui faire passer une lettre bien détaillée du Caire, où j'espère pouvoir bientôt arri-

(1) Voyez la lettre suivante.

ver avec le général Bonaparte. Dumuy (1) est ici; il reste à Alexandrie pour y organiser divers corps, traiter avec les Arabes Bédouins, dont vous avez ci-bas quelques notices, et entretenir la correspondance avec la métropole.

Nous faisons, mon cher Le Maire, un métier bien fatiguant. Il n'y a rien de comparable dans cette guerre avec celle de l'Europe. Nous nous estimons très-heureux si nous pouvons avoir de l'eau et du biscuit. Nous allons faire une marche de cinq jours à travers le désert. Cachetez la lettre au citoyen Doulcet. Remettez, je vous prie, la note ci-jointe à mon oncle. J'ai écrit une lettre bien longue à madame Dumuy de Malthe. Je vous ai aussi prévenu de l'envoi qui a été fait de mon affaire d'avancement au ministre de la guerre par Berthier. Voyez Tallien et Bruix; dites-leur bien des choses de ma part. Engagez-les à faire terminer un objet si facile à arranger. Voyez vous-même ce qu'il est possible de faire. Donnez-moi

(1) Ce personnage paraît être le même que celui dont parle le général Menou (1re. partie). Son nom, à la vérité, est écrit d'une manière différente dans ces deux lettres; mais on remarque beaucoup d'inexactitude dans l'orthographe des noms propres dans tout le cours de cette correspondance.

beaucoup de nouvelles, et recevez l'assurance de mon amitié.

MAR. SHECHY.

Note. Les Arabes Bédouins se levent chaque jour de très-bonne heure, se mettent à genoux et baisent la terre deux fois en regardant le ciel. Au lever du soleil et à l'apparition de la lune, ils font la même céremonie trois fois de suite, en tournant les regards vers cette planète. Ils sont commandés par des chefs qu'ils respectent, ils les saluent toutes les fois qu'ils passent devant eux, font la plus grande attention à tout ce qu'ils leur disent, et remplissent exactement leurs ordres.

Ils sont habillés d'une toile blanche de laine qui s'attache à leurs cous, et dont ils jettent les pans sur leurs épaules. Leurs bras sont nus. Ils ont une espèce de pantalon large qui s'attache aux genoux. La jambe est nue, et ils n'ont qu'une sandale de cuire jaune aux pieds.

Les femmes sont habillées à peu près comme les hommes. Elles portent leurs enfans sur le dos. Elles sont considérées de leurs maris ; elles ne mangent pas avec eux. Comme les Scythes, ils s'établissent dans des camps qu'ils transportent à volonté et

selon les circonstances. Ils emportent avec eux toutes leurs familles, qu'ils mettent sur des chameaux, dont ils ont un bien plus grand nombre que de chevaux. Les femmes et les enfans montent sur le dos d'un chameau, où se trouve une espèce de cabanne circulaire, dans laquelle elles sont très-commodément couchées ensemble avec leurs enfans.

Ils se voient souvent et sont très-familiers et complaisans entre eux. Les personnes d'une famille ne mangent jamais chez une autre. Ils font des échanges de marchandises ou autres objets d'utilité générale, sans avoir besoin d'argent. Tout ce qui est pris appartient au preneur; l'homme même, fait prisonnier, peut être vendu par celui qui s'en est rendu maître, sans que d'autres puissent avoir rien à y prétendre. Ils ont cependant (1) pour habitude générale, de ne faire que dévaliser sans tuer, à moins qu'on ne leur résiste.

Leur manière de vivre est très-dure. Ils vivent d'un pain très-noir, cuit sur le crotin

(1) *Cependant* : ce mot aura échappé à l'auteur de la lettre par inadvertence ; car il n'aurait pas dû trouver étrange que des gens qui peuvent vendre leurs prisonniers, aiment mieux s'en défaire ainsi d'une manière avantageuse à leurs intérêts, plutôt que de les tuer.

de leurs chameaux. Leur eau, contenue pendant long-tems dans des sacs de peau de bouc, exposés toujours au soleil, est très-puante. Ils trempent leur pain dans une espèce d'huile qui a une très-mauvaise odeur; ils la recueillent au milieu des sables du désert, dans des sources qui ne sont connues que d'eux seuls, et qu'on ne trouve qu'à une distance de vingt lieues l'une de l'autre (1).

(1) Il n'est pas nécessaire d'avertir le lecteur qu'il doit être en garde contre les détails que les auteurs de cette correspondance prétendent leur avoir été communiqués par des Arabes, des Coptes, etc. Nous ajoutons foi à ce qu'ils ont pu savoir par le témoignage de leurs sens; quant au surplus, on doit suspendre son jugement. Ce que les prisonniers ont vu, nous ne faisons pas difficulté de le croire; mais lorsque, d'après des conversations dont ils n'ont certainement pas compris un seul mot, ils nous font un rapport merveilleux de ces sources d'huile que l'on trouve dans le désert, et que l'on a cachées jusqu'ici à tout le monde excepté aux Français, on sent bien le degré de confiance que méritent de pareilles anecdotes. Nous savons qu'il y a quelques étangs ou lacs d'une étendue peu considérable, sur la surface desquels on voit flotter des substances grasses ou bitumineuses; mais pour le fait dont il s'agit ici, on n'a jamais oui-dire rien de pareil.

La peinture que l'on trouve ici de la vie domestique des Arabes, quoique trop concise et dépourvue d'art, ne l'est pas d'intérêt. Les simples expressions de leur pieuse dépendance,

Chaque famille habite seule une même tente; elle est commandée par un chef, c est lui qui fait la guerre. Les chevaux dont ils se servent uniquement dans toutes leurs expéditions, sont tous de la plus grande agilité ; tous sont sauvages, et franchissent les montagnes les plus escarpées avec la même rapidité qu'ils courrent dans la plaine; ils ne sont jamais ferrés.

Ce sont des officiers faits prisonniers chez les Bédouins, qui m'ont donné les détails ci-dessus. Je les ai recueillis au moment où

leur attachement respectueux pour leurs chefs héréditaires, la familiarité affectueuse qui caractérise leurs liaisons réciproques, ne peuvent manquer de les rendre intéressans aux yeux du lecteur, et de les élever dans son esprit beaucoup au-dessus de cette horde d'athées turbulens et insociables qui, sous les ordres d'un corse digne émule d'Attila, ont traversé mille lieues de mer pour mettre à exécution le projet barbare de les exterminer.

Quand on considère quelle est l'indigence où ce peuple est réduit, qu'il ne vit que de pain noir, qu'il n'a que de mauvaise eau pour étancher sa soif, qu'il se sert d'huile rance, qu'il habite des sables brûlans et des déserts immenses, on croirait qu'au moins il aurait dû être à l'abri de la barbarie et de la rapacité des Français; mais cette nation a la fièvre du tigre, elle se précipite avec une aveugle furie par-tout où elle espère calmer la soif du sang qui la brûle, en saisissant et déchirant les malheureuses victimes qu'elle peut atteindre.

les chefs arabes étaient chez Bonaparte pour traiter avec lui.

Je n'ai pas assez de papier pour faire des enveloppes. Faites celle du citoyen Doulcet.

N°. II.

Alexandrie, le 19 messidor. (1)

SHECHY, *capitaine-adjudant à l'état-major du général* BONAPARTE, *au citoyen* DOULCET (2), *rue St. Fiacre, près celle du Sentier, à Paris.*

JE profite du seul instant que j'ai pu avoir depuis la prise de cette ville, pour remplir l'engagement que j'ai contracté avec vous.

(1) Cette lettre et la précédente paraissent avoir été écrites deux à trois jours avant celui qu'indique la date ; méprise à laquelle trop de hâte aura donné lieu, et qui n'est que d'une très-légère importance.

(2) Nous ne savons rien autre chose de Shechi, que ce que ses lettres nous en apprennent. Son correspondant, Doulcet de Pontécoulant, était autrefois officier dans les Gardes-du-Corps. Il suivit l'exemple qui lui fut donné par tant d'autres, abandonna un maître plein de bienfaisance et de bonté, et fut un des promoteurs actifs de cette révolution qui a conduit le monarque français à l'échaffaud.

Il est vraisemblable qu'il s'est repenti, quoique trop tard, de la conduite qu'il a tenue d'abord, car on trouve son nom dans la liste des proscrits du 18 fructidor. Cependant les

Notre voyage de Toulon à Malthe n'a été accompagné d'aucun évènement bien intéressant. Vous connaissez déja toutes les particularités de la prise de cette île importante. Nous avons mis à la voile le 30 prairial au soir, et par un vent du nord-ouest qui règne continuellement dans ces parages durant la saison actuelle, nous avons poussé dans douze jours devant Alexandrie.

Le 13 au soir, après avoir donné tous les ordres nécessaires pour effectuer le débarquement dans la nuit, le général en chef s'est embarqué à bord d'une galère de Malthe, à l'effet de pouvoir approcher plus près de la côte ; malgré les conseils *prudens* (1) des marins qui prétendaient un débarque-

triumvirs, par égard sans doute pour ses anciens services, poussèrent la condescendance jusqu'à lui permettre de se retirer en Suisse. Il est maintenant de retour en France : à quelles conditions aura-t-il obtenu la liberté d'y revenir ? c'est ce que nous ignorons. Peut-être lui aura-t-il fallu abjurer le repentir dont il avait donné des marques, et déclarer qu'il était prêt à recommencer de plus belle. Dans la convention, il était regardé comme un modéré.

(1) Shechi se sert de cette épithète par dérision, mais il a tort. Un assez grand nombre de troupes s'est noyé en voulant effectuer ce débarquement si mal concerté, et le général lui-même a couru les plus grands risques. Mais la crainte de voir

ment impossible, à cause de la violence des vents, et des rescifs qui remplissent la

paraître la flotte anglaise l'emporta sur toute autre considération.

« Il en redoutait la vue plus que celle de l'enfer. »

Et s'il s'est éloigné de Malthe avec une précipitation et une imprévoyance si préjudiciables à sa réputation comme général, sans garnir un poste si important d'une quantité suffisante de troupes et de munitions, et sans embarquer à bord de son escadre assez d'eau pour pourvoir à ses besoins malgré les remontrances de l'amiral Brueys, c'est qu'il craignait d'être atteint par Nelson. Aussi rien ne fut capable de le retenir à bord, lorsqu'il vit qu'en bravant un danger de quelques heures, il pourrait gagner le rivage, favorisé par les ombres de la nuit.

Qu'on nous permette d'ajouter encore quelques mots sur le même sujet.

Le *Morning-Chronicle*, avec un mépris pour la décence et la vérité digne de la cause qu'il soutient, après avoir insinué que cette correspondance est controuvée, ne sachant pas sans doute que ses amis du dehors conviennent qu'elle est authentique, dit, avec un sourire amer, qu'il faut la déposer dans le muséum britannique avec le corps de Bonaparte, afin que les Anglais qui n'ont osé l'envisager vivant, fixent au moins leurs yeux sur lui aprés sa mort. Est-ce là ce qu'il a vu dans le *récit authentique* du capitaine Berry qui nous représente, avec des expressions remarquables par leur énergique simplicité, le brave Nelson à la tête d'une flotte inférieure en nombre, poursuivant ce redoutable héros avec une

baie de Marabout, le général Bonaparte a poursuivi son projet de descente, et l'a fait effectuer dans ce point même. Marabout est à trois lieues d'Alexandrie ; j'étais du nombre des officiers d'état-major qui l'ont accompagné.

Descendus sur la plage nous avons rencontré les généraux Menou, Kleber, Bon, et Regnier : celui-ci avait très-peu de monde de débarqué (1) ; il a reçu ordre de garder le point de débarquement ; les autres sont partis sur trois colonnes pour marcher sur Alexandrie.

vivacité qui n'a pu être surpassée que par celle avec laquelle Bonaparte fuyait devant lui ?

Mais la rage dénaturée qui pousse le *Morning-Chronicle* à vouloir sacrifier l'honneur de son pays à la France est trop bien connue pour que je m'arrête sur ce sujet. Également insensible à la censure et à la honte, poursuivi par un mépris et une haine universels, il multiplie chaque jour le nombre de ses impostures avec une audace toujours croissante. Ceux qui ont lu la 1re. partie de cette collection (voyez introduction), ne peuvent avoir oublié avec quelle bassesse il calomnie les motifs qui l'ont fait publier, et comment, sous le faux prétexte de s'élever contre un scandale qui n'existe pas, il se permet, à lui-même, la licence la plus révoltante.

(1) Chacune de ces divisions était composée de 5 à 7,000 hommes ; il est facile, d'après cela, d'évaluer la force de l'armée qui attaqua Alexandrie. Boyer (voyez part. 1re.),

Le général en chef et son état-major, après avoir dormi pendant deux heures sur le sable, se sont éveillés pour se mettre à la tête des divisions. Celle Kleber occupait le centre, et se dirigeait droit sur la colonne de Pompée. Celle Menou était placée à la gauche de celle-ci, et longeait la mer. Celle Bon était à la droite de Kleber, et marchait sur la porte de Rosette. Nous nous sommes mis à la tête de la division Kleber.

Nous apperçumes à la pointe du jour quelques cavaliers qui s'avançaient sur nous, et qui, voyant que nous n'avions point de cavalerie, sont venus nous tirer des coups de carabine jusqu'à la portée du pistolet; mais nos tirailleurs s'étant avancés rapidement au milieu des collines qui bordaient nos flancs, les ont forcés à s'éloigner. Nous continuâmes notre marche, toujours à pied, jusqu'à près de trois quarts de lieue de la ville : à quelques pas de là, nous trouvâmes une mosquée où était placée une citerne; nous bumes avec délice d'une eau douce, que les fatigues de la marche (1) nous ont fait trouver des plus agréables.

la porte à 25,000 hommes, et si l'on y comprend les volontaires assez nombreux qui suivaient l'armée, il paraît que ce calcul s'écarte bien peu de la vérité.

(1) Cette marche si fatigante n'avait pas été de beaucoup

Arrivés à la colonne de Pompée, nous y fîmes encore une petite halte. Nos tirailleurs s'étaient cependant avancés très-près des murs, et faisaient le coup de fusil avec les Alexandrins qui les bordaient de toutes parts. Le général en chef m'envoya sous les murs de la place reconnaître leur situation; j'approchai seul jusqu'à la portée de pistolet; à peine commençais-je à considérer les forts avec une lorgnette, que j'entendis subitement les cris de plusieurs femmes et enfans qui paraissaient sur les remparts. Aussitôt je fus accueilli par une fusillade des plus vives : un volontaire, placé à trente ou quarante pas derrière moi, tomba, blessé à l'épaule gauche.

Ayant rempli la mission qui me fut confiée par la général, je revins trouver quelques volontaires éparpillés dans la plaine; et après avoir retiré le volontaire blessé par le feu de l'ennemi, je le conduisis avec eux à la colonne de Pompée, où était réuni tout l'état-major.

Le général ordonne de battre la charge,

plus d'une lieue. Le but de cette remarque est de donner une idée de ce prétendu paradis terrestre où, pour me servir des expressions de Falstaff, on ne saurait faire quatre pas sans être hors d'haleine.

et d'attaquer sur tous les points. Nos troupes volent aux remparts, et les franchissent dans un instant (1), malgré une grêle de

(1) Il n'y a assurément rien de merveilleux dans un tel exploit. Nous savons, par des personnes qui connaissent bien ces fameuses murailles, que celles qui environnent plusieurs de nos parcs, ont un aspect beaucoup plus redoutable. Le plus grand danger que coururent les assaillans dans cette terrible escalade, était de faire crouler sur eux ces vieux murs. Et en effet, le général Menou et plusieurs autres furent blessés par des pierres qui s'en détachèrent sous leurs mains, tandis qu'ils cherchaient à s'en faire un point d'appui pour monter.

Si les suites d'un tel évènement étaient moins sérieuses, nous aurions pu sourire à la forfanterie des dispositions militaires du général Bonaparte pour s'emparer de cette place sans défense. « Elle se serait assurément rendue sur une simple sommation », dit Boyer (voyez part. 1re.). Je n'en doute nullement; mais aussi combien peu d'éclat aurait eu une telle conquête dans les feuilles du Morning-Chronicle et du Moniteur! et combien elle paraît plus glorieuse après une reconnaissance à la portée du pistolet, après la générale battue, après une escalade, etc., etc., etc.! Exploits incomparables et dignes, d'après ces deux gazettes, d'une éternelle renommée! Je l'accorde pour un instant; mais je doute que beaucoup de mes lecteurs en soient assez éblouis pour ne pas regarder comme inexcusable le massacre des habitans sans défense d'une ville prise avec tant de facilité. On peut pardonner quelque chose à la colère, au moment d'un succès ob-

balles et de pierres qui n'ont pas laissé de nous tuer et blesser du monde. Le général monte rapidement sur une butte assez élevée qui commande et la ville et le port à l'effet d'observer l'attaque. Les généraux Kleber et Menou furent blessés, l'un à la tête, l'autre n'a eu que des contusions. Ces blessures ne sont point mortelles.

Un des forts ayant été pris d'assaut, le général m'envoya chercher les prisonniers à l'effet d'en tirer quelques renseignemens. A mon arrivée, il me renvoya dans la ville, pour y faire battre la générale, et ordonner aux troupes qui y étaient entrées, et qui faisaient le coup de fusil avec les habitans, d'en sortir, et de se mettre en bataille sous la butte où il était placé.

Entré dans la ville, et voyant la conduite désespérée des Alexandrins, qui ne cessaient de nous assaillir du haut de leurs toits et de leurs fenêtres de coups de pierres et de fusils, je me vis dans la nécessité de mettre vingt hommes de chaque côté des

tenu après une résistance longue et meurtrière. Mais M. Wakefield, lui-même nous excusera si nous ne pouvons avoir aucune indulgence pour un homme, ou plutôt pour un monstre qui prend une place ouverte (car telle était Alexandrie), au même moment qu'il l'investit, et qui fait massacrer les hommes, les femmes et les enfans jusques dans les mosquées.

rues que je traversais, pour empêcher les mesures hostiles. Malgré cela, les coups de pierres ne laissèrent pas de me blesser quelques volontaires.

J'arrivai devant un petit fort gardé par une trentaine de turcs : ils me tirèrent quelques coups de fusil; mais, voyant grossir la troupe, ils firent semblant de capituler en posant leurs fusils à terre, et en poussant des cris effroyables.

Comme le général m'avait ordonné de n'attaquer aucun des forts, mais seulement de donner les ordres de faire bloquer tous ceux que je rencontrerais par les troupes des diverses divisions, je jugeai à-propos d'accepter cette capitulation; mais au moment où j'empêchais nos troupes de tirer sur le fort, un coup de fusil tiré d'une maison voisine tua un grenadier placé à mon côté. Il tomba sur mes genoux sans exprimer une seule parole, et manqua de m'entraîner dans sa chûte. Ne connaissant pas exactement la maison d'où était parti le coup, et ayant devant moi un fort dont je n'étais pas encore tout-à-fait maître, je me vis dans la nécessité de continuer ma route sans venger la mort du brave grenadier (1).

(1) Cela est déplorable ; mais ne perds pas cœur, citoyen,

Bientôt je me vis devant le principal fort de la ville; il était déja bloqué par la division Menou, et bientôt après le capitaine du bâtiment de guerre turc, envoyé par le général en chef, fit mettre ce fort en notre pouvoir, et successivement tous ceux qui se trouvaient dans la ville.

Nous avons eu beaucoup de monde tant tués que blessés, et dans l'attaque, et par les Arabes Bédouins, que nous avions vus à cheval dès notre débarquement. Ils sont venus sur nos derrières, et ont tué ou pris grand nombre de traineurs. Ces Arabes ressemblent aux anciens Scythes. Le monde est leur patrie; ils vivent de rapines (1), etc.

. . . .

Bonaparte entrera dans la ville dès que son armée en sera pleinement maîtresse, et alors vous aurez tous entière liberté de tirer vengeance non-seulement de l'homme qui a tué le grenadier qui était prêt à le tuer lui-même, mais encore de sa femme et de ses enfans qui imploreront en vain la miséricorde du ciel et de la terre.

(1) Suivent quelques détails sur les Arabes; mais comme ils ne sont qu'une répétition de ceux qu'on a déja lus dans la lettre précédente, nous les avons omis. Le pauvre Shechy est un historien bien peu clairvoyant; au lieu de comparer ce peuple aux anciens Scythes qu'il ne connaît point, et qui n'ont presque rien de commun avec les Arabes, il est étonnant qu'il n'ait pas apperçu combien ils ressemblent à un autre peuple

Ces Bédouins sont divisés en diverses tribus, qui se font souvent la guerre entre eux: ils sont très-redoutables, ils ne se mêlent jamais avec les autres peuples, et ne veulent jamais rétracter leurs habitudes ni leur manière de vivre; — voilà la cause essentielle de leur force.

La proclamation du général Bonaparte, dont vous verrez sans doute des exemplaires, leur ayant été communiquée, ils ont de suite demandé à être nos amis, même à faire la guerre avec nous contre les Mameloucks, les oppresseurs du pays. Ils ont ramené au général une trentaine de prisonniers qu'ils avaient faits. Avant d'avoir connaissance de la proclamation, ils ont traité ces malheureux avec la plus grande dureté. Leurs femmes leur ont fait sur-tout éprouver les plus cuisans tourmens; les enfans même à la mamelle se sont amusés à leur arracher les cheveux, et à leur déchirer le visage avec leurs ongles; et ils étaient obligés de supporter ce traitement avec patience, dans la crainte d'être encore plus maltraités par

que l'auteur doit bien connaître. S'il avait dit: « Ces Arabes ressemblent aux Français modernes, le monde est leur pays, ils vivent de rapine, etc. »; peu de gens, sans doute, lui auraient contesté la justesse de sa comparaison.

les Arabes eux-mêmes. Mais dès que la proclamation leur est parvenue, ils traitaient les Français avec douceur.

J'ai dérobé quelques instans à mon devoir pour vous donner ces détails. Nous sommes si occupés que nous n'avons pas même le tems de nous livrer au sommeil ou de prendre un morceau d'un méchant repas. Vous ne pouvez pas concevoir la situation où nous nous trouvons en ce moment; elle est encore préférable à celle que nous allons éprouver dans deux ou trois jours au milieu du désert. Nous devons nous mettre en marche le 18 ou le 19.

Je dois à l'intelligence de mon domestique d'avoir un chameau que j'ai déja fait munir de deux sacs de peau de bouc pour porter de l'eau et du vinaigre; heureux si je puis en avoir assez pour la route! Ce chameau portera une partie de mes effets, de ceux de quelqu'uns de mes camarades, et des provisions pour cinq jours, qui ne consistent qu'en biscuit dur que nous avons été obligés de retirer des vaisseaux.

La division Désaix marche; celle de Regnier doit la suivre; celle de Kleber partira le 18 au matin, et celle Menou le 18 au soir. Bientôt nous verrons le dénouement de ces projets. Pour le moment, le Caire est le but

vers lequel nous tendons; les Mamelouks battus, j'ignore si l'on portera ses vues plus loin.

Je dors en vous écrivant. Je suis excédé de fatigue. Dès que j'aurai quelques instans de tranquillité, j'aurai l'honneur de vous donner des détails plus satisfaisans et plus étendus.

Je vous prie de présenter mes respects à madame Dumuy. Donnez-moi, je vous prie, quelques nouvelles. Vous ne pouvez pas vous faire une idée des fatigues que nous éprouvons; si nous revenons de cette expédition, nous mériterons bien le paradis; à bord des bâtimens, nous regrettions la France; en Egypte, je crois que nous regretterons les vaisseaux! Malgré toutes les contrariétés que nous éprouvons, le succès couronnera nos entreprises; les contrariétés elles-mêmes sont pour nous un présage certain de la victoire (1).

On me presse tant pour les dispositions de l'armée, que je n'ai pas le tems de m'entretenir plus long-tems avec vous. Le neveu de Lanne, qui est ici, vous dit mille choses.

MAR. SHECHY.

(1) Regarder les obstacles qui s'opposent au succès comme des augures qui le garantissent, est une sorte de présomption particulière aux Français.

N°. III.

Grand-Caire, 8 thermidor, an 6.

CRIANT (1) la faim, la soif et la chaleur, nous sommes arrivés, après avoir battu les Mamelouks, au Grand-Caire. J'ai entendu, mon cher papa, de très-près les boulets et les balles, mais elles ne m'ont heureusement pas touché. J'ai regretté bien souvent de n'être pas venu à Paris, et je me suis cru quatre ou cinq fois dans l'impossibilité d'y retourner jamais. Enfin nous sommes ici

(1) Cette lettre n'est point signée, et l'enveloppe en est perdue. Celui qui l'a écrite se montre par son ignorance, son impiété et par le ton licencieux qui y règne, un digne disciple de la nouvelle école. Les habitués d'un mauvais lieu, inaccessibles à la honte et familiarisés avec les excès de la plus vile crapule, ne se feraient pas, l'un à l'autre, des aveux aussi révoltans que les récits dont celui-ci entretient son père.

Il est presque superflu d'observer que les choses de cette nature ont été soigneusement supprimées d'un bout à l'autre de cette correspondance. Au moyen de cette précaution, la lettre même à l'occasion de laquelle nous avons fait ces réflexions, peut être lue avec utilité. Elle contient quelques traits sur les Mamelouks qui prouvent la sagacité de l'auteur et qui paraissent avoir échappé à l'œil de ses commandans.

un peu plus tranquilles, et notre position est un peu améliorée.

Il vous serait difficile de vous figurer, mon cher papa, le pays, les habitans, les mœurs que nous avons trouvés ici. Je suis persuadé que la relation, à laquelle je travaille dans ce moment, vous intéressera et vous divertira.

Il paraît que, d'après ce que l'on m'a dit, l'armée ne restera pas toute ici. Une partie doit descendre dans la Basse-Egypte jusqu'à Damiette, une autre ira à l'isthme de Suez, et une troisième division suivra le cours du Nil, en le remontant jusqu'à Thèbes. Telle est la distribution que l'on fait dans ce moment de nos forces. Je ne vous la garantis pas, et il me paraît qu'il y aurait quelque inconvénient à suivre une telle marche.

Les Mamelouks, quoique battus, peuvent se réunir. Leur manière de faire la guerre autorise à croire que le pays sur lequel nous sommes déja passé, et dont nous les avons chassés, ne doit pas être regardé comme pris, puisque rien ne les empêche de revenir sur leurs pas. Dans un pays où l'ennemi n'attache aucune importance à conserver une position, il est difficile de le décider à abandonner le terrein. Ce qui

assurait nos conquêtes en Italie, c'est que l'Autrichien ne voulait pas passer outre du moment qu'il savait devoir rencontrer sur son passage une forteresse occupée par les Français. Les Mamelouks nous attaquent à cinquante pas, fuient et reviennent le lendemain nous attaquer, presque dans la même position dont nous les avions chassés.

Ils s'occupent dans ce moment, à ce qu'il paraît, à réunir des forces considérables; mais rien ne peut nous intimider. Au reste, il faut rendre justice à leur peu de mérite et de talent. Si j'eusse commandé leurs troupes, qui d'ailleurs sont très-braves, les Français ne seraient pas arrivés si tranquillement au Caire. Aucune tactique ni aucun élément de l'art de la guerre ne les conduit. Ce sont des hommes bien montés à cheval et bien armés, qui viennent se faire massacrer. Le plus grand éloge que l'on puisse faire de notre expédition, c'est de dire que les Français ont marché pendant près de quinze jours sans presque boire ni manger. Je crois que nous sommes de ces diables qui faisaient remuer les yeux aux Madones de Rome (1);

(1) L'écrivain fait allusion aux insurrections excitées contre ses compatriotes par les mouvemens miraculeux de la Madone, auxquels la populace de Rome s'attend dans toutes les grandes occasions. Je ne dis rien de cette opinion; mais

nous faisons même des miracles plus étonnans.

l'usage qu'en font les Français mérite d'être remarqué ; c'est le pivôt sur lequel ils s'appuient pour injurier la religion et pour en calomnier la divine économie. Les allusions profanes et dépourvues de sens que l'on trouve sur Moïse dans une autre lettre ; l'orgueil avec lequel ils qualifient leurs exploits de miracles aussi éclatans que l'univers en vit jamais, sont autant de marques de cet esprit que nous avons déja si fortement censuré, de cette impiété qui se rit du pouvoir du ciel, qui prend la vertu pour l'objet de ses mocqueries, qui se porte avec une sorte de fureur à toute espèce d'iniquités, et qui ne craint pas de salir les oreilles d'un père par le récit des plus dégoûtantes obscénités.

Cette interprétation imaginaire de la providence date de l'hiver de 1797 à 1798. Ceux qui lisent habituellement les papiers jacobins, ne peuvent avoir oublié les insipides plaisanteries qu'ils ont prodiguées à cette occasion. Le Morning-Chronicle qui ne se laisse surpasser par qui que ce soit en impiété, et tout glorieux encore du triomphe récent qu'il avait remporté sur le sauveur du monde, s'égaie chaque jour en parlant de la fourberie des prêtres, de la superstition et de tous les autres abus qu'il regarde comme inhérens au christianisme. Bacchus est placé de nouveau à la droite du père ; les injures et le mépris sont prodigués sans relâche à Jésus persécuté. La nouvelle étant arrivée que le pape avait été détrôné et expulsé de ses états par les Français, le cri du blasphême fut couvert pour un moment par les hurlemens de joie de ses féroces vainqueurs, à la vue des infortunes d'un

Adieu, mon cher papa, je vous embrasse et vous prie de vouloir bien dire à tous mes

vieillard sans défense ou, comme l'appelle le Morning-Chronicle, d'un vieux radoteur infirme et alité.

Le récit qu'on va lire de l'événement auquel l'auteur de la lettre fait allusion, a été écrit par un homme qui réside dans le lieu où il s'est passé ; il est simple et exact, et peut apprendre à ceux qui n'ont point de religion, qu'ils ne doivent pas juger, d'après leurs sentimens, les hommes qui en ont beaucoup, soit qu'ils appartiennent à l'ordre sacerdotal ou à la classe des laïques.

« Les images de la Madone ont remué les yeux en différens endroits de la ville ; ce qu'on regarde comme une marque de ses dispositions favorables pour le peuple romain. Ce miracle que les gens sensés regardent comme futile ou comme faux, produit tant d'effet sur l'esprit de la multitude, qu'il y excite un enthousiasme porté presque jusqu'à la folie.

» Je sais qu'on impute à la fourberie des prêtres les effets de la superstition religieuse, et l'on peut croire qu'en cette occasion on a eu recours à l'artifice pour tirer parti de la crédulité du peuple ; mais je suis persuadé que, si on examinait avec soin le fait dont il est question, on en trouverait la source primitive dans la croyance d'un pauvre vieillard qui allait faire sa prière devant la Madone de la fontaine de Trevi. D'après la doctrine catholique, il est ordonné de croire des choses que l'esprit humain ne peut comprendre ; il n'est pas surprenant que des hommes, dont la foi est d'autant plus vive que leurs connaissances sont plus bornées, aient regardé comme vrai un miracle qui leur présageait le salut de leur religion et de leur pays. » (Observez que ceci se passait après

frères et sœurs que bien souvent dans les déserts de l'Afrique mon imagination s'est tournée vers eux, et que j'ai bien souvent juré que si jamais je me trouvais au milieu d'eux, je ne les quitterais jamais.

Ni les voyages ni les expéditions ne rendent heureux! Adieu.

la mort de l'infâme Duphot, lorsque l'armée française était en pleine marche sur Rome, ne respirant que les fureurs de la vengeance.)

« Je suis d'autant plus convaincu de la vérité de cette opinion, qu'on n'a rien fait pour tourner cette sorte de phrénésie religieuse vers quelque chose d'utile à ceux qu'il serait naturel, dans le cas contraire, de soupçonner d'être les auteurs de cette invention. »

Mais revenons à la lettre. — Nous doutons beaucoup que les Français opèrent des miracles en Égypte ; mais il pourrait bien s'y en opérer un sur eux, et pour me servir des expressions de l'auteur, un étonnant. Le seigneur a déployé son bras, ce bras, le SEUL qui puisse faire des choses merveilleuses ; et nous pouvons adresser aux nations de la terre ce langage frappant et sublime dont Moïse se servait en ces lieux mêmes, en parlant aux Israélites : NE CRAIGNEZ RIEN, ATTENDEZ ENCORE UN PEU, ET VOYEZ LE SALUT QUE LE SEIGNEUR VOUS ENVOIE, LE SALUT QUE VOUS RECEVEZ AUJOURD'HUI ; CAR L'ENNEMI QUE VOUS AVEZ VU AUJOURD'HUI MÊME, DÉSORMAIS, JAMAIS VOS YEUX NE LE VERRONT. *Exod. chap.* 14, *vers.* 13.

N°. I V.

Grand-Caire (1), le 8 thermidor, an 6.

C'EST après une marche très-fatigante, sans pain pour manger, ni eau pour boire, que

(1) A la fin, voici une lettre de l'un de ces innombrables savans que Bonaparte a traînés à sa suite, en partant pour sa fameuse expédition. Ce qu'il écrit mérite et commande la plus sérieuse attention. Il met hors de doute ce que nous avions insinué dans l'introduction de la 1re. partie, que l'intention du directoire était de sacrifier l'armée, et ne nous laisse d'autre regret (puisque ce dessein devait s'accomplir), sinon que cela n'ait pas été exécuté par noyades, mitraillades, septembrisations et autres moyens expéditifs de destruction dont le directoire connaît si parfaitement l'usage, et qui, à différentes époques, ont épouvanté la Seine et rougi les eaux du Rhône et de la Loire du sang de tant d'hommes innocens et vertueux, de tant d'infortunés cultivateurs, de femmes, d'enfans et de prêtres blanchis dans l'exercice de leur ministère sacré.

Si le vœu que nous énonçons se fût accompli, si les prétendus révoltés de Gênes et de Toulon, si les hommes courageux insurgés à Rome contre l'autorité de Masséna avaient ainsi disposé « par les bons vieux moyens » de ce ramas impur de brigands vomis par la France, nous n'aurions pas à

l'armée est arrivée ici, après plusieurs combats dans lesquels elle est toujours restée victorieuse. J'ai regretté bien souvent, mon cher Miot, que ton amitié pour moi se soit portée à me mettre de cette expédition. J'ai vu assassiner plusieurs de mes camarades, et mon existence, au milieu de tant d'évènemens extraordinaires, est une énigme pour moi. Le bon Sucy lui-même n'a pas échappé au malheur qui nous poursuivait, il a été blessé au bras par les Arabes, et il paraît qu'il en restera estropié. Notre avancement dans les terres a été signalé par la perte d'un général français et de quatre employés. A quinze pas d'une colonne un soldat qui restait en arrière était perdu.

Savary a trompé sur l'Egypte. Ce n'est pas ce beau pays qu'il vante tant, ni cette rosée balsamique que l'on respire le matin. C'est le pays de la misère. Les habitans sont

souffrir les émotions douloureuses que nous cause la lecture de ces lettres, et à déplorer que la vengéance du directoire n'ait pu tomber sur cette armée qui lui était odieuse sans envelopper dans sa ruine un peuple innocent et qui était heureux peut-être dans son humble fortune. La peinture des maux que lui font souffrir ses barbares vainqueurs doit toucher tous les cœurs sensibles, et on ne saurait lire avec trop d'attention cette lettre où ils sont si bien décrits.

des sauvages qui ont de toutes les manières encouru la disgrace de la nature. Ils n'ont absolument rien pour eux, et l'on doit se croire toujours au milieu d'une bande d'assassins, lorsque l'on se trouve dans quelques villages de la Basse-Egypte (1).

L'armèe vint de la première journée à Demanhour, et de-là à Rachminie. Le général préféra faire un détour (2) et arriver

(1) Oh! si nous avions aussi des lettres écrites par des Égyptiens! mais notre savant a-t-il jamais pensé à se demander à lui-même ce que sont les Français dans les villages de la Basse-Égypte? Il est douteux que cela lui soit venu à l'idée. Si nos lecteurs nous faisaient cette question, nous leur répondrions que ces farouches conquérans ne sont qu'une bande d'assassins infiniment plus sauvages que ceux d'Égypte, conduits par un hypocrite Cartouche qui n'est pas moins altéré de carnage qu'un vautour, et qui, malgré ses protestations mensongères d'humanité et de bienveillance universelle, sacrifie les compagnons de ses victoires et n'épargne aucun crime pour calmer les craintes de cinq hommes exécrés; qui entraîne à sa perte inévitable l'armée qu'il commande, avec aussi peu de remords qu'il fait massacrer les paisibles habitans des chaumières disséminées dans les vastes déserts de sable qui sont le théâtre actuel de ses exploits.

(2) Faire un détour pour arriver plus promptement! Vraisemblablement les lumières géométriques de notre savant sont ici en défaut. Son ignorance de la topographie du pays est manifeste. Bonaparte, comme le vieil hermite de Prague, fait

plus vîte sur les bords du Nil. J'ai offert, dans ma traversée d'Alexandrie à Demanhour, un louis d'un verre d'eau. J'avais bu la mienne et l'avais distribuée entre mes amis.

Dans la relation de notre expédition, je m'étendrai sur les malheurs que nous avons éprouvés, ils sont innombrables, et c'est avec le dégoût dans l'ame que toute l'armée est arrivée ici : elle avait placé toute son espérance dans cette ville; combien elle a été trompée! et, malgré qu'on nous ait assuré que nous serions très-bien au Grand-Caire, l'unique desir des généraux et même des soldats est de s'en retourner.

Enfin, mon cher ami, c'est un miracle des plus miraculeux que je ne sois pas mort ni malade. Il n'en est pas de même de notre pauvre milord (1), je ne crois pas

toujours croire qu'il a quelque raison extraordinaire qui le détermine dans toutes ses résolutions. La vérité est qu'en cette occasion, il n'avait pas deux chemins à choisir. Il prit la route ordinaire, et un simple conducteur de chameaux aurait fait de même. Il y a bien un autre chemin qui passe par Rosette; mais les difficultés de cette route sont si grandes, qu'il est douteux qu'il eût pu les surmonter.

(1) Le nom donné à ce cheval me fait présumer qu'il est anglais, et ce n'est pas une plaisanterie bien spirituelle de

qu'il supporte long-tems le séjour de ce pays. Il n'y a ni foin ni avoine, et les chevaux doivent se nourrir de fêves et d'un peu de paille. S'il peut se rappeler son séjour à Turin, il doit être bien à plaindre.

Je n'ai cependant pas oublié, au milieu de tous mes maux que j'ai toujours supportés avec courage, le bien que je pouvais retirer de mon séjour ici, et mes observations ont porté généralement sur tout. J'étudie maintenant la langue, mais je suis sans grammaire, et la nécessité seule sera mon maître.

J'ai vu de Gisé, où était situé le quartier-général, le jour de la fameuse affaire de Boulac, les belles (1) pyramides. Si nous voulons les voir de près, il faudra nous réunir trois ou quatre cents. Il est impossible de sortir de la ville, et Boza dernièrement fut poursuivi par quinze Arabes pour

l'avoir appelé *Milord*; mais il faut passer quelque chose aux fantaisies des savans. Au reste, il paraît que le quadrupède, dont il s'agit ici, a un assez bon maître.

(1) Cette épithète donnée aux pyramides est assez bizarre; mais les Français ont appris, de Savary, à parler, d'une manière ridicule, des prodigieux monumens de l'ancienne Égypte.

avoir commis l'imprudence de s'écarter à une portée de fusil.

Tu sens le danger d'herboriser, et tu connais que ton herbier doit être un peu négligé. Tu me diras : Dans la route, tu pouvais au moins ramasser les plantes que tu rencontrais. Je te dirai franchement qu'il m'est venu rarement dans la tête, avec les inquiétudes que nous avions et les maux que nous éprouvions, que je pusse rencontrer une plante qui attirât assez mes regards pour me la faire remarquer. Les botanistes sont mal placés à la guerre. Tout ce que je puis, mon cher ami, c'est de te promettre que du moment que l'on pourra sortir de la ville sans crainte d'être assassiné, je m'occuperai sur-le-champ de t'organiser un petit herbier.

Je ne te parlerai pas dans ce moment du pays ni des mœurs des habitans. Quoiqu'ils te soient déja connus, je me résume, lorsque j'en aurai davantage le tems, de te donner quelques détails qui peut-être t'intéresseront.

Tu te rappelles sans doute combien l'aspect ou même l'idée d'un criminel mort ou que l'on allait tuer, me faisait impression. La guerre chasse facilement cette faiblesse. J'ai vu des morts, des blessés, des têtes, des bras épars, et mon cœur ne m'a plus man-

qué.

qué. Je connais donc maintenant la possibilité de s'habituer au carnage (1). J'ai marché au milieu de trois mille Mamelouks tués ; Milord tremblait sous mes jambes, mes yeux s'arrêtaient sur ces victimes de l'ambition et de la vanité, et je dis, « nous traversons des mers, nous bravons une flotte anglaise, nous débarquons dans un pays qui ne pensait pas à nous, nous pillons les villages, ruinons les habitans et violons leurs femmes, nous risquons de mourir de faim et de soif, nous sommes sur le point d'être tous assassinés, et tout cela pourquoi, nous l'ignorons encore. »

Le dégoût dans l'armée est général. Toutes les administrations sont désorganisées. Il existe entre nous tous un égoïsme et une humeur qui fait que nous ne pouvons pas vivre ensemble. Je m'occupe quant à moi, et ne m'ennuie pas. Je suis toujours avec le même commissaire des guerres, mais tu me permettras de t'observer que je n'ai nulle

(1) « Je ne connais presque plus le sentiment de la crainte; autrefois un cri nocturne aurait glacé mes sens, un récit tragique m'aurait fait dresser les cheveux sur la tête ; mais je suis familiarisé maintenant avec ce qu'il y a de plus horrible, de sanguinaires pensées sont mon entretien ordinaire, et les plus affreuses images ne sauraient m'émouvoir. » *Macbeth.*

envie d'attendre l'âge de vingt-cinq ans pour être commissaire des guerres. Ne m'oublies donc pas, et pense que le plus vîte que tu pourras me faire revenir auprès de toi ce sera le mieux.

La carrière que je parcours dans ce moment est entièrement avilie, et nous en sommes tous les jours aux prises avec les généraux. Le général en chef est le seul qui nous écoute, mais il ne peut pas faire autrement que de donner raison au militaire. Il le ménage et il craint que l'armée, qui murmure déja quelque peu, ne vienne à prendre un caractère plus sérieux. Enfin, pense que Sucy est tombé beaucoup, que depuis Alexandrie il n'a pas fait le service par la raison qu'il a eu l'imprudence de s'embarquer sur la flotille pour assurer, disait-il, la subsistance de l'armée, et qu'il s'est trouvé, comme il devait le prévoir, dans l'impossibilité de rejoindre l'armée. Enfin, remarque encore que le climat fait que nous sommes devenus, malgré nous, mous, et que nous avons beaucoup de peine à nous déterminer de mettre un pied devant l'autre.

Je laisse à ta sagesse et à ta prudence à réfléchir là-dessus, et je suis bien persuadé que ton amitié pour moi fera tout ce qu'elle

jugera le plus convenable. J'attendrai avec impatience une réponse à cette lettre.

La blessure de Sucy l'empêche d'écrire, et il paraît qu'il ne pourra conserver que les deux premiers doigts de sa main. Il supporte sa blessure avec patience, mais il ne voit pas aussi tranquillement l'espace immense qui nous sépare de notre pays.

Je m'occupe très-sérieusement de la relation de notre expédition, et j'ai déja ramassé plusieurs matériaux que je vais m'occuper de mettre en ordre. Adieu, je t'aime toujours; adieu, mon cher Miot; quand pourrai-je te serrer dans mes bras? écris-moi toujours.

P. S. *Le* 15 *thermidor*.

Je pars dans l'instant avec le général Leclerc (1), pour une expédition secrète. Je

(1) Quelle étrange contradiction! Qui se serait attendu que notre savant, après avoir si pathétiquement déploré les malheurs de l'Egypte dont il est en partie la cause, se fût mis à concerter gaîment une nouvelle expédition dont l'objet avoué était le pillage d'une caravane, genre de brigandage également honteux et barbare. — Mais voilà la nature.

Hæc ubi locutus fænerator Alphius
Jam jam futurus rusticus,
Omnem relegit Idibus pecuniam : —
Quærit Calendis ponere!!!

laisse donc encore le Grand-Caire, mais j'espère y revenir.

Sucy va un peu mieux. Il desire revenir, mais il paraît qu'il ne veut pas me ramener avec lui. Ecris-lui en conséquence. Je t'embrasse encore.

Lorsque nous avons trouvé d'abord des sentimens humains et généreux dans quelques-unes de ces lettres, nous avons conçu une idée favorable de ceux qui les avaient écrites, et nous nous sommes exprimés sur leur compte en termes honorables (Voyez l'introduct. de la 1re. part.), croyant qu'ils n'avaient pas moins de candeur que d'habileté dans l'art d'écrire ; mais l'expérience nous a guéris de notre crédulité, et nous avons observé qu'il n'est pas un de ces déclamateurs si pleins d'humanité qui, malgré la beauté de ses maximes, ne soit prêt, comme notre savant à lâcher la bride à sa fureur pour le pillage et la destruction, dès que l'occasion s'en présente. Le général leur en donne l'exemple, quoique la parfaite connaissance qu'il a de sa malheureuse position lui fasse quelquefois déplorer les ravages et la désolation que répand son armée par-tout où il porte ses pas.

N°. V.

Au Grand-Caire, le 9 thermidor, an 6.

CHER PÈRE ET CHÈRE MÈRE,

JE n'ai pas pu vous donner de mes nouvelles depuis mon embarquement, vu la difficulté des couriers. Je présume que ma dernière vous sera parvenue, en date de Toulon.

Je voudrais pouvoir vous faire tous les détails de ce qui s'est passé depuis notre départ de Toulon jusqu'ici; je vous dirai seulement de gros en gros ce qui s'est passé.

La conquête de l'isle de Malthe a été le début de la campagne; après quoi nous avons continué notre route jusqu'en Egypte. Le débarquement de l'armée s'est fait à Alexandrie, qui nous a coûté plusieurs braves militaires, qui ont perdu la vie sous les murs de cette ville ancienne. De là toute l'armée s'est mise en marche sur cinq divisions pour le Grand-Caire, où nous sommes enfin arrivés avec toutes les difficultés imaginables, ayant souffert tout ce qu'il est possible de

souffrir. Vous allez frémir en lisant ce qui suit : Nous avons marché pendant dix-sept jours sans pain, sans vin ni eau-de-vie, et cinq jours sans eau, dans des plaines brûlantes, et l'ennemi continuellement à nos trousses. Figurez-vous que nous avions à combattre des Barbares, qui ne connaissaient point les droits de la guerre, et par conséquent qui exerçaient toutes les cruautés imaginables envers les malheureux Français qui tombaient entre leurs mains; aux uns, ils leur coupaient les oreilles, à d'autres, le nez, à d'autres, ils leur tranchaient la tête, et bien d'autres choses que je n'ai plus dans la mémoire, qui me font frisonner quand j'y pense (1).

(1) Le capitaine Gay qui tremble de penser aux choses qu'il a oubliées, se rappelle vraisemblablement ici des chimères sans réalité. Quoique la conduite des Français encore tout couverts du sang des Arabes eût pu justifier toute espèce de représailles de la part de ces derniers, nous regardons comme très-douteux que celles dont il est ici parlé, aient jamais été exécutées. Shechy (N°. 1) rapporte, qu'après la proclamation du général, l'ennemi renvoya les prisonniers sans leur faire aucun mal. Aussi est-il constant que ce peuple ne tue pas ceux qui tombent entre ses mains ; il est avide de pillage et non pas de sang, et à proprement parler, on ne peut pas dire que les Arabes soient cruels.

Croirez-vous que pendant dix-sept jours notre nourriture n'a été que des pesteques et des melons d'eau, ce qui a fait qu'un nombre infini de militaires sont morts de faim et de soif! Nous ne pouvions pas attendre aucun secours des habitans de ces contrées, attendu que ce sont des sauvages (1) qui nous égorgeaient à demi-portée de fusil de nos colonnes.

Malgré les pauvres malheureux qui tombaient en défaillance; nous étions obligés de marcher toujours en colonnes serrées, parce que leur cavalerie profitait du moment où nous étions en désordre, pour nous charger, et nous faisaient un mal considérable.

(1) Ce passage mérite d'être remarqué. Les Français n'avaient point de secours à attendre de ce peuple qu'ils ruinaient et massacraient, parce que ce sont des sauvages. Qui croirait que Gay a raison? C'est cependant ce qu'on ne peut contester. Les Suisses n'étaient pas sauvages; les Flamands, les Hollandais, les Italiens ne l'étaient pas non plus. Voilà pourquoi les Français ont trouvé des auxiliaires chez tous ces peuples, des satellites ardens à forger des fers pour enchaîner leurs compatriotes, et à aiguiser le glaive qui devait percer le sein de leurs plus proches parens. Que les nations dont les richesses et la liberté sont intactes, profitent donc de la lecture de ces lettres, et qu'à l'exemple des Égyptiens illétrés, et sauvages même si l'on veut, elles rompent tout commerce avec un peuple insociable et destructeur.

Jour et nuit nous étions sous les armes, ce qui nous causait des fatigues mortelles. Le mécontentement était peint sur tous les visages. Les soldats étaient sur le point de refuser de marcher. Plusieurs militaires se sont brûlé la cervelle, d'autres se sont précipités dans le Nil; il s'est commis des choses terribles (1). Encore, dans cet intervalle nous avons livré plusieurs batailles que nous avons toutes gagnées ! . .

Enfin, arrivés aux environs du Grand-Caire, nous avons trouvé les beys et les Mamelouks, qui nous attendaient dans un camp retranché; malgré tous les obstacles qui s'opposaient à nos succès, nous les avons battus à plate couture; trois mille ont péri par le feu et l'eau; il ne s'est pas fait de prisonniers. Il est bon de vous observer qu'il n'y a que notre division qui s'est battue (2), qui

(1) Il y a beaucoup de force dans cette peinture sans art de l'état affreux où se trouvait l'armée, et je ne sais si elle n'en donne pas une idée plus frappante et plus complète que la description éloquente qu'on a vue dans la lettre précédente. Gay lui-même paraît en avoir été profondement affecté. Aussi, immédiatement après avoir décrit l'état où il se trouvait avec ses compagnons d'armes, témoigne-t-il un dégoût absolu du service et la plus forte envie de le quitter.

(2) Le récit de Gay manque ici d'exactitude; nous savons, par un témoignage plus sûr que le sien, que quatre des cinq

n'était tout au plus que de cinq mille hommes. La dix-huitième et la trente-deuxième se sont encore couvertes de gloire dans cette bataille célèbre, que l'on appelle la bataille des Pyramides.

Si nous avons bientôt le bonheur de rentrer en France, je ferai mon possible pour obtenir ma démission à quel prix que ce soit. Je ne puis plus me souffrir dans ce maudit métier. Toujours se battre, à perdre la vie à tous les instans de la journée! Au reste, je crois en avoir assez fait; que chacun fasse un peu. Je ne suis plus avide de gloire, je l'ai été parce qu'il le fallait; maintenant je veux vivre tranquille auprès de vous. Voilà où se borne toute mon ambition. L'on me fait entrevoir un avancement prochain, mais je n'en veux point. J'ai fait la guerre en Europe, mais je ne veux plus la faire en Afrique dans un climat aussi chaud.

Donnez-moi de vos nouvelles; j'aime à croire que la présente vous trouvera en bonne santé. Quant à la mienne, elle est des meilleures : l'air de la mer m'a été salutaire.

Tous mes camarades ont été étonnés de

divisions de l'armée donnèrent dans cette journée ; mais il paraît constant que celles de Regnier et de Desaix eurent la principale part dans cette action.

ce que j'ai pu résister à tant de maux, et dans un climat où la terre semble un brasier. Je finis en vous embrassant de tout mon cœur, et suis avec respect,

Votre fils,

GAY, *capitaine*.

N°. VI.

Rosette, le 10 thermidor, an 6.
Samedi, 28 juillet 1798.

Mon cher Ramoy,

Je ne vous ai pas écrit depuis notre expédition de Malthe. Vous aurez reçu, j'espère, la lettre que je vous ai écrite du bord de mon vaisseau dans le port de Malthe : pour ne pas me répéter, je poursuis.

L'escadre et la flotte mirent à la voile le 1er messidor, et firent route vers l'est. Le 6, nous découvrîmes les hautes montagnes couvertes de neige de l'île de Candie. Le 11, une frégate signala la terre, et c'étaient les côtes de la Barbarie. Le 12, nous découvrîmes des côtes extraordinairement plattes et sablonneuses, parfaitement semblables à celles entre Calais et Gravelines.

Enfin le 13, à 5 heures du matin, nous apperçûmes la ville d'Alexandrie. Ce jour, à 4 heures du soir, on donna l'ordre du débarquement qui s'effectua, malgré une mer assez forte, dans une baie favorable à

l'est (1), et à deux lieues de la ville. En cet endroit de la côte, est une tour dite des Mamelouks. Le 14, 6 à 7,000 hommes sans aucune pièce d'artillerie assiégèrent cette ancienne et fameuse ville. Les Turcs tirèrent quelques coups de canon. Les Français étaient déja aux pieds des murs ruinés de son enceinte; ils recevaient la mousqueterie et les pierres des Arabes. Ils montèrent à l'assaut par deux brêches qui existaient.

Les généraux Kleber et Menou furent blessés, mais les Français entrèrent victorieux dans la ville à midi. Le soir les Arabes et Turcs tirèrent sur les Français de leurs maisons, nous y perdîmes du monde. On punit cette révolte, mais on se montra très-modéré (2). Cette première conquête a coûté

(1) La géographie du citoyen Girez n'est pas beaucoup plus exacte que celle de ses autres compatriotes; la baie où l'armée prit terre, n'est pas à l'est, mais à l'ouest d'Alexandrie; et on peut remarquer encore, à l'honneur de ses connaissances historiques, que l'édifice, dont il parle, s'appelle la Tour des Arabes et non des Mamelouks; mais, comme nous l'avons déja dit, notre intention n'est pas de nous arrêter à toutes les bévues de ce genre: les bornes où nous voulons nous renfermer ne nous le permettraient pas.

(2) C'est-à-dire, par un massacre sans distinction des hommes, des femmes et des enfans, qui dura quatre heures. Le citoyen Girez paraît avoir à peu près les mêmes notions d'hu-

cinq à six cents hommes de part et d'autre.

Je débarquai le 15, sans être encore appelé; je parcourus l'espace de deux lieues avant d'arriver à la ville. J'eus le bonheur, avec mon frère aîné, d'y parvenir sans malheur. Nous vîmes quelques-uns de nos morts. Les Français en général eurent la plus grande peine à pourvoir à leurs vivres, et à se caser. Le 17, une députation de douze à quinze Arabes Bédouins vinrent offrir leur alliance au nom de leur tribu. Le général en chef Bonaparte leur fit quelques présens, et leur donna dix louis à chacun. Ils devaient revenir le lendemain; ils ont manqué à leur parole. Il paraît qu'ils ne sont venus que pour espionner (1).

manité que le rév. M. W. qui, comme lui, qualifierait peut-être de révolte cette résistance à la furie de la grande nation.

(1) Voici donc l'explication complète d'un fait que nous n'aurions pas connu sitôt, si cette lettre n'était pas tombée entre nos mains. Le lecteur n'a pas oublié l'air de triomphe avec lequel, non-seulement les lettres insérées dans la 1re. partie de cette collection, mais encore les dépêches officielles de Bonaparte et de Berthier, parlent de cette alliance avec les Arabes et des avantages signalés qu'ils devaient en attendre : et maintenant, au lieu d'ambassadeurs respectables, ce sont des vagabonds et des mendians qui sont chargés des intérêts des Arabes ; et cet épisode si important d'un drame sur lequel toute l'Europe a les yeux fixés, commence et finit par la farce la plus misérable.

Les 15, 16, 17, 18 et 19, les divisions des généraux Desaix, Kleber et autres filèrent sur Damanhour, ville assez considérable, située sur le canal d'Alexandrie, à dix lieues de cette ville. Le quartier-général, le général en chef et le général Cafarelli suivirent l'armée à travers le désert.

Toute la partie des sciences et arts qui eut ordre de débarquer le 18, resta à Alexandrie jusqu'à nouvel ordre. Notre brigade des ingénieurs civils y est encore, à l'exception de trois dont je suis un de ceux qu'on semble avoir détaché pour suivre l'armée; mais jusqu'au 10 messidor (1), que j'eus ordre d'aller à Rosette, je parcourus la ville d'Alexandrie. Nous cherchâmes à reconnaître son ancienne splendeur à travers des monts de ruines qui ne sont aujourd'hui que celles d'Alexandrie rebâtie par les Arabes. Çà et là, on ne trouve que des colonnes de marbre de toute espèce. J'ai été voir la colonne d'Alexandre Sevère, dite improprement de Pompée (2); elle est placée hors de

(1) Cette date correspond au 28 juin et est une erreur manifeste. Pour la corriger, il faut supposer, comme il est vraisemblable, que l'auteur aura confondu les deux styles, et marqué le 10 messidor, voulant indiquer le 10 de juin. Cette dernière date doit approcher de très-près de la véritable.

(2) C'est la centième fois au moins que nous trouvons,

l'enceinte actuelle, elle a 104 pieds de hauteur en granite rouge; son fût est de 9 pieds

dans ce recueil, cette expression qui au reste est prise de Savary : « La colonne de Sévère improprement attribuée à Pompée. » Cet étalage de science sur des petits objets, joint à la plus grossière ignorance, n'est pas fait pour nous donner une haute idée des progrès des disciples de la nouvelle école. Aussi le savoir qui reste en France, et nous nous plaisons à reconnaître qu'il y en a encore beaucoup, ne vient-il pas de cette source. Lorsque les esprits formés sous l'ancien régime n'existeront plus, toutes les lumières dont ce pays est éclairé seront éteintes.

La littérature, depuis la convention, ou, pour nous conformer à l'hypocrite jargon consacré par l'usage, depuis la tyrannie de Robespierre, n'a pas reçu de coup si fatal que celui que lui ont porté les affreuses déportations du 18 fructidor. On entassa, à cette époque, dans des navires convertis en prisons, des hommes illustres dans tous les genres, des hommes qui avaient instruit l'Europe dont ils faisaient les délices. De prétendus lettrés dont le savoir est si indigeste, si superficiel et si fécond en paroles, essaieront en vain de les remplacer. Malgré tous les efforts de l'institut, malgré les mémoires, les essais, les odes sans nombre qu'il ne cesse de produire, et qui lui donnent quelque crédit sur l'esprit des ignorans sans lui concilier un seul suffrage dont il puisse se glorifier, il est manifeste que la France retombe d'une chute rapide dans la barbarie ; et nous craignons bien que l'institut d'Égypte ne lui soit que d'une faible ressource pour s'en préserver, quoique Bonaparte soit fastueusement inscrit parmi ses membres, et que Tallien soit descendu du rang de séna-

de diamètre, en a 56 de longueur, et est d'un seul morceau. En rentrant dans les murs on voit aussi deux pyramides, dites les Aiguilles de Cléopatre. Enfin elles sont situées sur le bord de la mer, elles ont toutes deux 56 à 60 pieds de hauteur sur sept pieds de face; l'une est élevée, et l'autre couchée par terre. Les hyérogliphes dont les quatre faces sont couvertes, indiquent qu'elles sont un ouvrage des anciens Egyptiens; ils indiquent encore qu'elles ne sont pas entières; elles ont été cassées, et cependant les deux pyramides sont chacune d'un seul morceau de granite rouge. On travaille à leur enlèvement pour les transporter en France.

Le nombre infini de puits et de citernes qui se trouvent dans cette ville, laisse entrevoir ce qu'elle a pu être. En général, les reservoirs d'eau sont encore très-beaux, ils n'ont besoin que d'être curés. Quelques-uns de ces puits ont 40 et 50 pieds de profondeur et 24 à 30 de diamètre, d'une belle construction; d'autres de la même profondeur offrent des souterreins, soutenus par deux ou trois rangs de colonnes posées les unes au-dessus des autres.

teur, et presque de celui de directeur, pour se faire prote chez le citoyen Marc-Aurèle.

Le port d'Alexandrie est divisé en deux baies très-belles, peu profondes, et séparées par une digue ou chaussée de 5 à 600 toises de long, et qui se rend jusqu'au Phare, c'est-à-dire, à l'emplacement de cet ancien et superbe édifice, et d'où l'on découvrait les bâtimens à trente ou quarante lieues en mer. Ce Phare n'est plus aujourd'hui qu'un mauvais fort qui tombe en ruines, et au milieu duquel est un minaret. Je l'ai visité; on y a trouvé quelques pièces de canon, de longues coulevrines de 18 à 20 pieds, des mortiers en pierre; le tout absolument hors de service, et ne pouvant plus résister à un coup de canon. On a encore trouvé dans ce fort des armes, dont la forme ne laisse pas douter qu'elles ne proviennent des Français dans la malheureuse expédition de Saint Louis en Egypte (1).

(1) Le citoyen Girez n'est rien moins que versé dans l'antiquité; il prend une obélisque pour une pyramide, et les ruines d'un mur grec pour un monument certain de l'architecture des Arabes. Mérite-t-il plus de confiance relativement à la découverte dont il s'agit dans le passage auquel cette note se rapporte? Nous allons mettre le lecteur à même d'en juger.

Il faut commencer par lui rendre la justice de dire qu'il n'est pas seul ici de son opinion. Une lettre écrite d'Égypte,

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette ville. J'ajouterai seulement que les habitans, quoique vaincus, ne sont pas soumis, et ne le seront pas même de long-tems. Nous devons ici user de politique, car nous ne sommes pas assez forts pour agir autrement (1). Au reste on respecte leur religion,

et qui a eu la bonne fortune d'arriver en France, énonce le même fait. Le directoire l'a fait imprimer dans sa gazette, et, suivant l'usage, elle a été réimprimée ici *cum notis*. A juger de cette fameuse découverte par les amplifications des jacobins, on aurait cru qu'il n'en aurait pas fallu davantage pour armer tous les conquérans de l'Égypte. « On a trouvé, dans le château, disent nos graves auteurs, une salle pleine d'armes que l'on croit provenir, etc.... Ce sera une acquisition de la plus grande utilité. » Croirait-on, après avoir lu une annonce si pompeuse, que le formidable arsenal, dont il s'agit, ne renfermait rien de plus qu'une demi-douzaine de hallebardes rouillées et trois ou quatre haches d'armes hors d'état de servir, qu'on a trouvées dans un trou plein de poussière ?

(1) Sans doute le lecteur aura bien remarqué cette raison admirable de Girez pour user de politique. Voilà le vrai secret de la conduite que tiennent les Français dans les pays qu'ils ont bouleversés ; on écrirait des in-folio sur ce sujet. Il est échappé à Bonaparte une méprise fatale, au Caire, sur ce point. Il avait mieux pris ses mesures en Italie où rarement il lui arrivait de perdre de vue ce que lui prescrivait la politique (mot du sens le plus étendu dans le vocabulaire du général français), et où il ne commençait jamais à piller et à tuer,

leurs mœurs, et sur-tout leurs femmes. Il est vrai que cette race féminine ici n'est pas très-engageante ; en général ce sont de vilains peuples.

J'eus ordre, comme je vous l'ai dit, de me rendre à Rosette, distante de douze lieues d'Alexandrie. Je m'embarquai avec le général Menou qui commande provisoirement dans cette province. J'entrai dans le Nil le 24 messidor. Nous passâmes avec quelque peine dans la barre du Nil, l'effroi des navigateurs, et nous remontâmes ce fleuve jusqu'à Rosette qui est située sur la rive gauche, à deux lieues de l'embouchure du Nil. C'est seulement de cette seconde (1) et principale branche du Nil que l'Egypte prend un aspect de verdure que le contraste des sables et des déserts voisins embellit encore. Le long des rives de ce fleuve

que lorsque, pour me servir des expressions simples, mais énergiques de Girez, il se voyait assez fort pour le faire impunément.

(1) Nous ne comprenons rien à cette description topographique. L'auteur paraît supposer qu'Alexandrie est bâtie sur une des branches du Nil ; il y est resté plusieurs jours, dit-il, pour examiner le pays qui l'environne. D'après ces deux circonstances réunies, nous pouvons juger combien seront fidèles les cartes hydrographiques qu'on l'a si judicieusement chargé de composer.

on voit des bois de datiers ou palmiers, des sycomores, de nombreux bestiaux, de nombreuses habitations. Les jardins sont remplis d'orangers, citroniers et bananiers.

Rosette, comme toutes les autres villes du Levant habitées par les Turcs, est mal bâtie, sale; les rues sont des allées étroites fermées par en haut. Les maisons sont des repaires de puces, de moucherons. Jusqu'à cette heure, nous n'avons, pour ainsi dire, été occupés que du soin de notre subsistance, et du soin de dormir. Les moustiques sont un veritable fléau, leur piqûre, la chaleur du soleil toujours brûlant, d'un ciel toujours serein, embrasé, nous font passer des nuits cruelles. J'ai beau me plonger dans les eaux bourbeuses du Nil, je ne peux éteindre la chaleur de mon sang bouillonnant.

Mes fonctions à Rosette sont de lever le cours du Nil, d'observer ce fleuve, ses crues, ses époques, son inondation, son embouchure, sa barre ou banc de sable, si dangereux pour la navigation; enfin de présenter un mémoire sur la ville de Rosette considérée comme port. Je suis logé sur le bord du Nil : de mon lit je vois le Delta; nous n'avons pas encore mis le pied dans cette province qui ne nous inquiète

pas, parce qu'elle sera bientôt soumise.

Nous avons appris hier, 9 thermidor, (d'heureuse mémoire), que le Caire était au pouvoir des Français qui y sont entrés en vainqueurs le 4 de ce mois. Cette conquête a été l'affaire d'une bataille de quelques heures. Les Mamelouks, au nombre de quatre mille cavaliers sortis du Caire, se sont disposés à défendre l'entrée de leur ville. Les Français, quoique harrassés et exténués de fatigues, ont emporté à la bayonnette une redoute assez bien fortifiée, et défendue par trente pièces de canon. Ce fut l'affaire d'un instant. L'affaire devenue générale, mille Mamelouks sont taillés en pièces, mitraillés, deux à trois cents sont noyés dans le Nil; le reste épouvanté prit la fuite; on entra dans la ville, le feu embrâsait encore le palais ou maison des trois beys qui s'étaient emparés du pouvoir, en méconnaissant l'empire du grand sultan. Une sultane à dérobé à la mort tous les Français et Européens qui résidaient au Caire, en les faisant retirer dans ses cours. Sans cette mesure ils eussent été infailliblement massacrés.

La prise du Caire va ranger dans notre parti tous les Turcs, qui n'osaient se décider par la crainte d'une défaite. Malgré cela

nous avons journellement, à Alexandrie comme à Rosette, des alertes. Avant-hier j'ai accompagné le général Menou dans une sortie qu'il fit. Cette alerte était fausse, mais il n'en est pas de même toutes les fois que les Arabes nous forcent de sortir.

Quand nous sommes arrivés à Alexandrie, la peste regnait encore dans quelques maisons turques; elle y regnait aussi à Rosette. Mais dès le mois de juin, et pendant les cinq ou six mois suivans, cette maladie n'est pas dangereuse, elle ne se gagne plus. Le Nil est dans sa crue, ses eaux sont très-bourbeuses, cela ne m'empêche pas de m'y baigner tous les jours.

J'espère aller au Caire sous quinzaine, et aller plus haut voir les fameuses pyramides et les autres monumens de l'antiquité. J'espère et desire vivement de revenir en France par l'Italie : fasse le ciel seconder mes vœux, mes projets, revoir ma patrie, à laquelle un Français ne peut renoncer !

Je crois que ma lettre partira pour France par la première occasion, celle qui doit porter la nouvelle des succès de notre armée. En vous écrivant, mon cher Ramcy, je vous prie de donner de mes nouvelles aux amis de Calais. Vous voyez que je vous ai écrit longuement. Cette lettre est la quatrième.

Je n'écrirai donc pas à Calais, je vous charge de me rappeler au souvenir de madame Wieyne, la future, de votre aimable famille, de madame Grandcourt, Dufaux jeune et vieux, madame Becquet, monsieur et madame Durier, de l'ami Moreaux, Dufour, Eden et autres. A Paris, à madame Récicour, monsieur et madame Bénard.

Salut et amitié pour la vie,

GIREZ.

Note. Deux voyageurs en Égypte ont écrit sur cet ancien pays; l'un est Savary; sa relation que j'ai lue dans sa traversée, n'est pas très-exacte; son ouvrage est en trois volumes. Le second est Volney que j'avais déja lu, et que je relis en ce moment. Son ouvrage est très-bien fait, ses relations sont exactes (1); je vous engage à le lire (en deux volumes).

(1) Il ne faut pas oublier que notre ingénieur, qui juge si péremptoirement l'exactitude de Volney dans son voyage d'Égypte, n'a pas encore, comme il paraît par sa lettre, mis le pied hors des faubourgs de Rosette, la première ville que rencontrent ceux qui entrent en Égypte par le Nil. C'est à peu près comme si un Égyptien voulait décider du mérite des diverses descriptions de la France, après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur les sables du voisinage de Calais; c'est aussi à peu près ce qu'a fait une espèce de philosophe nommé De

Nous avons appris à Alexandrie la fameuse descente des Anglais sur les côtes de France près d'Ostende. Ils sont descendus avec 10,000 hommes ; ils ont eu 4,500 faits prisonniers, 1500 de tués, et le reste a pris la fuite (1) ; il n'y a pas de mal à cela. Il faut que ces insulaires soient bien battus ; ils devraient rester dans leur demeure de bois. Ces animaux descendent, je crois, en ligne directe de Moïse qui leur a enseigné à voguer sur l'eau (2). Ils devraient s'y tenir

Pages, qui court le monde en rêvant à la vertu des sauvages, et qui prétendait tracer le caractère des Anglais, après s'être arrêté accidentellement, pendant environ trois heures, à Deal.

(1) Ce paragraphe curieux dans lequel Girez, à mille lieues de distance, décrit à son correspondant ce qui se passe à côté de lui, me rappelle une lettre écrite par un habitant du nord de l'Amérique à un de ses amis à Londres : « Fais mes amitiés à Abraham Turner ; je n'ai aucune nouvelle à lui mander, si ce n'est que j'entends dire que le parlement est dissout. »

Il est inutile de remarquer combien sont dénaturées les nouvelles transmises à l'armée qu'on ne cherche qu'à induire en erreur.

(2) Girez fait ici une plaisanterie déplacée. S'il veut, à son retour, consulter l'histoire de Moïse, car en Égypte, il n'en aura guères le tems, il verra que Moïse n'a jamais voulu se faire passer pour savant dans l'art de la navigation. « Ses descendans en droite ligne » n'en savent guères plus que lui sur

renfermés, car en sortant ils font voir qu'ils ne sont que des bêtes.

Malgré la proclamation du général en chef aux Turcs sur notre expédition, le peuple égyptien, turc, mahométan, tous demandent où est le pacha de Selim, au nom duquel nous agissons. La prise du Caire les a frappés de terreur et d'étonnement; ils paraissent en être très-contens; ils disent en leur langue : « Dieu s'est servi des armes des Français pour chasser les Mamelouks, les beys, les oppresseurs de l'Égypte. »

cette matière. Mais il est assez ordinaire que l'ignorance et l'impiété se donnent la main, et que des railleries qu'on se permet sur de pareils sujets ne proviennent que d'un défaut de lumière ou d'un jugement erronné.

N°. VII.

Alexandrie, le 12 thermidor, an 6.

A la citoyenne BLANC, *rue Helvétius*, *n°*. 667, *à Paris*.

DOUCE amie, je t'ai écris au commencement du mois. Je m'impatientais de ne pas recevoir de tes précieuses lettres; aujourd'hui j'en connais la cause. Les Anglais ont intercepté nos premiers avisos partis de Toulon; ils apportaient les premières lettres de tout ce qui m'intéresse sur la terre : oui, ton Julien François n'avait qu'une seule jouissance à desirer, celle de tes précieuses lettres, et j'en suis privé. Ce sacrifice, bien dur pour mon cœur, je l'ajoute avec plaisir à tous ceux que j'ai faits pour assurer une existence heureuse à ma Julie, et à mes enfans.

Le 4 de ce mois, Bonaparte a pris le Caire; je m'y attendais, et il fallait cette nouvelle pour supporter l'état de pénurie où la communication du Nil, interceptée par l'ennemi, nous jettait. Nous allons être

approvisionnés en ris, grains, et la possession du Caire va nous rendre l'abondance.

Il s'agira de connaître comment le grand seigneur va trouver tout ceci. Les Anglais tiendront-ils la mer cet hyver? ce sont des choses à éclaircir pour notre existence loin de la France; non que nous ayons besoin des objets de première nécessité en Egypte; mais parce que les communications de mer sont précieuses dans la situation où nous serons dans quelques mois après le retirement des eaux du Nil. Enfin, quand nous en serons là, nous verrons ce que les nouvelles de France nous apprendront.

Tu sauras que j'ai lu les papiers publics jusqu'au 5 messidor. Louis Bonaparte qui est resté malade ici m'a toujours procuré les gazettes qui sont arrivées par les avisos. Je vois avec peine que, dans ce moment favorable à une descente en Irlande (1), on

(1) Ce passage dénote bien le caractère inquiet et turbulent de la nation à laquelle appartient l'auteur. Il avoue que la situation de l'armée est extrêmement critique, et que son existence est en partie dépendante du hasard, et pourtant, au milieu des besoins qui l'assiègent, avec la perspective d'une guerre nouvelle contre le grand-seigneur, entouré d'un peuple en armes et rempli de haine pour les Français, il s'occupe encore d'invasions, et quoique menacé d'une des-

ne s'en occupe pas en France ; mais il y a encore trois mois propres à cette tentative, on s'y décidera peut-être.

J'ai trop à écrire ici pour organiser les administrations du Lazareth et des postes de la côte, pour que je puisse faire un journal historique de tout ce qui se passe ici à tous ceux que je voudrais tenir instruits. Voici mon projet à ce sujet : je ferai cet historique assez succinctement, je te l'adresserai, douce amie, et tu le communiqueras à Teinier, gazettier. Ceci pourtant sans obligation, mais quand tu le jugeras

truction prochaine, il est aussi ardent que jamais à porter les ravages de la guerre au sein d'une nation dont il est séparé par une vaste étendue de terre et de mer.

Les calomniateurs des conseils et des armées de leur pays ne feraient pas mal de méditer sur ce passage et sur quelques autres semblables que l'on trouve dans quelques-unes de ces lettres. Ils y verraient quelle est l'opinion secrète des Français (pleinement justifiée par l'évènement), sur la manière insensée dont leurs affaires sont conduites, et ils seraient convaincus, quoique nous n'espérions pas qu'ils en conviennent, que la sagesse et l'énergie ne sont pas le partage exclusif d'un ennemi qui ne fait les préparatifs des entreprises qu'il medite, que pendant les courts intervalles où la haine réciproque qui dévore tous ses chefs est un peu assoupie, et qui, après les avoir achevés lentement, précipite vers leur perte certaine les exécuteurs de ses plans mal concertés.

convenable : quelquefois même il est possible que je ne puisse te donner qu'un apperçu rapide dans une lettre, et tu le rapporteras de vive voix à nos amis; car les lettres de Julien François à sa douce amie ne doivent être lues que par celle qui les inspire.

O ma Julie ! te voilà encore une fois au moment de renouveler mon titre de père, et je suis loin de toi ! Pardonne mille fois, pardonne l'éloignement de ton amant qui ne pourra soulager tes souffrances dans un moment si pénible et si doux pour toi. Je connais le cœur de ma Julie ; si elle souffre, elle éprouve toujours un nouveau bonheur à donner à son époux de nouveaux fruits de son amour. Ah ! si du moins cette fois tes vœux sont remplis, ma chère et gentille Camille te consolera de l'absence de son père. Si c'est un nouveau garçon, que le nom de Tell puisse nous rappeler la mémoire de celui que nous avons perdu.

Il me tarde de savoir ta délivrance, mais il me tarde aussi de connaître si tu me donnes une Camille. Baise-la mille fois pour son père. Mais c'en est assez, mes yeux, baignés de larmes sensibles et douces, me forcent de remettre la fin de cette lettre à un autre moment.

Ce 14 à midi. — Il y a dans ce moment quatorze vaisseaux anglais en vue. On compte douze vaisseaux de ligne et deux frégates; ces deux-ci sont venues à la portée du canon d'Alexandrie, mais elles ont viré de bord quand elles ont vu que notre escadre n'y était pas, et cette escadre ennemie force de voiles pour se rendre au Bekier, port à trois lieues de cette ville, où est mouillée l'escadre française, bien embossée, dit-on, et en état de bien recevoir les Anglais.

A cinq heures, nous voyons avec des porte-vues distinctement l'escadre anglaise, qui va mouiller au Bekier pour attaquer notre escadre. Il est cinq heures et demie, la canonnade commence, et vers les six heures elle redouble. Il est sept heures, la nuit se fait, et le feu redouble encore. A sept heures et demie, nous voyons l'horizon enflamé, ce qui annonce l'incendie de quelque vaisseau. A huit heures et quart, la canonnade se ralentit; enfin à neuf heures, nous voyons le feu de l'incendie augmenter. A neuf heures et quelques minutes le vaisseau à sauté. Quelle belle horreur, un ciel couvert de feu!

La canonnade se ralentit à neuf heures et demie, dans ce moment on fait partir mille matelots et canonniers pour aller au Bekier

par terre. Il est dix heures, le feu ralenti, et la lune se lève à droite du lieu où vient de s'élever l'explosion du vaisseau incendié. Les Français sont ici tous en armes, et nous sommes tous dans la maison du général Kleber sur nos terrasses. On fait partir des détachemens d'heure en heure pour aller au Bekier renforcer les équipages de notre escadre.

A minuit, le feu qui n'a jamais cessé recommence et redouble, il est clair que l'escadre anglaise veut ou couler la nôtre ou se faire couler (1). Nous brûlons de savoir des nouvelles, mais jusqu'à neuf heures du matin nous serons dans l'incertitude.

A trois heures du matin le feu redouble encore, il a duré une heure. A six heures le feu redouble encore. Il part encore d'ici des matelots et des canonniers : il est huit heures, le feu n'a pas diminué.

A midi, il arrive un exprès de Bekier. O fatale nuit! ô fatale journée pour l'honneur français! l'escadre est détruite. Sur treize

(1) Comment le *Morning-Chronicle* s'accordera-t-il ici avec Julien? « Que peuvent faire les Anglais, dit cette feuille patriotique? Ils sont tellement découragés, qu'il ne faut pas grand effort pour les désarmer : le plus léger murmure suffira pour leur faire rendre leurs épées!!! »

vaisseaux et quatre frégates, deux frégates et deux vaisseaux français ont mis à la voile et se sont sauvés. Je pense qu'ils auront été en France vous porter cette triste nouvelle.

Mais ici je m'arrête; ma chère Julie, pour calmer tes craintes. Les Anglais que les sottises de notre marine élèvent plus encore que leurs moyens, n'ont rien d'heureux à tenter contre nous. Les ports d'Alexandrie flanqués de batteries et défendus par la nature, n'offriraient que la honte et la mort à cet ennemi qui, je te le répète, n'est formidable que de l'ignorance de notre marine. Imagine-toi que notre escadre était disposée pour être battue par les Anglais trois ou quatre contre un, une pareille bêtise (1) ne pouvait échapper à un ennemi qui fait de la mer son élément.

(1) Observez que cette philippique sur la sottise de ses compatriotes vaincus, vient du même homme qui disait auparavant : « Notre flotte est à l'ancre, bien embossée, et en état, à ce qu'on assure, de bien recevoir les Anglais. »

Telle est la prévoyance qu'il s'attribue impudemment et en sens contraire d'une opinion qu'il a consignée dans sa lettre, dès que l'évènement lui a fait voir que la flotte française pouvait être attaquée impunément. Quand pourrons-nous donc enfin distinguer la fougue impétueuse de ce peuple de la marche d'une politique habile, et n'accorder au jugement dont il est doué que le degré d'estime qu'il mérite ?

Une

Une chose qui te paraîtra étonnante, c'est qu'au moment où je t'écris, trois jours après cette fatale affaire, nous ignorons encore l'état réel des vaisseaux anglais; qui dit qu'ils en ont quatre à cinq de perdus, ou totalement hors d'état de mettre en mer, qui dit qu'ils n'ont que cinq à six vaisseaux en état de faire route; mais je crains bien qu'ils ne retournent plus qu'ils ne sont venus, c'est-à-dire, qu'ils avaient quatorze vaisseaux auxquels ils joindront ceux qu'ils nous ont pris. Ce bruit même semble s'accréditer.

Telle est cette malheureuse affaire : mais laissons encore ces détails fâcheux, et rassure-toi sur le sort de notre colonie. Nous sommes ici bien retranchés par des batteries, et nous ne sommes mal que de ne pas re-recevoir des nouvelles de France. O ma Julie ! qu'il me serait doux, tous les quinze jours au moins, d'avoir une de tes lettres !

On dit que Bonaparte laisse six mille hommes au Caire, qu'il y a rétabli l'ancien gouvernement dépossédé par les Mamelouks. Tu sens que c'est le moyen de se faire un ami puissant dans le pays.

Nous attendons chaque jour à le voir paraître ici; car, après l'affaire de la flotte, il faut bien que Bonaparte soit quelque tems

ici. Déja bien des gens pensent au voyage de l'Inde; ceci me parait éloigné encore, cependant tu sauras ce qui en sera par mes premières lettres.

La frégate qui allait en France avec les dépêches de Marmont (1) pour appeler son épouse ici, a été, dit-on, prise; dans ce cas le départ de cette charmante femme sera retardé, et en effet je vois de la folie d'appeler sa femme avant que les circonstances soient assises ici d'une manière invariable. Mais il appartient à Marmont de hâter le voyage de son épouse; quant à celui de ma Julie, aussitôt qu'il sera possible de le déterminer, sois tranquille, ton époux t'appellera avec l'empressement de l'amant le plus passionné.

Je ferme cette lettre, car on m'assure qu'un capitaine part pour France. Puisse cette lettre te parvenir, douce amie, avec les baisers que je mets sur ces lignes pour toi et mes enfans.

Amour pour la vie,
B. JULIEN FRANÇOIS.

(1) Marmont est un jeune homme riche et de bonne famille; nous ne savons pas quel est son emploi dans l'armée; mais comme il est particulièrement favorisé par Bonaparte, il est à présumer qu'il y occupe un poste honorable et lucratif. Sa femmeest fille unique de Perregaux le banquier; il l'a épousée peu de tems avant de partir pour l'expédition d'Égypte.

N°. VIII.

Alexandrie, le 13 thermidor, an 6.

LE PERE *à la citoyenne* LE PERE, *rue du faubourg Honoré, n°.* 102, *près *** à Paris.*

JE crains beaucoup, ma chère maman, que ma dernière ne vous soit pas parvenue. J'aime cependant à en douter encore. Nous apprenons souvent que nos dépêches sont interceptées par les Anglais, et le courier qui vous portait ma dernière ne sera peut-être pas arrivé à Toulon.

Je vous mandais notre bonne arrivée à Alexandrie après l'heureuse expédition de Malthe, en quinze jours de traversée. Je vous donnais quelques détails sur la prise de la célèbre et bien triste Alexandrie; j'avais inséré une notice que je vous priais de communiquer à nos amis, et de faire passer à St.-Germain; enfin, si tout cela ne vous est pas parvenu, les gazettes vous en auront dédommagée.

Le général en chef est parti le 23 messidor d'Alexandrie, et ce n'est qu'hier que

nous avons reçu de ses nouvelles et de celles de l'armée. Toutes les communications par le Nil et par le désert étant interceptées par les Arabes, nous commencions à être inquiets quand nous avons enfin reçu la nouvelle de la prise du Caire, et de tout ce qui s'en est suivi. Gratien (1) est à Rosette, et j'espère aller le joindre sous peu de jours, et le prendre pour nous rendre au Caire. Hyacinthe est toujours avec moi, mais il serait possible qu'il nous quittât, s'il obtient, comme nous le desirons, un emploi plus sortable dans les administrations militaires. Il est inscrit et bien recommandé.

Nous nous portons tous fort bien, et si nous n'étions pas privés du sommeil à cause des mille et une espèces d'insectes qui nous dévorent, nous nous trouverions assez heureux au milieu de tous les embarras et de toutes les privations que vous pouvez facilement nous supposer. Nous sommes d'ailleurs fort occupés pour le plan d'Alexandrie, et d'autres objets qui tiennent de près à notre sûreté et à notre existence. Nous n'avons toujours point d'organisation, et j'entrevois que nous formerons (à nous

(1) Gratien et Hyacinthe nommé quelques lignes plus bas paraissent être frères de Le Père.

quinze ingénieurs) trois brigades, dont les citoyens Girard, Bodard et moi seront les chefs. Une brigade reste attachée au port d'Alexandrie, et les deux autres seront chargées des projets relatifs au Nil et à sa jonction (1) à la Mer Rouge. J'aurai quelques droits, comme ancien d'âge et de grade, de choisir l'opération la plus marquante.

Nous vivons fort mal, et il nous en coûte fort cher, quoique nous ayons des rations; à cela près, rien ne nous surprend, car nous savons être encore dans le désert de l'Egypte à Alexandrie, et que ce n'est qu'en approchant du Nil et passant dans le Delta que nous trouverons un pays riche de culture, et très-abondant en denrées de toutes espèces (2).

Je vais insérer quelques détails dans une liste que vous trouverez incluse, je vous prie de la communiquer à nos amis et de la faire passer à Saint-Germain.

Mille choses de la part des trois frères à tous nos amis et connaissances.

Hyacinthe écrit à M. Boursier qui, sans

(1) Voyez l'introduction.

(2) Nous avons déja fait sentir dans la 1re. partie de cette correspondance les idées absurdes que les Français se formaient à Alexandrie des richesses et des ressources du Delta.

doute, vous communiquera les détails et nouvelles qu'il lui donne.

Adieu, bonne mère, nous vous embrassons de tout notre cœur.

LE PERE.

P. S. (1) Voilà bien trois mois d'une entière séparation, ma chère maman, puisque nous n'avons pas même le plaisir de penser que nos lettres vous soient parvenues, et qu'il ne nous en est point arrivé de vous. Nous nous plaisons à croire que vous êtes plus heureuse que nous; car indépendamment de la misère d'argent, nous avons aussi à supporter celle du peu de ressources du pays surchargé de plusieurs milliers de bouches. Mais le défaut de nourriture n'est pas encore ce qui nous manque le plus particulièrement, nous ne reposons pas, et les insectes de toutes espéces ajoutent à nos souffrances. Notre zèle ne se réfroidit cependant pas de tant de mal-aise. Nous attendons l'ordre pour aller au Caire. Gratien est, depuis quinze jours, distant de nous de dix lieues et dans un pays moins ruiné.

(2) Ce *post - scriptum* paraît être de la main d'Hyacinthe; dans le suivant, c'est Le Pere qui reprend la plume.

Vous apprendrez avec plaisir les succès de nos armées dans ce pays-ci. Le Pere vous fait une longue circulaire, et moi j'en adresse une à M. le Boursier.

Adieu, ma chère maman, je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. 18 *thermidor*.

Je me dispense de vous donner les détails promis de nos succès. La défaite de notre escadre dans l'affreux combat du 13 au 14, est un revers qui nous laisse ici comme des enfans perdus pour la mère patrie. Il n'y a que la paix qui puisse nous rattacher à elle, mais combien cet incomparable succès va relever les prétentions des Anglais! nous avons l'ame navrée, mais le courage et Bonaparte nous restent.

Je vous donnerais des détails, si je ne craignais que, ma lettre étant ouverte, ils ne devinssent un obstacle à sa bonne arrivée. La prudence peut vouloir cette mesure.

N°. IX.

Alexandrie, le 18 thermidor, an 6.

LE PERE *au citoyen* BEYTZ, *représentant du peuple au conseil des cinq cents, à Paris.*

J'IGNORE, citoyen et ami, si mes précédentes vous seront parvenues; j'en doute, parce que j'ai des raisons d'en douter.

Jusqu'alors les nouvelles ont été excellentes, aujourd'hui c'est le revers de la médaille que je vous présente. Nos succès sont constans sur terre, tant que Bonaparte les organise, et nous espérons toujours le conserver; mais sa tête et sa fortune n'accompagnaient plus notre escadre. Affligéz-vous avec moi en lisant ces détails.

Depuis la prise du Caire, notre sort s'améliorait sous tous les rapports (1). Le nombre

(1) Cette assertion nous paraît absolument gratuite. La fameuse bataille des Pyramides (commme l'appelle modestement le héros de l'Italie) fut livrée le 21 juillet, le Caire fut pris le lendemain et les dépêches de Bonaparte sont datées du 23. Il n'a pas fallu moins de cinq à six jours pour en porter la nouvelle à Alexandrie. Mais nous avons là-dessus des

de nos partisans grossissait, et notre sécurité était fondée; mais les Anglais (1), ces fiers ennemis, enragés sans doute de notre succès, et de nous avoir manqués par-tout, ne pouvaient plus douter de notre présence ici,

données plus certaines que de simples conjectures. La lettre précédente prouve qu'on ne fut instruit que le 30, de la prise du Caire, à Alexandrie. Le combat d'Aboukir commença le soir du 31, ce qui laisse un jour seulement pour les améliorations si sensibles aux yeux de Le Pere. C'est ainsi que les Français se font illusion à eux-mêmes, et trompent ceux qui veulent bien les en croire sur parole.

(1) Nos ennemis paraissent prendre un plaisir cruel à chagriner le *Morning-Chronicle* et à démentir les calomnies qu'il a l'impudeur de répandre sur le courage des Anglais. Voici en quels termes s'exprime cette feuille vendue à la France et au mensonge : « Les Anglais découragés n'oseraient regarder Bonaparte en face. » — « Les fiers Anglais, dit Le Pere, enragés de nous avoir manqués, et surs de nous trouver ici, paraissent le 13 devant Alexandrie, etc. »

Nous espérons que ceci servira de leçon au *Morning-Chronicle*. Demander qu'il rende justice à son pays, c'est trop exiger de lui; mais il gardera le silence au lieu de se permettre des mensonges si absurdes et si impudens que les Français sont obligés de les contredire en rougissant des efforts maladroits qu'il fait pour les servir. Ce n'est pas la première fois qu'ils se sont écriés, en lisant le *Morning-Chronicle* et ses dignes imitateurs :

—— Pol! occidistis, amici!

paraissent le 13 devant Alexandrie. Ils marchent sur Aboukir, petit fort distant de quatre lieues à l'est, où notre escadre était mouillée en ligne de bataille, et soit-disant embossée.

Ils connoissaient trop bien notre position, et leur conduite va le prouver. Les Anglais toujours à la voile, fondent sur l'aîle droite de l'escadre, coupent la ligne, se portent plusieurs sur chacun de nos vaisseaux, les écrasent tour à tour, sans que ces vaisseaux, paralysés par l'ancrage, puissent manœuvrer pour se secourir mutuellement.

Le 13, à six heures du soir, l'action s'engage, le feu devient terrible et le combat sanglant; il dure jusqu'à trois heures, reprend à cinq et cesse à neuf. Les Anglais, fort maltraités d'ailleurs, sont maîtres du champ de bataille et des débris de notre escadre. Nos vaisseaux successivement dématés, échoués, criblés et écrasés, enfin plus ou moins, deviennent la proie de nos ennemis. Deux de nos vaisseaux et deux frégates seulement trouvent leur salut dans la fuite, et vont porter en France peut-être la bien triste nouvelle de cette défaite dont il est peu d'exemples, et dont l'effet doit nous être plus sensible encore ici qu'à la mère patrie.

Trois heures après que l'action fut enga-

gée, le feu prit malheureusement à bord de l'Orient, et nous eûmes ici l'affreux spectacle d'un vaisseau embrasé ; il brûla près d'une heure, et une explosion terrible le fit disparaître. Nous ignorions, à la vérité, que ce fut un vaisseau français et le vaisseau amiral ! Je n'ose pas dire ce qu'il a péri de monde avec l'amiral, et beaucoup d'officiers distingués.

Les Anglais avaient quatorze vaisseaux et un seul brick, sans frégates. Nous avions treize vaisseaux, quatre frégates et quelques petits bâtimens. Notre position eût infailliblement doublé nos forces, si nous eussions été plus près de terre, plus serrés en ligne de bataille pour ne pas être coupés, et si nous eussions été véritablement embossés ; mais, mais, — que de mais?

Il faut cependant rendre hommage au courage de nos marins, qui se sont battus comme des lions.

Le général Bonaparte était au Caire, et sa tête et sa fortune (1) n'étaient plus compa-

(1) Voici la seconde fois que ces expressions se trouvent dans cette lettre. Parler du jugement de Bonaparte relativement à un combat naval, est trop ridicule, même pour un Français. Je ne vois pas non plus ce que sa fortune aurait pu produire d'avantageux dans cette circonstance. S'il m'est permis de m'expliquer à ce sujet, je dirai que sa présence n'au-

gnes de l'escadre. Il sera d'autant puls affligé de cette catastrophe, que cette affaire

rait pas retardé la victoire d'un instant ; mais que, s'il eût été frappé d'un boulet comme le malheureux Brueys, ou s'il eût péri dans l'explosion de l'Orient avec les innocens ôtages qui y étaient détenus (voyez part. 1re.), cet évènement eût été heureux pour l'armée qui se serait probablement déterminée à capituler et à évacuer l'Égypte, et aurait évité, par ce moyen, la destruction lente mais certaine à laquelle l'ont condamnée « le jugement et la fortune de son chef », ou, pour appeler les choses par leur nom, sa perfidie et sa cruauté.

Mais Le Pere a-t-il toujours une aussi haute idée de son héros ? Nous avons lieu de croire qu'il est détrompé. Une lettre dont l'original n'est pas dans nos mains, mais que nous avons lieu de regarder comme authentique, et qui a été adressée à l'un des journaux les plus estimés du continent, celui de Francfort, et insérée dans son n°. 332, est écrite par Le Pere à Beytz, comme la précédente, et d'une date postérieure (du 10 fructidor ou 27 août) ; on y trouve, outre une récapitulation de ce qu'on vient de lire, quelques détails additionnels que nous avons jugé assez intéressans pour les consigner ici.

« Nous avons à lutter ici contre les circonstances les plus affligeantes ; notre nombre décroît chaque jour par les petits échecs, ou plutôt par des assassinats multipliés. Nous sommes toujours en allarmes au milieu d'un peuple insensible aux douceurs de la liberté ; la superstition où il est plongé est, pour nous, une source de continuels dangers. Nous sommes obligés de prendre toutes les précautions que néces-

ne se fût pas engagée, si l'amiral avait été plus ardent à remplir ses intentions qui

site une invasion qui n'avait pas été suffisamment préparée à l'avance. Nous sommes en grande disette de vivres et nous ne pouvons en obtenir des habitans qu'à force d'argent.

„ Nous nous flattions que notre situation ne tarderait pas à s'améliorer ; mais le combat désastreux du 1er. août est venu nous accabler, nous anéantir ; et nous n'avons sous les yeux que les tristes avant-coureurs de notre perte inévitable.

„ Brueys qui est mort en héros, supportera seul maintenant tout le blâme d'un évènement si funeste. Je sais pourtant de plusieurs personnes bien informées qu'il voulait mettre à la voile aussitôt après le débarquement des troupes et que Bonaparte s'y opposa. Je ne puis comprendre par quel motif il a opiniâtrement persisté à vouloir que notre flotte, forte de 15 vaisseaux de ligne et de 12 frégates, se cachât dans le port d'Alexandrie. Elle était certainement en état, sinon de battre les Anglais, du moins de se mesurer avec eux et de retourner à Toulon, pour protéger le depart de la seconde expédition.

„ Qu'allons-nous devenir maintenant que nos communications par mer sont interceptées par une division de la flotte anglaise stationnée sur la côte, qui prend à notre vue tous les bâtimens légers qni tendent de sortir, et qui ne permet pas que ni secours, ni nouvelles même puissent nous parvenir. En vain nous bercerions-nous de l'espoir que ce qui nous reste de forces navales à Corfou, à Malthe, à Toulon, étant réuni, pût tenter un effort en notre faveur ; il n'y a que des enfans qui puissent croire que l'amiral Nelson ne s'opposera pas avec succès à une telle réunion.

„ Le général a fortifié Damiette et plusieurs autres postes

étaient de faire entrer l'escadre dans le port d'Alexandrie (où sont tous les bâtimens de convoi), aussi-tôt que les passes auraient été bien connues, et elles se trouvaient déterminées depuis quinze jours; mais, dit-on, des spéculations d'orgueil s'opposaient à ce qu'il entrât dans Alexandrie; et voilà comme de malheureuses considérations allument un terrible incendie.

Puissent les Anglais, occupés à se réparer pour remettre à la voile, s'en retourner à Gibraltar, et ne rien tenter, soit ici, soit à Malthe, soit ailleurs!

importans; il a détaché Désaix vers le Sud avec ordre de poursuivre Murat bey. Le parti qu'il prend d'étendre et de diviser son armée lui facilitera les moyens de subsister; mais, je le répète, si nous ne recevons pas des secours de France, nous ne pouvons qu'être très-malheureux. Le climat nous énerve, les insectes nous tourmentent et nous dévorent, les maladies et le fer de l'ennemi diminuent tous les jours la force de notre armée; plusieurs détachemens de notre cavalerie ont disparu sans que nous sachions ce qu'ils sont devenus. Depuis les dernières victimes dont je vous ai parlé, nous avons encore perdu le commissaire Joubert, Peyres et Renard. Telle est notre situation, vu la haine violente que nous portent les Égyptiens et les continuelles hostilités des Arabes, que je n'espère pas pour nous un meilleur sort que celui des Croisés si les Anglais continuent à bloquer nos ports. Et qui sait encore si les Turcs ne nous déclareront pas la guerre?

Nous autres gens de terre, nous ne perdons cependant pas courage, et notre confiance est sans bornes dans Bonaparte.

Mes amitiés et respects à madame, aux dames de Gand, et à votre société.

Mille choses amicales à votre collègue d'Ostende (dont le nom m'échappe) et aux citoyens Opsomer et Meyer.

Ma santé est bonne, et je suis fort occupé. J'espère me rendre à Rosette et au Caire incessamment. Je vous écris à la hâte pour profiter d'un aviso qui va partir.

LE PERE.

N°. X.

Le Caire, le 7 thermidor.

Au citoyen JOSEPH BONAPARTE, *député au conseil des cinq cents.*

TU verras dans les papiers publics la relation des batailles et de la conquête de l'Egypte, qui a été assez disputé pour ajouter une feuille à la gloire militaire de cette armée. L'Egypte est le pays le plus riche en blé, ris, légumes, viande, qui existe sur la terre. La barbarie est à son comble; il n'y a point d'argent (1), pas même pour

(1) *Il n'y a point d'argent dans cette contrée!* Il est digne de remarque que cette assertion se trouve dans une lettre écrite le lendemain du jour où Bonaparte annonçait à toute l'Europe, dans ses dépêches officielles, que ses soldats avaient trouvé une somme de vingt millions tournois sur les corps de deux mille Mameloucks tués à la bataille des Pyramides (part. 1re.).

Mais ce n'est pas tout: il paraît, par la ligne suivante, qu'on s'était attendu que l'Égypte fournirait de l'argent pour la solde des troupes; chose importante à observer et qui fournit une abondante matière à nos réflexions. Bonaparte part de France sans avoir peut-être de quoi payer un seul jour l'armée

solder

solder la troupe. Je pense être en France dans deux mois.

qu'il commande. Le trésor de Malthe, excepté quelques lingots donnés en paiement à des marchands d'Alexandrie à qui on n'aura pas tardé de les reprendre, était à bord de l'Orient, et destiné sans doute, avec les richesses du Caire et les dépouilles de la grande caravane, à grossir la fortune du général et de ses favoris, tandis que les troupes, comme en Souabe, en Franconie, dans le Brabant, en Hollande, en Italie et en Suisse, subviendraient à leurs besoins, en dépouillant les malheureux habitans du peu de ressources que leur avait laissé la rapacité des officiers et des agens du gouvernement. Il est vrai qu'en les réduisant à une affreuse misère, on ne manquait pas de les féliciter d'être enfin heureux et libres par le secours de la grande nation. On ne sait ce qu'on doit juger le plus inhumain d'une si insatiable avarice ou d'une si cruelle raillerie.

Nous avons annoncé, dans l'introduction de la première partie, que nous nous abstiendrions d'insérer dans ce recueil celles des lettres de Bonaparte qui ne nous paraîtraient pas devoir intéresser le public. Nous y avons cité un passage de celle-ci, et nous n'en aurions rien publié de plus si, en France (voy. la *Décade Philosophique*, n°. 12) on n'avait fait un usage peu généreux de notre retenue, et insinué que nous ne pouvions appuyer, d'aucune autorité, le passage dont il est question ici, parce que nous n'avions pas fait imprimer la lettre d'où il est tiré. « Quant à Bonaparte, dit le critique français, en parlant de ce qui se trouve, dans notre introduction, de relatif au projet formé par le directoire,

Fais en sorte que j'aie une campagne à

de se débarrasser de l'armée d'Italie, « il s'est prêté à ce petit arrangement, en se proposant d'abandonner au premier instant ses camarades pour *revenir passer l'hiver en Bourgogne.* » Ce passage est souligné d'un air triomphant, pour donner à entendre, sans doute, qu'il a été fabriqué par les éditeurs anglais, et qu'il serait trop inique de l'attribuer à un homme dont la réputation d'humanité et de loyauté est aussi bien établie que celle de Bonaparte. A merveilles; maintenant nous mettons, sous les yeux du public, un extrait de ses lettres où les expressions, qui ont si fort scandalisé les auteurs de la *Décade*; se trouvent deux fois dans l'espace d'un petit nombre de lignes. Ainsi, si elles présentent un sens capable de révolter les lecteurs, ce que nous sommes fort loin de contester, toujours est-il constant que ce n'est pas à nous qu'il faut s'en prendre.

Nous allons encore ajouter une remarque à ce sujet.

Lorsque la première partie de cette correspondance fut mise sous presse, il ne vint pas à la pensée des éditeurs qu'il fût nécessaire de prendre beaucoup de soins pour en établir l'authenticité. Ils ne soupçonnaient pas qu'il pût y avoir personne d'assez peu de sens ou d'assez mauvaise foi pour nier ce qui porte en soi un caractère d'évidence irrécusable, outre que les lettres originales ont constamment été mises sous les yeux de quiconque a voulu les examiner, et l'évènement a prouvé que tout ce que nous aurions pu faire de plus aurait été d'une inutilité absolue; car, excepté le *Morning-Chronicle* qui croit son honneur engagé à nier tout ce qui peut blesser celui de la France, et les éditeurs de la *Décade* prétendue *philosophique* qui n'ont trouvé matière à douter que dans le passage qui fait

mon arrivée, soit près de Paris ou en Bourgogne, je compte y passer l'hiver.

BONAPARTE.

le sujet de ces réflexions, nous ne connaissons personne qui ait contesté l'authenticité de cette correspondance. Nous regardons au reste comme vraisemblable que nos critiques ont quelque regret d'avoir conçu le soupçon injurieux qui nous a obligés à leur répondre, ou de l'avoir manifesté. Mais s'il se trouvait quelqu'autre personne disposée à partager leur opinion, nous declarons solemnellement ici, une fois pour toutes, que nous donnons au public les lettres qui composent ce recueil, telles qu'elles sont sorties de la plume de leurs auteurs, sans y avoir ajouté ni changé une seule syllabe ; nous en avons seulement retranché quelques passages, comme nos lecteurs en sont déja prévenus, et les égards que nous devions à leur délicatesse et que nous commandait la décence, nous en faisaient un devoir indispensable.

N°. X I.

Au Grand-Caire, le 18 thermidor.

SUCY (1), *commissaire-ordonnateur*, *au citoyen* JOSEPH BONAPARTE, *à Paris.*

MILLE occupations, mon cher Joseph, m'ont empêché de vous donner jusqu'à pré-

(1) Cette lettre est la seule que nous ayons du commissaire en chef, Sucy. La manière respectueuse dont il est souvent parlé de lui dans le cours de cette correspondance, prouve qu'il jouit d'une grande considération en Égypte ; ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'il occupe le premier poste dans l'administration civile de l'armée.

Il n'y a rien de bien important dans sa lettre, si ce n'est qu'elle laisse entrevoir l'impossibilité de tirer aucun parti de la possession de l'Égypte. En convenir en termes clairs, c'aurait été manquer à ce que la politique prescrit, et Joseph Bonaparte s'en serait offensé. Il se contente donc de dire que la terre d'Égypte est celle de l'espérance. Mais entretenir un Français des avantages que la marche lente du tems peut lui promettre, c'est lui parler un langage inintelligible. Rien n'existe pour lui au-delà du présent et il se presse d'en jouir avec une vivacité qui démontre assez combien il se méfie et fait peu de cas de l'avenir.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet ; mais nous nous con-

sent de mes nouvelles et de celles du général; j'ai su d'ailleurs que vous en aviez régulièrement. Les fatigues de la dernière marche l'ont bien un peu éprouvé, mais il les a supportées, je vous assure, mieux que tout autre. Avec lui seul l'armée pouvait surmonter les obstacles sans nombre qu'elle a rencontrés, et que l'on ne pouvait prévoir d'après les renseignemens fournis.

Il y a beaucoup à espérer de ce pays; mais il est des succès auxquels le tems doit concourir. Je dicte, ne pouvant encore me servir de ma main. On augure bien de ma blessure. Ma peine est de ne pouvoir être utile à votre frère, comme je le desirerais. Nous sommes dans l'attente des nouvelles de Paris; il y a bien des évènemens qui pourraient modifier notre position; cette attente est toujours pénible.

Mes hommages à vos dames; le citoyen Hasselavere se porte fort bien, il est employé ici dans l'administration des biens des Mamelouks. Adieu, conservez-moi de l'amitié pour le tendre attachement que je vous ai voué pour la vie.

SUCY.

tenterons de rappeler à nos lecteurs le sort des conquêtes de Bonaparte en Italie, sans ajouter rien de plus sur cette matière.

P. S. Vous savez que Louis (1), fatigué un

(1) Louis Bonaparte, frère du général. Dans les dernières gazettes de France qui sont arrivées en Angleterre, on dit que Louis Bonaparte, accompagné du général Berthier, est arrivé à Ajaccio en Corse : nous regardons ce fait comme très-douteux. Nous avons de bonnes raisons pour croire que Berthier est le dernier homme dont Bonaparte voudrait se séparer, quand même son retour à Alexandrie serait une chose facile ; ce qu'on ne peut accorder dans l'état actuel des choses. Pour Louis Bonaparte qui a été assez avisé pour rester à Alexandrie, il n'est pas tout-à-fait impossible qu'il ait trouvé moyen de passer en France. Ainsi quelque puisse être notre opinion personnelle, nous ne contesterons pas, quant à présent, la vérité de ce fait particulier.

Il est difficile d'imaginer rien qui surpasse la vigilance de nos marins devant Alexandrie. Nous avons vu plusieurs lettres écrites par les commandans des navires neutres que les Français trouvèrent dans le port de cette ville, et à qui le commodore Hood permit de mettre à la voile. Ils s'accordent tous à dire que non-seulement leurs papiers, mais encore leurs équipages furent soumis au plus sévère examen, de sorte qu'il eût été bien difficile de rien cacher aux yeux d'argus si attentifs.

Quant aux navires fournis par différens ports d'Italie, et pour le frêt desquels Bonaparte avait promis, à leurs propriétaires, une partie du pillage d'Égypte, on ne leur a pas permis de sortir du port. Onze d'entr'eux, qui voulurent tenter le passage, furent pris à la vue de la ville et brûlés sur-le-champ. Quant aux vaisseaux français, ceux qui les montent doivent se croire exposés à des dangers encore plus redoutables ; car la perfidie et la cruauté de cette nation rendraient

peu de sa traversée, est resté à Alexandrie.

légitimes les plus sévères représailles, et par la suite, malgré leur extrême impatience de s'échapper « de cette horrible contrée », il est douteux qu'ils veuillent braver les dangers auxquels ils s'exposeraient en voulant la quitter. Trois de leurs navires (c'est eux-mêmes que nous avons pour garans de ce récit), remplis de blessés et de fugitifs qui avaient trompé la vigilance du commandant d'Alexandrie, s'échappèrent à la faveur de la nuit et de l'absence momentanée de nos croiseurs. Quel a été leur sort? l'un d'eux, nous desirons que ce soit celui où se trouvaient les blessés, fut pris par le *Zélé*; le second échoua sur les côtes de Scyphanto, l'une des îles de l'Archipel; les passagers et l'équipage, au nombre de 54 hommes en tout, furent pris et envoyés à Constantinople où on les mit au bagne et où on récompensa généreusement les habitans de l'île pour leur zèle et leur fidélité. Le troisième relâcha dans un des hâvres de l'île de Candie dont les habitans, comme l'observe judicieusement le *Narrateur Français*, ne sont pas des *modérés*; ils tuèrent tout ce qu'il y avait d'hommes sur ce navire, et envoyèrent leurs têtes décorer les murs du sérail.

Cependant il n'est pas tout-à-fait impossible que quelque navire plus heureux que les autres parvienne à s'échapper, et le directoire, pour tromper la douleur des familles de ses victimes, annonce de tems en tems, dans sa feuille officielle, l'arrivée de quelques individus, partis d'Égypte, dans des ports éloignés; car il est digne de remarque qu'ils n'arrivent jamais dans les ports de France.

Cet expédient est ingénieusement trouvé; mais il ne réussit pas toujours; car comme le gouvernement français ne peut

avoir des nouvelles d'Égypte que par la Turquie ou l'Angleterre, il arrive quelquefois qu'il annonce le retour d'un homme qui, pour me servir d'une expression familière à ses écrivains, *a cessé de vivre* plusieurs mois auparavant. C'est ainsi que récemment il nous a donné une lettre datée de Livourne, écrite, disait-il, par le citoyen Julien qui ne faisait que d'y arriver et qui apportait d'excellentes nouvelles du Grand-Caire. Mais ici la sagacité du journaliste se trouva en défaut; et depuis long-tems les voyages du citoyen Julien étaient à leur terme; car il avait été assasiné (c'est l'expression que Bonaparte juge à propos d'employer dans ses dépêches officielles) avec 15 autres Français au village d'Askam. C'est-à-dire (car ce fait nous est parfaitement connu) qu'il avait été envoyé avec une compagnie de grenadiers pour enlever les grains qui se trouvaient dans ce village; les habitans défendirent leur propriété avec un courage qui tenait du désespoir, et tuèrent Julien et tout son détachement composé de 56 hommes.

Il ne faut pas oublier que le héros d'Italie, que cet évènement rendit furieux, envoya « une forte division de son armée » pour détruire les huttes de terre qui formaient ce village et en exterminer les habitans, dans le dessein vraisemblablement d'inculquer avec plus de succès, dans l'esprit des Égyptiens, la salutaire doctrine des *Droits de l'Homme*.

N°. XII.

Au Grand-Caire, le 20 thermidor.

C. LASALLE, *chef de brigade du 22e régiment de chasseurs à cheval, à l'armée d'Orient, à sa mère.*

AU moment de partir avec le général en chef, pour aller au-devant d'une caravane importante dont les Mamelouks se sont emparés, et qu'il faut leur arracher des mains, j'apprends qu'on prépare un courrier à partir, ma très-chère maman : les occasions sont si rares que je ne puis laisser échapper celle-ci, sans vous donner de mes nouvelles.

Ni la fatigue, ni la chaleur, ni la privation du vin, n'ont altéré en rien ma santé; au contraire, j'engraisse à vue d'œil. Je ne regrette qu'une seule chose, ce sont mes pauvres cheveux. L'extrême chaleur les a fait tous tomber. J'attribue aussi une grande partie de cette perte au manque de poudre et de pommade.

Le général Bonaparte, toujours prodigue de bontés pour moi, m'a donné le commandement des hommes à cheval du septième d'hussards et du vingt-deuxième de chasseurs; me voilà petit général. Souvent il m'invite à dîner, et il me place toujours à sa droite. J'ai une peine infinie à former mon nouveau corps délabré autant que possible; mais j'espère en venir à mon honneur à force d'activité.

On nous assure qu'il arrivera, d'ici à quelques mois, des renforts de France, et que nous retournerous dans notre pays. C'est le vœu de l'armée qui, quoiqu'aussi bien qu'il est possible pour le pays, a (1)

(1) Ces termes sont bien peu expressifs en parlant d'un pays que l'armée entière, comme nous n'en pouvons douter, ne regarde qu'avec horreur. Mais « le pauvre Charles » dîne trop souvent avec le général pour tenir un autre langage, sur-tout à l'instant où il vient de recevoir de nouvelles marques de sa faveur.

Cette lettre cependant, sous un autre rapport, mérite une serieuse attention. Elle met presque dans un aussi grand jour l'hypocrisie et la scélératesse de Bonaparte que ses professions de foi catholique et musulmane. Il donne à ses fidèles coopérateurs l'assurance qu'ils retourneront en France aussitôt qu'il aura reçu des renforts. Cependant ces renforts n'auraient pu lui parvenir que sous la protection d'une escadre, et il avait retenu sur la côte d'Égypte, malgré les re-

le cœur trop français pour ne pas préférer notre pays à celui-ci.

Nous avons déja huit cents chevaux arabes uniques pour la course. J'en ai trois. Les officiers de mon régiment se conduisent fort bien à mon égard, et m'ont donné de grandes preuves d'estime.

Heureusement, vu mon nouvel emploi, j'ai peu de tems à réfléchir, et je suis trop fatigué le soir pour rêver tout éveillé; car sans cela je sens que je succomberais à la peine que j'éprouve de me savoir loin de tout ce qui m'est cher au monde, ma mère, mon père, ma maitresse (1) et mon fils. Quel-

montrances de l'amiral, tous les vaisseaux de guerre qui l'avaient accompagné, et qui formaient, à cette époque, la meilleure partie de la marine de France, dans le dessein d'y entasser le pillage d'Égypte avec lequel il se serait enfui en abandonnant l'armée à son malheureux sort.

Mais la providence n'a pas permis l'exécution de ce projet odieux, et sa justice qui se signale si souvent en faisant échouer les desseins des hommes pervers, fera partager à ce grand artisan de destruction les malheurs dans lesquels ses artifices ont précipité ses compagnons d'armes, tandis qu'il avait dans l'espérance de pouvoir facilement s'y soustraire lui-même.

(1) Nous avons déja observé combien il est ordinaire dans ces lettres de voir les parens confidens et quelquefois approbateurs des amours licencieux de leurs enfans. Le nouvel exem-

quefois cependant des idées, des regrets amers se présentent, je soupire, une larme coule, et je cherche aussitôt à m'arracher de ma mélancolie. O pauvre Charles, comme tu passes ta jeunesse! O devoir que tu es rigoureux!

J'espère cependant que, par le même bonheur qui m'accompagne au milieu des batailles, le ciel aura respecté vos jours (1). Je me réjouis de baiser un jour votre main respectable, de tarir par mes embrassemens les pleurs que vous avez versés pour moi. O maman, j'ai bien besoin de vous serrer dans mes bras!

Mon fidel Joseph est toujours avec moi; il m'est bien utile, et je ne saurais dire les

ple que nous offre cette lettre d'une complaisance de ce genre, ne mérite qu'une légère censure comparativement à beaucoup d'autres; mais nous en avons assez dit sur ce sujet.

(1) Peut-être trouvera-t-on ici le langage de Charles un peu trop chrétien; mais comme il y a quelque chose de gauche dans la manière dont il s'exprime, et que ce jeune homme paraît avoir encore dans l'esprit quelques restes « de la vieille superstition » de son pays, nous n'avons pas cru devoir retrancher ce passage de sa lettre. Nous n'aurons pas à réclamer l'indulgence du lecteur pour beaucoup d'autres de la même nature, excepté dans les endroits où ils profèrent des juremens, il arrive très-rarement que les auteurs de ces lettres y fassent mention du ciel.

soins attentifs qu'il a de moi. Je suis sûr que Colin en a bien autant de vous, aussi je lui promets un beau shall des Indes, etc. si nous prenons la caravane (1).

(1) Nous ne doutons pas de la satisfaction avec laquelle nos lecteurs apprendront que cette riche caravane a échappé à l'avarice de ce rapace bandit. Le détachement de l'armée française qui marcha à sa poursuite, l'atteignit à la vérité, comme nous l'apprenons par plusieurs des lettres insérées dans cette collection ; mais elle fut si habilement couverte par Ibrahim bey, et si vaillamment défendue par la poignée de Mamelouks qu'il commandait, que les Français, après plusieurs attaques infructueuses, et après avoir perdu la plus grande partie de leur nouvelle cavalerie (hélas ! pauvre Charles !), furent obligés de faire une honteuse retraite devant un ennemi dont les forces ne se montaient pas à moitié des leurs. Il paraît (et nous n'en faisons la remarque que pour les admirateurs de l'invincible Bonaparte qui commandait en personne) que les Mamelouks déployèrent dans cette rencontre, non-seulement plus de courage, mais encore plus d'habileté que leurs ennemis, et que, si Ibrahim n'avait pas préféré, avec raison, de veiller à la sûreté de son convoi, plutôt que de poursuivre les Français qu'il avait repoussés, il en serait revenu fort peu au Caire amuser le monde des récits pompeux de leur expédition triomphante en Syrie.

Dans le combat dont nous parlons, les Français ni les Mamelouks n'avaient point d'artillerie; ce qui doit servir d'une importante leçon à ces derniers, et leur démontrer qu'il est inutile qu'ils traînent à leur suite des canons dont ils ne savent pas se servir, comme il serait téméraire, de leur part,

Adieu; bonne, recevez cent baisers bien tendres, et présentez mon respectueux hommage à mon vieux père que j'aime et révère.

Amitié à mes amis, et respect à qui de droit.

CHARLES LASALLE.

d'attaquer leurs ennemis lorsqu'ils en ont pour se protéger. Ils doivent se contenter de les suivre, de les harrasser et de tomber, quand l'occasion s'en présente, sur des détachemens qui ne sont point munis d'un moyen si formidable de défense; et peut-être par leur courage indomptable et leur activité, auront-ils la gloire d'obliger les Français à se rendre à discrétion.

Quoique bien convaincus de la vérité de tout ce que nous venons de dire, nous ne nous serions pas hasardés à le mettre au jour d'aprés une autorité moins décisive que celle des officiers français eux-mêmes. C'est des lettres qu'ils ont écrites que nous avons tiré tout ce qu'on vient de lire, et nous aurions pu donner beaucoup plus d'étendue encore à des extraits de cette nature, car la force de la vérité les avait rendus extrêmement humbles dans cette circonstance.

N°. XIII.

Au Grand-Caire, le 20 thermidor.

C. LASALLE, *chef de Brigade*, *etc. etc.*, *à sa* JOSÉPHINE.

JE n'ai point encore reçu de tes nouvelles, ma regrettée Joséphine. Le malheur a voulu que trois couriers qui étoient arrivés à Malthe ayant été chargés sur le même bâtiment, les Anglais l'ont pris et on a jetté les lettres à la mer. Elle a englouti bien des richesses, mais jamais un trésor qui valût pour moi une lettre de toi!

Je vais partir dans l'instant avec le 7e de hussards et mon régiment. Le général Bonaparte, qui m'accable d'honnêtetés et de bontés, vient de m'en donner le commandement. Nous allons au-devant d'une caravane dont les Mamelouks se sont emparés; elle est importante. Nous nous battrons, mais le bonheur et toi qui m'ont toujours protégé, me préserveront encore cette fois-ci. Tu as dû recevoir de moi trois lettres de

Malthe, une d'Alexandrie, et voici la seconde du Caire. Je ne puis t'écrire plus souvent. Je suis écrasé d'ouvrage pour l'organisation de mon nouveau corps, qui est très-délabré.

Ton frère me fait bonne mine, parce que tu n'es pas ici. Je voudrais que ce fût le rebours. Que fait mon petit? comme il sera beau quand je le reverrai! car je reviendrai bientôt. Le général Bonaparte a promis que des troupes viendront bientôt nous relever. Mais que je serai laid moi! la chaleur nous a rendus tous noirs comme des corbeaux, et pour comble de malheur, j'ai perdu tous mes cheveux.

Comment vas-tu de ta grossesse : mon Dieu! qu'il est cruel de vivre dans l'anxiété sur tout ce qui m'intéresse! Le tems du bonheur est passé. Si un instant je cesse de travailler, mon esprit se livre aux réflexions les plus noires. Je pleure, et personne ne partage ma peine. Je ne connais personne dans le régiment; je n'ai pas d'amis; pauvre Charles! tu as tout perdu, puisque tu n'as plus ta Joséphine. Qu'au moins tu me regrettes, et je serai un peu consolé. Je pourrais oublier que j'ai eu des jouissances au-dessus de celles que doivent avoir les humains; mais oublier que tu es mon amie, et penser

à

à vivre sans toi, c'est ce qui ne peut entrer dans ma tête.

Adieu, je monte à cheval, et t'envoie cent baisers.

Ton

CHARLES (1).

(1) Nous remarquerons avant de passer à la lettre suivante que le régiment de ce Lassalle se battit avec la plus grande bravoure, comme le général en rend témoignage dans ses dépêches. Charles lui-même, ajoute Bonaparte, laissa tomber son sabre, il descendit de cheval pour s'en ressaisir, et fut assez heureux pour y remonter à l'instant où un des plus intrépides Mamelouks s'approchait de lui pour l'attaquer. Vraisemblablement il échappa; mais son régiment, comme nous l'avons déja dit, fut taillé en pièces.

N°. XIV.

Grand-Caire, le 22 thermidor.

Au citoyen St.-Genier, *directeur des messageries nationales, à Toulouse.*

Mon cher Père,

Vous devez être en peine sur mon sort; jusqu'à ce moment nous en sommes quittes pour de grandes fatigues. Nous sommes maîtres du Grand-Caire depuis quinze jours. Les Mamelouks sont à deux journées d'ici. Ils perdîrent deux mille hommes dans la principale affaire que nous eûmes avec eux. Le général Bonaparte est à leur poursuite. Dans peu j'espère de vous embrasser ainsi que ma mère.

Après avoir débarqué à Alexandrie, nous nous mîmes en route pour le Caire sans vivres, sans chevaux, et avons été poursuivis jusqu'ici par des bandes d'Arabes qui étaient à cheval, et qui nous ont harcelés singulièrement. Au moment d'entreprendre cette rou-

te, le général, voyant que nous manquions de tout, nous dit : *Les vertus sont pour nous* (1).

Dans une bataille sur le Nil, les Mamelouks ont pris tous nos effets qui étaient embarqués et nous ont laissés comme le jour que nous sommes né, avec ce que nous avons sur le corps (2).

(1) Combien de fois les horribles récits qui se trouvent dans un grand nombre de ces lettres ont-ils fait expirer, sur nos lèvres, le rire qu'excitaient les absurdités dont elles fourmillent ! Le mot si connu de Nœvolus : *Prenez patience et attendez les cigales*, n'était pas une plaisanterie si cruelle sur la misère de ses camarades, que cette exclamation si bizarre de Bonaparte à son armée pressée par la faim. J'ignore si cette saillie a adouci le sentiment de ses besoins ; mais si le lecteur se rappelle que ceux à qui elle s'adressait, étaient encore tout fumans du sang des Alexandrins, et qu'ils se préparaient à commencer celui des Égyptiens, il ne peut être que fort étonné des alliés dont Bonaparte leur promet l'assistance.

(2) Voici l'explication d'une circonstance qui était une énigme pour nous, lorsque nous publiâmes la première partie de ce recueil. Les auteurs de plusieurs des lettres qu'elle renferme, se plaignent d'avoir perdu tous leurs effets sur le Nil, mais sans dire de quelle manière. Nous voyons maintenant que les Mamelouks remportèrent une victoire complète dans le combat livré près de Cheibreiki, qu'ils prirent trois chaloupes canonnières, pillèrent tous les effets qu'on y avait chargés, et se seraient emparés de même des trois autres si l'armée ne fût arrivée assez à tems pour les en empêcher. Ces

Mamet; ainsi que tous les officiers qui sont resté en France sont remplacés, j'en suis bien aise.

Embrassez ma chère mère, etc.

SAINT-GENIER.

faits sont encore appuyés par le témoignage du brigadier Dumas (voyez n°. 18) ; et c'est ainsi que des lettres qui, d'ailleurs, ne présentent que peu ou point d'intérêt, nous fournissent des faits qu'on ne trouve point ailleurs pour completter l'histoire de cette incroyable expédition.

Si le lecteur desire connaître de quelle manière les commandans de la flottille rendent compte de cette affaire, il peut consulter les lettres du vice-amiral Perrée et de l'adjudant-général Royer, 1re. part., nos. 19 et 22.

N°. X V.

Au Caire, le 27 thermidor.

L'adjoint LACUÉE *à son oncle.*

JE n'ai reçu aucune lettre de vous depuis mon départ de Toulon, mon cher oncle (1), et je crains bien que vous n'ayez recu de moi aucune nouvelle. Je juge de vos inquiétudes à mon égard, par les bienfaits dont vous m'avez comblé; jugez de la mienne par la reconnaissance qu'ils me commandent.

Cette lettre vous parviendra peut-être; un de mes camarades la porte, et s'embarquera sur un neutre. D'ailleurs les Anglais vainqueurs sont cependant assez maltraités

(1) Lacuée, l'oncle, est un homme qui jouit d'une réputation honorable. Il était, à ce que nous croyons, membre de la convention, et est maintenant dans le conseil des Anciens. Il était officier dans le tems de la monarchie, et pendant l'assemblée législative président du comité militaire. Nous ne connaissons pas son neveu; il paraît avoir des talens, et sa lettre, non-seulement bien écrite, mais pleine de vues importantes, mérite d'être lue avec beaucoup d'attention.

pour ne pouvoir tenir la mer (1), et laisseront, j'espère, pour quelque tems nos communications libres. Avec quelle ardeur nous le desirons! depuis quatre mois nous ignorons ce que sont devenus nos parens et amis. Nous avions laissé la république entourée de factions, et à peine quelques gazettes insignifiantes nous sont-elles parvenues! tous les couriers ont été saisis; présage bien si-

(1) Une telle assertion est assez réfutée par le sort de cette lettre, et nous l'aurions passée sous silence, si elle ne nous donnait occasion d'observer dans quelle ignorance on tient l'armée sur ce qui est relatif au combat naval du 1er d'août. Que nous ayons été vainqueurs, c'est ce qu'on ne peut nier, puisque la flotte française a été anéantie presque toute entière. Bonaparte n'avait donc pour ressource que d'affirmer que celle des Anglais n'était guère dans un état moins déplorable, aussi n'y a-t-il pas manqué, et par ce moyen il a arrêté, du moins pour quelque tems, le découragement et les murmures de son armée. Un de ceux que ce stratagême avait trompé, dit dans une lettre interceptée, qu'à la vérité la flotte française a été battue; mais il assure à son ami, en s'appuyant de l'autorité que nous avons citée, que les Anglais ne sauraient tenir la mer. « Or, il reste à savoir, ajoute-t-il, quel parti nous pourrons tirer contre eux des vaisseaux qui sont dans le port d'Alexandrie. »

(Quelques frégates et des bâtimens de transport) et là-dessus il se berce de l'espérance d'anéantir notre marine dans les mers du levant.

nistre! le seul convoi qui portait Tallien (1) a été respecté.

Si les dépêches du général sont parvenues, vous aurez appris que je suis blessé (2), quoiqu'au premier coup-d'œil ma blessure est assez légère. La balle a respecté la langue, le gosier, les vaisseaux sanguins, et la mâchoire gauche. La (3) — — — — a seule été fracturée; elle l'a été avec éclat, mais assez heureusement pour ne pas me défigurer. La plaie va à merveille, je puis parler, et j'espère dans quinze jours manger autre chose que de la bouillie, ou plutôt manger; car, depuis un mois, je ne fais qu'ava-

(1) Le Lodi qui faillit être pris comme le reste. L'auteur de la lettre dit qu'il a été respecté. Quelques lignes plus bas nous lisons que la langue de Lácuée à aussi été respectée : quel jargon! Mais ce n'est pas la première fois qu'on en fait usage en France; en voici un exemple curieux tiré du voyage de Levaillant. « Je rencontrai, dit-il, un tigre dans le désert: cette noble créature fixa ses regards sur moi; je la considérai aussi avec beaucoup d'attention, nous nous respectâmes réciproquement et poursuivîmes notre route chacun de notre côté. »

(2) Nous n'avons pas vu que Bonaparte fît mention de Lacuée dans ses dépêches; mais Berthier dit qu'il a été blessé à la même affaire que le commissaire en chef Sucy, et qu'il se trouvait sur le même bâtiment.

(3) Vraisemblablement le côté droit de la machoire; mais ce mot est effacé.

ler. Les chirurgiens prétendent que les eaux de Barège me seraient nécessaires, sinon indispensables; je crois qu'elles me seront agréables, et je serais très-disposé à y aller; mais comme il est possible que le malheureux combat d'Aboukir ne rende critique la position de l'armée, et (1) — — — — — — à l'instant de la cicatrice, je resterai : mon sort sera lié à celui de l'armée, quoique j'y serve avec peu, et bien peu d'agrément, et quoique je sois bien sûr qu'on ne me saura nul gré de ce sacrifice.

La campagne que nous venons de faire est, sans contredit, la plus pénible qu'aient jamais fait les Français. Nos marches forcées dans le désert sous un ciel brûlant, sur un sable plus brûlant encore, notre disette d'eau pendant cinq jours, de pain pendant quinze, de vin pendant trois mois, sans cesse au bivouac, exposés à une rosée perfide qui aveuglait les imprudens; tout cela est bien plus terrible que les batailles et les siéges; il ne faut que l'élan pour celles-ci, il faut pour l'autre du vrai courage, du courage de tête et d'âme.

Nous n'avons eu que deux batailles et

(1) L'original est illisible dans cet endroit; nous avons completté le sens de notre mieux.

trois ou quatre combats, ou plutôt, nous n'avons eu que deux boucheries. Les Mamelouks n'avaient que la bravoure, nous étions instruits et disciplinés. Ils sont venus se briser sur nos bataillons quarrés, leur imprudente valeur les a faits se précipiter entre deux de ces masses redoutables et ils y ont trouvé leur tombe. Vaincus, et sans autre espoir que de se sauver, ils fuyent avec leur bagage, ils ne sont plus à craindre; la constance du courage ne saurait être l'appanage de l'ignorance (1), elle n'en possède que l'élan. D'ailleurs, quelques forts élevés à l'entrée du désert et aux débouchés de la Syrie nous garantissent d'eux; et ensuite, où peut se recruter ce ramas d'esclaves?

Les Arabes Bédouins et les habitans sont aujourd'hui nos seuls ennemis (2). Les pre-

(1) La manière de raisonner de notre philosophe ne nous paraît pas pleinement satisfaisante. Peut-être a-t-il déja reconnu lui-même que ce n'est qu'une pétition de principe. L'ignorance des Mamelouks n'est pas bien prouvée; mais la constance de leur courage n'est pas un problême maintenant pour les misérables restes de l'armée française.

(2) Lacuée tire un motif de consolation de circonstances qui jetteraient tout autre que lui dans le désespoir. Les moyens qu'il songe à mettre en œuvre pour n'avoir plus rien à redouter des ennemis qui le menacent, sont singulièrement imaginés. Ces ennemis sont seulement tout le peuple du pays et les Ara-

miers sont indestructibles, voleurs par profession et par institution reçue de race en race; il serait plus difficile de les civiliser que de nous rendre sauvages. Les liens de la société leur seraient plus pénibles que les fatigues de cette vie affreuse que l'habitude et l'ignorance les empêchent de trouver horrible. On ne peut que les éloigner, et l'on y réussira en rendant le pays à la culture, et creusant des canaux larges et profonds, et bâtissant des fortins de distance en distance. Quant aux habitans, quelques têtes de Cheiks les soumettront bientôt.

L'Egypte ne ressemble en rien à tout ce qu'en ont dit nos écrivains. Son sol est fécond, mais point abondant; la nature ne demande qu'à produire, mais c'est un terrein nud et presqu'inculte. Ses habitans,

bes qui l'environnent, les Arabes qui sont invulnérables comme les Harpies,

— — — — — — Non vulnera tergo
Accipiunt, celerique fugâ, etc.

Ce qui ne pourra pas se faire avec l'épée, s'effectuera par le moyen de la charrue : tous les sables de l'Égypte vont être couverts de riches cultures ; et le grand ouvrage de la colonisation sera conduit, avec le tems, à son entière perfection. Il semble que Salomon eut en vue de semblables projets, lorsqu'il dit : « Ils sèment le vent et recueillent des tempêtes. »

dégradés par l'esclavage, sont retombés dans l'état de sauvages, et n'ont gardé de la civilisation que la superstition et l'intolérance religieuse. Je les ai trouvés parfaitement ressemblans aux nations de la mer du sud, peintes par Cook et Forster.

En un mot, ce pays n'est rien quant au présent; il n'offre que de grands souvenirs et de vastes, mais éloignées espérances. Il ne valait pas la peine d'être conquis dans l'état actuel des choses; mais, si des politiques, sur-tout des administrateurs habiles s'en occupent dix ans, si dix ans nous y employons, nos soins et nous y sacrifions ses revenus, il deviendra la plus belle colonie de l'Europe, produira de grands changemens dans le commerce du monde.

Où sont-ils ces administrateurs? Nous avons ici l'homme capable de donner au goût d'Egypte (1) la première et grande im-

(1) Si c'est Bonaparte que Lacuée désigne par ces expressions, nous sommes bien éloignés de partager la haute opinion qu'il a conçue de ses talens politiques. Les institutions qu'il a voulu fonder en Italie prouvent qu'il n'est pas né pour ce genre de création, et qu'il n'est pas capable de donner au goût de l'Égypte la première et grande impulsion, pour nous servir des termes un peu emphatiques de Lacuée, à moins que ce ne fût une impulsion vers le meurtre et le pillage. — Mais, dira-t-on, peut-être l'auteur de cette lettre a-t-il une autre

pulsion, mais pas un capable d'administrer, quoiqu'en ait dit la bavarde déesse.... Oh combien de fausses réputations se sont faites en Italie, et que de piédestaux qui resteront sans statue! d'ailleurs le Français, dont l'impétuosité convenait pour cette conquête, serait-il assez patient pour attendre? Toujours pressé de recueillir, laissera-t-il mûrir dix ans, et comme le sauvage de Montesquieu, ne coupera-t-il pas l'arbre pour avoir le fruit? Les premières mesures me donnent le droit de le craindre.

Gurieux se porte à merveille à cette heure; il n'a éprouvé qu'une forte diarrhée; on le surcharge d'ouvrage, et d'un ouvrage bien indigne de lui. On ne sait pas tirer parti de son talent, et l'on utilise son activité en la profanant. Il philosophe d'un bout du jour à l'autre que c'est ici le cas de mettre en pratique ce qu'il a lu jadis et pensé depuis.

J'ai, jusqu'au bout de ma lettre, différé de vous parler du malheureux Desna**** (1).

personne en vue? Nous avouons que nous n'avons aucune donnée sûre pour fixer le sens de ce passage; mais ce qu'il dit du manque absolu d'administrateurs habiles en Egypte, est très-digne de remarque.

(1) Ce nom est en partie effacé par une tache d'encre; nous avons cru d'abord que c'était Desnattoz; mais il est plus vrai-

Il est pris par les Bédouins depuis plus d'un mois, et depuis cette époque on ignore ce qu'il est devenu; ces voleurs ne l'auront pas tué, mais s'il a été présenté aux Mamelouks il est perdu; sinon, et qu'il ait pu résister aux fatigues et aux mauvais traitemens, nous l'aurons peut-être. Nous nous accrochons tous à ce brin d'espérance; mais il est bien faible. La perte d'un camarade est ici bien sensible, mais sur-tout la sienne. Sa franchise, son cœur, et ses sentimens m'avaient inspiré pour lui une amitié qu'il partageait. C'était le seul ami de mon âge que j'eusse ici. Je ne tiens plus maintenant qu'à Gurieux. La guerre a été bien funeste à l'état-major; il n'y avait plus avant-hier que l'ad-

semblable que c'est Desnanotre dont parle Desgenettes, (voy. 1re. part.)

Les Français, pour qui ces lettres sont précieuses, et chez qui elles doivent être lues universellement avec beaucoup d'empressement et d'anxiété (1), nous sauront peut-être quelque gré du soin que nous prenons pour conserver les noms cités dans cette correspondance, quoique le plus souvent ils n'aient rien qui puisse intéresser nos compatriotes. Quant à eux, ils y reconnaissent ceux de leurs parens, de leurs amis et souvent ne sauraient apprendre par une autre voie quel est le sort que la fortune leur a fait éprouver.

(1) On en a déja donné huit éditions en Angleterre.

joint en état de faire le service ; tout a été pris et tué, quatre on cinq blessés. Jamais hussards ne firent un service pareil au nôtre, même lorsque leurs combats étaient en Gênes. Je me rappelle d'une vive partie de plaisir que nous fîmes cinq sur la plus haute montagne de Toulon ; des cinq je reste seul.

Le camarade qui se charge de vous remettre ou de vous faire parvenir ma lettre, est le citoyen Veyssiere, chef d'escacron au 18e; il a trente ans de service effectif, et sept campagnes. Il aurait, par conséquent, droit à une retraite; mais, blessé ici et rongé par la pierre, il a voulu rentrer en France. On lui a sottement conseillé de donner sa démission, il l'a faite, elle a été acceptée. Ne serait-il pas possible cependant de lui faire avoir, ou sa retraite, ou une compagnie d'invalides ? je vous prie d'y employer tous vos

Nous ajouterons, à ce sujet, que dans l'une des lettres précédentes il y en avait une incluse pour le citoyen Perrin, négociant à Sens, où on lui annonce la mort de son fils, qui, ajoute l'auteur, par le fatal arrêt du destin, devait périr sur le Nil. La première nouvelle de la perte qu'a faite ce malheureux père, lui parviendra peut-être par la note que nous insérons ici. Cette même lettre contient aussi des plaintes amères sur la privation presque totale de nouvelles de France, à laquelle l'armée d'Égypte est condamnée, et porte à douze le nombre des avisos qui avaient déja été pris par les Anglais.

efforts et votre crédit; vous rendrez service à un des plus braves et des plus vaillans militaires de la république, qui sort, le cœur pur et les mains nettes, de la révolution et de la guerre.

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur; j'embrasse ma tante; il me tarde bien fort de vous revoir l'un et l'autre : je voulais acheter des schals pour elle (1); mais la

(1) Ce passage démontre que le pillage de la caravane était regardé comme une bonne fortune assurée.

On ne peut voir sans indignation ces gens-la méditer les desseins les plus atroces aussi froidement que s'il s'agissait de choses indifférentes. Ils ont porté le ravage et la désolation dans les plus belles contrées de l'Europe, et ils se glorifient de l'impunité de leurs crimes; mais ils ne sauraient échapper à la providence vengeresse, dont l'œil est ouvert sur eux, et leur téméraire présomption suffirait seule pour les conduire à leur perte inévitable.

Pour être convaincu de l'existence de cette Providence divine à laquelle tout est subordonné, il suffirait de jeter les yeux sur Bonaparte et sur son armée : cet homme qui se vantait de tenir la fortune enchaînée, et qui le croyait peut-être; ces légions dont les crimes énormes et l'indomptable valeur avaient frappé l'Italie d'épouvante, et vaincu les plus grandes puissances de la Germanie, sont maintenant le jouet de quelques hordes de vagabonds, de ces Arabes que l'on compte à peine parmi les peuples civilisés, et de la populace du Caire, canaille la plus brute et la plus sauvage qu'il y ait au monde :

caravanne à été détournée par les beys, et le peu qu'il restait ici ont été enlevés à un prix fou; on les achetait vingt-cinq à trente livres, et ils étaient assez communs. Je serai donc réduit à lui porter du café Mocka.

Adieu; mes respects au citoyen et à la citoyenne Lacépède, au général Clarke, à Brostaut, au général Servan, etc. Rappelez-moi au souvenir de Davignan, Desages, Decok, Charles Maroit, Marecheski, etc. etc.

LACUÉE.

devenir les esclaves de ce rebut de l'humanité, servir à satisfaire leurs honteuses et brutales passions, ou être immolés à leur juste vengeance, vivre abhorrés et meprisés, mourir obscurément, et servir de pâture aux vautours et aux chiens, voilà le sort qui les attend. Qui pourrait, dans cette humiliante catastrophe, ne pas reconnaître l'influence d'une justice supérieure, et qui peut la reconnaître, sans s'écrier avec un poëte de l'antiquité;

Nec surdum, nec Tiresiam quemquam esse Deorum!

N°. XVI.

N°. XVI.

Grand-Caire, 28 thermidor, an 6.

Au citoyen MIOT.

Tu verras, mon cher Miot, par la date de cette lettre, que je te l'écris vingt jours après celle qui est dans ce même paquet (1). Tu auras vu par le petit mot que je joignis avant mon départ de cette ville-ci, que je partais pour aller avec le général le Clerc (2),

(1) Il parle de la lettre qu'il a écrite, en date du 26 juillet. Voy. le n°. IV.

(2) Le général le Clerc, comme nous l'avons déja vu dans une des lettres précédentes, est en grande faveur auprès du général dont il a épousé une sœur, immédiatement après le traité de Léoben. Cette dame que les personnes de sa société ont surnommée la princesse follette, était peu spirituelle, mais très-jolie. Son frère lui a donné un demi-million en dot. C'est la même que Bonaparte empêcha d'aller à l'opéra à Bologne, parce que les personnes qu'elle avait choisies pour l'y accompagner n'étaient pas toutes du premier rang. Il faut convenir que ce chef de *niveleurs* a des idées aristocratiques qui, dans un républicain et dans un Corse, ne peuvent que nous causer beaucoup de surprise.

faire une expédition sécrète qui avait, comme je l'ai su, pour but de nous emparer de la caravane de la Mecque qu'Ibrahim bey avait saisie. Elle n'a pas réussi, et nous avons perdu dans cette affaire bien des hussards à cheval.

Tu reconnaitras facilement à ma vilaine écriture que quelque chose doit naturellement m'empêcher de conserver ma première manière. Je te dirai, sans trop t'épouvanter, que cette expédition m'a été tant soit peu funeste, puisque j'ai eu le bras gauche tellement mordu et abimé par un chameau, qu'il est hors d'état d'être employé pendant un mois. Cet accident n'aura pas de suite. J'ai eu ensuite les doigts de la main droite endommagés de manière à ne pouvoir écrire. Il faut que tu saches aussi que j'ai perdu mes bagages, et que je suis resté avec une chemise sur le dos. Ma malle était heureusement arrivée au Grand-Caire, et je puis rétablir mes pertes. Je supporte très-philosophiquement mes malheurs qui ne sont d'ailleurs pas bien grands ; et le plus grand de tous est, et sera toujours, de ne pouvoir vous voir et vous serrer dans mes bras.

C'est à Sallich, au-delà de Bilbis, dernier village avant d'entrer dans le désert, que nous avons appris la triste nouvelle de notre

combat naval, dans lequel nous avons perdu plusieurs vaisseaux, entre autres l'Orient, et l'amiral Brueys mort d'un boulet de canon, Tu dois bien croire combien cet évènement rend notre situation embarrassante dans ce pays; et elle enleverait l'espérance à toute l'armée, si on ne connaissait pas le génie du général en chef qui la dirige. C'est donc entièrement sur lui que nous nous reposons du soin de nous tirer du pas dans lequel nous nous sommes engagés. Puisse le parti qu'il prendra nous rapprocher de notre patrie! Ce pays n'est pas fait pour nous.

Adieu, mon cher Miot, je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que toute ta charmante famille et la bonne M———.

Boyat qui est auprès de moi dans le moment, me prie de t'assurer de son attachement. Il dit bien des choses à Joséphine et à M———. Si tu peux me faire revenir, n'oublie pas d'en saisir l'occasion. N'oublie pas, aussitôt que tu auras reçu cette lettre, d'écrire un mot à Sucy pour l'engager à me ramener avec lui, en cas où il partirait d'ici.

D'après ce que Boyat m'a dit, il n'y paraissait pas disposé (1). Adieu.

(1) Notre malheureux savant avait déja parlé (n°. IV) de

la répugnance que Sucy témoignait pour l'emmener avec lui en France ; au reste, Sucy lui-même n'y retournera peut-être jamais ; mais, s'il en était autrement, si les lettres adressées à Miot, lui fussent parvenues en tems convenable, et qu'il eût voulu employer son crédit auprès du commissaire en chef, en faveur de son ami, nous sommes persuadés qu'il n'aurait obtenu aucun succès. Que le bon sens a de peine à trouver place dans la tête d'un botaniste ! Quel droit a celui-ci de vouloir être compris dans le petit nombre de ceux à qui on permettra de retourner dans leur patrie ? Son sort était déterminé avant qu'il s'en éloignât ; et au reste, à quel titre s'en plaindrait-il ? il a déja vu (voy. sa 1re. lettre) tomber autour de lui plusieurs de ses camarades auxquels il survit : accuserait-il l'infernale politique du directoire ? Mais s'il a pu, de propos délibéré, envoyer à leur perte certaine plus de quarante mille hommes de ses plus excellentes troupes, de qui il avait reçu les services les plus signalés, comment notre botaniste pourrait-il supposer que ces superbes pentarques prennent le plus faible intérêt à un être plaintif, moitié philosophe, moitié guerrier, qui ne leur a jamais rendu peut-être le plus léger service ? Cette idée est trop absurde pour mériter qu'on s'y arrête.

Lorsque nous avons dit, au commencement de cette note, que Sucy ne reverrait peut-être jamais sa patrie, nous étions loin de penser qu'une mort déplorable avait déja terminé sa carrière. Nous apprenons à l'instant qu'il était à bord du vaisseau qui a relâché dans l'île de Candie, et qu'il y a été tué avec un grand nombre de ceux qui l'accompagnaient.

Nous sommes loin d'approuver cette manière barbare de faire la guerre; et le ressentiment que nous avons fait éclater contre l'armée d'Orient ou d'Angleterre, vient de ce que les

guerriers qui la composent sont plutôt les assassins que les ennemis généreux des infortunés Egyptiens. Nous aurions desiré à Sucy un sort moins funeste ; mais nous ne pouvons qu'être étonnés de la présomptueuse folie qui l'a engagé à se mettre, ainsi que ses compagnons, à la merci d'un peuple dont ils avaient provoqué la vengeance par tant d'excès et de cruautés. L'impunité avec laquelle les Français ont long-tems outragé et foulé aux pieds les nations trop patientes de l'Europe, leur a inspiré une audace qui est maintenant la cause de leur perte. Ils ont enfin trouvé un ennemi digne d'eux.

Nous ignorons si l'auteur de la lettre qui précède, a pu obtenir d'accompagner Sucy à son départ d'Egypte. S'il est parti avec lui, il a vraisemblablement partagé son sort; mais nous regardons comme plus probable qu'il est resté au Caire; en ce cas, si un court répit (et il ne peut guère espérer rien de plus) est de quelque prix à ses yeux,

Si tanti vita dierum
Paucorum.

Nous le félicitons du refus persévérant qu'a fait le premier commissaire d'acquiescer à sa demande.

N°. XVII.

Au Caire, le 29 thermidor, an 6.

Au citoyen PISTRE, *demeurant au bureau du Naulage, quai Vincent, n°.* 199, *à Lyon.*

JE saisis avec empressement, mon cher ami, l'occasion que me procurer un de nos chefs d'escadron (1) qui se retire par démission, pour te faire parvenir cette lettre, dans l'espoir qu'elle sera plus heureuse que celle que je t'ai écrite d'Alexandrie, la frégate qui en était porteur ayant, dit-on, été prise par les Anglais. Tu as sans doute appris, qu'après une navigation heureuse, nous nous étions emparés de l'île de Malthe, et que de-là nous avions fait voile pour l'Egypte. Nous sommes, en effet, arrivés devant Alexandrie le 14 thermidor (2), et nous nous en som-

(1) Le citoyen Veyssière dont parle Lacuée. Voyez la lettre de ce dernier à son oncle.

(2) Le 14 thermidor correspond au 1er. d'août, et c'est le 2 juillet que la flotte française parut à la vue d'Alexandrie. Ce n'est pas la première fois que nous avons observé que le

mes également emparés après une légère résistance.

Je ne saurais t'exprimer, mon cher ami, l'étonnement que j'ai éprouvé en entrant dans cette ville, jadis si célèbre, dont il ne reste pas la moindre splendeur, et où on ne trouve plus que les vestiges de quelques anciens monumens, tels que la colonne de Pompée, les bains de Cléopatre, etc. l'Alexandrie moderne n'est plus qu'un amas de baraques de terre, formant de petites rues fort étroites, d'une mal-propreté au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer; ce qui, joint à la chaleur excessive de ce climat, fait qu'on y respire un très-mauvais air qui y amène chaque année la peste.

A peine commençait-elle à cesser ses ra-

nouveau calendrier français est une invention assez bizarre, et avec laquelle ses auteurs même ne sont pas encore bien familiarisés. Les fructidor, les messidor, le mois de la pluie et celui de la neige sont très-discordans avec le climat de l'Egypte. *Les savans* vagabonds qui ont quitté l'Europe pour se rendre dans cette contrée, y auront vraisemblablement rectifié leurs idées à ce sujet avec le secours du tems; mais je ne doute pas que d'abord ils n'aient été fort surpris que la nature n'ait pas songé à mettre tous les climats en harmonie avec celui de la grande nation, et sur-tout qu'ils ne l'aient taxée de présomption pour n'avoir pas réglé sa marche sur le calendrier du directoire et des deux conseils.

vages, lorsque nous avons abordé; plusieurs bâtimens en étaient encore infestés dans le port, et j'ai encore vu porter en terre des êtres vivans qui en étaient attaqués. Je t'avoue que ce spectacle joint à l'air stupide et farouche des habitans du pays m'a navré le cœur. Je me suis demandé à moi-même comment le gouvernement français avait fait tant d'efforts, et exposé une armée de quarante mille hommes pour venir soumettre un peuple si féroce et si abruti.

Tel est, mon cher ami, la question que je me suis faite, en mettant le pied sur ce sol brûlant qui ne présente de toutes parts que des déserts immenses, entièrement dépourvus d'eau, dans l'espace de quatorze lieues que nous avons traversées en partant d'Alexandrie.

Après cette cruelle traversée, où les troupes ont beaucoup souffert de la chaleur et de la soif, nous nous sommes approchés du Nil dont les rives sont un peu plus fécondes, mais toujours habitées par un peuple également farouche. Pendant nos trois premières journées de marche, nous avons continuellement été suivis par des Arabes ou des Bédouins qui sont des brigands à cheval, accoutumés à vivre de pillage, et qui égorgeaient ceux qui, épuisés

de soif et de fatigues, ne pouvaient suivre la colonne.

Nous avons enfin rencontré les Mamelouks qui sont des troupes que les beys, au nombre de vingt-quatre (1) qui gouvernent

(1) Ceci est encore appuyé sur l'autorité de Savary, le guide ordinaire des auteurs de cette correspondance; mais on ne doit pas y croire davantage qu'au reste de ses rêveries, avec quelque confiance que ses échos répètent cette assertion.

Le gouvernement de l'Egypte, dit Niebuhr qui répand en peu de mots plus de lumière sur son sujet qu'on n'en trouve ailleurs dans des volumes entiers, est entre les mains d'un bacha (*a*) qui représente le grand seigneur, et de dix-huit beys; car depuis long-tems ils sont réduits à ce nombre. Ces beys ne sont pas tous, comme on le croit communément, d'origine chrétienne, et achetés dans leur enfance pour être esclaves au Grand-Caire. Dès 1762 (plusieurs années avant le voyage de Savary), cinq d'entre eux appartenaient à des familles mahométanes; et comme l'importation des esclaves tirés de la Mingrelie et de la Géorgie va toujours en diminuant, il est vraisemblable que la plupart des beys actuels sont nés au sein du mahométisme.

C'est encore une opinion très-répandue, que la force militaire de l'Égyte né consiste qu'en huit mille Mamelouks; mais c'est une erreur, et ce qui aura pu la faire adopter par les voyageurs, c'est que ces troupes ne sont point exercées et

(*a*) Quelquefois ce commissaire du sultan a été traité avec peu de considération; mais l'invasion des Français lui rendra certainement toute celle dont il a joui autrefois.

l'Egypte sous leur domination, tirent de Circassie et de la Géorgie, et tiennent à leur

vêtues d'un habit uniforme, comme celles d'Europe; mais chaque bey a ses troupes particulières, qui consistent surtout dans ses vassaux, et celles de quelques-uns d'entre eux s'élèvent au nombre de deux mille hommes, ils sont, à la vérité, dispersés dans le pays, mais il est facile de les rassembler au premier signal; il y a en outre plusieurs régimens, tels que ceux d'Assab, Motassarraka, Tsjumlan, Tesseks-chan, etc., qui sont entretenus aux dépens de l'état. Le nombre des janissaires soudoyés par la Porte est considérable aussi; et comme la plus grande partie de leurs officiers ont des propriétés dans le pays, ils sont extrêmement attachés au gouvernement. Si on ajoute à toutes ces forces celles des Arabes Bédouins, dont il est facile, en leur payant un subside, de disposer pour repousser un ennemi étranger, on se convaincra que Bonaparte aura à combattre des troupes plus nombreuses et plus redoutables qu'il ne l'avait d'abord imaginé.

Nous donnerions avec plaisir plus d'étendue à des citations tirées d'un voyageur si estimé; mais cette note est déja longue, et il nous reste encore un point à débattre avec les reviseurs français de cette correspondance.

Dans la première partie de cet ouvrage, nous avons pris la liberté de témoigner notre surprise de l'ignorance de l'armée d'Orient ou de l'armée d'Angleterre sur ce qui a rapport à l'Égypte. Il paraît que cette témérité a causé beaucoup de scandale. « Comment, disent les auteurs de *la Décade philosophique, littéraire et politique* (nous ne transcrivons pas leur préambule écrit avec beaucoup de véhémence), com-

solde. Ces troupes sont toutes montées sur d'excellens chevaux arabes ; elles ont voulu nous charger, mais le feu de la mousqueterie et du canon les a bientôt dispersés, et fait retirer jusques sous les murs de Caire, où nous sommes entré le 3 thermidor, après avoir complettement battu l'ennemi.

ment ceux qui n'ont jamais été dans un pays éloigné peuvent-ils le connaître aûtrement que par le rapport des voyageurs ?,, Cetre remarque, en thèse générale, peut être vraie, mais ne décide pas en faveur des auteurs de la Décade le point en litige. Ce qui a causé notre surprise, comme ces critiques auraient dû le voir, c'est que, dans une circonstance si importante, et où il était si nécessaire de s'entourer de toutes les lumières qu'on pouvait réunir, pas un homme de l'armée, pas un des nombreux savans qui la suivaient ne connaissait le pays qu'elle allait conquérir, que par les ouvrages peu instructifs de Savary et de Volney ; et cependant, outre les voyages plus anciens et plus savans, écrits par quelques-uns de leurs compatriotes, ils avaient encore ceux de Sandys, de Shaw, de Pococh, de Norden, de Niebuhr, qu'il leur aurait été également facile et avantageux de consulter.

Mais en voici assez quant à présent sur ce sujet. Si nous avons occasion de revenir à *la Décade philosophique*, ce qui est probable, nous ferons voir jusqu'où va pour la vérité le dédaigneux mépris des maîtres actuels de la France, nonobstant les lumières du peuple qu'ils gouvernent, et avec quelle impudence ils dénaturent des faits indubitables, sans avoir égard à la notoriété la plus constante.

Je croyais qu'en arrivant dans cette ville, si célèbre par son commerce avec l'Inde, nous y trouverions de tout en abondance, mais mon attente a été trompée, et, à l'exception des Européens qui y sont établis, le peuple y est aussi barbare et aussi ignorant qu'à Alexandrie.

D'après le léger aperçu que je te donne de l'Egypte, tu peux croire que l'armée n'est point contente de cette expédition dans un pays dont les mœurs, la nourriture et la chaleur ne s'accommodent nullement avec notre manière de vivre en Europe. La majeure partie de l'armée est attaquée de la dyssenterie et, quoique victorieuse, finira par y périr misérablement, si notre gouvernement persiste dans ses projets ambitieux. Beaucoup d'officiers donnent leur démission; et je t'avoue que je la donnerais également si j'avais espoir de trouver quelqu'emploi en France; mais, dénué de ressources, il faut prendre patience, et attendre que les évènemens apportent quelque changement dans la position critique où nous nous trouvons.

Nous ne savons si notre séjour sera long dans ces nouvelles contrées, et si nous porterons plus loin nos conquêtes; mais il paraît qu'on est disposé à garder le pays, car on y a déja organisé des municipalités. Une

partie de l'armée est à la poursuite dès Mamelouks, et je crois qu'on fera tous les efforts imaginables pour les atteindre avant qu'ils se soient retirés dans la Syrie, puisqu'ils se sont emparés de la caravane des Indes, qu'ils emmènent avec eux, et qui est un objet très-précieux.

Adieu, cher ami, donne-moi de tes nouvelles dont je n'ai pas reçu depuis celles que je reçus à Gênes. Bien des complimens à toute notre famille, et crois-moi,

Ton sincère ami.

PISTRE (1).

(1) Nous ne savons pas quelle place Pistre occupe dans l'armée, mais sa lettre est une des mieux écrites et des plus intéressantes de toute cette collection.

N°. XVIII.

Au Caire, capitale de l'Egypte, partie d'Afrique, le 29 thermidor,

DUMAS, *brigadier de la compagnie N°.* 1, *à la citoyenne* DUMAS.

CHÈRE MÈRE,

JE vous écris la présente pour vous informer de l'état de ma situation (1) qui n'est

(1) La lettre de Dumas, d'ailleurs très-insignifiante, est celle qui nous donne le détail le plus étendu de la défaite de la flottille française sur le Nil, ce qui nous a engagés à la mettre sous les yeux de nos lecteurs. Cet événement qu'on ne peut révoquer en doute, explique de quelle manière les officiers perdirent leurs bagages.

Il y a un autre passage dans cette lettre qui mérite d'être remarqué, c'est celui où l'auteur parle du bruit répandu dans l'armée de son prochain retour en France. Il fallait que ce fût un bruit général, pour être parvenu jusqu'à Dumas, dont la curiosité nous paraît très-peu active, et dans ce cas nous regardons comme très-important le fait dont il s'agit.

Bien différente de l'Italie, l'Égypte ne présente aucun at-

pas des meilleures. Nous sommes dans un pays extrêmement chaud, où on ne trouve point de vin, pas même du pain, si nous n'eussions construit des fours, excepté des mauvaises galettes que nous ne pouvons manger, et dont se nourrissent les habitans du pays.

Je vous dirai que, dans ce pays, il y a dix-sept ans qu'il n'y a pas tombé d'eau. L'Egypte serait inhabitable si ce n'était le Nil qui est le nom du fleuve qui déborde tous les ans, et arrose tout ce vaste pays. La peste y est très-commune; le peuple y est barbare; leur dieu est Mahomet, ils

trait à la licence et à la cupidité de ses conquérans; voilà pourquoi ils desirent si vivement de revenir en France. Le général, forcé de les tromper, leur donne l'espoir que leur vœu ne tardera pas à être rempli. Mais la réputation qu'il s'est faite d'habile politique ne nous empêche pas de regarder cet expédient comme mauvais et dangereux, car jamais il n'a eu le pouvoir ni l'intention de tenir parole, et la tromperie à laquelle il a recours ne peut que rendre plus vif par la suite le desir qu'il a voulu éluder.

A la fin de cette lettre se trouve un court post-scriptum adressé à un M. Sarrauson, que Dumas appelle son honoré concitoyen; il est remarquable par un trait minutieux de politesse qui mérite d'être conservé : pour l'écrire, Dumas a pris le papier à rebours : « Excusez, dit-il, si j'ai mal tourné la » feuille, un peu de distraction en est la cause. »

n'en connaissent pas d'autres. Dans cette ville il y a soixante mille chrétiens, et le nombre de ses habitans monte à un million qui sont très-tranquilles et qui aiment assez les Français.

Nous avons marché cinq jours sans trouver l'ennemi. Lorsque nous eûmes joint le Nil, nous trouvâmes une flotille armée qui s'était détachée de notre escadre, dont une grande partie de la cavalerie à pied s'est embarquée dont j'étais du nombre; c'était le 24 messidor que nous nous embarquâmes. Le général Bonaparte donna ordre au commandant de la flottille de prendre l'avance sur l'armée, ce que nous fimes.

Le 25 messidor à cinq heures du matin, nous apperçûmes les ennemis au nombre de dix mille, tous à cheval qui côtoyaient le Nil, et avaient cinq chaloupes canonnières qui le suivaient pas à pas : à six heures le combat s'engagea. Après quatre heures de combat, les cinq chaloupes, qui avaient fait un feu terrible sur nous, vinrent à l'abordage; nous fûmes obligés d'abandonner nos chaloupes, et nous sauver du côté où l'ennemi avait le moins de forces: une demi-heure après, notre armée nous joignit et chassa l'ennemi; nous reprîmes nos chaloupes, et la victoire fut à nous.

De-là

De-là nous allâmes près du Caire, où nous avons eu une bataille très-sanglante, dans laquelle les Mamelouks ont pedu trois mille hommes, et nous n'avons pas perdu cinquante hommes, ce qu'il ne vous sera pas aisé à croire. Autre chose de nouveau, nous sommes maîtres de la Basse-Egypte. On prétend que sous peu de jours nous retournerons en France.

Adieu, chère mère, grand'mère, sœurs et beaux-frères; je finis en vous embrassant tous du profond de mon cœur.

DUMAS.

N°. XIX.

Au Caire, le 30 thermidor, an 6.

DEZIRAD, *maréchal de logis au 18e régiment de dragons, à la citoyenne* ADELINE, *à Marseille.*

MA CHÈRE AMIE,

Je profite de la commodité du citoyen Veyssiere, chef d'escadron de notre régiment, qui part aujourd'hui pour la France, pour te donner de mes nouvelles, et en même tems pour te renouveller de nouveau le serment que je t'ai si souvent fait de t'aimer jusqu'à la mort. Oui, je te le répéte encore, et il n'y a pas un moment, depuis notre malheureuse séparation, que tu ne sois présente à mes yeux, et que je n'accable de baisers ton cher portrait. Oui, chere Adeline, si tu m'aimes comme tu me l'as toujours témoigné, je te jure que nous finirons ensemble nos jours. Hélas! quand arrivera-t-il l'heureux moment d'une réunion si desirée?

Depuis que nous sommes en Egypte, l'armée ne cesse de souffrir. Les grandes fatigues que nous avons éprouvées dans le désert, la grande chaleur du soleil qui faisait sortir le feu de la terre, dépourvus absolument de vivres, obligés de marcher continuellement, tout cela est cause qu'il est mort beaucoup de volontaires qui tombaient de faiblesse roides sur la poussière.

Nous avons eu plusieurs fortes batailles avec les Mamelouks qui ont toujours été battus. Je te dirai qu'à la dernière affaire j'ai eu mon cheval blessé.

Je te prie de dire mille choses honnêtes à Doux. Dis-lui qu'il n'ait jamais la faiblesse de s'embarquer pour venir dans ce maudit pays. Tu lui diras que j'envie beaucoup son sort.

Je finis, ma douce amie, en t'embrassant mille fois, et crois-moi pour la vie,

Ton fidel ami,

DEZIRAD.

N°. XX.

Au Caire, le 1er. fructidor, an 6.

C. FABREGUE, *au citoyen Fabregue, aide-commissaire, à bord de la frégate la Mantoue, à Alexandrie.*

JE saisis l'occasion qui se présente pour te donner, mon cher frère, de mes nouvelles. J'aurais cru en recevoir des tiennes depuis long-tems, mais j'en ai attendu vainement jusqu'à ce jour. Je souhaite que ta santé soit dans un parfait état; jusqu'à présent je ne puis me plaindre de la mienne, malgré les privations de toute espèce et les fatigues continuelles que nous éprouvons dans le Nil où nous sommes malgré cela obligés de nous battre contre les Bédouins et les Arabes des rives du Nil, que nous sommes dans le cas de parcourir avec nos avisos. Je ne me serais jamais attendu à faire une navigation aussi pénible avec nos petits bâtimens; quelque idée qu'on s'en fasse, on n'approchera jamais de la vérité; mais puisque nous ne

pouvons rien changer à notre destination, je dis vogue la galère, et je nage.

Je viens d'écrire à mon épouse; j'espère que tu ne négligeras pas d'en faire autant pour la rassurer sur ce qu'elle pourrait craindre de la suite du combat de notre escadre, lorsque cette nouvelle sera parvenue à Toulon.

Vous êtes, sans doute, mieux à même de savoir les détails de cette affaire, et puisqu'il y a une poste établie (1) d'Alexandrie au Caire, je te prie, en me donnant de tes nouvelles, de nous instruire, l'ami Fouque

(1) Cette poste régulière dont parle Fabrègue est quelque chose d'assez singulier. Il dit lui-même, que les paquebots, en descendant à Rosette, sont sans cesse attaqués; à l'embouchure du Nil, le danger est encore plus grand de la part de nos croiseurs, auxquels il est presqu'impossible qu'ils échappent : le sort de cette lettre et celui d'une infinité d'autres en est une preuve convaincante. Comment, dans de telles circonstances, est-il possible d'établir une poste dont le service soit régulier ?

L'auteur de cette lettre témoigne le desir d'être instruit avec exactitude de l'évènement du combat naval du 1er. août; cela est fort naturel, car il paraît, par l'adresse de Bonaparte à son armée, transcrite dans toutes nos gazettes, qu'il n'avoue pas que l'honneur de cette journée ait été pour les Anglais, et qu'il insinue assez ouvertement que les Français ne sont pas sans quelque droit pour y prétendre.

ou moi, de ce qu'il en a été, et de notre position actuelle.

Les Mamelouks ont absolument fui loin de leur domaine; ils sont partie dans les déserts et partie dans le Sahir, et ne peuvent pas, je crois, retourner sur leurs pas de sitôt. Nous avons cependant à réduire encore les Arabes Bédouins qui, se joignant aux habitans des villages du Nil, nous obligent de tems en tems à nous battre; mais l'avantage est toujours pour nous, et nous serons, autant qu'il sera possible, tranquilles sur leur révolte, par les mesures que l'on va employer contre eux.

L'ami Fouque et moi te prions de dire bien des choses aux amis Ferrat, Morel, St.-André, etc. de votre bord.

Je finis par t'engager à me donner plus souvent de tes nouvelles, et de te rappeler que nous sommes ici comme en exil, pour nos péchés sans doute; mais patience; — lorsqu'ils seront expiés, nous irons en paradis, et ce lieu pour moi n'est autre chose que ma bastide (1) de Toulon, ma femme,

(1) C'est le nom que l'on donne à ces petites maisons de campagne si multipliées dans le midi de la France, et sur-tout dans les environs de Toulon, de Marseille, ect.

mes enfans et toi que j'aimerai toujours. Adieu ; je t'embrasse et suis pour la vie,

Ton tendre frère,

C. FABREGUE.

N°. XXI.

Au quartier-général du Caire,
le 1er fructidor, an 6.

BONAPARTE, *général en chef, au contre-amiral* VILLENEUVE, *à bord du Guillaume-Tel, à Malthe* (1).

J'AI reçu, citoyen général, la lettre que vous m'avez écrite en mer à dix lieues du cap de Celidonia. Si l'on pouvait vous faire reproche, ce serait de ne pas avoir mis à la voile immédiatement après que l'Orient eût sauté, puisque, depuis trois heures, la position que l'amiral avait prise, avait été forcée et entourée de tous côtés par l'ennemi.

Vous avez rendu dans cette circonstance,

(1) Sur l'enveloppe de cette lettre et des deux suivantes était écrit : *paquet contenant les dépêches du général en chef pour Malthe, à être jeté à la mer en cas de rencontre de l'ennemi.* Il est inutile d'ajouter que l'activité de nos marins a rendu vain les précautions du général.

comme dans tant d'autres, un service essentiel à la république, en sauvant une partie de l'escadre. Les contre-amiraux Gantheaume, Ducheyla, sont à Alexandrie, ainsi que tous les matelots, canonniers, soldats de l'escadre, soit blessés, soit bien portant, tous les prisonniers ayant été rendus.

Les deux vaisseaux le Causse et le Dubois, sont armés ainsi que les frégates la Junon, l'Alceste, la Minion, la Carrere, et les autres frégates vénitiennes. Vous trouverez à Malthe deux vaisseaux et une frégate. Vous y attendrez l'arrivée des trois vaisseaux de guerre vénitiens et de deux frégates qui doivent venir de Toulon. Vous ferez vos efforts et tout ce que vous croirez nécessaire pour nous les faire passer.

Mon projet est de réunir les trois vaisseaux que nous avons à Ancone, celui que nous avons à Corfou, et les deux que nous avons à Alexandrie, dans le port d'Alexandrie (1), afin de pouvoir contenir à tout

(1) La première pensée qui nous est venue en lisant cette lettre importante, c'est que Bonaparte, absorbé par ses occupations multipliées, avait entièrement oublié qu'il existât au monde un peuple tel que les Anglais. Il règle le départ et l'arrivée de ses forces maritimes comme s'il ne devait se trou-

évènement l'escadre turque, et de tâcher ensuite à nous joindre avec les sept vaisseaux que vous vous trouverez avoir alors sous vos ordres, dont la principale destination dans ce moment-ci est de favoriser le passage des convois qui nous arriveront de France.

ver aucun obstacle à la liberté de leurs mouvemens ; il pousse, à la vérité, la condescendance jusqu'à faire mention de l'escadre turque, qui, dans le tems où il écrivait, n'était pas encore en mer ; mais il ne dit pas un mot de la flotte anglaise, qui venait de détruire la sienne, qui le tenait étroitement bloqué, et qui était maitresse absolue de la Méditérannée entière.

Lorsque nous avons lu dans les lettres de Lepère et de quelques autres, qu'ils espéraient que notre flotte retournerait à Gibraltar, nous avons dit : voilà une de ces rêveries auxquelles l'esprit se livre quelquefois, quoiqu'il en connaisse bien le peu de réalité. Mais nous ne pouvons exprimer notre surprise en voyant le général de l'armée d'Orient adopter la même absurdité et agir en conséquence.

Nous avons souvent entendu dire à des hommes éclairés que le mérite quelconque des campagnes de Bonaparte en Italie appartient réellement à Berthier. Quelques lettres telles que celles-ci suffiraient pour mettre cette assertion hors de doute ; car on croira difficilement qu'un homme aussi peu réfléchi que Bonaparte le paraît ici, ait jamais pu s'élever au-dessus de la sphère d'un partisan et être capable d'autre chose que de faire des incursions et de conduire au combat une horde de Cosaques.

Je donne ordre au général Vaubois de vous fournir cent Français par vaisseau de guerre de plus, afin de pouvoir, avec ce renfort, mieux contenir votre équipage (1) que vous completterez de tous les matelots malthais que vous trouverez.

Je vous salue et vous complimente.

BONAPARTE.

(1) Il paraîtrait qu'il y eut quelque mutinerie à bord du Guillaume-Tell après le combat : nous croyons qu'on y forma le projet de rendre ce vaisseau à l'amiral Nelson. Ce dessein fut-il conçu par les officiers ou par l'équipage? c'est ce que nous ignorons. Quoi qu'il en soit, ce n'est point l'amiral Villeneuve qui en empêcha l'exécution, et cet officier ne mérite en aucune manière les éloges que lui prodigue Bonaparte.

N°. XXII.

Au quartier-général du Caire le 4 fructidor an 6.

BONAPARTE, *général en chef*, *au citoyen* MENARD, *commissaire ordonnateur de la marine, à Malthe.*

JE vois avec plaisir, citoyen commissaire, par votre lettre dn 15 thermidor, que le Dego (1) et la Carthaginoise sont prêts à partir. A l'heure qu'il est, le contre-amiral Villeneuve aura mouillé avec son escadre dans le port de Malthe. J'espère aussi que vous travaillerez avec la plus grande activité à l'armement du troisième vaisseau, et qu'avant un mois il pourra augmenter l'escadre de l'amiral Villeneuve. Je vous prie de mettre dans cette circonstance plus de zèle et d'activité que dans toute autre.

(1) Deux vaisseaux de 64, qui appartenaient autrefois à l'ordre de Malthe, et que les Français, comme le dit le vice-amiral Perrée, ont confisqué au profit de la *grande nation*. Le second de ces vaisseaux paraît avoir conservé son ancien nom, mais celui du premier a été changé par le modeste *héros de l'Italie* après la conquête de l'île.

J'ai écrit en France pour qu'on vous fit passer cent mille francs, et j'écris au général Vaubois pour qu'il vous aide de tous ses moyens. J'espère que vous serez bientôt joint par le reste de vos vaisseaux qni sont à Toulon.

Faites nous parvenir par toutes les occasions des nouvelles de France. Les petits bateaux qui longent la côte d'Afrique doivent pouvoir arriver sans difficulté.

Je vous salue,

BONAPARTE.

N°. XXIV.

Au quartier général du Caire, le 4 fructidor an 6.

BONAPARTE, *général en chef*, *au général divisionnaire* VAUBOIS, *à Malthe.*

IL est indispensable, citoyen général, que vous fournissiez à l'amiral Villeneuve tout ce qui lui sera nécessaire, soit en garnison, soit en matelots, pour mettre en état les deux vaisseaux et deux frégates qu'il a avec lui.

Les communications sont extrêmement difficiles; je n'ai point reçu de lettres de vous, mais je compte assez sur votre zèle pour douter que la place de Malthe ne se trouve dans le meilleur état, et que vous n'employrez tous vos moyens à nous captiver (1) le peuple, et à nous faire parvenir

(1) On n'a point de mauvais traitemens à craindre de ceux qui sont dans l'adversité, dit un de nos poëtes. Cet insatiable spoliateur, qui n'a rien épargné à Malte de sacré ni de profane, qui a enlevé au pauvre toutes ses ressources, qui a laissé vides les greniers et les magasins, qui a pillé le trésor et même les objets de curiosité qui appartenaient au public,

Pocula adorandæ rubiginis, et populorum
Dona, vel antiquo positas à rege coronas. —

toutes les nouvelles qui pourraient vous arriver de France.

BONAPARTE.

qui a dépouillé les églises de leurs ornemens et les maisons particulières du peu d'argenterie qu'elles possédaient; qui a poussé ses outrageuses déprédations jusqu'à ravir à l'île ses archives, qui ne pouvaient être pour lui d'aucun usage; le voilà, depuis son revers, devenu doux et humain; il jette un regard d'intérêt sur le peuple qu'il frappait d'une verge de fer dans le tems de sa prospérité, et redoutant les effets que peut produire le ressentiment de sa perfidie et de ses rapines, il recommande d'une manière pressante à ses officiers de mettre en œuvre tout ce qui dépend d'eux pour l'attacher à ses intérêts.

Hypocrite! je ne dis pas le peuple, mais les troupes même que tu as laissées à Malte, quel attachement peuvent-elles avoir pour toi? N'est-ce pas ton avarice qui les a exposées à la haine des habitans de cette île malheureuse? Tout ce que les Maltais regardaient avec respect ou avec amour, ne l'as-tu pas emporté avec toi ou envoyé en France? et ta rapacité n'a-t-elle pas été si effrénée, qu'après avoir dépouillé l'église de Saint-Jean de son trésor, tu n'as pas même laisse à Vaubois la solde de sa garnison pour un seul jour, de sorte que le pillage est l'unique ressource qui lui reste pour la faire subsister?

Captiver le peuple! Crois-tu qu'il soit insensible comme le marbre, qu'il puisse voir de bon œil ceux dont l'infame avarice l'a réduit à la misère, et qu'à moins qu'il n'y soit contraint, il viendra baiser des mains encore dégoutantes du sang de ses femmes et de ses enfans? *Captiver le peuple!* Non, ton repentir et ta douceur perfides sont trop tardifs. Avant que ta

flotte eût perdu l'île de vue, le peuple qui l'habite, réduit au désespoir par ta barbare tyrannie, s'était levé contre ses oppresseurs, et en avait taillé plusieurs centaines en pièces. Depuis ce moment il leur fait une guerre sans quartier, tandis que, réfugiés dans des forteresses dont ils sont encore maîtres, ils n'ont d'autre perspective que la mort ou la captivité qui s'avancent vers eux lentement, mais qui finiront par les atteindre.

N°. XIVX.

N°. XXIV.

Alexandrie, ce 12 fructidor, an 6.

A la citoyenne DESCORCHES, *rue d'Anjou*, *N°*. 929, *fauxbourg Honoré*, *à Paris*.

ENCORE une; peut-être serez-vous plus heureuse que moi, bien aimée, vous en recevez quelqu'unes probablement, mais nous aucune. Celle que je vous ai écrite de Malthe a été prise sur la Sensible; mais à notre arrivée ici j'en ai écrit une qui a dû vous parvenir; une par le vaisseau le Guillaume-Tell, après notre défaite, et une autre par les vaisseaux anglais.

Voilà les seules occasions que nous avons eues jusqu'à présent. Celle-ci est aventurée; car le port d'Alexandrie est bloqué par trois vaisseaux et trois frégates qui sont, le Zélé de 74, commandant; le Goliath de 78 canons; Schwirt-sure de 74; l'Alchmène frégate, et l'Emeraude frégate; la bonne Citoyenne id. Devant Damiette il y a également un vaisseau dont je ne me rappelle pas le nom, et outre cela deux frégates, la Fortune ché-

beck, qu'ils nous ont pris, et deux avisos, la Torride et le Léger. Ce dernier venait de France quand il a été pris; jugez du déplaisir. Toutes nos lettres ont été la capture de l'ennemi, excépté les dépêches du gouvernement (1) qui ont été jettées à la mer.

Parmi les lettres on a trouvé un portrait qu'apparamment quelque belle envoyait à son cher ami; elles n'ont pas de quoi se chagriner, car voudrait-on leur être fidèle, cela est impossible; il n'y a pas une femme ici qui vaille la moindre de notre cher pays; elles sont rares, quelques européennes voilà

(1) Il n'y eut heureusement pas d'exception, comme le lecteur le verra par l'extrait suivant de la lettre du capitaine Hope à l'amirauté.

« Quoiqu'on eût fait toutes les dispositions nécessaires pour prendre le Léger à l'abordage et s'emparer des dépêches dont il pouvait être porteur pour Bonaparte, les gens de l'équipage nous prévinrent et les jetèrent à la mer. Deux de nos matelots, appartenant à l'Alchmène (Jean Taylor et Jacques Harding), s'en étant apperçus, se précipitèrent à l'instant dans les flots, s'en saisirent, au péril de leurs vies, et furent assez heureux pour les rapporter à bord saines et entières. » *Gazette*, *Bo. Septembre* 1798.

Il est satisfaisant de pouvoir ajouter que ces hommes intrépides ont été généreusement récompensés. La ville de Londres, en particulier, leur a fait à chacun une pension de 20 liv. sterling.

tout. Pour les femmes du pays, les belles ne se montrent pas apparamment. Celles que l'on voit font trembler (1).

Tous ceux qui viennent de l'intérieur disent qu'Alexandrie est la plus belle ville; hélas, que doit donc être le reste : Figurez-vous un amas confus de maisons mal bâties, à un étage; les belles avec terrasse, petite porte en bois, serrure id.; point de fenêtres, mais un grillage en bois si rapproché qu'il est impossible de voir quelqu'un au travers; rues étroites, hormis le quartier des Francs et le côté des grands. Les habitans pauvres, qui forment le plus grand nombre, au naturel, hormis une chemise bleue jusqu'à mi-cuisse qu'ils retroussent la moitié du tems dans leurs mouvemens, une ceinture et un turban de guenille, voilà leur appanage. J'espère que nous irons au Caire, nous verrons s'ils sont comme ceux-ci, alors j'au-

(1) Une autre lettre s'exprime ainsi sur le même sujet : «Je n'ai jamais rien vu de si dégoûtant que leurs femmes. Un voyageur nommé Savary (quel air de dédain en parlant d'un homme à l'exactitude de qui toute la France se confie si aveuglément!) a eu la stupidité que je ne puis concevoir, de comparer ces vilains objets à la princesse Nausicaa. Je le lui pardonnerais, s'il avait eu l'intention de se moquer de la princesse, mais c'est sérieusement qu'il parle.»

rai de ce charmant pays jusque par-dessus la tête. Je m'enrage d'y être ainsi que le cher . . . . .

Nous desirons fortement et bien vivement retourner; mais puisque nous y sommes, tant vaut-il le voir (1). Les restes de cette fameuse Alexandrie ne sont pas beaux; nous verrons si Memphis a eu le même sort. La maudite Egypte; sable par-tout! le limon que le Nil laisse sur la terre en fait la richesse. Un homme qui a dans le désert un pays, peut cultiver autant de sable que son pays fournit d'eau pour arroser tous les jours.

Mon courage est soutenu par l'espoir d'un prompt retour (2). . . . . il se pourrait bien

(1) Avrieury semble avoir eu présent à l'esprit le vieil adage, *tantùm valet quantùm sonat*, ou peut-être n'y a-t-il jamais pensé; son voyage a Memphis a probablement été ajourné. Nous lui dirons pour le consoler, en supposant que le hasard lui fasse lire nos remarques, qu'il ne perd rien du tout pour attendre, et que Memphis paraîtrait à ses yeux bien moins qu'Alexandrie; *etiam periere ruinæ*, ses ruines même ont disparu.

(1) Il y a ici deux lignes d'effacées qu'il est impossible de lire; mais, d'après ce qui suit, on peut conjecturer quel en est le sens. Avrieury se flatte que si une expédition, à laquelle il pense, avait lieu, il pourrait être rappelé pour y prendre

qu'on l'envoyat, je vole dans vos bras, de là à mon département, je voudrais m'y trouver cet hiver; le tems passé malheurensement trop vite. Il se pourrait bien que l'on fit quelque tentative, je serais faché de ne pas m'y trouver.

Nous ferons peut-être voir que les Bretons et Normands valent mieux que les Provençaux; cette malheureuse défaite vient beaucoup de leur mauvaise conduite (1).

part. Ceci nous paraît indiquer assez clairement le projet tant de fois formé d'une descente en Irlande.

On aurait cru ce citoyen rassassié d'invasions : celle où il est engagé, de quelque côté qu'il la considère, ne lui présente, comme il l'avoue lui-même, aucune perspective consolante, et nous pouvons prendre sur nous de lui assurer qu'il n'aurait pas trouvé non plus rien de plus amusant pour lui dans l'autre. Alexandrie, nous le savons, offre bien peu de chose à sa curiosité; mais l'enceinte d'une prison lui en offrirait encore moins, comme il pourra l'apprendre un jour des héros de l'expédition dont il s'agit.

(1) C'est une chose extrêmement injuste (mais où trouve-t-on de la justice en France envers les malheureux?) d'attribuer la défaite du 1er. d'août aux Provençaux. Ils combattirent au moins avec autant de valeur que les Bretons et les Normands qui, si nous pouvons en juger par le sort de l'escadre de Brest sur les côtes d'Irlande, ne sont pas fondés, quoiqu'en dise Avrieury, à vanter la supériorité de leur conduite ou de leur courage.

Tous les chefs venus de Brest, excepté un, ont été tués ou dangereusement blessés. Je vois avec peine que l'amiral sera la bête de somme, il ne peut se défendre, chacun le charge; il a peut-être des torts, mais pas tous ceux qu'on lui donne et qu'on lui donnera. Gantheaume, son chef de l'état-major, fait contre-amiral par le général en chef, prendra, à ce qu'il parait, à son retour du Caire, le commandement des misérables forces qui sont ici. Nous le desirons, et attendons avec impatience son arrivée, cela soulagera, et nous verrons alors quelle bordée nous devront prendre; car faire un plan est une chose impossible dans les circonstances; il faut que nous allions au Caire pour bien juger où nous ferons voile selon les circonstances.

Que de gens attrapés, chère amie, tous ces faiseurs de fortune, ou bien tous ces voleurs (1), ont le nez bas, et voudraient re-

(1) Comme le pillage est le principal but des expéditions de la France, ses armées ont toujours eu à leur suite de nombreux essaims de brocanteurs qui s'accommodent de tous les effets volés qui sont d'un poids trop considérable pour être mis avec le bagage. Bonaparte n'a jamais fait une marche sans être accompagné d'une légion de ces commodes *receveurs*, toujours prêts à acheter, à bon compte, tout ce que lui et ses harpies enlevaient indistinctement, soit dans les chaumières,

tourner d'où ils sont partis, je crois. Je vois avec beaucoup de plaisir que la plus grande

soit dans les palais. Ce n'est peut-être pas une exagération d'assurer que ce général des fripiers a vendu, pour sa part, plus de meubles, de vaisselle, de vins, de tableaux, de bustes, etc., que la moitié des huissiers-priseurs de l'Europe.

Quoiqu'une foule de voleurs, au rapport d'Avrieury, l'ait suivi en Egypte, l'Italie ne s'est pas apperçue que le nombre de ceux qui la dévoraient fût diminué. Nous avons sous les yeux un journal de ce qui s'est passé à la prise de Rome, écrit par un témoin oculaire de cet évènement, dont le discernement et la candeur méritent la plus entière confiance. Nous en extraierons le passage suivant :

« Aussi-tôt que le pape fut parti, tous les appartemens du Quirinal et du Vatican furent ouverts, et on dressa un inventaire de tout ce qui s'y trouvait. La compagnie de brocanteurs qui suit l'armée, acheta les effets qui lui convinrent au prix qu'elle jugea à propos d'y mettre, et ensuite les juifs de Getta furent appelés pour s'accommoder du reste.

« Ces brocanteurs » ajoute l'auteur du journal (M. Richard Duppa), « étaient un nombre de capitalistes français, la plupart de Lyon ou de Marseille, qui avaient réuni une somme considérable pour fournir aux besoins de l'armée d'Italie, lorsque Bonaparte passa les Alpes, sous la condition expresse d'avoir la préférence pour l'achat de tout le butin que l'armée pourrait faire, avec une remise qu'ils stipulèrent à leur profit, sur le prix des marchandises qui serait fixé *loyalement, et par eux-mêmes.* »

partie aura plutôt perdu que gagné; il y en aura quelques-uns qui feront de bonnes affaires, mais ce sera la minorité, et ils auront bien sué. Les Arabes du désert en ont expédié plusieurs pour l'autre monde : ils harcelent tellement les villes et les villages, qu'à deux cents pas hors de l'enceinte on court de grands dangers : plusieurs personnes ont été tuées de cette manière.

Murat bey s'est retiré dans la Haute-Égypte, où on le poursuit sans succès. Ibrahim bey en Syrie, on l'a poursuivi inutilement; on a néanmoins atteint son arrière-garde, qui s'est supérieurement battue, et qui ne s'est pas laissé entamer, de sorte qu'on l'a laissé continuer tranquillement sa route. Les richesses ont été presque toutes enlevées; ce que l'on a eu a été très-peu de chose. Je crains que l'on ne manque d'argent; on en manquera certainement, si l'on veut exécuter de beaux projets qui seraient bien utiles, qui coûteraient immensément. Les gens du pays sont pauvres, il n'y a pas de ressources de ce côté-là; il n'est resté aucun Mamelouk; leur bravoure est étonnante. Tous bien armés, intrépides à l'excès, ils sont venus se faire tuer dans les rangs; aucuns ne se sont rendus.

Voilà tout ce que je puis vous dire pour

le moment. Je ne vous parle que d'affaires, mais dans celle qui partira en même tems par un autre bâtiment, qui sera plus sûr selon ma manière de voir, mon cœur s'ouvrira à ma chère et bien aimée amie.

AVRIEURY.

N°. XXV.

Alexandrie, le 16 fructidor an 6.

Le contre-amiral GANTEAUME, *aux généraux commandans les forces de terre et de mer à Malthe.*

CITOYENS,

C'EST avec la douleur dans l'ame que je vous préviens que, le 14 du mois dernier, l'armée navale de la république a été attaquée par celle britannique, aux ordres du contre-amiral Nelson. Le combat, commencé à six heures du soir, n'a fini que dans la matinée du 15. Après une résistance extrêmement opiniâtre, la force l'a emporté, et notre escadre, inférieure (1) par le nombre

(1) Comment Ganteaume qui paraît un homme sensé, a-t-il pu se permettre un mensonge aussi absurde et aussi digne de mépris! Il évalue avec assez de justesse (Voy. 1re. partie), dans une de ses lettres précédentes, la force de l'escadre anglaise, et il n'a pu ignorer que les Français étaient supérieurs en tout à leurs ennemis, excepté en courage et en habileté.

des vaisseaux, la composition et l'organisation des équipages, a succombé.

Le nombre des vaisseaux, à la vérité, était égal dans les deux escadres : mais si nous considérons que les plus petits de Bruyx avaient probablement des batteries plus nombreuses que les plus forts de l'amiral Nelson ; que le premier avait un vaisseau de 120 canons, trois de 80, quatre frégates, plusieurs chaloupes canonnières, et une batterie de canons et de mortiers établie dans une île, à la tête de sa ligne, à laquelle nous ne pouvions rien opposer, il sera facile de voir où était la supériorité.

En admettant l'égalité dans le nombre des vaisseaux, nous supposons que le Leander est un vaisseau de ligne ; mais sa grandeur et sa force, si on le compare à ceux de l'ennemi de 74, ne justifient pas cette supposition; autrement, le Généreux n'aurait pas réussi à s'en emparer quelques jours après la bataille.

Nous avons sous les yeux une lettre écrite par sir Edouard Berry qui donne un état exact de la force respective des deux vaisseaux.

" Le Généreux, de 74, a 193 pieds 7 pouces de long et 23 de profondeur ; il est du port de 2,144 tonneaux; il a 30 canons de 36, 30 de 10, 4 carénades de 52, etc. ; son équipage est de 700 hommes, et il en avait 900 lorsqu'il rencontra le Leander.

" Le Leander, de 50 canons, a 146 pieds 6 pouces de long ; son port est de 1052 tonnes ; il a 22 canons de 24, 22 de 12, et 6 de 6 ; son équipage devait être de 343 hommes, mais, lorsqu'il fut pris, il n'en avait que 282, en y comprenant les mousses ; ses mâts, ses vergues et ses voiles

Nous avons dans cette fatale affaire eu le malheur de perdre onze vaisseaux brûlés

étaient les mêmes que ceux d'une frégate de 52 canons. »

Tels sont les détails donnés par le capitaine Berry. Le Morning-Chronicle qui ne rend pas plus de justice au courage de cet homme intrépide qu'à celui du reste de ses compatriotes, révoquera-t-il aussi en doute sa véracité ? c'est ce que nous ne pouvons pas savoir encore : cependant, s'il poussait le pyrrhonisme jusque-là, nous pouvons, à l'appui du rapport qui précède, lui offrir un témoignage qui vient d'une source qui lui a toujours inspiré la plus grande confiance, c'est-à-dire, des Français eux-mêmes.

Extrait d'une lettre officielle écrite par le capitaine du Généreux.

Corfou, 1er. septembre

« J'ai la satisfaction de vous annoncer que je suis arrivé ici avec le vaisseau anglais, le Leander, *de* 74 *canons*, que j'ai rencontré près de l'île de Candie ». Ici on lit d'absurdes mensonges, sur le combat du 1er. d'août, qu il est inutile de transcrire.

« A l'égard du Leander, son engagement avec le vaisseau que je commande, a duré pendant près de cinq heures. Il est monté de 74 canons, dont 30 de 24 et de 12. J'aurais dû le prendre en moins d'une heure » (cela est assez vrai); car nous combattions à très-peu de distance l'un de l'autre; pendant la durée de l'action, les deux vaisseaux se sont heurtés, et si mon équipage avait été un peu plus alerte, notre victoire aurait été plus prompte. »

LEJOILLE, jun.

ou amarinés par l'ennemi. Presque tous les officiers commandans ont été tués ou blessés. Depuis cette malheureuse affaire, les ennemis sont maîtres de nos côtes, et ils interceptent toutes nos communications avec une simple division de quatre vaisseaux et quelques frégates. Le reste de l'armée et les prises, ont fait route pour la Sicile.

Notre position intérieure est cependant satisfaisante. Notre armée occupe toute la Basse-Egypte. Le général en chef est au Caire. Les Mamelouks ont été battus, détruits en partie et dispersés. Un corps, sous le commandement d'Ibrahim bey, s'est réfugié en Syrie, et Murat bey a monté dans le Said. Le général Desaix est à sa poursuite, et personne ne doute qu'au premier jour nous n'apprenions sa défaite. Maîtres alors de toute l'Egypte, nous pourrons nous y maintenir, pour peu que nous recevions des secours pendant l'hiver.

Je vous adresse avec cette lettre les dépêches du gouvernement. Veuillez les faire passer en toute diligence.

Salut et fraternité.

H. GANTEAUME.

Renseignemens officiels, *contenus dans les dépêches du vice-amiral* **Ganteaume**, *aux généraux commandans les forces de terre et de mer, à Malthe.*

N°. 1.

Etat des équipages à bord des bâtimens composant la division dans le port d'Alexandrie, à l'époque du 9 fructidor, an 6.

Vaisseaux de ligne et frégates.

	Nombre d'hommes.
Le Causse	608
Le Dubois	581
La Courageuse	334
La Junon	368
Le Meuiron	293
Le Cazzero	228
L'Alceste	278
Le Montenotte	304
Le Léoben	258
La Mantoue	201
	3453

BATIMENS LÉGERS.

		Nombre d'hommes.
Corvettes. —	Le Rivoli . . .	81
	Salamine . .	126
	Alerte . . .	82
	Lody . . .	102
Chaloupes canonières.	La Portugaise . .	103
	Oranger . .	88
	Aglaé . . .	102
Paquebots ou Sloops de guerre.	La Foudre . . .	69
	Négresse . .	75
	Chasseur . .	94
	Indépendant .	48
	Vif	60
	Chien de chasse	65
Galère. —	La Victoire . . .	400
		1495

Alexandrie, 14 fructidor,
(31 d'août 1798.)

Le vice-amiral

GANTEAUME.

N°. 2.

Etat des bâtimens composant la flotille du Nil, sous le commandement du contre-amiral PERRÉE.

Le chebec, le Cerf.
Le demi-chebec, la Revanche.

PETITS SLOOPS DE GUERRE.

La Capricieuse.
Sans quartier.
Pluvier.
Etoile.
Eclair.
Demi-galère. (son nom n'est pas connu.)
La Coquette.
L'Amoureuse.

CHALOUPES CANONNIÈRES.

L'Hélène.
La Victoire.
L'Espérance.

Les états de situation d'équipage des bâtimens mentionnés ci-dessus ne nous sont pas parvenus.

H. G.

N°. 3.

N°. 3.

Etat des hommes composant les équipages des convois mouillés au port d'Alexandrie, sous les ordres du chef de division DUMANOIR-LE-PELLEY.

	Nombre d'hommes.
Toulon, transports	533
Marseille	569
Ajaccio	185
Gênes	995
Civita Vecchia	735
	3017

Fait double au bureau de la majorité du contre-amiral Ganteaume, le 16 fructidor, an 6.

L'adjudant NICOLAS JUGAN.
Vu, H. GANTEAUME.

Les pièces qui précèdent sont curieuses et importantes, et nous mettent en état de fixer par approximation le nombre d'hommes sacrifiés dans cette folle et scélérate expédition.

Nous avons vu dans la 1re. partie que les forces de terre se montaient à 42,000 hommes, et nous sommes persuadés

que cette estimation était plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Le dénombrement qui suit et que l'on trouve dans les papiers de France, donne un résultat différent. — La division de Desaix, composée de trois demi-brigades; celles de Kleber, Menou et Bon, de même; celle de Regnier n'en comprend que deux : total, 14 demi-brigades, dont 4 d'infanterie légère et 10 d'infanterie ordinaire. Chaque demi-brigade est composée de 2,400 hommes; ce qui donne pour le nombre total de l'infanterie 33,600 hommes. La cavalerie, commandée par Dumas, consiste en un régiment de hussards, un de chasseurs et trois de dragons : total, 3,000 hommes. Total des deux armes, 36,600. Mais cette estimation nous paraît trop faible, et nous nous en tiendrons à celle de 42,000 que nous avons adoptée d'abord.

Les forces de mer, comme le prouve l'état remis par les commissaires français à l'amiral Nelson, se montaient à 10,710 hommes, non compris l'équipage des chaloupes canonières, qui pouvait être de 300 hommes.

A bord des vaisseaux de ligne, frégates et petits bâtimens de guerre qui étaient dans le port d'Alexandrie, il y avait, comme on l'a vu ci-dessus, 4,948 hommes. Sur la flottille du Nil, on peut porter, avec beaucoup de vraisemblance, l'équipage de chaque bâtiment à 100 hommes; ce qui donne 1,500 hommes. Il y avait 3,017 hommes répartis sur les nombreux transports qui se trouvaient dans le port d'Alexandrie. Récapitulons :

Forces de terre, ...	42,000
Id. de mer, ...	11,710
Sur les vaisseaux, dans le port d'Alexandrie, ...	4,948

Flottille du Nil,	. . . . .	1,500
Transports,	. . . . . .	3,017
Total	. . .	62,475

Ce nombre total nous paraît devoir approcher de très-près de la vérité ; mais il faudrait avoir aussi le dénombrement des bandes de spéculateurs, de voleurs, de fabricans de pillage, qui suivent par-tout la marche désastreuse des armées françaises, et qui ont suivi celle d'Épypte, pour pouvoir connaître le nombre total d'hommes vomis par la France sur cette malheureuse contrée.

L'Europe gémit sur son sort, en la voyant couverte d'une plaie plus terrible que toutes celles dont elle fut frappée au tems de Moïse; mais combien elle doit se féliciter elle-même de ce que cette horrible peste soit enfin éloignée de ses rivages! Ses royaumes, couverts de sang et de ruines, peuvent maintenant respirer, et n'ont plus à craindre le retour de ce formidable fléau. De tant de milliers d'hommes relégués sur une terre qui les dévore, à peine quelques individus ont-ils pu réussir à revenir dans leur patrie ; et bien peu de ceux qui restent, auront le même bonheur. Le directoire a atteint son but et jouit du fruit de sa perfidie : mais quelque detestable qu'ait été sa politique, du moins a-t-elle eu pour effet de délivrer le monde civilisé de cette horde d'assassins farouches et d'insatiables spoliateurs.

N°. XXVI.

Alexandrie, le 18 fructidor, an 6.

L'ordonnateur de la marine, au citoyen POUPET, *commissaire de la marine au Havre.*

MES précédentes vous sont-elles parvenues, mon cher camarade? J'ai lieu de craindre que non, et malheureusement je suis privé des vôtres. Si vous êtes accablé de besogne, je n'en ai pas moins ici. Sans moyens, sans ressources, il faut tout créer, et dans quelle circonstance? lorsqu'on a été témoin, pour ainsi dire, des affreux évènemens du 14 du dernier.

Permettez que je vous rappelle vos promesses à l'égard de ma famille; j'en attends l'exécution de votre amitié et de votre complaisance. Chargez-vous, mon cher camarade, de complimens pour vos collaborateurs, recevez l'assurance de mon inviolable attachement.

LE ROY.

P. S. Il paraît que nous avons perdu nos

camarades Joubert (1), Perret et l'officier de santé en chef de l'escadre, le citoyen Renard. Vous aurez su les autres affligeans détails avant la réception de ma lettre.

(1) Notre conjecture était fondée (part. 1re.), Joubert a péri dans l'explosion de l'Orient.

Combien, parmi les auteurs des lettres de la 1re. partie et parmi ceux dont ils parlent, ont eu le même sort depuis que ces lettres nous sont parvenues ! Les Français méritent peu qu'on les regrette : qui pourrait plaindre ceux qui sont victimes de leurs propres forfaits ! La destruction qui est leur élément, finit par les atteindre. Mais combien ceux que leur barbarie a sacrifiés, méritent de regrets ! Le chérif Coraïm, dont nous avons parlé précédemment (voy. 1re. partie), a été mis cruellement à mort au Caire, et sa tête couverte de cheveux blancs y a été promenée dans les rues, comme tant d'autres le furent dans celles de Paris. Les Français nous apprennent eux-mêmes que tout son crime était de ne s'être pas laissé engagé, par le don d'une écharpe tricolore, à assister au massacre de ses compatriotes. D'abord on l'avait éloigné d'Alexandrie *par mesure provisoire de sûreté ;* ensuite, il fut traîné au Caire, et condamné à mort par Bonaparte, sans qu'on administrât contre lui même une ombre de preuves; car, dans cette affaire, dit Boyer, elles furent mises de côté. Un assassinat si atroce n'empêchera pas sans doute les admirateurs de Bonaparte de préconiser sa justice et son humanité, et peut-être même le respectable M. Wackefield y trouvera-t-il de nouveaux motifs de consolation et de triomphe.

N°. XXVII.

Alexandrie, le 18 fructidor, an 6.

L'ordonnateur de la marine, au vice-amiral THEVENARD.

CITOYEN GÉNÉRAL,

JE ne sais si mes lettres vous sont parvenues; mais il y a long tems que je n'ai reçu des vôtres. L'interception, ou plutôt la difficulté des communications, en est sûrement cause. Des bâtimens que vous avez expédiés, les bateaux corse *Égalité*, le *Vif*, le *Lody*, sont seuls parvenus. Le *Léger* à été pris en vue du port, le 5 de ce mois. *L'Anémone*, chassée par les Anglais, à été forcée (1) de faire côte

(1) Non, M. l'inspecteur, l'Anémone n'a pas été forcée de faire côte; mais, comme nous savons quelque chose de plus que vous sur ce fait, et que nous avons à cœur que le public en soit instruit, nous allons l'éclaircir,

Le 2 septembre (jour indiqué par Le Roi,) deux de nos frégates donnèrent la chasse à l'Anémone, de 4 canons et de 60 hommes d'équipage, dans la rade de Marabout où l'eau a

le 16. Partie de ses malheureux passagers et équipages ont été victimes des Bédouins,

peu de profondeur. Comme il lui était également impossible de s'échapper ou de résister, on ne balança pas à envoyer des bateaux pour s'en emparer. Elle tira dessus dès qu'ils furent à sa portée; mais craignant qu'un acte d'hostilité si contraire aux règles ordinaires, ne nous portât à lui donner des marques de notre ressentiment, elle coupa son cable et s'échoua sur le rivage. Là, les Arabes saisirent les gens de l'équipage, hâchèrent en pièces ceux qui voulurent faire résistance et dépouillèrent les autres tout nuds. En cet état, sept d'entre eux, au nombre desquels était le capitaine, réussirent à s'échapper de leurs mains, et se précipitant vers le rivage, ils se mirent à genoux dans l'eau, suppliant avec instance de les sauver ces mêmes hommes qu'ils avaient témérairement attaqués, un instant auparavant, avec une insolence et une animosité dont il n'y a que des Français qui soient capables. La générosité anglaise ne se démentit pas en cette occasion. « J'éprouve une satisfaction infinie, » dit le brave commandant du Zélé, dans la lettre où il rend compte de cet évènement, « à ajouter que l'humanité de nos marins fut si grande, que plusieurs d'entre eux se jettèrent à la mer avec des cordages et de petits tonneaux, par le moyen desquels ils sauvèrent ceux qui imploraient leur secours. Un jeune volontaire appartenant à l'Eméraude, se distingua particulièrement dans cette occasion, et vint à bout, en courant les plus grands risques, d'amener à bord Gaudon, commandant de l'Anémone.» *Gazette*, 13 *novembre* 1798.

Cet acte de générosité est grand, noble et vraiment digne d'un Anglais. Gaudon méritait d'être pendu au haut d'une

quelques-uns ont été faits prisonniers par eux et rachetés ensuite; on présume quelques autres prisonniers des Anglais.

vergue comme assassin; et l'un de ceux dont il a mis la vie en danger en violant les lois de la guerre, la risque avec un courage héroïque pour aller à son secours et le tirer de la situation désespérée où il se trouva. Voilà les hommes que le *Morning-Chronicle* accuse de lâcheté et qu'il regarde comme dignes de son mépris! Mais un tel censeur ne mérite pas qu'on lui réponde.

C'est pour nous une satisfaction bien douce d'avoir à citer d'aussi beaux traits, et de confondre la basse malignité des jacobins qui voudraient sacrifier à la France l'honneur si justement acquis par nos braves marins.

Personne n'ignore avec quelle barbarie sont traités ceux de nos compatriotes qui ont le malheur de tomber entre les mains des Français. On les jette dans des prisons pestilentielles (Voyez le rapport fait à la chambre des communes), on les y fait souffrir la faim et quelquefois on les y empoisonne. Le *Morning-Chronicle* (sans parler de quelques autres gazettes moins répandues et qui ont adopté les mêmes principes) a nié ces faits aussi long-tems qu'il a pu; mais embarrassé à la fin par les preuves dont ils étaient appuyés, il a essayé de rendre au directoire un dernier service, en insinuant que si la vérité toute entière sur ce sujet pouvait être connue, nous n'aurions peut-être pas beaucoup lieu de nous plaindre.

Nous venons de voir un trait de la conduite que tiennent nos compatriotes envers les Français: voyons maintenant de quelle manière agissent ces derniers avec eux, non pas après une attaque de leur part que les lois de la guerre ne sauraient

Le général Ganteaume vous adresse, sans doute, citoyen général, des détails sur les

justifier, comme dans l'exemple que nous avons cité, mais après que nos marins eurent été obligés de céder à la supériorité de la force et du nombre, à la suite d'un combat honorable et courageusement soutenu.

« Lorsque les Français » (ceci est extrait, mot pour mot, de la lettre du capitaine Berry que nous avons déja citée plus haut) « prirent possession du Léander, ils pillèrent le linge et les habits des officiers, et même les instrumens de notre chirurgien ne purent échapper à leur rapacité. On m'arracha mon épée, mais on me la remit un moment après, sur ce que je témoignai le desir de la rendre moi-même à Lejoille (capitaine du vaisseau français). Ce dernier dit au capitaine Thompson et à moi que nous nous étions bien battus; « je ne garderai vos épées, ajouta-t-il, que jusqu'au moment où vous quitterez le Généreux. » Mais dans cette occasion, comme dans toutes les autres, il n'a jamais tenu les paroles qu'il m'a données.

« Je n'ai pu sauver d'habit que celui que j'avais sur moi, et tout ce que j'avais en ma possession m'a été pris. Lorsque je fis des remontrances à ce sujet au capitaine, il me répondit qu'il me prêterait ce dont j'aurais besoin, etc. etc. »

Le *Morning-Chronicle* ne manquera pas d'observer que tout ceci s'est passé immédiatement après la chaleur de l'action. — Voyons donc comment *ces généreux vainqueurs* se sont conduit après leur arrivée à Corfou, et après avoir eu tout le tems nécessaire pour apprécier les procédés de ceux qu'ils avaient pris, dont le courage étonnant aurait excité l'intérêt et le respect des sauvages les plus barbares; ici, « la vérité toute entière

funestes évènemens du 14 du mois dernier.

peut être mise au jour, ,, et nos lecteurs ne douteront pas de l'avoir sous les yeux quand ils auront lu la lettre suivante.

Trieste, le 3 décembre 1798.

MILORDS,

Trente hommes de l'équipage du Léander qui a été pris et emmené à Corfou, sont arrivés de cette île ici le 20 du mois dernier; ces malheureux ont été forcés de s'embarquer dans trois petits navires en très-mauvais état, dix dans chacun, quelques-uns couverts de blessures encore récentes et dans un grand état de faiblesse. Ils ont passé tout le tems de la traversée sur le Tillac, exposés aux injures de l'air pendant dix-sept jours consécutifs. Vendredi dernier, dix autres sont encore arrivés de la même île. Les trente premiers ayant fini leur quarantaine de treize jours, sont venus ici ce matin déja bien remis par l'effet des attentions que l'on a eues pour leur nourriture et leur santé. Les dix derniers ont souffert plus que les autres, car ils n'ont pu arriver qu'après avoir été vingt-trois jours en mer, et on leur avait donné si peu de provisions que si quelques passagers n'avaient pas eu pitié d'eux, ils auraient péri. Un traitement si peu humain de la part des Français me paraît très-repréhensible. J'espère qu'en donnant à ces hommes si utiles et si estimables les soins qui leur sont nécessaires, je serai assez heureux pour les conserver à leur patrie et à leurs familles.

J'ai l'honneur d'être,

ÉDOUARD STANLEY,
consul anglais à Trieste.

Aux très-honorables lords,
commissaires de l'amirauté.

Permettez que je joigne mes sentimens à ceux de douleur que vous éprouvez, et

Si le contenu de cette lettre fait la même impression sur l'esprit de nos lecteurs que sur celui des hommes respectables à qui elle a été adressée, nos braves compatriotes n'auront pas souffert envain.

Mais tandis que les Français exposaient ainsi des prisonniers couverts de blessures récentes au danger presque inévitable de périr par la faim ou par le naufrage, quelle était la conduite des Anglais envers ceux que le sort de la guerre avait fait tomber en leur pouvoir? Nous sommes encore assez heureux ici, pour que « la vérité toute entière puisse être mise au jour » et quaud nous ajouterons que c'est de la bouche de M. Niou qu'elle va sortir, le Morning-Chronicle lui-même ne pourra la révoquer en doute.

Londres, le 12 novembre, 1798 (V. S.).

NIOU, *commissaire du gouvernement français en Angleterre, pour tout ce qui est relatif à l'échange et au traitement des prisonniers de guerre, à* MESSIEURS *les commissaires du transport d'office.*

MESSIEURS,

Je suis arrivé ce matin du long et pénible voyage que je viens de faire dans divers dépôts de prisonniers de guerre français en Angleterre.

J'ai l'honneur de vous renvoyer le passseport qui m'a été remis à Edinbourg pour me rendre à Norman-Crosse et de-là

comme ami de votre patrie et comme père. Votre jeune fils a eu le bonheur d'échap-

à Londres. Veuillez recevoir mes remercîmens de l'exactitude que vous avez bien voulu apporter à m'envoyer cette pièce.

Une indisposition m'empêchant de sortir ce matin, je ne peux me rendre dans l'instant auprès de vous, pour vous entretenir sur divers objets extrêmement importans. Je vous prie de trouver bon que je m'y rende demain à l'heure que vous voudrez bien m'indiquer.

On ne peut être plus satisfait que je ne l'ai été dans ma tournée des sentimens d'HUMANITÉ *et* DE JUSTICE *qui président à la conduite des chefs qui dirigent* SOUS VOS ORDRES l'administration des prisons où les Français sont détenus. Il est bien doux pour mon cœur d'avoir cet hommage à rendre à la vérité.

J'ai l'honneur d'être, etc.

NIOU.

Nous ne chercherons point à excuser la longueur de cette note, parce qu'il n'en est pas besoin. S'il est un Anglais qui puisse lire sans émotion ces témoignages de la généreuse humanité qui caractérise son pays et qui forme un contraste si frappant avec l'insolence, la rapacité et la cruelle animosité de la France, nous le déclarons avec un souverain mépris digne de l'amitié du *Morning-Chronicle ;* il peut, avec les auteurs de cette gazette, ne pas dissimuler la peine que des preuves si claires lui font ressentir, et s'écrier avec une bassesse et une stupidité égales à celles de ces journalistes « que si la vérité toute entière pouvait être mise au jour, nous n'aurions peut-être pas beaucoup sujet de nous plaindre. »

per (1) ; il est embarqué avec le capitaine Capousique.

Permettez encore, citoyen général, que je vous prie de me rappeler au souvenir du citoyen Giraudi. Il sera je crois convenable de retarder les envois dont vous avez bien voulu vous charger, jusqu'à ce qu'il y ait plus de sûreté dans les transports.

Agréez l'expression de mon respectueux attachement.

LE ROY.

(1) Le fils aîné de l'amiral Thevenard commandait l'Aquilon de 74 (l'un des vaisseaux pris), il a été tué dans le combat.

N°. XXVIII.

St. Jean d'Acre, 19 fructidor, an 6.

JH. ENG. CALONES BEAUVOISIN, *adjudant-général employé dans l'armée française en Egypte, aux citoyens membres du directoire exécutif en France.*

CITOYENS DIRECTEURS,

CHARGÉ par le général Bonaparte d'une mission importante dans la Palestine, j'ai reçu ordre de lui, à mon départ d'Egypte, de vous faire parvenir par toutes les voies qui me paraîtraient les plus sûres les imprimés que vous trouverez ci-inclus (1). Peut-être vous auraient-ils déja été transmis : mais nos communications avec la France devenant de jour en jour plus difficiles, je regarde comme très-favorable l'occasion qui m'est offerte de vous donner des nouvelles de l'armée.

Notre position en Egypte est jusqu'à ce

(1) Voyez l'introduction.

moment très-brillante, et si le succès de ma négociation avait répondu à l'attente du général en chef, j'eusse pu, avant mon retour auprès de lui, vous donner à l'avance quelques certitudes d'un avenir plus heureux. Cependant rien n'est encore rompu, et il sera peut-être possible de revenir sur mes pas (1).

Je suis forcé d'être laconique. Je remets ma lettre à un capitaine ragusais dont le bâtiment doit mettre à la voile sous peu de jours. Je desire ardemment que cette lettre puisse

(1) Nous sommes fâchés de ne pouvoir pas faire connaître, d'une manière certaine à nos lecteurs le sujet de cette lettre mystérieuse. L'auteur nous paraît être un de ces envoyés révolutionnaires qui ont toujours précédé la marche des armées françaises, et qui remplissent le double emploi de corrupteur et d'espion. Nous ne pouvons savoir au juste de quelle mission celui-ci était chargé ; mais quelle qu'elle pût être, il est certain que ce négociateur n'a obtenu aucun succès, car, très-peu de tems après la date de sa lettre, le gouverneur de St. Jean d'Acre l'a fait mettre en prison.

Un autre personnage que nous croyons frère de celui-ci, à éprouvé un sort différent. « Le citoyen Beauvoisin, adjoint, » dit Bonaparte, « ayant quitté le poste qu'il avait à l'avancée, et tenu des propos propres à décourager le soldat, sera destitué, et renvoyé en France par la première occasion » : ce qui a fait dire assez plaisamment à Dogberri que Beauvoisin devrait son salut à sa condamnation.

vous parvenir. Puissiez-vous en la recevant être convaincus, citoyens directeurs, qu'à 800 lieues de la patrie, nos cœurs y sont plus fortement attachés que jamais.

Recevez, au nom de tous mes camarades et du brave chef de l'armée française, l'expression de tous nos sentimens et l'assurance de notre sincère et respectueux dévouement.

JH. ENG. BEAUVOISIN,

Seul Français en ce moment dans la Palestine (1).

(1) Ceci a été écrit à une époque où les jacobins de ce pays-ci et des autres contrées de l'Europe affirmaient que l'armée française était maitresse de toute la Palestine; mais cette nouvelle, comme on voit, était tout à fait destituée de fondement.

N°. XXIX.

N°. XXIX.

A Alexandrie, le 23 fructidor an 6.

ROZIS *à son ami* GRIVET.

MON CHER,

C'EST avec bien du plaisir que je t'écris la présente, espérant qu'elle aura le bonheur de te parvenir, malgré les grandes difficultés que nous éprouvons depuis le moment malheureux de la destruction totale de notre escadre.

Au moment que l'armée de terre se bat comme des lions, celle de mer se bat comme des lâches. Nous ne devons nullement inculper les officiers subalternes des cannoniers et quelques matelots; mais une grande partie avec les officiers supérieurs se sont battus comme des traîtres (1) à leur patrie.

(1) Le détail qui suit fera voir avec quelle justice les équipages des vaisseaux français sont accusés de trahison par leurs compatriotes pour la conduite qu'ils ont tenue dans le combat d'Aboukir.

Voici une copie exacte de l'état de ces équipages, donné par

M

Nous habitons un pays où tout le monde se déplaît à la mort. Si l'armée l'avait connu

les officiers et commissaires qui ont survécu à cette journée mémorable; et l'authenticité de cette pièce a été reconnue par le gouvernement.

Nombre des hommes qui se trouvaient à bord des 13 vaisseaux pris ou détruits au combat du 1er. d'août, sans y comprendre la chaloupe canonnière, l'Hercule.		8,930
Envoyés à terre par l'amiral Nelson, conformément au cartel établi entre lui et le commandant d'Alexandrie, et desquels reçu a été délivré au capitaine Berry, commandant l'Alceste,	1,605	1,005
Blessés compris dans le même cartel,	1,500	
Échappés du Tymoléon échoué sur le rivage (ceux-ci ont été massacrés par les Arabes)		350
Échappés de la chaloupe canonnière l'Hercule,		50
Officiers, charpentiers, calfats, etc., retenus par l'amiral Nelson,		200
La perte en hommes s'élève à		5,225
Et ceux qui ont survécu au combat ne sont au nombre que de		3,705

Si au nombre des morts nous ajoutons celui des blessés, il se trouvera que de 8,930 hommes qui formaient la totalité des équipages de la flotte française, 6,725, c'est-à-dire, plus des trois quarts ont été tués ou blessés dans une action où l'auteur, peu réfléchi de la lettre ci-dessus, les accuse de s'être comportés comme des traîtres. Il aurait été plus juste et plus raisonnable d'attribuer leur défaite à l'habileté et à l'in-

avant de partir de France, nul de nous n'aurait embarqué, et aurait préféré un million de fois la mort que de nous voir réduits à la misère où nous sommes : nous avons l'ennemi par-tout, devant, derrière, et par les côtés; exactement la Vendée! mais heureusement que nous avons battu, à ce que nous croyons, les plus redoutables, 1°. Nous avons battu les Arabes. 2°. Les Mamelouks. 3°. Les Bédouins, presque tous cavalerie de petits chevaux allant dans les montagnes comme dans la plaine. Les soldats se battent comme des Césars; il a réellement fallu des soldats français pour les battre.

Nous nous sommes presque toujours battus en bataillon quarré; trois jours de suite à marche forcée en bataillon quarré, différemment nous aurions été tous détruits. Dans le principe, ils nous faisaient très-peu de prisonniers, et s'il y en avait quelqu'uns qui échapassent à la mort, ils étaient réservés pour leur passion brutale.

Le pays d'Alexandrie n'est qu'un pays de sable presque sans culture, où l'habitant mourrait de faim si les voisins ne leur en

trépidité de leurs ennemis; mais, à l'exception de sa malle, Rozis ne paraît pas avoir porté, sur aucun autre objet, un esprit de recherche bien actif.

procuraient. L'habitant qu'on nomme les Arabes, sont comme les animaux pillant leur nation comme l'étranger, toujours les armes à la main, ne vivant que de rapines, toujours campés, menant avec eux tous leurs ménages. Leurs camps ne sont que grattés sur le sable; aujourd'hui ils sont dans un endroit, demain dans l'autre.

Le grand turc est leur ennemi juré; il n'a jamais pu les vaincre; il a fallu des Français: ils ne craignent nullement notre cavalerie; à dire vrai, elle est très-peu nombreuse; ils ne craignent que le canon; ils tombent sur les coups de fusils, comme le sanglier court sur le chasseur après qu'il est blessé; ils n'ont pas de canons; s'ils en avaient, il n'y aurait nulle nation pour les battre.

Nous avons resté plusieurs jours dans ce pays où nous n'avons trouvé ni eau, ni pain, ni aucune espèce de vivres, sans même pouvoir en tirer de nulle part : il nous est mort dans l'espace de cinq ou six jours, sans exagérer, de six à sept cents hommes, tous par la soif.

Ce pays de sable passé, nous arrivons du côté de la ville qu'on nomme Grand-Caire, pays très-riche par son commerce, et très-fertile en grain : c'est là que la grande bataille s'est donnée. Nous les avons en partie

détruits ou noyés; ceux qui se sont échappés ont fui dans le désert pour se rendre dans l'Epypte, ou du côté de Jérusalem. Nous les avons poursuivis jusques dans la Haute-Egypte, où nous les avons en partie fini de détruire (1). Ceux qui ont pu fuir ont traversé le désert pour se rendre du côté de la Barbarie; j'ignore si nous les y poursuiverons.

Nous sommes très-réduits : avec cela il existe un mécontentement général dans l'armée : le despotisme n'a jamais été au point qu'il l'est aujourd'hui; nous avons des soldats qui se sont donné la mort en présence du général en chef, en lui disant : « voilà ton ouvrage! » — Je ne puis t'en dire davantage; la suite t'instruira du reste.

J'ose te prier, mon bon ami, à la lettre

(1) On serait tenté de croire, en lisant ce passage, que Rozis est en correspondance avec Macpherson. Ce dernier disait un jour au parlement « qu'il espérait que la chambre serait unanime jusqu'à un certain point ». Nous ne ferons aucun commentaire sur les traits de savoir géographique qui précédent : le lecteur n'en a pas besoin pour apprécier l'érudition de Rozis en cette partie; mais, pour le paragraphe qui suit, il mérite d'être lu attentivement; l'auteur ne fait qu'y peindre ce qu'il a vu et senti, et les détails où il entre à ce sujet, ne doivent pas être moins accueillis que si l'un des philosophes qui suivent l'armée nous les avait transmis.

que tu recevras de mon frère, de vouloir bien faire passer ma malle à l'adresse qu'il te désignera; elle sera peut-être à celle de Dumoin à Auch. Enfin n'importe qu'elle soit.

Tu peux avoir ta retraite avant que nous ne rentrions en France : j'ignore quel est celui qui peut commander le dépôt. Il peut arriver que les effets se perdent; juge pour moi quelle perte! nous n'avons à espérer que de sortir de ce pays comme des petits saints Jeans (1). Il est dû aujourd'hui quatre mois d'appointemens; nous craignons tous que nous ne soyons obligés d'en faire un don patriotique forcé pour le rétablissement de la perte de treize vaisseaux de ligne, et d'une vingtaine d'autres, soit frégates et autres bâtimens. Telle est la récompense qui nous attend du fruit de nos travaux.

Tu pourras, mon ami, prendre un habit neuf dans ma malle, qui m'a été fait à Liége, avec vingt-quatre livres en argent. Je pense que c'est ce que je puis te devoir; si par cela il n'y en a pas assez, tu prendras ce qu'il te faudra, puis tu mettras le restant de

(1) Il veut dire nuds, apparemment, car c'est ainsi que les Français, au tems « de la vielle superstition », étaient accoutumés de voir ce saint peint dans leurs églises, sous les traits de l'enfance.

l'argent dedans la malle ; tu la feras bien fisseler, tu cacheteras le dessus de la serrure en la remettant à la diligence : prend mes intérêts, je t'en prie, comme un ami.

Si Durand et Jenot sont avec toi, dis-leur bien des choses de ma part, et assure-les du bonheur qu'ils ont d'être dans leur patrie.

Assure bien de mes respects ta chère épouse, et embrasse mille fois ta famille pour moi, et crois-toi bien heureux de n'être pas venu nous joindre en Italie.

Je suis pour la vie ton bon ami,

ROZIS, *capitaine*.

N°. XXX.

A Alexandrie, le 4 vendémiaire, an 7.

ROZIS *à son frère.*

C'EST avec bien du plaisir, mon cher frère, que je t'écris la présente, espérant qu'elle aura le bonheur de te parvenir malgré les grandes difficultés que nous éprouvons à pouvoir faire passer la mer à nos lettres, ou le désagrément et la perte que nous avons fait de toute notre escadre.

Dans ce moment les Anglais occupent toute la Méditerranée ; cela nous cause des désagrémens de ne pouvoir donner de nos nouvelles en France que par des vaisseaux de nations neutres, encore faut-il qu'ils se sauvent des Anglais pour passer, et s'ils sont pris, ils les brûlent.

Nous sommes donc partis de Rome, comme je t'ai marqué dans ma dernière lettre de Civita Vecchia, l'heure de notre embarquement. Tu as bien dû t'appercevoir dans quelle situation j'étais : je t'assure que j'ai éprouvé des disgraces ; mais celle-là est la plus forte ; j'ai donc été forcé de partir

d'une ville au moment de me voir heureux, d'épouser une femme charmante, avec beaucoup de bien, être obligé de partir sans l'espoir de plus la revoir. Jamais je ne trouverai pareil parti. Enfin tel est mon sort!

Nous sommes donc partis sans savoir où nous devions aller : arrivés devant l'île de Malthe, l'on nous dit qu'on vient dans cette île pour faire le siège de la ville. Dans trois jours nous nous en rendons maîtres. Nous nous reposons pendant cinq ou six jours; ce tems expiré, nous mettons voile au vent, sans dire nullement à l'armée dans quel pays elle allait. Nous voguons ainsi pendant dix-huit jours: au bout de ce tems nous appercevons terre, et nous nous trouvons en face d'Alexandrie première ville de Turquie, rebelle au grand turc (1).

(1) Nous sommes las de faire remarquer l'ignorance grossière des officiers de l'armée française ; et cependant nous ne pouvons nous empêcher de faire quelques observations sur le passage qui précède ; un des goujats qui suivent l'armée serait à peine excusable d'appeler Alexandrie la capitale de l'empire turc; mais, lorsque nous voyons un capitaine assurer qu'Alexandrie est en état de rébellion contre la Porte, et en conséquence de cette opinion, massacrer les sujets du grand-seigneur pour lui rendre service, une telle absurdité passe les bornes de la vraisemblance, et mettrait en défaut la patience la plus stoïque. Bonaparte connaissait bien la trempe

L'on nous débarque ; nous commençons à combattre contre des nations qu'on nomme des Arabes, des Mamelouks, et des Bédouins, nations les plus barbares. Les premiers jours ils ne faisaient pas de prisonniers : quand le général Bonaparte vit cela, il leur envoya un manifeste en leur langue, pour leur signifier que s'ils tuaient nos prisonniers, il agirait de représailles ; malgré cela, ils ont toujours continué.

Aujourd'hui nous sommes vainqueurs ; dans une affaire seule nous avons fait — — ou tué près de dix mille, et les autres mis en fuite. Nous les poursuivons dans la Haute-Egypte du côté de Jérusalem. J'ignore quelle y sera notre destinée.

J'ai à te dire, mon cher frère, que j'ai une malle entre les mains d'un de mes amis, maître tailleur de la demi-brigade. Je lui écris en même tems qu'à toi pour que cela n'éprouve pas de difficultés ; tu peux donc écrire en conséquence, et adresser ta lettre au citoyen Grivet, maître tailleur au dépôt de la 88me. brigade, au fort Barreau proche Chambery. Il te la fera passer à l'adresse que tu voudras. Pour cela je desirerai que tu te

d'esprit de ces gens-là, et son inconcevable témérité n'a d'autre appui que leur crédulité sans bornes.

rende à Auch, pour prier de ma part le nommé Dumont, fils ainé, marchand, pour qu'il te donne les moyens nécessaires pour l'arrivée de ma malle, et dis-lui bien des choses de ma part. Sois persuadé qu'il me rendra ce service; sois persuadé, mon cher frère, que ma malle vaut bien la peine qu'on la réclame; il n'y a dedans que du bon butin; tu y trouveras entre autre six louis d'or, une paire de boucles en argent, beaucoup de chemises, deux habits neufs, des vestes, des culottes de drap blanc, deux paires de bottes, des bas de fil et de coton, des bas de soie, beauçoup de mouchoirs de poche, et plusieurs autres choses. Tu garderas cela chez toi jusqu'à mon retour en France, si j'ai le bonheur d'y revenir, sans cela, tu en profiteras.

Si d'ici en plusieurs mois que tu apprends que la demi-brigade est rentrée en France, et que tu ne reçoive pas de mes nouvelles, tu peux écrire au conseil d'administration de la demi-brigade, pour lui réclamer ce dont je pourrais avoir, et si le tout arrive à bon port, tu donneras quatre louis d'or à Henriette, et quatre louis à Joseph, et toi, tu profiteras de l'autre part.

Assure bien de mes amitiés ta chère épouse, mes sœurs et frères, et toute la famille,

sans manquer ton secrétaire, et crois-moi pour la vie,

Ton bon frère,

ROZIS, *capitaine.*

N°. XXXI.

GRÉGOIRE, *par la grace de Dieu, métropolitain de Constantinople (la nouvelle Rome), et patriarche œcuménique.*

TRÈS-CHERS et honorés membres du clergé et de la noblesse ; et vous tous, chrétiens de Corfou, Céphalonie, Zante, Cérigo, Ithaque, Saint-Maure, etc. Nos chers enfans dans le Seigneur ! que la grace soit en vous tous, et la paix et la miséricorde de la part du Seigneur Dieu tout-puissant, et de la notre, prière, benediction et indulgence.

Le serpent, l'origine de tout mal, qui, dès le principe, a trompé le genre humain par des fraudes et des illusions sans nombre, pour l'entraîner à sa perte ; s'étant apperçu dans ces derniers tems que la nation française était capable de porter la méchanceté plus loin que toutes les autres, a répandu sans mesure dans leurs ames le poison de l'apostasie ; et les ayant poussé d'abord à la guerre civile et à un exécrable régicide, il a fini par les plonger dans toute espèce d'impiétés et de scélératesses. Ce mal s'est opéré,

quoique la suprême sagesse de Dieu et son amour pour le genre humain ne l'aient jamais laissé dénué du secours de sa providence, et lui aient, au contraire, donné pour régle les lois spirituelles, afin de le maintenir dans l'obéissance qu'il doit à Dieu qui dit par la bouche de son prophète royal : « Ta loi est la lampe qui dirige mes pas, et et la lumière qui éclaire les sentiers où je marche. » Il a aussi uni les hommes entre eux par les institutions civiles et par l'autorité des rois, et leur a ainsi donné un double préservatif contre le mal, spirituellement, par les loix divines du culte religieux, et temporellement, par les réglemens émanés de la puissance royale.

Car la miséricorde divine prévoyant que l'homme serait enclin au relâchement en ce qui regarde ses devoirs, et qu'il perdrait de vue la lumière des divins commandemens, elle a établi les rois (selon David) pour le guider dans les sentiers de la vertu et du bon ordre. Ainsi les rois qui représentent Dieu sur la terre y sont institués pour exercer les hommes à la pratique de l'obéissance, et pour les éloigner des sentiers de l'erreur, en consacrant à cette double fin l'autorité que leur a confiée « celui au nom de qui ils règnent. » L'apôtre saint Paul déclare

« qu'ils ne portent pas l'épée en vain, et qu'ils doivent s'en servir pour protéger les bons et punir les méchans. » Si donc le pouvoir royal était détruit, la perversisé des hommes n'ayant plus de frein (« car dès leur jeunesse ils sont enclins au mal »), la discorde s'établirait au milieu d'eux, et le monde deviendrait un cahos de misères.

L'esprit de ténèbres qui ne l'ignore pas, pour faire tomber le genre humain dans cet état de confusion où la destruction du gouvernement doit nécessairement le plonger (comme la saine philosophie nous l'apprend aussi), a porté les Français à assasiner leur roi, et a dévoilé le but qu'ils se proposaient par un si noir attentat, en leur faisant secouer le joug de l'obéissance qu'ils doivent à Dieu. Pour entraîner tout le monde dans leur impiété, ils cachent leur révolte contre Dieu sous l'appat trompeur de la liberté et sous le spécieux prétexte d'une parfaite égalité. Après avoir foulé aux pieds tous les devoirs de la religion, ils ont regardé avec un égal mépris les traités qui les liaient aux autres peuples, comme nous le voyons clairement par l'ingratitude de leur conduite envers la Porte ottomane qui ne les avait jamais abandonnés dans le tems de leur détresse. Eux, au contraire, se montrent

ouvertement ses ennemis, et par des écrits artificieux, répandus dans des desseins perfides, ils cherchent à semer le trouble dans cet empire, et à en précipiter les sujets dans l'anarchie et la révolte dont les suites sont la guerre civile, le meurtre, le pillage etc.: et finalement, après avoir donné des preuves de leurs intentions malfaisantes, ils viennent à la face de l'univers de faire une invasion de pyrates en Egypte, ce qui a déterminé avec justice ce grand empire à leur déclarer la guerre par terre et par mer, afin que par le secours divin, il puisse punir ces destructeurs de l'humanité, ces ennemis de Dieu, ces pestes et ces perturbateurs de la paix générale et du bon ordre du monde.

Et pour y parvenir, notre grand empereur s'est étroitement uni à ses puissans alliés, les monarques de la Russie et de la Grande-Bretagne, qui, se proposant le but salutaire auquel il tend lui-même, coopéreront avec lui à pséserver le genre humain des maux qui le menacent, et à maintenir l'institution de la royauté et tous les autres pouvoirs qui le gouvernent.

Vous-verrez bientôt arriver dans vos parages les flottes des trois puissances alliées; ce n'est point contre vos îles ni contre leurs habitans qu'elles sont armées, c'est plutôt pour

pour les faire jouir d'une liberté véritable, pour briser le joug de la tyrannie que la force leur a imposé, et pour éloigner d'eux le poison de l'impiété dont le contagieux exemple des Français n'est que trop capable de les infecter, eux et leur postérité.

Enfin, puisque l'église de Jésus-Christ veille pour le salut des hommes, et prie sans cesse pour tous, mais particulièrement (selon l'apôtre pour les rois et pour ceux à qui ils confient l'exercice de leur autorité; nous déclarons, par les ordres de ce gouvernement, à tous les habitans ortodoxes des îles Corfou, Céphalonie, Zante Ithaque, Cérigo, Saint-Maure etc. que le but, l'intention, la volonté des puissances alliées sont de couvrir la vérite et le bon ordre du bouclier de leur protection, de punir les hostilités et la perfidie des Français qui, en répandant par leurs écrits et leurs discours les principes pestilentiels de leur prétendue liberté, cherchent à tromper les hommes et à les précipiter dans l'abîme de la scélératesse et de l'apostasie. Et nous vous exhortons tous, puisque vous êtes membres de l'église du Christ, et pleins de zèle pour la pure doctrine de la foi, à chasser de vos îles, dès que vous aurez reçu cette lettre patriarchale, ces apostats qui ont renoncé à Dieu, ces

ces pernicieux tyrans du genre humain; et à seconder les puissances alliées avec empressement et de tout votre pouvoir, pour exterminer les infidèles Français, afin de vous rendre dignes de la miséricorde divine et d'obtenir de la sublime Porte une liberté supérieure même à celle dont vous jouissiez sous vos anciens gouvernemens; oui, nous sommes autorisés à vous promettre que celle qui vous sera accordée aura plus d'étendue qu'à quelque époque que ce soit; et nous vous déclarons par l'ordre et la volonté immuable de notre monarque que vous aurez le plein pouvoir de choisir la forme de gouvernement que vous jugerez la plus convenable aux intérêts de votre pays, soit la constitution aristocratique de Raguse, soit toute autre qui vous paraîtra préférable.

Pour nous, sachant, et étant pleinement et intimement convaincus que la présente déclaration de guerre contre les Français est très-juste, et que le but et le dessein des puissances alliées est véritablement de délivrer le genre humain, et que leur intention par rapport à vos îles qui sont tombées par trahison entre les mains des Français, n'est autre que de les affranchir de leur joug impie, nous vous exhortons, dans notre sollicitude paternelle, et nous vous deman-

dons à tous avec de vives instances de concourir personnellement et d'un commun accord avec ces puissances à l'exécution d'un si louable dessein. Ainsi vous arriverez à la possession sûre et immuable de cette liberté qui vous est chère ; ainsi vous jouirez des avantages de l'harmonie politique et d'un bon gouvernement que Dieu regardera d'un œil de complaisance, qui sera salutaire à votre postérité, qui vous conduira dans les voies du salut, et vous assurera le bonheur éternel de la vie future. Tel est l'objet de nos vœux les plus ardens. Que la grace de Dieu, les prières et les bénédictions de notre juridiction spirituelle soient avec vous tous !

L'indiction par laquelle le patriarche date est une époque qui contient un dycle ou révolution de quinze années, qui après être expirée recommence, et va toujours sans interruption ; selon la méthode en usage pour la réduire à notre ère, la date de cette lettre correspond au 2 septembre 1798, la première année de l'indiction.

Published by Authority.

LETTRES

DE

L'ARMÉE EN ÉGYPTE,

AU

GOUVERNEMENT FRANÇOIS.

INTERCEPTÉES PAR LA CORVETTE DE

SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

EL VINCEJO,

DANS LA MÉDITERRANÉE.

Publiées par Autorité.

TROISIÈME PARTIE.

A LONDRES,

LE 23 JANVIER 1800.

E-STREET, HATTON-GARDEN.

TABLE DES LETTRES.

LETTRES,

ETC. ETC.

N°. I.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

Au quartier-général du Caire, le 18 vendémiaire an 8 de la république française.

Kléber, *général en chef*, *au* Directoire exécutif.

LE citoyen Barras m'étant particulièrement connu par sa loyauté, par son dévouement au gouvernement, par son amour pour la république et pour la vérité, j'ai cru, citoyens directeurs, ne pouvoir faire un meilleur choix que celui de sa personne, pour vous porter mes premières dépêches non chiffrées. Il a ordre de les jeter à la mer, en cas qu'il fût pressé par les ennemis, et il connoît assez leur contenu pour vous en faire un rapport verbal, s'il étoit nécessaire. Je vous prie de lui accorder la même confiance que l'intégrité de sa conduite dans ce pays-ci m'a inspirée.

Salut et respect, *Signé* KLÉBER.

N°. II.

Au quartier-général d'Alexandrie, le 5 fructidor an 7.

Bonaparte, *général en chef*, *à* l'Armée.

LES nouvelles d'Europe m'ont décidé à partir pour France. Je laisse le commandement de l'armée au général Kléber. L'armée aura bientôt de mes nouvelles; je ne puis en dire davantage. Il me coûte de quitter les soldats auxquels je suis le plus attaché, mais ce ne sera

que momentanément ; et le général que je leur laisse a la confiance du gouvernement et la mienne.

Signé BONAPARTE.

Par ordre du général en chef, le général de division, chef de l'état-major général,

Signé ALEX. BERTHIER.

Pour copie conforme, *Signé* SONNET, l'adjudant-général.

Pour copie, *Signé* LE ROY.

N°. III.

Alexandrie, le 5 fructidor an 7.

Le général en chef Bonaparte, *au général de division* Kléber.

Vous trouverez ci-joint, citoyen général, un ordre pour prendre le commandement en chef de l'armée. La crainte que la flotte anglaise reparoisse d'un moment à l'autre, me fait précipiter mon voyage de deux ou trois jonrs.

Je mène avec moi les généraux Berthier, Murat, Lannes, Andréossi et Marmont, les citoyens Monge et Bertholet.

Vous trouverez ci-joint les papiers anglais et de Francfort jusqu'au 10 juin. Vous y verrez que nous avons perdu l'Italie; que Mantoue, Turin, Tortone sont bloqués. J'ai lieu d'espérer que la première de ces places tiendra jusqu'à la fin de novembre : j'ai l'espérance, si la fortune me sourit, d'arriver en Europe avant le commencement d'octobre.

Vous trouverez, ci-joint, un chiffre pour correspondre avec le gouvernement et un autre chiffre pour correspondre avec moi.

Je vous prie de faire partir dans le courant d'octobre, Gimot, ainsi que les effets que j'ai laissés au Caire et mes domestiques. Cependant, je ne trouverai pas mauvais que vous engagiez à votre service ceux qui vous conviendroient.

L'intention du gouvernement est que le général De-

saix parte pour l'Europe dans le courant de novembre, à moins d'événement majeur.

Les membres de la commission des Arts passeront en France sur un parlementaire que vous demanderez à cet effet, conformément au cartel d'échange, dans le courant de novembre, immédiatement après qu'ils auront achevé leur mission. Ils sont dans ce moment-ci occupés à ce qui leur reste à faire, à visiter la Haute-Egypte. Cependant ceux que vous jugeriez pouvoir vous être utiles, vous *les mettrez en réquisition sans difficulté.*

L'Effendi fait prisonnier à Aboukir, est parti pour se rendre à Damiette. Je vous ai écrit de l'envoyer en Chypre. Il est porteur pour le Grand-Vizir de la lettre dont vous trouverez ci-joint la copie.

L'arrivée de notre escadre de Brest à Toulon, et de l'escadre espagnole à Carthagène, ne laisse aucune espèce de doute sur la possibilité de faire passer en Egypte les fusils, les sabres, pistolets, fers coulés, dont vous avez besoin, et dont j'ai l'état le plus exact, avec une quantité de recrues suffisantes pour réparer les pertes des deux campagnes. Le gouvernement vous fera alors connoître lui-même ses intentions; comme homme public et comme particulier, je prendrai des mesures pour vous faire avoir fréquemment des nouvelles.

Si par des événemens incalculables, toutes les tentatives étoient infructueuses, et qu'au mois de mai vous n'ayez reçu aucun secours ni nouvelles de France, et si, cette année, malgré toutes les précautions, la peste étoit en Egypte, et vous tuoit plus de 1500 soldats, perte considérable, puisqu'elle seroit en sus de celle que les événemens de la guerre vous occasionneroient journellement, je pense que, dans ce cas, vous ne devez pas vous hasarder à soutenir la campagne prochaine, et que vous êtes autorisé à conclure la paix avec la Porte Ottomane, quand même l'évacuation de l'Egypte devroit être la condition principale. Il faudroit simplement éloigner l'exécution de cette condition, si cela étoit possible, jusqu'à la paix générale.

Vous savez apprécier aussi bien que personne, citoyen général, *combien la* POSSESSION *de l'Egypte est*

importante à la France. Cet empire Turc, menacé de ruine de tous côtés, s'écroule aujourd'hui; et l'évacuation de l'Egypte par la France seroit un malheur d'autant plus grand, que nous verrions de nos jours cette belle province passer en d'autres mains européennes.

Les nouvelles des succès ou des revers qu'auroit la république en Europe, doivent aussi entrer puissamment dans vos calculs.

Si la Porte répondoit aux ouvertures de paix que je lui ai faites, avant que vous n'eussiez reçu de mes nouvelles de France, vous devez déclarer que vous avez tous les pouvoirs que j'avois; entamez la négociation, *persistez toujours dans l'assertion que j'ai avancée*, QUE L'INTENTION DE LA FRANCE N'A JAMAIS ÉTÉ D'ENLEVER l'ÉGYPTE A LA PORTE. Demandez que la Porte sorte de la coalition, et nous accorde le commerce de la mer Noire; qu'elle mette en liberté les Français prisonniers, enfin six mois de suspension d'hostilités, afin que, pendant ce tems-là, l'échange des ratifications puisse avoir lieu.

Supposant que les circonstances soient telles que vous croyez devoir conclure le traité avec la Porte, vous ferez sentir que vous ne pouvez le mettre en exécution qu'il ne soit ratifié; et, selon l'usage de toutes les nations, l'intervalle entre la signature d'un traité et la ratification, doit toujours être une suspension d'hostilités.

Vous connoissez, citoyen général, quelle est ma manière de voir sur la politique intérieure de l'Egypte. Quelque chose que vous fassiez, les Chrétiens seront toujours nos amis. Il faut les empêcher d'être trop insolens, afin que les Turcs n'aient pas (1) *pour* nous le même fanatisme que contre les Chrétiens, ce qui nous les rendroit irréconciliables. *Il faut endormir le fanatisme, en attendant qu'on puisse* LE DÉRACINER. En captivant l'opinion des grands cheicks du Caire, on a l'opinion de toute l'Egypte; et de tous les chefs que ce peuple peut avoir, il n'y en a aucuns moins dangereux pour nous que les cheicks, qui sont peureux, ne savent

(1) Sic Orig.

pas se battre, et qui, *comme tous les prêtres*, inspirent le fanatisme sans être fanatiques.

Quant aux fortifications, Alexandrie et El-Arisch, voilà les deux clefs de l'Egypte. J'avois le projet de faire établir cet hiver des redoutes de palmiers : deux depuis Sallieh à Casties, deux de Casties à El-Arich : une de ces dernières se seroit trouvé à l'endroit où le général Menou a trouvé de l'eau potable.

Le général de brigade Sanson, commandant de génie, le général de brigade Sougis, commandant l'artillerie de l'armée, vous mettront au fait, chacun en ce qui regarde son arme.

Le citoyen Poussielgue a été exclusivement chargé des finances. Je l'ai reconnu travailleur et homme de mérite. Il commence à avoir quelques renseignemens sur le chaos de l'administration de ce pays-ci. J'avois le projet, si aucun événement ne survenoit, de tâcher cet hiver d'établir un nouveau système d'impositions, ce qui auroit permis de se passer des cophtes. Cependant, avant de l'entreprendre, je vous conseille d'y réfléchir long-tems. Il vaut mieux entreprendre cette opération un peu tard, qu'un peu trop tôt.

Des vaisseaux de guerre français paroîtront indubitablement cet hiver à Alexandrie, ou à Burlos, ou à Damiette. Faites construire une batterie et une tour à Burlos. *Tâchez de réunir cinq à six cents Mamelouks, que, lorsque les vaisseaux français seroient arrivés, vous feriez arrêter dans un jour au Caire, ou dans les autres provinces, et embarquer pour la France. Au défaut de Mamelouks*, *des ôtages d'Arabes, des Cheicks-el-Belled, qui, par une raison quelconque, se trouveroient arrêtés, pourroient y suppléer.* Les individus, arrivés en France, y seroient retenus un ou deux ans, verroient *la grandeur de la nation*, prendroient une idée de nos mœurs et de notre langue, et, de retour en Egypte, nous fourniront autant de partisans.

J'avois demandé déjà plusieurs fois une troupe de comédiens. Je prendrai un soin particulier de vous en envoyer. Cet article est très-important pour l'armée, et pour commencer à changer les mœurs du pays.

La place importante que vous allez occuper en chef, va vous mettre à même de déployer les talens que la nature vous a donnés. L'intérêt de ce qui se passe ici est vif, et les résultats en seront immenses sur le commerce et la civilisation. Ce sera l'époque d'où dateront de grandes révolutions.

Accoutumé à voir la récompense des peines et des travaux de la vie dans l'opinion de la postérité, j'abandonne l'Egypte avec le plus grand regret. L'intérêt de la patrie, sa gloire, l'obéissance, les événemens extraordinaires qui viennent de s'y passer, me décident seuls à passer au milieu des escadres ennemies pour me rendre en Europe. Je serai d'esprit et de cœur avec vous. Vos succès me seront aussi chers que ceux où je me trouverois moi-même, et je regarderai comme mal employés tous les jours de ma vie où je ne ferai pas quelque chose pour l'armée dont je vous laisse le commandement, et pour consolider le *magnifique établissement* dont les fondemens viennent d'être jetés.

L'armée que je vous confie est toute composée de mes enfans; j'ai eu, dans tous les tems, même au milieu de leurs plus grandes peines, des marques de leur atachement. Entretenez-là dans ces sentimens. Vous le devez à l'estime et à l'amitié toute particulière que j'ai pour vous, et l'attachement vrai que je leur porte.

Signé BONAPARTE.

Pour copie conforme à l'original, KLÉBER.

N°. IV.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Au quartier-général du Caire, le 4 vendémiaire an 8 de la république française.

Kléber, *général en chef, au* Directoire exécutif.

LE général en chef Bonaparte est parti pour France le 6 fructidor au matin, *sans en avoir prévenu personne.* Il m'avoit donné rendez vous à Rosette le 7. Je

n'y ai trouvé que ses dépêches. Dans l'incertitude si le général a eu le bonheur de passer, ja crois devoir vous envoyer copie et de la lettre par laquelle il me donne le commandement de l'armée, et de celle qu'il adressa au Grand-Vizir à Constantinople, quoiqu'il sût parfaitement que ce pacha étoit déjà arrivé à Damas.

Mon premier soin a été de prendre une connoissance exacte de la situation actuelle de l'armée.

Vous savez, citoyens directeurs, et vous êtes à même de vous faire représenter l'état de sa force, lors de son arrivée en Egypte. Elle est réduite de moitié; et nous occupons tous les points capitaux du triangle des Cataractes à El-Arich, d'El-Arich à Alexandrie, et d'Alexandrie aux Cataractes. Cependant, il ne s'agit plus aujourd'hui, comme autrefois, de lutter contre quelques hordes de Mamelouks découragés; mais de combattre et de résister aux efforts réunis de trois grandes puissances : la Porte, les Anglais et les Russes.

Le dénuement d'armes, de poudre de guerre, de fer coulé, et de plomb, présente un tableau tout aussi alarmant que la grande et subite diminution d'hommes dont je viens de parler. Les essais de fonderie faits n'ont point réussi; la manufacture de poudre établie à Ilhoda n'a pas encore donné, et ne donnera probalement pas le résultat qu'on se flattoit d'en obtenir : enfin la réparation des armes à feu est lente : et il faudroit, pour activer tous ces établissemens, des moyens et des fonds que nous n'avons pas.

Les troupes sont nues, et cette absence de vêtement est d'autant plus fâcheuse, qu'il est reconnu que dans ce pays elle est une des causes les plus actives des dissenteries et des ophthalmies qui sont les maladies constamment régnantes; la première sur-tout a agi cette année puissamment sur des corps affoiblis et épuisés par les fatigues. Les officiers de santé remarquent, et le rapportent constamment, que quoique l'armée soit si considérablement diminuée, il y a cette année un nombre beaucoup plus grand de malades qu'il n'y en avoit l'année dernière à la même époque.

Le général Bonaparte, avant son départ, avoit à la vérité *donné des ordres* pour habiller l'armée en drap,

mais pour cet objet, comme pour beaucoup d'autres ; *il s'en est tenu là* ; et la pénurie des finances, qui est un nouvel obstacle à combattre, l'eût mis dans la nécessité sans doute d'ajourner l'exécution de cet utile projet.

Il faut en parler, de cette pénurie.

Le général Bonaparte a épuisé les ressources extraordinaires dans les premiers mois de notre arrivée : il a levé alors autant de contributions de guerre que le pays pouvoit en supporter. Revenir aujourd'hui à ces moyens, alors que nous sommes au-dehors entourés d'ennemis, seroit préparer un soulèvement à la première occasion favorable.

Et cependant Bonaparte, à son départ, n'a pas laissé *un sol* en caisse, ni aucun autre objet équivalent. Il a laissé au contraire un arriéré de près de dix millions; c'est plus que le revenu d'une année dans la circonstance. La solde arriérée pour toute l'armée se monte seule à quatre millions.

L'inondation actuelle rend impossible le recouvrement de ce qui reste dû sur l'année qui vient d'expirer, et qui suffiroit à peine pour la dépense d'un mois. Ce ne sera donc qu'au mois de frimaire qu'on pourra en recommencer la perception ; et alors, il n'en faut pas douter, on ne pourra pas s'y livrer, parce qu'il faudra combattre. Enfin le Nil étant cette année très-mauvais, plusieurs provinces, faute d'inondation, offriront des non-valeurs auxquelles on ne pourra se dispenser d'avoir égard.

Tout ce que j'avance ici, citoyens directeurs, je puis le prouver et par des procès-verbaux, et par des états certifiés des différens services.

Quoique l'Egypte soit tranquille en apparence, elle n'est rien moins que soumise. Le peuple est inquiet, et ne voit en nous, *quelque chose que l'on puisse faire*, que des ennemis de sa propriété ; son cœur est sans cesse ouvert à l'espoir d'un changement favorable.

Les mamelouks sont dispersés, mais ils ne sont pas détruits. Mourad-bey est toujours dans la Haute-Egypte avec assez de monde, pour occuper sans cesse une partie de nos forces. Si on l'abandonnoit un moment, sa troupe se grossiroit bien vîte, et il viendroit nous in-

quiéter jusques dans cette capitale, qui, malgré la plus grande surveillance, n'a cessé jusqu'à ce jour de lui procurer des secours en argent et en armes.

Ibrahim-bey est à Gaza, avec environ deux mille mamelouks, et je suis informé que trente mille hommes de l'armée du grand-vizir et de Dgezzar pacha y sont déjà arrivés. Le grand-vizir est parti de Damas il y a environ vingt jours. Il est actuellement campé auprès d'Acre. Enfin, les Anglois sont maîtres de la mer Rouge.

Telle est, citoyens directeurs, la situation dans laquelle le général Bonaparte m'a laissé l'énorme fardeau du commandement de l'armée d'Orient. *Il voyoit la crise fatale s'approcher :* vos ordres ne lui ont pas permis de la surmonter ; que cette crise existe, ses lettres, ses instructions, sa négociation entamée en font foi ; elle est de notoriété publique, et nos ennemis semblent aussi peu l'ignorer que les Français qui se trouvent en Egypte.

« Si cette année, me dit le général Bonaparte, malgré toutes nos précautions, la peste est en Egypte, et vous tuoit plus de quinze cents soldats, etc. je pense que dans ce cas vous ne devez point hasarder à soutenir la campagne prochaine, et que vous êtes autorisé à conclure la paix avec la Porte ottomane, quand même l'évacuation de l'Egypte devroit être la condition principale, etc. »

Je vous fais remarquer ce passage, citoyens directeurs, PARCE QU'IL EST CARACTÉRISTIQUE, sous plus d'un rapport, mais qu'il indique surtout la situation réelle dans laquelle je me trouve. Que peuvent être quinze cents hommes de plus ou de moins dans l'immensité de terrain que j'ai à défendre et aussi journellement à combattre.

Le général dit ailleurs : « Alexandrie et El-Arich, voilà les deux clefs de l'Egypte. » El-Arich est un méchant fort à quatre journées dans le désert. La grande difficulté de l'approvisionner ne permet pas d'y jeter une garnison de plus de 250 hommes. Six cents mamelouks et Arabes pourront, quand ils le voudront, intercepter sa communication avec Catieh, et comme, lors du départ de Bonaparte, cette garnison n'avoit pas pour quinze jours de vivres en avance, il ne faudroit

pas plus de tems pour l'obliger à se rendre sans coup férir. Les Arabes seuls étoient dans le cas de faire des convois soutenus dans les brûlans déserts : mais d'un côté *ils ont été tant de fois trompés*, que loin de nous offrir leurs services, ils s'éloignent et se cachent; d'un autre côté l'arrivée du grand-vizir, qui enflamme leur fanatisme et leur prodigue des dons, contribue tout autant à nous en faire abandonner. (1)

Alexandrie n'est point une place, c'est un vaste camp retranché; il étoit à la vérité assez bien défendu par une nombreuse artillerie de siège, mais depuis que nous l'avons perdue, cette artillerie, *dans la désastreuse campagne de Syrie*, depuis que le général Bonaparte a *retiré toutes les pièces de marine pour armer au complet les deux frégates* avec lesquelles il est parti, ce camp ne peut plus offrir qu'une foible résistance.

Le général Bonaparte enfin s'étoit fait illusion sur l'effet que devoit produire le succès qu'il a obtenu au poste d'Aboukir. Il a en effet détruit la presque totalité des neuf mille Turcs qui avoient débarqué. Mais, qu'est-ce qu'une perte pareille pour une grande nation, à laquelle on a ravi la plus belle portion de son empire, et à qui la religion, l'honneur et l'intérêt prescrivent également de se venger et de reconquérir ce qu'on avoit pu lui enlever? aussi cette victoire n'a-t-elle pas retardé un instant ni les préparatifs ni la marche du grand-vizir.

Dans cet état de choses, que puis-je et que dois-je faire? Je pense, citoyens directeurs, que c'est de continuer les négociations entamées par Bonaparte : quand elles ne donneroient d'autre résultat que celui de gagner du tems, j'aurois déjà lieu d'en être satisfait. Vous trouverez ci-joint la lettre que j'écris en conséquence au grand-visir, en lui envoyant duplicata de celle de Bonaparte.

Si ce ministre répond à ces avances, je lui proposerai la restitution de l'Egypte aux conditions suivantes :

---

(1) Il y a deux chemins pour arriver de la Syrie en Egypte, qui n'obligent nullement à passer par El-Arich, et sur lesquels on trouve de l'eau, l'un d'eux vient d'être reconnu.

Le grand-seigneur y établiroit un pacha comme par le passé :

On *lui abandonneroit* le Miri, que la Porte a toujours perçu de droit *et jamais de fait* :

Le commerce seroit ouvert réciproquement entre l'Egypte et la Syrie :

Les Francais demeureroient dans le pays, occuperoient les places et les forts, et percevroient *tous les autres droits* avec ceux des douanes, jusqu'à ce que le gouvernement français eût conclu la paix avec l'Angleterre.

Si ces conditions préliminaires et sommaires étoient acceptées, je croirois avoir fait pour la patrie, plus qu'en obtenant la plus éclatante victoire. Mais je doute que l'on veuille prêter l'oreille à ces propositions ; si l'orgueil des Turcs ne s'y opposoit point, j'aurois à combattre l'influence de l'or des Anglais. Dans tous les cas, je me guiderai d'après les circonstances.

Je connois toute l'importance de la possession de l'Egypte. Je disois en Europe qu'elle étoit pour la France le point d'appui par lequel elle pourroit remuer le systême du commerce des quatre parties du monde ; mais pour cela il faut un puissant levier ; ce levier, c'est la marine : *la nôtre a existé*. Depuis lors tout a changé, et la paix avec la Porte peut seule, ce me semble, nous offrir une voie honorable pour *nous tirer d'une entreprise* qui ne peut plus atteindre l'objet qu'on avoit pu s'en proposer.

Je n'entrerai point, citoyens directeurs, dans les détails de toutes les combinaisons diplomatiques, que la situation actuelle de l'Europe peut offrir ; ils ne sont point de mon ressort. Dans la détresse où je me trouve, et trop éloigné du centre des événemens, je ne puis guère m'occuper que du salut et de l'honneur de l'armée que je commande : heureux, si dans mes sollicitudes je réussis à remplir vos vœux. Plus rapproché de vous, je mettrois toute ma gloire à vous obéir.

Je joins ici, citoyens directeurs, un état exact de ce qui nous manque en matériel pour l'artillerie, et un tableau sommaire de la dette contractée et laissée par le général Bonaparte. Salut et respect. *Signé* KLÉBER.

P. S. Au moment, citoyens directeurs, où je vous expédie cette lettre, quatorze ou quinze voiles turques sont mouillées devant Damiette, attendant la flotte du capitan pacha mouillée à Gaffa, et portant, dit-on, quinze à vingt mille hommes de débarqnement. Quinze mille hommes sont toujours réunis à Gaza, et le grand-vizir s'achemine de Damas. Il nous a renvoyé ces jours derniers un soldat de la vingt-cinquième demi-brigade, fait prisonnier du côté d'El-Arich. Après lui avoir fait voir tout le camp, il lui a intimé de dire à ses compagnons ce qu'il avoit vu, et à leur général de trembler. Ceci paroît annoncer ou la confiance que le grand-vizir met dans ses forces, ou un desir de rapprochement. Quant à moi, il me seroit de toute impossibilité de réunir plus de cinq mille hommes en état d'entrer en campagne. Non obstant ce, je tenterai la fortune, si je ne puis parvenir à gagner du tems par des négociations. Dgezzar a retiré ses troupes de Gaza, et les a fait revenir à Acre.

KLÉBER.

N° V.

Au quartier-général du Caire, le 14 fructidor an 7.

Kléber, *général en chef*, à l'armée.

Soldats! des motifs impérieux ont déterminé le général en chef Bonaparte à passer en France.

Les dangers que présente une navigation entreprise dans une saison peu favorable, sur une mer étroite et couverte d'ennemis, n'ont pu l'arrêter : il s'agissoit de votre bien-être.

Soldats! un puissant secours va vous arriver, ou bien une paix glorieuse ; une paix digne de vous et de vos travaux va vous ramener dans votre patrie.

En recevant le fardeau dont Bonaparte étoit chargé, j'en ai senti l'importance et tout ce qu'il avoit de pénible ; mais appréciant d'un autre côté votre valeur, tant de fois couronnée par les plus brillans succès ; appréciant votre constante patience à braver tous les maux, à supporter toutes les privations ; appréciant enfin tout ce

qu'avec de tels soldats l'on peut faire ou entreprendre ; je n'ai plus consulté que l'avantage d'être à votre tête, que l'honneur de vous commander, et mes forces se sont accrues.

Soldats, n'en doutez pas *vos pressans besoins* seront sans cesse l'objet de ma plus vive sollicitude.

Signé KLÉBER.

Par ordre du général en chef. Le général de division, chef de l'état-major général, *signé* DAMAS.

Pour copie conforme, *signé* DUMAS, l'adjud.-gén.

Pour copie, LE ROY.

N°. VI.

ARMÉE D'ORIENT. RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

APPERÇU *des sommes dues au 6 fructidor an 7, époque à laquelle le général* Kléber *a pris le commandement de l'armée.*

Désignation des Services.	Sommes dues.		
SOLDE de l'armée.	4,015,000	0	0
Pour l'extraordinaire.	576,000	0	0
Différence de solde de la loi du 2 thermidor an 2, à celle du 23 floréal an 5, due à une partie de l'armée.	802.332	6	2
Artillerie..	91,214	0	0
Génie			
Par approximation, marine militaire et marchande.	3,962,124	0	6
Subsistances militaires.	1,198,973	10	0
Habillement.	144,381	10	10
Hôpitaux militaires.	311,277	15	4
Transports militaires.	177,098	4	0
Postes militaires.	5,432	12	2
Au chef de l'attelier des selles.	12,601	0	0
Au chef de l'attelier des bottes.	6,000	0	0
Aux fournisseurs de Suez.	7,014	6	0
A différens particuliers français, turcs et grecs, qui ont fait les fournitures soit à Alexandrie ou autres places.	41,980	7	0
Au citoyen Rosetti, pour fournitures faites à l'armée lors de son passage à Rhamanieh	3,222	12	8
TOTAL GÉNÉRAL. . . .	11,315,252	10	2

OBSERVATIONS.

La dépense excède la recette de 11,315,252 : 10 : 2 depuis notre départ de France ; la dette ne peut donc qu'augmenter. En arrivant en Egypte, il a été frappé des réquisitions dans toutes les places, pour subvenir aux besoins de l'armée en subsistances. Cet objet n'a pas été payé.

Il a été levé des contributions extraordinaires sur les marchands, négocians, etc.

L'on s'est emparé en arrivant des biens des mamelouks, de leurs effets ; *leurs femmes* ont payé une imposition extraordinaire.

Le revenu de l'an 7 a été plus considérable que ne le sera celui de l'an 8. L'inondation a été mauvaise cette année, et beaucoup de villages n'ont pas eu d'eau.

L'on n'a pas compris dans la dette ce qui est dû aux provinces, pour les objets fournis en nature pour le passage des troupes.

Il sera facile de voir par ces observations, qu'aussi long-tems que l'armée en Egypte sera active, que le commerce avec l'extérieur n'aura pas repris, l'on ne pourra jamais parvenir à établir la recette égale à la dépense : les finances ne pourront donc être dans un état satisfaisant avant la paix.

Certifié conforme, par moi, commissaire ordonnateur en chef de l'armée, aux états particuliers qui m'ont été remis.

Au Caire, le 16 vendémiaire an 8 de la république française.

Vu par le général en chef, *Signé* KLÉBER.

Etat des principaux objets relatifs à l'artillerie, manquant à l'armement des places, à l'armée active et à l'équipage de siège.

ARTILLERIE.		ARMÉE D'ORIENT.			
Nature des objets.		*des places.*	*de l'armée active et à ses etablisemens*	*à l'equipage de siége.*	*Total.*
Bouches à feu	canons de tous calib.	197	45	14	309
	mortiers et pierriers de différ. calibres.	22	—	6	
	obusiers de différens calibres. . . .	16	5	4	
Affûts de rechange de toutes espèces.		124	38	25	187
Boulet. de différens calibres. . .		150,000	36,000	14,000	200,000
Bombes et obus de tous calibres. .		10,800	1,800	4,200	16,800
Balles de fer battu pour mitrailles.		1,696,000	400,000	70,000	1,606,000
Grenades de remparts et à mains. .		10.000	—	—	10,000
Plombs en saumons		300,000*lb*	400,000*lb*	—	700,000 *lb*
Poudre de guerre		600,000*lb*	400,000*lb*	150,000*lb*	1,150.000 *lb*
Pierres à feu.		400,000	600.000	—	1,000,000
Armes portatives	fusils avec baïonnettes, baguettes, etc. . .	10,000	10,000	—	20,000
	carabines	— .	2.000	—	2,000
	pistolets de calibre. .	—	4,000	—	4,000
	baïonnettes de rechange	—	10,000	—	10,000
	platines . *idem*. . .	—	5,000	—	5,000
	pièces de rechange de toutes espèces. . .	—	40,000	—	40,000
	sabres à la housarde. .	—	1,200	—	1,200
	sabres de cavalerie. .	—	1,200	—	1,200
	sabres d'infanterie. .	—	6,000	—	6,000
	sabres d'artillerie . .	—	1.000	—	1,000
outils	à pioniers, pelles quarrées	2,000	700	500	3,200
	à pioniers, pelles rondes. .	3,000	2,000	1,500	6,500
	à pioniers, pics.. hoyaux.	3,000	2,000	1,500	6,500
	à pioniers, pics.. à roc. .	500	400	300	1,200
	tranchans hache	800	400	600	1,800
	tranchans serpes	1,600	800	1,200	2,600
	d'ouvriers en fer et en bois de toutes espèces . . .	2,317	1,171	1,1[illegible]6	4,634*qrs*
Fers de différens échantillons, (quintaux)		400*qrs*	300*qrs*.	100*qrs*.	800*qr*.
Aciers (quintaux)		80	20	60	[illegible]
Charbon de terre (quintaux). . .		1,200*qrs*.	900*qrs*	300*qrs*	2,[illegible]*qr*
Forges de campagne		—	10	—	10
Feuilles de fer-blanc		96.000	48,000	6,000	150,000
Tôle (feuilles)		600	600	—	1,200
Cuivre laminé (quintaux) . . .		100*qrs*.	150*qrs*.	—	250*qr*
Bois (solives de differ. échantillons)		3,000	1,500	1,500	6,000
Bois de fusils		5,000	5,000	—	10.000
Etoffes pour sachets (aunes, etc.)		10,000	25,000	—	35.000
Papiers pour gargousses et cartouches (rames, etc.)		680	300	80	1,060
Sacs à terre		200,000	50,000	50,000	300,000
Meches (livres)		100,000	25,000	25,000	150,000
Cordages et menus cordages (quint.)		60*qrs*.	20*qrs*.	20*qrs*	100*q*[illegible]
Poix noire, blanche, résine, goudron, souffre, cire suisse (livres)		12,000	—	6,000	18,000
[illegible]			300	200	1,00[illegible]

le général en chef.

Observations.

Il n'y a dans les places que la moitié des bouches à feu nécessaires à leur armement, et la plupart sont hors de service ; les meilleures sont à la marine qui les redemande.

Le charbon de bois est épuisé ; il n'y a aucun moyen d'en faire.

Ce tableau au moins est appuyé d'un mémoire qu'on a cru inutile d'envoyer.

Signé Kléber.

Au Caire, le 9 vendémiaire an 7.

Signé Foucher, le général d'artillerie

N°. VIII.

BUREAU DES PORTS.

Alexandrie, le 10 vendémiaire an 8.

L'Ordonnateur *de la marine en Egypte*, au ministre de la Marine et des Colonies.

Citoyen Ministre,

Je desire ardemment que l'arrivée des quatre bâtimens, aux ordres du contre-amiral Ganteaume, vous ait mis à même de recevoir le peu de mots qu'il m'ait été possible de leur remettre, par duplicata, le 5 fructidor dernier, époque de leur départ.

Voici à tout événement la liste de ces bâtimens :

Bâtimens.		Artillerie.		Commandans.
		Batterie.	Gaillards	
Le Muiron . . .	Frégates vénitiennes clouées et chevillées en fer, doublées en cuivre, la première le 3 brumaire, la seconde le 25 dudit an 7.	28 de 8	12 de 6	Ganteaume, contre-amiral. Delarue, capitaine de frégate,
Le Carrère . . .	. . . .	28 de 12	10 de 5 1/2	Dumanoir-le-peley, chef de division.
L'Indépendant.	Aviso	4 de 6	. . . .	Gastaud, E. N.
La Revanche . .	dito	4 de 3	. . . .	Picard, E. E.

C'est à bord de la frégate *Le Muiron*, que s'est embarqué le général Bonaparte. Les proclamations dont

j'ai annexé ici les copies, ont fait connoître à l'armée son départ, et son remplacement par le général Kléber.

J'aurois voulu joindre ici une liste exacte des passagers embarqués à bord de ces quatre bâtimens ; mais le *secret* du départ a empêché de les porter sur le rôle du bureau des armemens, et c'est en vain que je me suis adressé à l'état-major-général actuel. Voici la seule liste que le chef du bureau des armemens ait pu me procurer, et une liste présumée.

Le général Bonaparte est le contre-amiral Ganteaume vous auront mieux instruit, que je ne pourrois le faire, de notre situation intérieure. Je me contente de vous hasarder des sommaires particuliers au port d'Alexandrie.

Privés à peu près de toute correspondance depuis notre arrivée en Égypte, nous avons des preuves évidentes de l'activité que mettent les ennemis à intercepter les communications. Il conviendroit, je pense, de profiter d'un bâtiment de choix pour faire passer un chiffre qui mît à même de vous rendre des comptes détaillés.

Depuis le départ du général Bonaparte, les vigies d'Alexandrie n'ont signalé que trois batimens éloignés, et un bateau soupçonné porteur de paquets ; il auroit pu être intercepté, si nous avions eu ici quelques bâtimens légers, doublés en cuivre. Il n'est pas de mon ressort de vous parler des forces militaires maritimes, seul moyen de consolider les succès de l'armée de terre ; mais je dois avoir l'honneur de vous observer que, dans les momens où il n'y a pas de blocus, des bâtimens de 12 à 16 canons, doublés en cuivre, pourroient exécuter des expéditions très-utiles à cette colonie.

Voici copie d'un rapport du général en chef au directoire. On parle confusément d'un rassemblement en Syrie de troupes aux ordres directs du grand-vizir, composées : 1° de celles qu'il a amenées ; 2° de celles de Djezzar pacha d'Acre ; 3° enfin, de ce qui reste de mamelouks à Ibrahim-bey, ancien cheick-el-belled.

Quelle que soit, citoyen ministre, l'issue des opérations militaires, il me paroît de la dernière urgence que le directoire exécutif nomme un commissaire qui, muni

d'instructions, ait l'autorité convenable pour suppléer à l'ancienne inspection de l'ambassadeur près la Porte ottomane, et avise aux moyens, soit de diminuer les plaies du commerce du Levant, soit de le faire renaître à la paix; l'industrie et la subsistance des départemens méridionaux commandent cette mesure. Ces utiles fonctions, citoyen ministre, ont besoin d'etre confiées à quelqu'ancien administrateur des colonies, habitué à réparer les maux que causent inévitablement au commerce maritime les invasions militaires et leurs suites. Il sera on ne peut plus essentiel de tracer avec rigueur la démarcation des pouvoirs. L'ardeur guerrière connoît peu le système des contre-poids: elle sacrifie tout aux besoins du moment; elle s'empare et des officiers supérieurs et des officiers subalternes. Ils oublient combien le respect des loix, l'amour de l'ordre assurent les résultats; ils servent leur ambition particulière, et occasionnent sans le vouloir des désordres irréparables.

J'ai vu un officier, estimable d'ailleurs, vouloir commander la rade, les armes et les travaux. Survenoit-il un contre-amiral, les pouvoirs s'entrechoquoient, les désordres se multiplioient; l'intérêt particulier étoit le seul qui, suivant avec constance ses vues, profitoit de la multiplicité des moyens d'obtenir. Le recrutement des classes dans la Méditérannée, le rétablissement du commerce dans cette mer, exigent les mesures les plus promptes, les plus vigoureuses et les plus sages.

Salut et respect. *Signé* LE ROY.

P. S. Depuis ma lettre écrite, j'ai demandé quelques renseignemens à un capitaine de navire, qui a fréquenté les Echelles; je les avois vainement demandés au commerce.

Les marchandises françaises se débitoient en Egypte par échange contre les marchandises du pays, qui se composoient de ses productions, de celles du Yemen, et de celles de l'intérieur de l'Afrique.

Les beys demandoient aux négocians ce dont ils avoient besoin, mais à crédit: ils payoient lorsque bon leur sembloit; de sorte qu'il reste dans toutes les places de commerce de l'Egypte, des dettes considérables, les unes provenant d'echanges qui n'ont pas été acquittés, les autres de dettes antérieures.

Dans la position actuelle, il paroît de la prudence et de la justice de charger un agent du gouvernement de se faire représenter les

livres de crédit des différentes maisons françaises, pour connoître ce qui est dû au commerce entier, puis mettre à même le gouvernement de prendre les mesures jugées nécessaires.

A l'égard des autres Echelles du Levant, la paix seule pourra faciliter au commerce les moyens de répéter ce qui lui est dû. L'objet du gouvernement doit être de lui préparer les moyens de protection nécessaires pour appuyer ses réclamations.

L. F.

Nº 1. — *Etat des passagers sur les bâtimens ci-après, partis le 6 fructidor an 7.*

SAVOIR :

Frégate Le Carrère.

Léon Levavasseur, directeur d'artillerie; François-Joseph Allemand, capitaine de frégate.

Frégate le Muiron.

Joseph-Marie Nouveau, maître calfat entretenu, provenant du vaisseau l'Orient, ayant été employé depuis à Alexandrie.

Alexandrie, le 23 fructidor, l'an 7 de la république.

Signé GIRAUD, sous-commissaire de marine.

Pour copie, LE ROY.

Nº. 2. — *Liste des passagers présumés embarqués sur les bâtimens de la république, aux ordres du contre-amiral Ganteaume.*

SAVOIR :

Bonaparte, général en chef.
Beauharnais, } aides-de-camp.
La Valette, }
Duroc, }
Merlin, }
Fauvelet Boursienne, secrétaire.
Berthier, général de division.
L'Huilier, aide-de-camp.
Andréosssy, général de brigade.
Lannes, général de brigade.

Murat, général de brigade.
Marmont, général de brigade.
Montesney, aide-de-camp.
Beissières, chef de brigade des guides.
Monge, membre de l'institut national.
Bertholet, *idem*.
Denon, membre de l'institut d'Egypte.
Perceval, *idem*.

L. R.

N°. IX.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

Au Caire, le 19 vendémiaire an 8 de la république française.

E. Poussielgue, *contrôleur des dépenses de l'armée, administrateur-général de l'Egypte, aux commissaires de la Trésorèrie nationale.*

CITOYENS COMMISSAIRES,

Je n'aurai de compte à vous rendre que quand je serai de retour en France, ou quand la liberté et la sûreté des communications seront rétablies. Ce compte sera court; il se trouvera plus détaillé dans le compte de votre payeur-général.

Je me borne à vous assurer qu'on ne peut mettre plus d'ordre dans la comptabilité; plus d'intégrité dans les paiemens, et plus d'observations des règles prescrites par les lois et par vos instructions, que ne l'a fait votre payeur-général.

Malgré une sévère économie, l'armée est extrêmement arriérée : il est dû plus de 10 millions; et nos ressources diminuant chaque jour, cette arriéré s'accroîtra. Il vous sera présenté successivement des lettres de change qu'il a fallu donner à toutes les parties prenantes à qui on ne pouvoit donner du numéraire. Je vous prie, citoyens commissaires, d'y faire honneur pour conserver à l'armée ce seul crédit qui lui reste, autant que pour être justes envers des hommes qui font ici le sacrifice de leur santé,

et qui supportent toutes les espèces de privations imaginables.

Salut et respect, POUSSIELGUE.

N°. X.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ

Au Caire, le 28 vendémiaire an 8 de la république française.

E. Poussielgue, *contrôleur des dépenses de l'armée, et administrateur-général des finances de l'Egypte, au citoyen* Merlin, *membre du* Directoire executif.

CITOYEN DIRECTEUR,

Depuis que j'ai remis au citoyen Barras, la première dépêche que j'ai eu l'honneur de vous adresser, les conférences particulières qui ont eu lieu avec l'effendi revenu de Damas, ont laissé entrevoir, nonobstant la lettre du grand-visir, des voies d'accommodement qui peuvent devenir extrêmement importantes pour la république française; mais elles dépendent uniquement de la part que les Anglais voudront y prendre.

Le général Kléber met sous les yeux du directoire les notes qui contiennent l'analyse de la conférence. Il m'est bien démontré que le grand-vizir seroit disposé à faire tout ce que nous desirions, s'il ne craignoit qu'à la première apparence de son intelligence avec nous, la Russie n'attaquât à l'improviste l'empire ottoman, qui n'est pas en état de se défendre; mais si la Porte étoit assurée d'une alliance puissante qui soutiendroit bientôt ses foibles efforts, et finiroit par la rendre victorieuse, elle ne balanceroit pas à prendre son parti, et cependant les dispositions sont toujours subordonnées à ce que les Anglais soient d'accord avec lui et avec nous.

Or, comme la république française ne peut rien craindre des Anglais, qui ne soit fort au-dessous de ce que l'établissement des Russes dans la Méditérannée lui feroit perdre; qu'il n'y a pas à espérer que pendant la guerre actuelle, on puisse obtenir aucune restitution de la part des Anglais, autrement que par un prompt

traité qui leur présenteroit d'autres avantages, et qu'en supposant même qu'ils ne consentissent à aucune restitution, il n'y auroit aucun intérêt présent à continuer la guerre, et aucun inconvénient à AJOURNER *nos réclamations à des tems plus heureux*. Le directoire exécutif, s'il goûtoit le plan, résultant des notes que lui envoie le général Kléber, pourroit applanir toutes les difficultés, et, d'un seul coup, par son alliance avec les Anglais et la Porte, délivrer la république française de ces deux puissans ennemis, et de tous les autres, dont ils entraîneroient nécessairement la chûte.

Dans tous les cas, il est nécessaire d'entamer vivement des négociations avec les Anglais et avec la Porte, quand ce ne seroit que pour gagner du tems, donner de l'ombrage à la Russie, et la porter à déclarer la guerre au grand-seigneur, comme elle paroît en attendre impatiemment l'occasion.

Salut et respect, POUSSIELGUE.

N°. XI.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

Au quartier-général du Caire, le 20 vendémiaire an 8 de la république française, une et indivisible.

Damas, *général de division, chef de l'état-major général de l'armée, au* ministre de la Guerre.

J'AI l'honneur de vous adresser, citoyen ministre, la proclamation du général Bonaparte à l'armée en la quittant, et celle du général Kléber en en prenant le commandement en chef;

Les ordres du jour et les quatre numéros du *Courier d'Egypte* qui ont paru depuis cette dernière époque;

L'état des officiers-généraux et états-majors, et supérieurs des corps qui sont morts à l'armée jusqu'à ce jour;

L'état des promotions que le général en chef Kléber a cru indispensable de faire pour le bien du service; vous en sentirez vous-même la nécessité, en comparan ces deux derniers.

Je vous prie, citoyen ministre, de demander au directoire exécutif la confirmation de ces grades, et de m'en faire passer les nominations définitives.

Je ne puis encore vous envoyer l'état détaillé de la situation générale de l'armée, parce qu'en prenant les fonctions de chef d'état-major-général, je n'ai pas trouvé les états particuliers nécessaires pour le former. J'espère vous les faire parvenir par le premier courrier.

Il n'a pas encore été possible de réunir ceux de tous les corps de l'armée, disséminés sur une aussi grande étendue de terrain que celle que nous avons à défendre, et dont la plupart sont, en outre, sans cesse occupés à poursuivre les Arabes, ou à combattre les beys errans avec leurs partis qui se grossissent aussitôt qu'on leur donne un moment de relâche.

Vous pouvez juger de l'affoiblissement de l'armée par sa réduction considérable depuis un an.

Son effectif, au premier vendémiaire an 7, étoit de plus de 33,000 hommes : il est en ce moment au-dessous de 22,000, dont il faut déduire 2000, malades ou blessés, hors d'état de faire aucun service : et 4000 environ hors d'état d'entrer en campagne, qui ne sont point propres à un service actif, et dont partie ou blessés ou attaqués de maux d'yeux, préfèrent rester dans les dépôts, plutôt que de s'exposer à gagner les maladies épidémiques auxquelles les hôpitaux sont sujets dans ce pays.

Il résulte de ce tableau comparatif que depuis un an l'état de l'effectif est réduit d'un tiers, et celui des présens sous les armes diminué de moitié.

Les seize mille hommes (environ) de toutes armes qui composent l'armée active, sont répandus sur une surface de terrain comprise dans un triangle, dont la base, depuis le Maraboud jusqu'à El-Arich, a deux cens lieues à peu près ; de même que ses côtés, dont l'un depuis El-Arich s'élève jusqu'au-delà des premières cataractes (qui peuvent être considérées comme son sommet) et l'autre depuis les cataractes jusqu'au Maraboud.

L'expérience prouve en ce moment, citoyen ministre, que lorsque les garnisons indispensables pour la sûreté des places et des provinces sont distraites du nombre d'hommes en état d'entrer en campagne, il est impossi-

ble d'en réunir sept mille sur un seul point, pour s'opposer aux efforts des ennemis qui nous menacent d'invasion de tous côtés.

Je présume que le général en chef, en écrivant au directoire exécutif, lui donne des renseignemens plus circonstanciés sur la situation de l'armée et de toute la colonie.

Salut et respect, *Signé* DAMAS.

N°. XII.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

RÉPUBLIQUE FRANCAISE..

Au Caire, le premier vendémiaire an 8.

E. Poussielgue, *contrôleur des dépenses de l'armée, et administrateur-général des finances de l'Egypte, au* Directoire exécutif.

CITOYENS DIRECTEURS,

J'ai été chargé exclusiveement, depuis l'arrivée de l'armée en Egypte, de l'administration des finances, et et des autres parties qui tiennent à l'économie politique de ce pays.

Je crois vous devoir, après le départ du général Bonaparte, et dans la position critique où il nous laisse, un tableau abrégé, mais fidèle, des observations que j'ai recueillies, et des opinions politiques qui en sont le résultat.

Les voyageurs et les agens même du gouvernement français qui ont été en Egypte, se sont tellement accordés dans les idées exagérées qu'ils ont donnés sur les richesses naturelles et sur les trésors que renfermoit cette contrée, que quinze mois de séjour, de recherches et d'expériences par un grand nombre d'hommes éclairés, n'ont pas encore totalement effacé ces fausses impressions.

On portoit les revenus ordinaires, y compris les

Adieu, mon cher papa, je vous embrasse et vous prie de vouloir bien dire à tous mes

vieillard sans défense ou, comme l'appelle le Morning-Chronicle, d'un vieux radoteur infirme et alité.

Le récit qu'on va lire de l'événement auquel l'auteur de la lettre fait allusion, a été écrit par un homme qui réside dans le lieu où il s'est passé ; il est simple et exact, et peut apprendre à ceux qui n'ont point de religion, qu'ils ne doivent pas juger, d'après leurs sentimens, les hommes qui en ont beaucoup, soit qu'ils appartiennent à l'ordre sacerdotal ou à la classe des laïques.

« Les images de la Madone ont remué les yeux en différens endroits de la ville ; ce qu'on regarde comme une marque de ses dispositions favorables pour le peuple romain. Ce miracle que les gens sensés regardent comme futile ou comme faux, produit tant d'effet sur l'esprit de la multitude, qu'il y excite un enthousiasme porté presque jusqu'à la folie.

» Je sais qu'on impute à la fourberie des prêtres les effets de la superstition religieuse, et l'on peut croire qu'en cette occasion on a eu recours à l'artifice pour tirer parti de la crédulité du peuple ; mais je suis persuadé que, si on examinait avec soin le fait dont il est question, on en trouverait la source primitive dans la croyance d'un pauvre vieillard qui allait faire sa prière devant la Madone de la fontaine de Trevi. D'après la doctrine catholique, il est ordonné de croire des choses que l'esprit humain ne peut comprendre ; il n'est pas surprenant que des hommes, dont la foi est d'autant plus vive que leurs connaissances sont plus bornées, aient regardé comme vrai un miracle qui leur présageait le salut de leur religion et de leur pays. » (Observez que ceci se passait après

frères et sœurs que bien souvent dans les déserts de l'Afrique mon imagination s'est tournée vers eux, et que j'ai bien souvent juré que si jamais je me trouvais au milieu d'eux, je ne les quitterais jamais.

Ni les voyages ni les expéditions ne rendent heureux! Adieu.

la mort de l'infâme Duphot, lorsque l'armée française était en pleine marche sur Rome, ne respirant que les fureurs de la vengeance.)

« Je suis d'autant plus convaincu de la vérité de cette opinion, qu'on n'a rien fait pour tourner cette sorte de phrénésie religieuse vers quelque chose d'utile à ceux qu'il serait naturel, dans le cas contraire, de soupçonner d'être les auteurs de cette invention. »

Mais revenons à la lettre. — Nous doutons beaucoup que les Français opèrent des miracles en Égypte; mais il pourrait bien s'y en opérer un sur eux, et pour me servir des expressions de l'auteur, un étonnant. Le seigneur a déployé son bras, ce bras, le SEUL qui puisse faire des choses merveilleuses; et nous pouvons adresser aux nations de la terre ce langage frappant et sublime dont Moïse se servait en ces lieux mêmes, en parlant aux Israélites : NE CRAIGNEZ RIEN, ATTENDEZ ENCORE UN PEU, ET VOYEZ LE SALUT QUE LE SEIGNEUR VOUS ENVOIE, LE SALUT QUE VOUS RECEVEZ AUJOURD'HUI; CAR L'ENNEMI QUE VOUS AVEZ VU AUJOURD'HUI MÊME, DÉSORMAIS, JAMAIS VOS YEUX NE LE VERRONT. *Exod. chap.* 14, *vers.* 13.

épouvantables. Cette perspective effrayante abat les courages les plus intrépides.

Pour comble de malheur, le Nil de cette année a été extrêmement mauvais, en ce qu'il s'est écoulé tout de suite, sans que les terres aient eu le tems d'être sucessivement arrosées. Nous ne pourrons retirer aucune contribution des villages qui n'auront pas eu d'eau, et nous sommes menacés de la plus affreuse misère.

Il n'est pas un soldat, un officier, qui ne soupire après son retour en France, persuadés comme ils le sont, qu'ils sacrifient ici, inutilement pour leur patrie, leur santé et leur vie.

Cependant d'après la situation où sont les affaires en France, et puisque depuis quinze mois, il n'a pas été possible de nous envoyer des secours, nous ne devons plus en espérer d'assez prompts, surtout la saison favorable étant passée.

L'armée a vu avec plaisir le général Kléber avoir le commandement après le départ du général Bonaparte; personne ne pouvoit lui inspirer plus d'estime et de confiance.

Mais il est plein d'honneur et de fierté, et plus la tâche qu'on lui a laissée est difficile, plus il craindra d'écouter des sentimens commandés par les circonstances et pour l'intérêt de l'armée, mais que par la suite on pourroit taxer de timidité.

N'ayant pas la même responsabilité, je ne crains pas, citoyens directeurs, d'exposer à vos yeux la vérité; et telle que vous la lisez, vous la trouveriez *bien affoiblie*, si les bornes d'une lettre permettoient d'entrer dans de plus grands détails.

L'Egypte est un superbe pays; notre situation n'est qu'un effet des circonstances, elle prouve seulement que nous y sommes venus trop tôt, et qu'il n'est pas encore tems de nous y établir.

Il n'y aucun doute que, si nous étions les maîtres paisibles de l'Egypte, en peu d'années nous en ferions disparoître la plupart des fléaux qui la désolent, tels que la peste et les Arabes, et que nous donnerions à l'agriculture et au commerce une vie nouvelle qui ramèneroit ce pays à son ancienne splendeur. Ce seroit la plus belle

colonie de l'univers, qui deviendroit bientôt le régulateur du commerce du monde.

Mais l'Egypte est bornée par les deux mers et par des déserts.

Il faut avoir une marine puissante pour être maître d'y aborder, et surtout pour protéger son commerce et en obtenir tous les avantages qu'il promet.

La république française est actuellement sans marine : elle sera long-tems encore, avant d'en avoir une qui puisse rivaliser avec celle de ses ennemis.

Vouloir conserver l'Egypte sans avoir aucun moyen d'y porter, d'y assurer des secours de toute espèce, c'est s'exposer à être forcé de l'abandonner à la Russie ou à l'Angleterre, qui sous prétexte de nous en chasser s'y établiroient, et dès lors s'y mettroient bientôt en état de nous en exclure pour toujours.

Nous pourrions encore nous y maintenir si nous avions le consentement de la Porte ; mais si l'on n'a pas cru pouvoir l'obtenir avant notre invasion, on le pourra bien moins aujourd'hui que la Porte s'est mise à la merci des Russes et des Anglais ; et fût-elle, contre toute apparence, disposée par des considérations politiques, à nous laisser occuper l'Egypte provisoirement, jamais les Anglais ne le lui permettroient.

Quand l'expédition d'Egypte a eu lieu, nous étions en paix sur le continent ; nous avions encore un reste de marine dans la Méditérannée ; nous possédions toute l'Italie, Corfou et Malte ; on pouvoit espérer d'obtenir le consentement au moins tacite du grand-seigneur, et on seroit arrivé au but que l'on se proposoit contre les Anglais ; car je pense, avec tout le monde, qu'il s'agissoit, en les faisant trembler pour leurs possessions de l'Inde, de les forcer à une paix avantageuse pour la république, en faisant de l'évacution de l'Egypte un objet de compensation pour les restitutions que nous leur demanderions.

Mais la bataille navale d'Aboukir a tout renversé : elle a détruit notre marine ; elle nous a empêché de recevoir le reste des forces qui nous étoient destinées ; elle a laissé à nos ennemis le champ libre pour nous faire déclarer la guerre par la Porte ; elle a rallumé celle qui

étoit mal éteinte avec l'empereur d'Allemagne; elle a ouvert la Méditérannée aux Russes, et les a portés sur nos frontières; elle nous a fait bientôt perdre l'Italie et les belles possessions dans l'Adriatique que nous avions dues aux *heureuses* campagnes du général Bonaparte; enfin, elle a fait à l'instant avorter tous nos projets, puisqu'il n'a plus fallu depuis songer à inquiéter les Anglais dans les Indes. Le peuple d'Egypte, que nous avions dû considérer comme ami, come allié, devenoit subitement notre ennemi, et, environnés entièrement par les musulmans, nous nous trouvions réduits à une défense difficile sans plus entrevoir aucun but d'utilité.

Aujourd'hui il ne faut plus espérer d'obtenir que les Anglais prennent en considération, dans un traité de paix, l'évacuation de l'Egypte. Ils savent d'abord l'état de dénûment et de foiblesse où nous y sommes réduits, ce qui nous met dans l'impossibilité de rien tenter contre eux; ils savent que quand même nous recevrions des secours, ce qu'ils empêcheront de tous leurs moyens, nous n'en serions pas plus avancés, tant que nous aurons à combattre les Musulmans, et ils sont assurés que la Porte ne fera pas la paix sans leur consentement, ou sans que la condition préliminaire, pour cesser la guerre, ne soit l'évacuation de l'Egypte.

Ainsi notre but est manqué sous ce rapport, qui ne peut plus concerner les Anglais; et que soit à titre de conquête, soit à titre de colonie, nous nepouvons plus conserver l'Egypte.

Mais il y a plus : c'est que si nous tardons à traiter, nous sommes dans un tel état de foiblesse, que nous ne serons plus à tems de le faire; et que le reste de l'armée périra, ou qu'il faudra évacuer sans conditions, tandis qu'on peut encore faire de cette évacuation le prix du rétablissement de la paix avec l'empire ottoman et avec les puissances barbaresques, resserrer nos anciennes liaisons avec la Porte, et reprendre dans le Levant le commerce exclusif dont nous jouissions.

Ce traité auquel les Anglais ne peuvent être étrangers, *prépareroit la paix* qu'il est de tems enfin de faire avec eux; il amèneroit infailliblement une déclaration de guerre de la Russie à la Porte, et opéreroit

une heureuse diversion dans nos affaires d'Europe; *nous pourrions espérer de reprendre ce que nous avons perdu dans la Méditéranée..*

Cette opinion me paroît d'autant plus fondée, que les Anglais ne peuvent voir sans quelque inquiétude et sans une secrète jalousie, les progrès des Russes, bien plus dangereux pour eux que notre puissance continentale, aujourd'hui que notre marine est détruite, et que nous avons perdu nos conquêtes maritimes.

Le seul événement qui pourroit nous permettre de conserver l'Egypte, ce seroit une prompte déclaration de guerre des Russes à la Porte : toutes les forces ottomanes qui se portent ici, voleroient bien vîte à la défense du centre de l'empire. Le grand-seigneur consentiroit alors à la paix aux conditions qui nous conviendroient.

Mais il est probable qu'à moins d'un traité d'alliance entre la république française et la Russie, qui pourroit un moment nous être utile, mais qui seroit impolitique, cette dernière puissance attendra que la Porte ottomane ait fait la paix avec nous pour lui déclarer la guerre, car en nous battant avec la Porte, nous diminuons ses forces et ses moyens; c'est travailler pour la Russie, qui de son côté, ne pouvant faire la guerre à la Porte, sans lui faire aussitôt conclure la paix avec nous, va au même but, de détruire cette puissance, en faisant la guerre aux Français qu'elle sait être son seul appui.

L'on regarde aujourd'hui l'empire ottoman comme un vieil édifice prêt à s'écrouler; les puissances de l'Europe s'apprêtent depuis long-tems à s'en partager les lambeaux, et plusieurs politiques croient cet événement très-prochain : dans cette hypothèse, il est convenable, pensent-ils, que la France ait sa part de la dépouille, et l'Egypte est son lot.

Si cette ruine de l'empire ottoman, qui n'est rien moins que sûre, quand on considère combien elle amèroit de discussions et d'oppositions entre les grandes puissances de l'Europe, même entre celles qui se seroient combinées pour cet objet, quand on considère encore qu'il sera éternellement de l'intérêt de la France, de *l'Angleterre*, de la Prusse, et même de l'empereur,

de s'y opposer ; si cette ruine, dis-je, finissoit par se consommer, la France seroit toujours *a tems d'avoir l'Egypte :* d'ailleurs les Français y seroient appelés par les Turcs même, quand ceux-ci se verroient menacés par les Russes qu'ils haïssent mortellement.

La France est un si beau pays, les Français sont si puissans par leur nombre, par leurs richesses, et par leur position à l'égard des autres puissances, *qu'ils ne peuvent rien gagner à un bouleversement de l'Europe ;* tandis que ce bouleversement peut créer une nouvelle puissance dominante qui envlèveroit tous ses avantages dans la Méditérannée.

En me résumant, citoyens directeurs, je conclus que nous sommes trop éloignés, et que les événemens se pressent trop pour qu'il soit possible d'attendre vos ordres avant de prendre un parti, à moins de compromettre les intérêts de la république, la sûreté et la gloire du reste de l'armée.

Qu'infailliblement il faudra évacuer l'Égypte, en rétablissant à ce prix la paix et tous nos anciens rapports avec les Ottomans et les Barbaresques.

Que tout ce que vous avez a espérer maintenant, quelles que soient vos vues sur l'Egypte, c'est, dans la disposition où est le général Kléber, que l'évacuation soit retardé le plus posssible par les lenteurs qu'il cherchera à apporter dans les négociations, si on a le bonheur de négocier.

Qu'enfin, si l'évacuation a lieu sans qu'on puisse attendre vos ordres, c'est qu'elle aura été inévitable, et que dans l'ignorance où nous sommes ici de la véritable situation de la France et de l'Europe, cette évacuation se trouve commandée par la prudence, et d'accord avec nos intérêts politiques.

Salut et respect, E. POUSSIELGUE.

N°. XIII.

Au Caire, le 22 vendémiaire an 8.

DUGUA, *général de division, au citoyen* BARRAS, *directeur.*

Citoyen directeur, je vous ai écrit plusieurs lettres depuis l'arrivée de l'armée en Egypte. J'ignore si elles vous sont parvenues. *Bien peu de dépêches particulières sont allées à leur destination.* Je vous disois dans ces lettres que j'avois grande envie de retourner en France, mais cette envie étoit subordonnée au desir d'y retourner d'une manière flatteuse, et non avec l'air d'avoir quitté l'armée, par impatience, par dégoût, par légéreté ou par crainte, soit de la peste, soit de nos nombreux ennemis Russes, anglois, Turcs, Arabes et Mamelouks qui menacent l'Egypte sur quatre ou cinq points différens, Alexandrie, El-Arich, la mer Rouge et le désert.

Je profite du retour de votre cousin pour vous donner des détails sur notre position, qui peut-être ne vous a pas été peinte telle qu'elle est. J'ai commandé les deux tiers de l'Egypte pendant les expéditions de Syrie et d'Aboukir. Je connois ses produits, ses ressources, la force des places que l'on appelle de guerre, les chemins que l'on peut prendre pour les éviter, l'esprit des habitans, l'état de l'armée, de nos arsenaux, de nos magasins et de nos finances. Je vais faire passer rapidement sous vos yeux l'apperçu de tous ces objets, et vous jugerez s'il n'est pas instant que le gouvernement vienne à notre secours.

Je ne vous dirai que peu de mots sur le départ du général Bonaparte : il n'a été communiqué qu'à ceux qui devoient en être ; il a été précipité, l'armée est restée treize jours sans général en chef. Il n'y avoit pas un sou dans les caisses, aucun service n'étoit assuré, l'ennemi à peine parti d'Aboukir, étoit encore à Damiette, et le grand-vizir étoit déjà à Damas : telle a été notre position au Caire du 1 au 13 fructidor.

Je vous avoue, citoyen directeur, que je ne pouvois pas croire que le général Bonaparte nous eût abandonnés dans l'état où il nous a laissés, sans argent, sans poudre, sans boulets, une partie des soldats sans armes. Alexandrie est un grand camp retranché, à qui l'expédition de Syrie a enlevé

une partie des bouches à feu qui lui étoient nécessaires pour sa défense. Lisbé, près Damiette, est à peine clos : une portion des murs d'El-Arich sont tombés d'eux-mêmes ; des dettes énormes, plus d'un tiers de l'armée détruit par *la peste*, *la dissenterie*, *l'ophthalmie* et les combats ; ce qui reste est presque nu, et l'ennemi est à huit journées de nous. Telle chose que l'on puisse vous dire à Paris, ce tableau n'est que vrai : vous me connoissez incapable d'en faire de faux.

Une grande armée se rassemble en Syrie ; des flottes, dont nous ne connoissons pas les forces, menacent nos côtes, que nous savons être accessibles en beaucoup d'endroits. Le général en chef ne peut réunir que 7000 combattans. L'ennemi peut former trois attaques à la fois ; que feroient 7000 hommes disséminés ?

Nous avons contre nous le fanatisme musulman qui ne peut pas être apprivoisé : l'idée d'un gouvernement chrétien est un supplice pour le peuple ; les exemples les plus sévères n'empêchent pas les villageois de se révolter au moindre bruit désavantageux, ou au moindre firman répandu contre nous.

Cependant le pays est superbe, la propriété peut en être utile, sous bien des rapports à la république. On peut y cultiver les productions de toutes les parties de la terre. Si ces avantages décident le gouvernement à faire des offres pour conserver l'Egypte, il n'a pas un moment à perdre ; il faut qu'il nous envoie au plus vîte des hommes, des fusils, du plomb, de la poudre, des boulets, etc.

Si le gouvernement ne peut pas nous faire passer ces secours, s'il ne peut pas calmer la Porte ottomane, et la rappeler à ses véritables intérêts, si enfin nous sommes ici abandonnés à nous-mêmes, forcés de continuer à nous battre un contre dix, de lutter contre les maladies les plus cruelles, le gouvernement ne reverra de l'armée d'Egypte que des aveugles et des estropiés...... si les Turcs ont l'humanité de lui en renvoyer : tout le reste aura péri épuisé par les fatigues et les victoires.

Je vous réitère l'assurance, citoyen directeur, que vous venez de lire la vérité la plus exacte. Mille raisons peuvent avoir empêché qu'elle ne vous ait été dévoilée toute entière. Je vous l'ai dite, parce que je crois ne pouvoir vous donner

de preuve plus intime de mon sincère attachement; et parce que je dois ces détails à l'armée d'Egypte, au gouvernement et à ma patrie.

Salut et respect. *Signé* DUGUA.

N°. XIV.

Au quartier-général du Caire, le 30 thermidor an 7.

BONAPARTE, *général en chef*, au GRAND VIZIR, *grand parmi les grands, éclairés et sages, seul dépositaire de la confiance du plus grand des sultans.*

J'ai l'honneur d'écrire à votre excellence, par l'effendi qui a été fait prisonnier à Aboukir et que je lui renvoie, pour lui faire connoître la véritable situation de l'Egypte; entamer des négociations avec la sublime Porte et la république française, qui puissent mettre fin à la guerre qui se trouve exister pour le malheur de l'un et l'autre états.

Par quelle fatalité la Porte et la France, amies de tous tous les tems, et dès lors par habitude, amies par l'éloignement de leurs frontières; la France, ennemie de la Russie et de l'empereur; la Porte, ennemie de la Russie et de l'empereur, sont-elles cependant en guerre?

Comment votre excellente ne sentiroit-elle pas qu'il n'y a pas un Français de tué, qui ni soit un ami de moins pour la Porte?

Comment votre excellence, si éclairée dans la connoissance de la politique et des intérêts des divers états, pourroit-elle ignorer què la Russie et l'Empereur d'Allemagne se sont plusieurs fois entendus sur le partage de la Turquie, et que ce n'a été que l'intervention de la France qui l'a empêché.

Votre excellence n'ignore pas que le vrai ennemi de l'islamisme est la Russie. L'empereur Paul III s'est fait grand-maître de Malte, c'est-à-dire a fait vœu de faire la guerre aux Musulmans. N'est-ce pas lui qui est le chef de la religion grecque, c'est-à-dire, des plus nombreux ennemis qu'ait l'islamisme?

La France au contraire a détruit les chevaliers de Malte, rompu les chaînes des Turcs qui étoient détenus en escla-

vage, et croit *comme l'ordonne l'islamisme, qu'il n'y a qu'un seul Dieu.*

Ainsi donc la sublime Porte a déclaré la guerre à ses véritables amis, et s'est alliée à ses véritables ennemis.

Ainsi donc la sublime Porte, qui a été l'amie de la France tant que cette puissance *a été chrétienne*, lui a fait la guerre dès l'instant que la France par sa religion *s'est rapprochée de la croyance musulmane.*

La Russie et l'Angleterre ont trompé la sublime Porte. Elles ont intercepté nos courriers, par lesquels nous lui faisions part de l'expédion d'Egypte, et l'ont représentée comme le commencement de l'envahissement de l'empire musulman. Comme si je n'avois pas toujours déclaré que l'intention de la république française étoit de détruire les mamelouks, et non de faire la guerre à la sublime Porte; étoit de nuire aux Anglais, et non à son grand et fidèle allié l'empereur Sélim.

La conduite que j'ai tenue envers tous les gens de la Porte qui étoient en Egypte, envers les bâtimens du grand-seigneur, envers les bâtimens de commerce portant pavillon ottoman, n'est-elle pas un sûr garant des intentions pacifiques de la république française?

La sublime Porte a déclaré la guerre dans le mois de janvier à la république française avec une précipitation inouie, sans attendre l'arrivée de l'ambassadeur Descorches, qui étoit déjà parti de Paris pour se rendre à Constantinople, sans me demander aucune explication ni répondre à aucunes des avances qui j'ai faites.

J'ai cependant espéré, quoique la déclaration de guerre me fût parfaitement connue, pouvoir la faire revenir, et j'ai à cet effet envoyé le citoyen Beauchamp, consul de la république sur la caravelle; pour toute réponse on l'a emprisonné; pour toute réponse on a créé des armées, on les a réunies à Gaza, et on leur a ordonné d'envahir l'Egypte. Je me suis trouvé alors obligé de passer le désert, préférant de faire la guerre en Syrie, à ce que l'on me la fît en Egypte.

Mon armée est forte, parfaitement disciplinée et *approvisionnée de tout* ce qui peut la rendre victorieuse des armées, fussent-elles aussi nombreuses que les sables de la mer. Des citadelles et des places fortes hérissées de canons, se sont élevées sur les côtes et sur les frontières du désert.

Je ne crains donc rien, et je suis invincible. Mais je dois à l'humanité, à la vraie politique, au plus ancien comme au plus vrai des alliés, l'empereur Sélim, la démarche que je fais.

Ce que la sublime Porte n'atteindra jamais par la force des armes, elle peut l'obtenir par une négociation. J'abattrai toutes les armées, lorsqu'elles projetteront l'envahissement de l'Égypte, mais je répondrai d'une manière conciliante à toutes les ouvertures de négociation qui me seroient faites. La république française, dès l'instant que la sublime Porte ne fera plus cause commune avec nos ennemis, la Russie et l'empereur, fera tout ce qui sera en elle pour rétablir la bonne intelligence et lever tout ce qui pourroit être un sujet de désunion entre les deux états.

Cessez donc des armemens dispendieux et inutiles. Vos ennemis ne sont pas en Egypte, ils sont sur le Bosphore, ils sont à Corfou, ils sont aujourd'hui, par votre imprudence, au milieu de l'Archipel.

Radoubez et réarmez vos vaisseaux, réformez vos équipages d'artillerie, tenez-vous prêts à déployer bientôt l'étendard du prophète, non contre la France, mais contre les Russes et les Allemands, qui rient de la guerre insensée que nous nous faisons, et qui lorsqu'ils vous auront affoiblis, lèveront la tête et déclareront bien haut la prétention qu'ils font déjà.

Vous voulez l'Egypte, dit-on, *mais l'intention de la France n'a jamais été de vous l'ôter.*

Chargez votre ministre à Paris de vos pleins pouvoirs, ou envoyez quelqu'un chargé de vos intentions, et de vos pleins pouvoirs en Egypte. On peut en deux heures d'entretien tout arranger. C'est le seul moyen de rasseoir l'empire musulman, en lui donnant la force contre ses véritables ennemis, et de déjouer leur projet perfide et qui malheureusement leur a si fort réussi.

Dites un mot, nous fermerons la mer Noire à la Russie, et nous cesserons d'être le jouet de cette puissance ennemie que nous avons tant de sujets de haïr, et je ferai tout ce qui pourra vous convenir.

Ce n'est pas contre les Musulmans que les armées françaises auroient à déployer et leur tactique et leur courage, mais c'est au contraire réunies à des Musulmans qu'elles doi-

vent un jour, comme cela a été de tout tems, chasser leur ennemi commun.

Je crois en avoir assez dit par cette lettre à votre excellence. Elle peut faire venir auprès d'elle le citoyen Beauchamp, que l'on m'assure être détenu dans la mer Noire. Elle peut prendre tout autre moyen pour me faire connoître ses intentions.

Quant à moi, je tiendrai pour le plus beau jour de ma vie, celui où je pourrai contribuer à faire terminer une guerre *à-la-fois impolitique et sans objet*.

Je prie votre excellence de croire à l'estime et à la considération distinguée que j'ai pour elle.

Signé BONAPARTE.

Pour copie conforme à l'original KLÉBER.

N°. XV.

Traduction (1) d'une lettre de BONAPARTE, en date du 4 . . . . 1214.

A son excellence le supreme vizir, vicaire absolu du grand des grands, du judicieux et intelligent, et du plus grand de tous les monarques, l'empereur des Ottomans.

L'OBJET de la présente lettre, adressée à V. E. et expédiée par le canal de l'effendi fait prisonnier à Aboukir, est de lui faire un fidèle exposé de l'état des choses en Arabie, et en terminant la guerre qui a eu lieu entre la sublime Porte et la république française, donner la paix à ces deux puissances. Hélas! pourquoi, amies depuis tant d'années, se trouvent-elles à présent en guerre? Est-ce pour l'éloignement et la distance de leurs limites qu'elles se battent? Est-ce parce que les cours d'Allemagne et de Russie confinent avec la sublime Porte, qu'elles se sont unies à ella? V. E. ne peut ignorer que la nation française est sans exception très-attachée à la sublime Porte. Etant douée des qua-

(1) Cette traduction est celle qui a été faite par ordre de la sublime Porte.

lités les plus éminentes et instruite des véritables intérêts des cours, est-il possible que V. E. ne sache pas que les Russes et les Autrichiens ont conspiré une fois pour toutes contre la sublime Porte, et que les Français au contraire font leur possible pour s'opposer à leurs méchans projets? V. E sait que les Russes sont les ennemis de la religion musulmane, et que Paul IIIe, empereur de Russie, comme grand-maître de Malte, c'est-à-dire premier chevalier, a solemnellement juré l'inimitié aux Musulmans. Les Français ont aboli l'ordre de Malte, donné la liberté aux prisonniers mahométans qui s'y trouvoient détenus, ET ILS CROIENT COMME EUX, en disant : *Il n'y a de Dieu que le vrai Dieu.* Il est donc bien étrange que la sublime Porte déclare la guerre aux Français, ses véritables et sincères amis, et contracte des alliances avec les Russes et les Allemands, ses ennemis décidés. Quand les Français étoient nécessairement de la secte du Messie, ils étoient les amis de la sublime Porte, à peine se sont-ils RAPPROCHÉS PAR LA RELIGION, elle leur déclare la guerre. Les cours d'Angleterre et de Russie ont induit en erreur la sublime Porte, que nous avions informée par nos lettres de l'expédition de nos troupes en Arabie. Ces cours ont trouvé le moyen d'intercepter et cacher nos papiers; et comme si je n'avois pas manifesté à la sublime Porte, que la république française, loin de lui faire perdre des domaines, n'avoit pas la moindre intention de lui faire la guerre, sa majesté, le très-glorieux sultan Sélim, a cru aux Anglais, et a eu de l'aversion pour les Français ses anciens amis. Est-ce que les bons traitemens que j'ai pratiqué envers les vaisseaux de guerre et marchands appartenans à la sublime Porte, qui se trouvoient alors dans les ports de l'Arabie, ne sont pas une preuve suffisante de l'extrême desir et de l'amour de la république française pour la paix et l'amitié? La sublime Porte, sans attendre l'arrivée du ministre français Descorches, parti de France pour se rendre à Constantinople, et sans demander sur quoi étoient fondés mes mouvemens et ma conduite, a déclaré la guerre aux Français avec l'empressement le plus grand. Nonobstant que j'étois informé de cette guerre, j'ai fait partir sur la caravelle le consul de la république Beauchamp, dans la sûreté de la terminer, et tandis que j'attendois des réponses de la sublime Porte par son canal, il a été mis en prison, et des troupes musulmanes

ont été expédiées à Gaza, avec ordre de s'emparer de l'Arabie. Alors j'ai jugé convenable de faire la guerre plutôt de ce côté-ci, que dans le territoire de l'Egypte, et j'ai été obligé, malgré moi, de traverser le désert. Quoique mon armée soit aussi nombreuse que le sable de la mer, pleine de valeur, aguerrie au dernier point et victorieuse; quoiqu'elle soit complètement pourvue de tout ce qu'elle pourroit avoir besoin, que j'ai des châteaux et des forteresses les plus sûres, et que le centre et les limites du désert soient fortifiés par des bouches à feu; quoique je n'aie aucune crainte ni appréhension, que je n'aie à me garder de rien, et qu'il soit impossible que je sois vaincu : néanmoins, par commisération du genre humain, et en égard à ces procédés louables, honorés par les nations, surtout pour nous rapprocher du premier et du plus véritable de nos alliés, sa majesté le très-glorieux sultan Sélim notre allié, je manifeste ici mes dispositions à la paix. Il est sûr que la sublime Porte ne réalisera pas ses espérances par la force des armes, et que c'est par une conduite pacifique qu'elle peut faire son bonheur. Autant de troupes qui viendront contre le Caire, je peux les repousser toutes, et malgré cela je faciliterai toutes les propositions qui me seront faites tendant à la paix. Aussitôt que la sublime Porte se détachera des Russes et des Anglais nos ennemis, il n'y a pas de doute que la république française renouvellera et résablira autant que possible les bases de la paix et de l'amitié avec la sublime Porte. Il vaut mieux cesser de s'efforcer à former des armées, et à amasser des munitions de guerre, inutilement. Votre ennemi n'est pas dans l'Arabie : il est dans la Bulgarie, à Corfou, et par votre mauvaise politique dans la mer Blanche. Augmentez le nombre de vos vaisseaux, mettez-les en bon ordre, et formez des canonniers. Que la sacrée bannière du prophète ne soit pas portée sur les Français; mais préparez-vous à vous en servir contre les Russes et les Allemands, qui, après avoir souri à la rupture qui a eu lieu inconsidérément et imprudemment entre nous, lèvent bien haut leurs têtes, et d'un cri fort et perçant vous font les propositions les plus onéreuses. Si vous voulez l'Egypte, dites-le; la France n'a jamais prétendu la prendre des mains de la sublime Porte, et la dévorer. Donnez des pouvoirs à votre ministre qui est à Paris, ou envoyez quelqu'un en Egypte avec des pleins

pouvoirs illimités, et tout sera arrangé sans amertume et à desir. Mettez-vous sur le chemin qui vous fera tirer vengeance de nos ennemis. Travaillez à consolider et à raffermir l'empire ottoman. Employez tout votre pouvoir à éloigner les propositions qui vous viennent faites par vos ennemis, ainsi qu'à détourner les terribles projets qu'ils pourroient par malheur faire exécuter dans ces momens. Ayant eu par le passé tant de motifs d'abhorer les Russes, convient-il de leur faire abandonner la mer Noire, et de ne pas se venger d'eux? Dites un seul mot pour cela, et je travaillerai pour votre avantage. L'armée française, loin de prétendre à montrer aux Ottomans qu'elle est disciplinée et valeureuse, desire s'unir à eux pour punir leurs ennemis. Que V. E., que j'ai importunée par cette lettre, fasse venir le français Beauchamp, et j'espère qu'après l'avoir interrogé, la mauvaise opinion qu'elle a de moi sera changée à mon avantage. S'il dépendoit de moi, le jour que je pourrai éteindre le feu d'une guerre aussi absurde que messéante, ce jour seroit réputé et compté par moi comme le plus heureux de ma vie.

N°. XVI.

Traduction (1) *d'une lettre du général* Kleber, *en date de Rebiul-Akhir*, 1214 (17 *septembre* 1799.)

Le général Kléber, dans sa lettre datée du 16 de Rebiul-Akhir, expose à V. E. que, dans la probabilité que la lettre de de Bonaparte, adressée et expédiée trente jours auparavant a V. E. par le canal de son serviteur, Mahommed Rechdi, n'ait été interceptée par les bâtimens qui croisent dans la mer Blanche, il a cru convenable de lui en envoyer la copie, espérant que le sens de cette lettre sera conforme aux sentimens de V. E.; que, pour ceux qui connoissent les vrais intérêts des deux puissances, la paix est ce qu'il y a de plus salutaire et de plus avantageux pour leurs états et sujets, que les Français ont mis pied en Egypte, uniquement pour donner de l'appréhension aux Anglais, ébranler leurs possessions et leur commerce dans l'Inde, et les forcer à la paix; que l'intention des Français étoit de tirer vengeance des mamelouks, de délivrer le Caire de leurs oppressions, et de le rendre à la sublime Porte; que les Français ayant dépouillé les mamelouks de toutes leurs propriétés, outre qu'ils n'ont pas touché à

---

(1) Traduction faite par ordre de la sublime Porte

celles des personnes appartenantes à la sublime Porte, chacune d'elles étoit restée comme auparavant; que les *odgahlous*, les militaires et les juges, confirmés dans leurs services et emplois, exerçoient la loi du prophête, et que le gouvernement et l'administration du pays a été laissée aux chefs et ulemars de l'Egypte; que la charge d'inspecteur des pélerins avoit été confiée au kyakyn du pacha, et que si le départ et le retour des pélerins ne se faisoit pas dans le tems fixé, c'étoit à cause de l'inexactitude et de la négligence de cet agha; que les Français s'étoient rendue commune la religion mahométane, et l'honoroient en toutes manières; que nonobstant que la sublime Porte leur ait déclaré la guerre, ils n'avoient pas renoncé à leur attachement et à leur amitié envers elle, et forcés à combattre à Aboukir et dans l'Arabie, bongré malgré, quoique vainqueurs, leur attachement, leur estime et leur bonne disposition envers la sublime Porte, n'ayant fait qu'accroître, ils desirent la fin de cette guerre; qu'ils étoient dans l'incertitude si l'affaire de leur expédition en Egypte avoit été opérée en informant la sublime Porte et avec sa permission: mais si c'étoit sans la prévenir, de telle manière que cela soit, cette expédition étant dirigée contre les Anglais, il a fallu envoyer l'armée en Egypte avec autant de promptitude que de secret; qu'en considérant l'amitié que la sublime Porte avoit toujours professée envers les Français, l'expédition de leurs troupes en Egypte ne pouvoit être que pour son avantage, que dans la confiance d'appaiser la sublime Porte, ils espèrent que leurs *excuses*, dans cette affaire, *seront agréées*; que le général Bonaparte n'ayant pu faire part à la sublime Porte de la vérité du fait, après le malheureux combat naval d'Aboukir, les ennemis communs, en prenant de la supériorité sur les Ottomans et les Français, s'en sont réjouis; ils ont fait entendre ce qu'ils vouloient; ils se sont donnés de la gloire auprès de la sublime Porte, et ils ont donné des preuves de leur *extension*(1) contre les Français; ils ont fait taire la sublime Porte, et ils ont ainsi attisé avec facilité le feu de la malice et de l'astuce; que si la sublime Porte en avoit prévenu les Français, en lui dessillant les yeux, ils n'auroient pas manqué de lui indiquer le parti le plus avantageux à prendre; que l'affaire de la paix étoit propre à augmenter la renommée et la gloire de V. E., et qu'elle seroit comme un des plus grands services à rendre à la sublime Porte; que la nation française est une nation qui ne craint pas le fer et le feu, et la guerre qu'elle a faite depuis dix années consécutives, en offre la preuve: cependant, devant la faire contre la sublime Porte, c'étoit pour eux comme s'ils la faisoient à leur propre gouvernement, et voyant par-là diminuer et affoiblir des forces qu'ils devroient employer, unis à la sublime Porte, contre l'ennemi commun; leurs victoires actuelles étoient pour eux un sujet de peine et

---

(1) Sic Orig.

d'affliction; que le don de cette paix est facile, vu qu'entre les deux puissances il n'y avoit aucune affaire obscure et douteuse à débrouiller, et la restitution du Caire étant ce qu'on leur demandoit, ils ne s'y opposeroient pas, ayant déjà réussi d'en expulser les mamelouks; que dans la conviction qu'il faut s'allier à ses ennemis quand ils sont puissans, la sublime Porte s'est unie à ses ennemis; mais il est probable qu'à la première occasion ils se déclareront contre elle, et il faut s'en prémunir et bien garder; qu'il est, par conséquent, très-utile et nécessaire de conclure la paix un moment plutôt, comme très-messéant d'épuiser inutilement ses trésors et ses troupes; en un mot, que la guerre qui a eu lieu entre la sublime Porte et les Français n'étant d'aucun profit, l'affaire de la paix étoit à préferer, et le parti le plus solide à prendre; que votre excellence voulant bien leur envoyer une personne de confiance, en toutes les manières, il ne sera aucunement manqué à son égard; qu'ainsi on s'entendroit bientôt avec facilité, et que, pour effectuer l'affaire très-convenable et nécessaire de cette paix, Bonaparte étoit parti de l'Egypte, ayant laissé à sa place le général Kléber, qui desire également de la voir terminée."

FIN.

De l'Imprimerie de T. Baylis, N°. 15, Greeville-Street, Hatton-Garden.

LA GUERRE
DES
PETITS DIEUX,
OU
LE SIÉGE
DU LYCÉE THÉLUSSON
PAR LE PORTIQUE RÉPUBLICAIN:
POËME HÉROÏCO-BURLESQUE;
PRÉCÉDÉ DE
MON APOLOGIE,
SATIRE.

PAR l'Auteur des Étrennes de l'Institut et de la Fin du XVIIIme Siècle.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Les sots sont ici-bas pour nos menus-plaisirs.

A PARIS,

CHEZ { MOLLER, Imprimeur, rue et maison des Filles-Saint-Thomas, vis-à-vis celle Vivienne; Les marchands de nouveautés.

AN VIII.

MON APOLOGIE.

DIALOGUE

ENTRE UN MEMBRE DE L'INSTITUT ET L'AUTEUR.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

ARRÊTEZ.

L'AUTEUR.

Laissez-moi.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

L'intérêt le plus tendre
M'amène près de vous.

L'AUTEUR.

Faudra-t-il donc l'entendre?
Tous ces mauvais auteurs s'attachent à mes pas.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Je suis de l'Institut.

L'AUTEUR.

Je ne me trompais pas.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Recevez un conseil que l'amitié m'inspire :
Il en est tems encore, abjurez la satire.
Médire est un tourment pour tous les cœurs bien nés.

L'AUTEUR.

J'ai vu par le public mes essais couronnés.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

L'Institut a proscrit et l'auteur et l'ouvrage.

L'AUTEUR.

C'est un crime à mes yeux d'obtenir son suffrage.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Au lieu de le braver, aspirez aux honneurs
Dont il comble, à son gré, nos plus fameux auteurs;
Obtenez un fauteuil dans notre académie.

L'AUTEUR.

Me préservent les Dieux d'une telle infamie !
Allez offrir ce prix à vos lâches flatteurs :
Ils ont trop mérité ces coupables honneurs.
Non ; jamais vos lauriers ne flétriront ma tête :
Si je n'ai le talent, j'ai l'orgueil d'un poète.
Vous ne me verrez pas, candidat suppliant,
Prostituer ma plume au crime triomphant,
Souiller les premiers pas d'une noble carrière,
Et, follement épris d'un éclat éphémère,

Briguer le déshonneur d'être assis parmi vous.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Jeune homme, réprimez un impuissant courroux.
Imitez mon exemple, et cessez de médire.
Jadis, d'un fiel amer empoisonnant ma lyre,
D'un trait vif et piquant j'ensanglantais les sots;
Et les faisais trembler au bruit de mes bons mots.
Flétrissant les talens, insultant au génie,
Sans cesse je criais contre la calomnie :
Vous m'en voyez rougir.

L'AUTEUR.

Pour la première fois.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Apprenez, insolent, à respecter vos rois.

L'AUTEUR.

Les avez-vous détruits pour vous mettre à leur place?

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Je pourrais, d'un seul mot, terrasser votre audace.
Ma Muse, hier encore, a dîné chez Merlin;
Chez ceux qui l'ont chassé, je dînerai demain.
Tout Paris retentit du bruit de ma puissance;
Et vous, rimeur obscur, vous bravez ma vengeance!
Tremblez; c'est par l'exil que je punis un vers :
Interrogez Cayenne et ses affreux déserts.

L'AUTEUR.

Je te reconnais là, douce philosophie!
Tes enfans, pour le crime, ont assez de génie.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Que leur reprochez-vous?

L'AUTEUR.

Tous les maux de l'Etat,
De l'empire français le vaste assassinat,
Sous un fer meurtrier la patrie expirante,
Dans la nuit des cachots la vertu gémissante,
Et l'innocence, en pleurs, peuplant les échafauds,
Et tout le sang versé par la main des bourreaux.
Grands Dieux! ils sont encor présens à ma mémoire,
Ces tems qui rougiront les pages de l'histoire;
Jours à jamais fatals, où la pâle terreur
Glaça tous les Français d'épouvante et d'horreur.
Le signal est donné : la vengeance et la rage
Des enfers étonnés évoquent le carnage,
Et répandant au loin les alarmes, le deuil,
Convertissent la France en un morne cercueil.
On immole à-la-fois les enfans et les femmes;
Les vieillards innocens sont jetés dans les flammes.
En vain le malheureux s'adresse à tous les cœurs;
Dans des yeux desséchés trouverait-il des pleurs?
Hélas! il n'en est point pour la vertu proscrite:
Jusques sous le couteau, la plainte est interdite.
Les bourreaux en forfait transforment un soupir;
Le Français ne sait plus que tuer ou mourir.
Le crime est consommé : la patrie éplorée,
Sur des monceaux de morts tombant désespérée,

S'agite et se débat sous un fer assassin ;
Et ce sont ses enfans qui lui percent le sein !
N'as-tu pas entendu ces cris épouvantables,
Ces gémissemens sourds, ces plaintes lamentables !
Vois le char de la mort où siége la terreur ;
Tout fuit à son aspect, tout est glacé d'horreur ;
Dans sa course rapide, il traverse la France ;
L'échafaud est son but ; son guide est la vengeance ;
Il s'avance, chargé de cadavres sanglans,
Et de sceptres brisés par les plus vils tyrans :
Le chemin qu'il parcourt est tout pavé de têtes,
Du crime triomphant effrayantes conquêtes.
Vois ce peuple assassin, à le suivre empressé,
Autour de l'échafaud à grands flots amassé ;
Cruel et furieux, au carnage il s'anime :
Vois-le, les yeux fixés sur sa pâle victime,
S'enivrer du plaisir de la voir expirer ;
Il boirait tout son sang, sans se désaltérer.
Le supplice est trop lent au gré de sa vengeance ;
Il appelle le meurtre, et son impatience
Accuse, en frémissant, la lenteur du couteau :
Le coup part, et la mort suit la main du bourreau.
Alors, tressaillant d'aise à cette horrible fête,
Sur ses doigts tout sanglans, il compte chaque tête ;
Et poussant dans les airs d'affreux rugissemens,
Outrage la victime en ses derniers momens.
C'est ce peuple ; c'est lui, dont la haine implacable
Fatigant sur Bailly sa rage infatigable,

Et de l'humanité violant tous les droits,
Avant qu'il expirât, le fit mourir cent fois.
Malesherbes, touchant à son heure dernière,
Dans les bras de la gloire achevait sa carrière.
Qu'il meure... C'en est fait, ce grand homme n'est plus;
La hache a fait tomber un siècle de vertus.
Ce sont là tes forfaits, secte philosophique!
C'est toi, qui d'échafauds couvris la république.
Les chefs des assassins furent tes partisans;
Aux pieds de tes autels, ils t'offraient leur encens:
Roberspierre et Collot, ensanglantant la France,
Invoquaient, de concert, ton nom et ta puissance.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

A trop d'emportement, cessez de vous livrer;
Déplorez nos malheurs, sans les exagérer.

L'AUTEUR.

Peut-on exagérer, quand on trace vos crimes?
Faut-il de leurs tombeaux exhumer vos victimes?
Leur sang, leur sang vengeur ne se taira jamais;
Jusques dans l'avenir il criera vos forfaits.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

A mon humanité rendez plus de justice.
Jamais, de ces forfaits, mon cœur ne fut complice.
Eh! que n'accusez-vous ceux qui les ont commis?

L'AUTEUR.

Sont-ils moins criminels, ceux qui les ont permis?

C'est vous, dont la fatale et lâche complaisance
Des bourreaux conjurés caressa la puissance ;
Dont la Muse a chanté, dans des vers imposteurs,
La sensibilité de nos Néron-penseurs.
Célébrez, j'y consens, leurs touchantes maximes ;
Que le nom de G** attendrisse vos rimes.
Le docteur R*** est si compâtissant !
G*** si sensible et si reconnaissant !
Lisez tous leurs écrits : quel aimable langage !
Le mot d'humanité s'y trouve à chaque page ;
Et si, par leurs discours, nous devons les juger,
C'est par humanité qu'ils nous font égorger.
O douceur sans égale ! ô sagesse profonde !
Pour sauver un principe, ils détruisent le monde,
Leurs mains, sur des débris fondent l'égalité,
Et sur des échafauds, posent la liberté.
Effrontés prédicans de la philosophie !
Tyrans qui déclamez contre la tyrannie !
Ma plume, contre vous, soulevant tous les cœurs,
Vous dénonce à l'Etat comme ses oppresseurs.
Ennemis des vertus, ardens à les proscrire,
Vous n'avez qu'un talent, c'est celui de détruire.
Vos coupables succès ont ouvert tous les yeux ;
Le crime couronné paraît plus odieux :
Faibles, on vous plaignait ; puissans, on vous abhorre.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Qu'importe, l'on nous craint... Mais vous, si jeune encore,

Contre tant d'ennemis prétendez-vous lutter ?
Et ne craignez-vous pas ?...

L'AUTEUR.

Que puis-je redouter ?
Qu'ils vomissent sur moi tous les flots de leur rage :
J'oppose à leurs poignards mes mœurs et mon courage.
Voilà mes défenseurs : où sont mes ennemis ?
Ils peuvent étouffer l'auteur et ses écrits ;
La Bastille, rouvrant ses horribles abîmes,
Peut dévorer encor de nouvelles victimes...
Inutiles efforts ! l'auguste vérité
Traverse des cachots la sombre obscurité.
Enfin, libre du joug qui la tient oppressée,
On voit, en traits de feu, s'élancer la pensée.
Faux sages, pâlissez ; tremblez, vils charlatans :
Elle éclaire le monde, et détruit les tyrans.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

La vérité n'a point ce ton dur et farouche ;
Ces accens furieux ne souillent pas sa bouche.
D'autant plus éloquent qu'il va plus près du cœur,
Son aimable langage est rempli de douceur ;
Elle ignore ces mots de haine et de vengeance ;
Elle pardonne en mère à l'erreur qui l'offense ;
Et conjurant toujours, ne menaçant jamais,
C'est en persuadant qu'elle obtient des succès :
Telle est la vérité. Voulez-vous la défendre ?
Avant tout, à mon cœur sachez vous faire entendre.

Qu'une douce indulgence anime vos écrits,
Et de tous vos lecteurs vous fasse des amis!
Au nom du bien public, oubliez vos injures;
Cessez de déchirer ces sanglantes blessures,
Que les bienfaits du Tems pourront un jour guérir:
Qui ne sait pardonner, mérite de souffrir.
Ce n'est pas que toujours je blâme la satire;
Il est même des cas où vous devez médire.
Frappez nos ennemis; dans leurs cœurs criminels,
Enfoncez bien avant vos traits les plus mortels;
Je verrai, d'un œil sec, expirer ces victimes:
L'amour de la patrie ennoblit tous les crimes.
Etouffer la nature, insulter au malheur,
Immoler les proscrits, c'est l'effort d'un grand cœur.
Outragez sans pitié les vertus les plus pures;
Sur un pape expirant, versez des flots d'injures;
Osez, géant superbe, escalader le ciel,
Et, jusques sur son trône, attaquer l'Éternel.
Pour hâter les progrès de la philosophie,
Tout vous sera permis, même la calomnie.
Mais braver l'Institut, dont la prose et les vers,
Des Français, trop ingrats, ont su rompre les fers!
Insulter nos savans!... Ah! brisez votre lyre,
Ou sachez expier un coupable délire.
Vous outragez Mercier, le phénix des penseurs!
Vous ne respectez pas ses sublimes erreurs!
Sa plume, je l'avoue, inégale en son style,
Peut blesser quelquefois un lecteur difficile.

Cet écrivain-prodige, en ses tableaux nerveux,
Dédaigne, de vains mots, l'étalage pompeux;
Et tout plein de Caton, son génie en extase,
Ne s'abaisse jamais à polir une phrase.
De ce rêveur profond ambitieux rival,
Garat, à l'Institut, marche seul son égal:
Condillac, tout entier, en ses écrits respire;
Oh! qu'il vous instruirait, si vous pouviez le lire!
Et le grand Rœderer, objet de vos mépris,
Savez-vous qu'il travaille au journal de Paris,
Et que, tous les matins, sa plume sur la terre,
Rivale du soleil, épanche la lumière?
Lisez, lisez encor les Œuvres de Dupuy;
Jamais on n'a pensé comme on pense aujourd'hui;
Notre philosophie, en sa marche féconde,
De ses feux bienfaisans embrâsera le monde;
Vous serez renversés, chimériques autels,
Encensés trop long-tems par les faibles mortels.
Rien n'est sacré pour nous, et rien ne nous résiste;
Nous voulons la lumière, et la lumière existe.
Voyez comme l'éclat de ses traits radieux,
Triomphant de l'erreur, dessillent tous les yeux.
Tombez, voiles obscurs! fuyez, vaines ténèbres
Qui couvrez l'univers de vos crêpes funèbres!
L'Institut est vainqueur: tout cède à ses efforts,
Et jusqu'à nos laquais, on ne voit qu'esprits-forts.
Rends grace, ma patrie, au soleil qui t'éclaire;
De ses rayons naissans, tu jouis la première.

Ami, plaignons le sort de nos pauvres aïeux ;
Les bonnes gens croyaient qu'il existait des Dieux :
Et, privés du flambeau de la philosophie,
Ils rêvaient, insensés! l'espoir d'une autre vie.
Il est évanoui ce prestige imposteur,
Nous ne caressons plus une funeste erreur ;
Et ces songes brillans ont passé comme l'ombre.
Quels prodiges nouveaux! quels miracles sans nombre
Descendent sur la terre avec la vérité!
Mère des grands talens, l'auguste liberté,
Des beaux arts éperdus animant le courage,
Rallume le génie éteint dans l'esclavage.
Déjà, pour célébrer nos Achilles nouveaux,
Les Homères français, saisissant leurs pinceaux,
Egalent, par leurs chants, l'éclat de la victoire ;
Le Portique s'élève, et du bruit de leur gloire,
Cournand, Valcourt, Piis, remplissent l'univers.
On commence à sentir le charme des beaux vers.
Du céleste Despaze, osant suivre les traces,
Baourd, enfant gâté de Phœbus et des Grâces,
Anime, sous ses doigts, un luth harmonieux :
Le chant du rossignol est moins délicieux.
Doux attrait du talent! pouvoir de l'harmonie!
Tous les Dieux, pour l'entendre, oublieraient l'ambroisie.
Vigée, autre soleil, de l'éclat de ses feux,
Au Pinde Thélusson, éblouit tous les yeux.
Chaque matin naissant, de sa plume féconde
Jaillit un triolet le plus joli du monde :

Ce sont de petits vers, respirant la douceur;
De ces traits ravissans, dont le charme enchanteur
Se fait sentir sans peine, et ne saurait se rendre.
Sans les maudits sifflets, quel plaisir de l'entendre!
Eh! n'avez-vous pas vu ces sifflets insolens,
Du Sophocle français étouffer les talens?
Mais les siècles sont là pour venger ton génie.
Luce, attends leurs décrets, et foule aux pieds l'envie.
Traversant l'avenir, tes chef-d'œuvres nombreux
Feront passer ta gloire à nos derniers neveux.
Quels tems furent jamais plus féconds en merveilles!
Le théâtre français reproduit des Corneilles.
Voltaire n'est point mort : le sublime Chénier
A nos desirs ardens l'a rendu tout entier.
L'histoire a son Tacite, et l'ode ses Pindares.
Les grands hommes, vraiment, ne sont plus aussi rares.
On voit, en un seul jour, éclore mille auteurs,
Philosophes profonds, poètes, orateurs.

L' A U T E U R.

Des poètes! Grands Dieux! ah! je vous en conjure,
A ce nom révéré, cessez de faire injure...
Des poètes! Eh! quoi! de fades prosateurs,
De maussades écrits insipides auteurs,
Usurpant les lauriers destinés aux poètes,
De la palme d'Homère ombrageraient leurs têtes!
Et jaloux de l'encens qu'on rend aux Immortels,
Oseraient demander un culte et des autels!

Non... J'irai furieux au sein du Capitole
Détruire ces autels, et renverser l'idole.
Mais vous qui, flétrissant les lauriers d'Apollon,
Voulez en couronner les rivaux de Pradon,
Téméraire, apprenez quel est le vrai poète.
Des oracles divins l'organe et l'interprête,
Pour charmer les mortels, il emprunte à-la-fois
La lyre d'Apollon, son langage et sa voix.
Un feu sacré l'inspire, et l'agite et l'enflamme;
Les vers, en traits brûlans, s'élancent de son ame;
Abaissant sur la terre un regard dédaigneux,
Plein d'audace, il s'élève au sein même des Dieux,
Et des concerts divins respirant l'harmonie,
Au flambeau de l'Olympe allume son génie.
Ce n'est plus un mortel : un Dieu vit en son cœur,
Et dicte ses écrits, qu'embrâse sa chaleur.
Que dis-je ? Le poète est un Dieu sur la terre :
Il bannit de ses chants un langage vulgaire.
Tout s'anime en ses mains : le charme de ses vers
De la nuit du cahos fait jaillir l'univers;
Voyez comme à sa voix tout renaît : la nature
S'empresse d'étaler sa plus riche parure ;
Et la terre, à son gré, variant ses couleurs,
Se change, sous sa lyre, en un tapis de fleurs.
Quel tableau ravissant! Les Nymphes demi-nues
Font briller, à l'envi, leurs grâces ingénues;
Anacréon les voit, et leurs attraits touchans
Doivent un nouveau charme au pouvoir de ses chants.

C'est ainsi qu'un poète, animant ses ouvrages,
Offre aux yeux enchantés les plus vives images.
Puissance du génie! un vers audacieux
Du Parnasse usurpé fait tomber les faux Dieux;
Aux Piis, aux Pradon, fait mordre la poussière;
Sous le poids des sifflets, écrâse Chabeaussière;
Enveloppe de boue Amalric et Thuot;
Peint Vigée expirant sous les traits d'un bon mot;
Sur un Louvre odieux précipite la foudre,
Disperse Thélusson, met le Portique en poudre,
Et d'un second Molière, exhumant les travaux,
Ensevelit Chénier dans la nuit des tombeaux.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Quel est donc le démon qui vous force à médire?

L'AUTEUR.

Qu'ils se taisent.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Je crois qu'ils ont le droit d'écrire.

L'AUTEUR.

J'ai celui de siffler.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

A ces auteurs divers
Vous ôtez le sommeil.

L'AUTEUR.

Eh! qu'ils lisent leurs vers.
Mon ame est sans pitié pour ces rimeurs bizarres;
Rien ne peut me fléchir. La pitié!... les barbares!

En ont-ils donc pour moi, quand je lis leurs écrits ?
Muse, point de pardon ; frappe mes ennemis ;
Et que tes traits sanglans, châtiment exemplaire,
Epouvantant les sots, les forcent à se taire.
Eh! pourrais-je applaudir aux crimes de leurs vers,
Flatter ces écrivains, prêchant dans les déserts,
Encenser l'Institut, adorer la sottise ?
Non...., tant de lâcheté répugne à ma franchise ;
Et dussé-je être un jour où T * *, ou pendu,
Je le dis hautement, le bon goût est perdu.
Ils sont éteints, ces feux qui brillaient sur la France ;
Au génie, aux talens, succède l'ignorance ;
En fragile clinquant, l'or pur est converti.
Vengeons, vengeons enfin le bon sens avili.
Vains efforts ! à mes traits, je vois les sots sourire :
Un Dieu, pour leur bonheur, a créé la satire.
Cotin, dans son cercueil, pourrirait ignoré,
Si, par grace, Boileau ne l'en eût retiré.
Trop fortuné Gudin ! ta muse inanimée
Doit au sel de Gilbert toute sa renommée.
Que, subissant le sort des malades nombreux
Livrés imprudemment à son art dangereux,
Cabanis, du trépas, soit enfin la victime ;
Mon vers part : à l'instant, sa cendre se ranime ;
Et l'heureux assassin, du fond de son tombeau,
S'élance, en méditant quelque meurtre nouveau.
O ciel ! pardonne-moi, si ma plume hardie
A qui donna la mort a su rendre la vie.

Eh ! voilà donc le prix des plus nobles efforts !
Du sommeil éternel nous réveillons les morts.
Quand, vengeur du bon goût, je signale Cubières
Habillant de larcins ses feuilles éphémères ;
Quand ma plume, lançant un vers accusateur,
Dévoile et met à nud ce squelette rimeur,
Le voyez-vous pâlir ? tremble-t-il, le corsaire
Les vers qu'il a pillés, les rend-il à Voltaire ?
Non.... Le larron sourit, et d'un œil effronté
Contemple, sans effroi, sa maigre nudité.
Mes écrits lui sont chers ; en secret il les loue :
Je ramasse son nom, qui traîne dans la boue ;
Ma plume s'en empare...., et ce nom détesté
Va peut-être passer à la postérité.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Consentez donc, enfin, à cesser de médire.

L'AUTEUR.

C'en est fait ; pour jamais j'abjure la satire.
En dépit du bon goût, rimez impunément
Cotins, dormez en paix ; je vous rends au néant.
Auteurs de Thélusson, sans génie et sans verve,
Insultez à-la-fois Apollon et Minerve ;
Vous ne m'entendrez plus, incommode censeur,
Blâmer de vos écrits l'insipide douceur.
Qu'à son gré, désormais, chacun de vous compose.
Baourd, sois sot en vers ; Lantier, sois sot en prose ;
Que l'insensé Mercier, que le pesant Dupuy,
Sur leurs pauvres lecteurs versent des flots d'ennui.

Dors, mon cher Dusausoir, aux doux sons de ta lyre :
Je ne veux plus troubler ton innocent délire ;
Exerce, sur des riens, tes sublimes talens :
On n'est pas criminel, pour manquer de bon sens.
Qne le charmant Vigée, Ovide des caillettes,
Vante sa renommée, acquise à leurs toilettes ;
Et que, le front meurtri de ses coups d'encensoir ;
Il promène ses vers de boudoir en boudoir.
Que Luce, produisant un nouveau Périandre,
Pour punir les sifflets, nous oblige à l'entendre :
Je ne m'abaisse plus à de tels ennemis,
Indignes de mes coups, dignes de mes mépris.
Eh! du nom de Baourd, pourquoi salir mes rimes ?
Choisissons, désormais, de plus nobles victimes :
Leur défaite, du moins, honorera mes vers.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Croyez-vous étouffer la voix de l'univers ?
Ces hommes, dont les noms embellis par l'histoire,
En dépit de l'envie, escaladent la gloire,
Trouveront dans leur siècle un appui respecté.

L'AUTEUR.

Eh bien ! moi, j'en appelle à la postérité ;
D'un siècle corrompu que m'importe l'hommage ?
Je le méprise trop pour compter son suffrage.
Que de vils écrivains, lâches adulateurs,
La honte sur le front, mendiant les honneurs,
Fassent, pour y monter, un pacte avec le crime ;
Moi, dans le noble élan d'un orgueil légitime,

Je foule, avec dédain, ces honneurs flétrissans
D'un siècle raisonneur qui brave le bon sens.
L'on ne m'achète pas : ma plume, libre et fière,
Ne vend pas, pour de l'or, un encens mercenaire.
Mon ame est vierge encor : tous ces crimes heureux
Sont, malgré leur succès, des crimes à mes yeux ;
Et, sans être ébloui par l'éclat de sa gloire,
J'attaque l'Institut sur son char de victoire.
Les voyez-vous pâlir, ces fiers usurpateurs,
Des sottises du tems insolens défenseurs ?
Je les prends corps à corps, et montant sur leur trône,
A leurs fronts tout sanglans j'arrache la couronne.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

La lutte est inégale ; il faudra succomber :
Qui s'élève si haut, est bien près de tomber.

L'AUTEUR.

Il n'est pas de dangers pour qui cherche la gloire ;
Le péril, à mes yeux, embellit la victoire.

Fin de l'Apologie.

LA GUERRE DES PETITS DIEUX.

CHANT PREMIER.

DES grands hommes du jour je vais chanter la guerre;
Je dirai quelle rage arma nos beaux esprits,
Et quels auteurs fameux, tombant dans la poussière,
Allèrent, en mourant, retrouver leurs écrits.

MUSE, d'un trait piquant anime ma satire
De tes vives couleurs embellis mes tableaux;
Un instant, avec moi, ris aux dépens des sots;
Eh! ne vaut-il pas mieux s'en moquer, que les lire?

DANS le sein des plaisirs sans cesse renaissans,
Thélusson grandissait sous les yeux de la gloire;
Et de ses propres mains couronnant ses enfans,
Dictait leurs noms vainqueurs aux filles de mémoire,
Bravait, d'un sot public, le murmure importun,
En prose, ainsi qu'en vers, gouvernait le Parnasse,

Et, tenant d'Apollon et le sceptre et la place ,
Jugeait tous les talens , sans en avoir aucun.
Un journal où l'encens fumait à chaque page ,
Distribuait la gloire à tous les abonnés ,
Ressuscitait leurs vers au néant condamnés ,
Et trouvait des beautés dans le plus mince ouvrage.
Là, *Calas* et *Geta* , *le Lord* et *Médicis* ,
Chef-d'œuvres immortels, sifflés par le parterre,
Une seconde fois revoyant la lumière,
Se consolaient entre eux de nos justes mépris.
 Las! il n'est pas de bonheur sans nuage ;
 Toujours le calme est voisin de l'orage.
 O Thélusson ! tes beaux jours sont passés ;
 Un ennemi, fameux par son audace ,
 Intimidant tes enfans dispersés ,
 Va te ravir le sceptre du Parnasse.
  Adieu , délicieux concerts;
 Adieu , soupers, où la troupe choisie
 Buvait un vin rival du Malvoisie ,
  Et chantait de si mauvais vers ,
 Où , sans esprit , une heureuse folie
 Fit quelquefois éclore une saillie.
  Dans le vin , souvent un bon mot
  Jaillit de la bouche d'un sot.
 Du grand Despaze on célébrait la fête ;
 Et chaque auteur au repas invité ,
 Pour honorer cet illustre poëte ,
 Le verre en main , buvait à sa santé ;

Buvait beaucoup, mais mangeait davantage ;
Et des morceaux accusant la lenteur,
Sur chaque mets signalait son courage.
Quel appétit, qu'un appétit d'auteur !
On dîne bien, quand par hasard on dîne.
Après dîné, chacun voulant dormir,
Vigée chanta sur sa lyre badine
Des vers anciens qu'il croyait rajeunir.
Qui pourrait résister à sa douce harmonie ?
Déjà l'on entendait ronfler nos beaux esprits,
Ainsi que nous ronflons en pleine académie,
Quand Garat et Chénier nous lisent leurs écrits.

SOUDAIN, la sombre Envie, *au teint pâle et livide*,
Sortant de l'Institut à pas précipités,
Et traversant Paris dans sa course rapide,
Fixa sur Thélusson ses regards irrités.
« Ils m'outragent, dit-elle, et bravent ma puissance ;
» Jusques dans mon empire, ils méprisent mes lois ;
» Mais je saurai détruire un calme qui m'offense ;
» Je vengerai mon nom, je reprendrai mes droits.
» Eh ! quoi ! j'aurais donc vu, pour un chétif pupitre,
» La Discorde agiter un illustre chapitre !
» Et moi, qui suis l'Envie ! et moi, qui des savans
» Reçois à l'Institut et l'hommage et l'encens !
» Par un tas de grimauds, je me vois outragée !
» J'entends en frémissant leurs odieux concerts !
» Ils s'endorment en paix, en récitant leurs vers !

„ Tremblez, sots écrivains, je vais être vengée ».
En achevant ces mots, qu'inspire sa fureur,
Elle prend de Baourd l'air hideux et farouche ;
Des flots d'un fiel amer lui sortent par la bouche ;
L'enfer, en la voyant, reculerait d'horreur.
En un instant, la Déesse empressée
Part, vole, arrive au milieu du Lycée.
« Lâches, réveillez-vous, et volez aux combats ;
„ L'honneur et l'intérêt y guideront vos pas ;
„ Un rival insolent, sortant de la poussière,
» Sur le Pinde étonné veut partager vos droits :
„ Le Portique est son nom : son allure est grossière ;
„ D'un fade chansonnier il reconnaît les lois ;
„ Et ce vil embrion, dans son orgueil extrême,
„ Se prétend des écrits législateur suprême.
„ Il s'avance, et déjà, non loin de nos remparts,
» Mes yeux ont vu flotter ses nombreux étendards.
„ De rage et de fureur, tous ses guerriers frémissent ;
„ Les cris affreux de mort, dans les airs retentissent.
„ C'est ainsi, Thélusson, qu'ils osent t'outrager ;
„ Mais tes braves enfans sont là pour te venger.
„ Aux armes, mes amis ; dans les champs de la gloire,
» La valeur des héros sait décider le sort :
» C'est aux plus courageux que sourit la victoire,
„ Et le lâche, en fuyant, ne trouve que la mort.
» Qu'attendez-vous ? partez ; et moi, qui sais médire,
„ Je vais sur l'ennemi lancer une satire ».

ELLE dit : à l'instant, ces poètes guerriers
S'indignent du repos qui flétrit leurs lauriers;
Tous enflammés d'ardeur, et bouillans de colère,
Ne poussent qu'un seul cri ; c'est le cri de la guerr .
Ainsi, lorsqu'un héros, l'effroi des oppresseurs,
Chassa les vils tyrans qui régnaient sur la France,
Le bruit de ses exploits, sa guerrière éloquence,
Autour de ses drapeaux, unirent tous les cœurs.
Le Français abattu, retrouvant son courage,
Jura d'exterminer ces cruels charlatans,
Des peuples qu'ils trompaient, méditant le carnage.
Nous sommes tous soldats pour vaincre des brigands.

CHANT II.

JE l'avouerai, je n'ai l'humeur guerrière ;
Dans ma famille on se plaît ici-bas ;
Comme le feu, redoutant les combats,
Je suis bon diable, et doux de caractère.
Bien malgré moi, conscrit pour mon malheur,
Avec ** j'ai fait une campagne :
L'orgueil, chez lui, surpassait la valeur ;
Il se croyait bâtard de Charlemagne.

Sans s'étonner, le Rhin vit ce guerrier
Exécuter ces savantes retraites,
Ces coups prudens, que le peuple grossier,
Dans son jargon, appelle des défaites;
Tournant le dos aux barbares du Nord,
Il les battait dans un pompeux rapport,
Et chaque jour, criant une victoire,
La plume en main, escaladait la gloire.
Pour terminer tous ses brillans exploits,
Ne sachant plus que faire,.... il fit des lois.
C'est aujourd'hui la ressource commune,
De chûte en chûte, on tombe à la tribune.

La guerre, mes amis, est un de ces fléaux
Que tout homme sensible abhorre;
Mais il faut convenir que certains généraux
En sont un plus cruel encore.
Aimable paix! rends enfin à nos vœux
Les jeux, les ris, et l'abondance.
C'est un héros, toujours victorieux,
Qui t'appelle au nom de la France.
Entends sa voix : la fureur des combats
N'a que trop ravagé la terre.
Que dans ton sein nos généreux soldats
Eteignent leur ſoudre guerrière!
O jour heureux! qu'il produira de vers!
A le chanter, tout l'Hélicon s'apprête;

Vigé, lui-même, étonnant l'univers,
Vigé, dit-on, va devenir poète.

Mais, qui rendra la paix à nos pauvres rimeurs?
Sur le Pinde, aujourd'hui, la guerre est éternelle;
La plume et le papier ne vivent pas sans elle;
Le fiel ne tarit pas dans l'ame des auteurs.
Ivre de vers, d'orgueil et de vengeance,
Les yeux en feu, respirant les combats,
De Thélusson la poétique engeance,
Vers ses drapeaux précipitait ses pas.
Dans un danger pressant, l'amour de la patrie
Remplit les cœurs bien nés d'une sainte énergie.

Le général, qui connaît son métier,
Parcourt les rangs de sa troupe fidelle.
Près de la porte, il place en sentinelle,
Des boulevards le peuple chansonnier,
Petits rimeurs, d'assez mince apparence,
Qu'on peut tuer, sans nulle conséquence;
Car ces messieurs foisonnent à Paris;
Plus il en meurt, et plus on en voit naître;
De calembourgs ils sèment leurs écrits;
A leur clinquant, on peut les reconnaître.
Chacun, dans un journal, sans être contredit,
Dépose, par quatrains, sa gloire fugitive;
Ils ont, à les en croire, *infiniment* d'esprit:
Prions Dieu, mes amis, que leur bon sens arrive.

Car, entre nous, ces mauvais jeux de mots
Sont, aujourd'hui, la ressource des sots.
Léger, enfant gâté du badin Vaudeville,
Barré, comique auteur d'écrits qu'il croit malins,
Dirigent, en riant, cette troupe indocile;
Le grelot de Momus est remis en leurs mains.
Un peu plus loin, se rangent à la file
Les lugubres auteurs des modernes romans,
Dont le génie, en fantômes fertile,
Ressuscite les morts pour troubler les vivans.
J'ai vu, saisi d'horreur, de leurs plumes coupables
S'élancer, tout armés, des bataillons de diables.
Heureux, si, traduisant les romanciers anglais,
Ces chantres des Enfers savaient parler français!
Mais de cent mots nouveaux l'indigent étalage
Offense, en leurs écrits, le goût et le langage.
Lemierre est à leur tête et leur donne des loix.
Dans quelle encre, grands Dieux, il a trempé sa plume!
Il parle.... Le Ténare est docile à sa voix;
D'ombres, de revenans, il grossit un volume.
Les *Mystères d'Udolphe* ont troublé son cerveau;
Sur madame *Radclife*, en extase, il se pâme;
Et, nourri des faveurs de cette horrible femme,
Il pense une *forêt*, ou médite un *tombeau*.
On voit paraître, au centre de l'armée,
Le général et son état-major;
Troupe choisie et de gloire affamée,
Dont Richelet est l'unique trésor.

Là, brillent à l'envi le pesant Chabeaussière,
Avec son dur archet parodiant Homère ;
Laya, dont le pinceau fait sourire Néron ;
Chénier, dont le talent enlaidit Fénélon ;
Vigé qu'on a sifflé ; Luce qu'on siffle encore ;
Campagne, en mauvais vers, prêchant les bonnes mœurs ;
Le galant Dumoustier, dont les fades douceurs
Feraient haïr le Dieu qu'à Cythère on adore ;
Le léger Saint-Marcel, et Despaze le lourd ;
L'insipide Lantier, l'insipide Baourd ;
Fayolle, Mahérault, Villar, Lucet, Champagne,
Salverte, Petitain, Larnac et Charlemagne ;
Dusausoir et Creusé, Castel et Palissot ;
Andrieux, Mazoier, Chazet et Petitot ;
Grands hommes, dont les noms environnés de gloire
Embelliront un jour les pages de l'histoire.
Près d'eux, on voit marcher ces larmoyans auteurs,
Ces rimeurs avortons, dont la douce indolence,
Soupirant mollement une tendre romance,
Laisse échapper un vers tout humide de pleurs.
Au maintien grave et doux, à l'allure héroïque,
Tibulle-Coupigny commande ces guerriers ;
Il agite en ses mains le sceptre romantique,
Et son front est courbé sous le poids des lauriers.
On laisse enfin, pour garder le bagage,
Quelques valets qui craignent les combats.
Brave **, surveille ces goujats :
Je réservais ce poste à ton courage.

CHANT III.

JE crois en Dieu : c'est mon plus grand défaut.
(O Maréchal ! quand je lis ton ouvrage,
Où le bon sens trébuche à chaque mot,
Je suis tenté d'y croire davantage.)
Mais ce défaut, Rousseau l'a partagé ;
Le grand Voltaire, avec tout son génie,
Ne put jamais, quoiqu'il en eût envie,
Déraciner ce maudit préjugé.
Pauvres esprits ! dans le siècle où nous sommes,
Qui ne sait pas, graces à nos savans,
Que le hasard a créé tous les hommes ?
Honneur et gloire au siècle des talens !
Entendez-vous, dans un coin de sa classe,
Ce vieux Lansberg, ce pédant contrefait,
Crier, tremblant, et faisant la grimace :
S'il est un Dieu, pourquoi suis-je si laid ?
Pour moi qui, partageant les erreurs du vulgaire,
Ne sais pas me parer du titre d'esprit fort ;
Moi qui, n'accordant rien aux caprices du sort,
Prétends qu'il est un Dieu qui lance le tonnerre,
Si j'étais roi, consul, ou directeur,
Je chasserais, bien loin de mon empire,
Ces vils grimauds, dont l'audace en délire
Ose insulter l'éternel Créateur.

Si, pour troubler le repos de la terre,
A mes voisins je déclarais la guerre,
Avec respect, j'invoquerais le bras
Du Dieu puissant qui préside aux combats.
« Plutôt cent fois invoquer tous les diables » !
D'où partent donc ces cris épouvantables ?
Le Portique s'avance, et ses grossiers enfans
Font retentir les airs d'horribles juremens ;
Les b., les f., passent de bouche en bouche ;
De fureur et de vin, leurs yeux étincelans
Appellent la terreur sur leurs pas menaçans ;
Des ours du Nord l'aspect est moins farouche ;
Ils fondent pêle-mêle, et sans ordre et sans lois :
Rien ne peut contenir cette horde cynique ;
Tous veulent commander ; tous parlent à-la-fois ;
Aucun n'est entendu : c'est une République.
Enfin, perçant les cris de ces soldats bruyans,
Piis, par ce discours, entretient leur courage :
« J'apperçois, mes amis, sur vos fronts rayonnans,
» D'un triomphe nouveau l'infaillible présage ;
» Corbleu ! nous rosserons ces petits rimailleurs,
» De fades madrigaux insipides auteurs ;
» C'est à nous qu'il convient de régner au Parnasse;
» Le trône fut toujours l'heureux fruit de l'audace.
» L'audace et les talens ! quels titres glorieux !
» Avez-vous entendu mes chants sur l'harmonie ?
» Voilà ce qu'on appelle une œuvre de génie !
» Je suis dur, j'en conviens, mais je suis vigoureux;

» J'ai du nerf ». A ces mots, un sifflet téméraire
Etourdit l'orateur et se mêle à sa voix.
« Quoi ! dit-il, rougissant de honte et de colère,
» Serait-il donc ici quelque soutien des rois?
» Quelque lâche suppôt du pouvoir monarchique?
» Oui, c'est un vendéen ; eh ! pourrais-je en douter?
» Qui siffle mes écrits, siffle la République.
» Ah ! traitres ! à mes yeux, osez vous présenter.
» *Quos ego.* — Quel est donc le démon qui t'inspire?
» Vieux bavard, dit Valcourt, as-tu bientôt fini ?
» Es-tu de l'Institut, pour parler sans rien dire ?
» Moi, je ne dis qu'un mot, attaquons l'ennemi;
,, Mais, avant tout, buvons : le bon vin et la gloire,
» Voilà les Dieux, amis, que nous adorons tous ,,.
Il dit : chacun répond : « Que l'on nous verse à boire,
» Et que diables et Dieux combattent contre nous ».
La soif, en un instant, leur a donné des aîles ;
Tous, vers le cabaret, précipitent leurs pas ;
Et, célébrant Bacchus et ses faveurs nouvelles,
Tous, le verre à la main, préludent aux combats.
« Compagnons, dit Cubière, il me vient une idée;
(A Cubière une idée ! oh ! le trait est nouveau !)
» Avant que, par nos soins, la cave soit vidée,
» Jurons tous, mes amis, jurons sur ce tonneau ,,....
— De nous souler demain, dit le sage Aristide....
— « Tais-toi, bouffon ,, , reprit notre orateur,
Entre ses dents riant à contre-cœur.
“ Jurons d'exterminer cette troupe perfide,

» Qui, masquant ses desseins d'une feinte douceur,
» Prétend donner des loix aux maîtres du Parnasse.
» Nous, recevoir des loix ! Punissons tant d'audace :
» Suivez-moi, secondez ma généreuse ardeur ;
» Terrassons-les en vers, terrassons-les en prose.
» Ah ! bientôt ils sauront sur quel ton je compose :
» J'ai, dans le champ sacré, cueilli plus d'un laurier ;
» Et Lalande, ornement de notre astronomie,
» Ne veut pas croire en Dieu, mais croit à mon génie ;
» Vraiment il a du goût. Et mon *calendrier* »!....
— «Oh ! ton calendrier est une œuvre charmante,
» Dit Valcourt ; de tes vers la tournure m'enchante :
» Tout s'y trouve, excepté la rime et le bon sens.
» Mais, en bon père aussi, j'adore mes enfans.
» Morbleu ! vive à jamais, vive mon *consistoire* !
» J'ai terrassé l'église, et ses faibles suppôts
» Sont tombés sous les coups de mes nobles travaux.
» Excusez, mes amis, j'oubliais qu'il faut boire...».

A CE discours, à ces paroles d'or,
Le tonneau plein succède au tonneau vide :
On boit, on rit, on jure, on boit encor ;
Mais, tout-à-coup (le vin rend intrépide),
L'air retentit des cris que poussent ces guerriers :
Ils brûlent de combattre ; et leur noble courage
S'offense du repos qui suspend le carnage.
Chacun d'eux, sur son front, sent croître des lauriers.

Piis, tout enivré des vapeurs de la gloire,
Voit le Pinde adorant sa puissance et son nom ;
Et déjà son orgueil, dévorant Thélusson,
Savoure avec plaisir les fruits de la victoire.

CHANT IV.

CE n'est pas tout que d'avoir des soldats,
Il faut savoir enflammer leur courage,
Remplir leurs cœurs de l'amour des combats,
Et leur souffler le démon du carnage.
Agissez donc, et parlez à propos ;
Mais évitez un pompeux bavardage :
Parler beaucoup est le talent des sots ;
Mais bien parler est le talent du sage.
Vous souvient-il de cet ambassadeur,
Bouffi d'orgueil, qui, dans sa docte emphase,
Sur de grands mots échafaudant sa phrase,
Faisait bâiller son royal auditeur ?
Les courtisans, gent maligne et critique,
Riaient au nez du pédant politique ;
Et le bon Ferdinand, sur son trône endormi,
En rouflant, attendait que Garat eût fini.
L'ennui suit un discours que la sottise inspire ;
Et j'aime mieux l'élève de Sicard
Que ce Mercier, fastidieux bavard,
Dont l'Institut en corps consacre le délire.

Sous ses drapeaux, Thélusson réuni,
Sans le braver, attendait en silence
Son redoutable et féroce ennemi.
Le général, qui sait que l'éloquence
A souvent, dans les camps, enfanté des héros,
Aux guerriers rassemblés fait entendre ces mots :
« Aimables défenseurs du plus charmant Lycée,
» Compagnons dont la Muse, au Pinde caressée,
» Chantant les jeux, Bacchus, les amours et les ris,
» A ses divins concerts entraîne tout Paris,
» Méritez en ce jour une double couronne;
» Que la gloire unissant, pour prix de vos travaux,
» Le laurier d'Apollon au laurier de Bellone,
» Eternise à-la-fois le chantre et le héros!
» Punissez ce rival, dont l'altière impudence
» Ose de Thélusson provoquer la vengeance.
» Le sceptre du Parnasse en nos mains est remis.
» Enchantés des douceurs de l'état monarchique,
» Les arts sont fatigués de vivre en république :
» Le Lycée à ses loix les a tous asservis ;
» Qu'à ses loix le Portique apprenne à se soumettre.
» Ah! trop de gouvernans entraînent trop de maux.
» Nous voulons des sujets et non pas des rivaux.
» Pour régir un empire, il ne faut qu'un seul maître.
» *Le trône est trop étroit pour être partagé ;*
» *S'il faut le perdre, amis, n'avez-vous pas jugé*
» *Qu'il vaut encore mieux en tomber qu'en descendre* »
Il dit, et, dans les airs, un cri se fait entendre.

Au pas de charge, avance, en frémissant,
Des ennemis la troupe épouvantable.
De vingt tambours le bruit retentissant
Annonce au loin leur marche formidable.
Ivre de sang, de carnage altéré,
Paraît enfin ce Portique barbare.
Soudain, formant un bataillon quarré,
Au grand combat Thélusson se prépare.
Avant de s'approcher, ces guerriers furieux
Se menacent du poing, s'exterminent des yeux.
Enfin, impatient et bouillonnant de rage,
Piis laisse éclater son féroce courage.
Poing en l'air, il s'élance : un seul de ses regards
Fait pâlir Thélusson sur ses faibles remparts.
Digne de seconder ce guerrier intrépide,
S'avance à ses côtés le vaillant Aristide.
O Muse! prête-moi tes plus nobles pinceaux;
Mon sujet s'agrandit : je chante des héros.
Les coups sur Thélusson pleuvent comme la grêle.
A grands flots répandu, le sang au loin ruisselle ;
Valcourt se multiplie, et, d'un bras vigoureux,
Il terrasse Vigé, qu'il saisit aux cheveux.
Le Lycée en frémit d'horreur et d'épouvante.
Chacun sent, dans son cœur, sa force défaillante ;
Mais Baourd, ranimant ses esprits abattus :
« Qui me louera, dit-il, si Vigé n'écrit plus »?
A ces mots, détachant son énorme mâchoire,
Il en frappe Valcourt, et, sûr de la victoire :

« Tiens, coquin, lui dit-il, voici mon *premier Mot* ».
Aristide, étonné de ce terrible assaut,
Veut en vain riposter; son nerveux adversaire
Le fait d'un second coup tomber dans la poussière.
Le Portique effrayé recule en frémissant.
Thélusson, dans les airs, jette un cri triomphant;
Et ses joyeux enfans, souriant à sa gloire,
Célèbrent, à l'envi, Baourd et sa mâchoire.
Voilà bien les auteurs: toujours la vanité
Les endort dans les bras de la prospérité.
Des assiégeans confus la timide cohorte,
Fuit, à pas redoublés, où la terreur l'emporte;
Mais Piis indigné rappelle par ces mots
Ces guerriers fugitifs, vils restes de héros:
« A de tels ennemis cédons-nous la victoire?
» Etes-vous Philistins, pour craindre une mâchoire?
» Est-ce donc là le fruit de ces discours pompeux,
» Que le vin inspirait à vos cœurs généreux?
» Là chopine à la main, vous juriez de détruire
» Ce rival qui des arts vous dispute l'empire.
» Vous juriez.... Mais la crainte a glacé vos esprits;
» Et devant ces bambins, objets de vos mépris,
» Vous fuyez lâchement comme un troupeau d'esclaves.
» N'est-ce donc qu'en buvant que vous êtes si braves?
» Ah! du moins, de l'honneur n'outragez pas les loix.
» C'est le sang de Valcourt qui parle par ma voix;
» Vengez-le, vengez-vous; son ombre menaçante
» Dans les rangs ennemis portera l'épouvante.

„ Mais déjà , sur vos fronts amoureux de lauriers,
„ Je vois briller ce feu qui brûle les guerriers.
„ Marchons : sous nos drapeaux rappelons la victoire,
„ Ou bien sachons périr dans les bras de la gloire ”.
Au nom du grand Valcourt, mort au champ de l'honneur,
Le Portique reprend sa première valeur ;
La honte de sa fuite irrite son courage ;
C'est du sang qu'il lui faut pour venger cet outrage.
Tremblez, de Thélusson trop faibles défenseurs ;
Des cendres de Valcourt s'élancent des vengeurs,
Qui vont, en combattant, honorer sa mémoire.
On n'est jamais deux fois dupe d'une mâchoire.

CHANT V.

Piis, semblable au Dieu qui préside aux combats,
Dans les rangs ennemis promenait le trépas.
Tel un tigre échappé de son antre sauvage,
S'abreuve, en rugissant, de sang et de carnage.
Thélusson éperdu voyait tous ses guerriers
Ternir, en un instant, l'éclat de leurs lauriers.
Petitot n'était plus, et déjà, sur l'arène,
Chabeaussière expirait, plus froid que ses écrits.
On marchait sur des morts : cependant, incertaine,
La victoire hésitait entre les deux partis,

Lorsqu'au milieu des flots d'une épaisse poussière,
On vit soudain paraître une armée étrangère.
Le Portique applaudit à ce puissant renfort ;
Thélusson effrayé n'attend plus que la mort.
Muse, rappelle-moi quelle troupe nouvelle
Vint de nos combattans partager la querelle.
Sur les faibles débris d'un culte respecté,
S'élève dans Paris un culte détesté,
Qui, paré des couleurs de la philosophie,
Déshonore le nom de la philantropie.
Sous le masque trompeur de la religion,
Il couvre les projets de son ambition ;
Dominer est son but : ses moyens sont des crimes;
Et, marchant au pouvoir, sans compter ses victimes,
Il a, sur l'échafaud, posé la liberté ;
C'est ainsi que le tigre aime l'humanité.
Les pontifes adroits de ce culte éphémère,
Adorent, en secret, l'ombre de Robespierre.
C'est pour lui que l'encens fume sur leurs autels.
Mais, pour mieux déguiser ses desseins criminels,
Ce club religieux n'a point un air sauvage ;
Il sait même, à-propos, adoucir son langage.
Ses prêtres arlequins, charlatans tricolors,
D'une feinte douceur empruntant les dehors,
Cruels, intolérans, prêchent la tolérance,
Et parlent de pardon respirant la vengeance.
Mais ces vils imposteurs, aujourd'hui si rampans,
Demain, s'ils triomphaient, deviendraient des tyrans.

Tels sont les défenseurs, qu'un zèle fanatique
Entraîne aveuglément au secours du Portique.
Les prêtres sont en tête, et le troupeau grossier
Suit leurs pas, en beuglant les hymnes de Chénier.
Piis fait battre aux champs, et joyeux, il s'écrie :
« Honneur ! trois fois honneur à la philantropie !
» Ombre du grand Valcourt, voilà tes défenseurs ».
Mais déjà la vengeance embrâse tous les cœurs;
La trompette sanglante a sonné le carnage ;
Les guerriers, enflammés de colère et de rage,
S'élancent l'un sur l'autre, et de leurs bras nerveux,
Combattant corps à corps, se prennent aux cheveux.
Non, jamais les héros, tant vantés par Homère,
Ne firent éclater cette fureur guerrière.
Tous les yeux sont pochés ; tous les nez applatis :
Des flots d'un sang vermeil tous les bras sont rougis.
Charlemagne et Larnac roulent dans la poussière ;
Luce de Lancival succombe sous Cubière.
(L'auteur de Périandre est tombé de plus haut).
Tu ne peux résister à ce nouvel assaut.
C'en est fait, Thélusson, c'en est fait de ta gloire:
Baourd, dans la mêlée, a perdu sa mâchoire.
Déplorable accident ! il glace tous les cœurs.
Le Portique poursuit ses *ci-devant* vainqueurs.
A pas précipités les chansonniers s'esquivent ;
Plus timides encor, les romanciers les suivent.
Bien rossés, bien battus, ces faibles champions
Fuyaient, chargés de coups, meurtris de horions,

Et, d'un cruel vainqueur redoutant les vengeances,
Regagnaient tristement le lieu de leurs séances.
Insensés ! dans ce temple aux Muses consacré,
Espérez-vous trouver un refuge assuré ?
Du Portique, à l'instant, les sanglantes cohortes
De ce faible rempart brisent toutes les portes.
Thélusson en frémit : son rival furieux
S'élance dans la salle en flots tumultueux.
Tel Achille autrefois, sur les rives du Xante,
Glaçait tous les Troyens d'horreur et d'épouvante.
Dans ce salon brillant, le chef-d'œuvre de l'art,
Se trouvaient réunis, et placés au hasard,
Tous ces livres nouveaux, enfans de l'ignorance,
Que le bon goût proscrit, que l'Institut encense ;
Drames sombres, romans et compilations,
Fades originaux, fades traductions,
Qui, demandant en vain à revoir la lumière,
Pourrissaient, étouffés sous un mur de poussière.
Là, ces charmans écrits, aux ruelles si chers,
Se voyaient lentement dévorés par les vers.
Les *Trois Mots* bravaient seuls leur appétit vorace :
Tous ceux qui s'y fixaient expiraient sur la place.
Voyez comme, à l'instant, mille bras vigoureux
Font voler dans les airs ces volumes poudreux.
L'un prend une *Décade*, et l'autre *ma Journée*,
Depuis deux ans entiers à l'oubli condamnée.
Despaze, entre ses mains, tient l'*Epître d'un Sot* ;
Lormian sur Cournand lance son *Dernier Mot*

Ce guerrier, de combats et de meurtres avide,
Le terrasse d'un coup de son *Achilléide.*
Sans force et sans chaleur, l'infortuné Balourd
Expire, en maudissant un poëme si lourd.
Piis, par ses exploits, étonne le Portique :
J'entends par-tout siffler son poëme *harmonique.*
Léger en est blessé ; ce fragile rimeur
Bâille, s'étend, chancelle, et tombe de langueur.
Chazet, pour le venger, redoublant de courage,
D'un Gail, avec portrait, est atteint au visage.
Quel nuage d'écrits vient d'obscurcir les cieux !
J'apperçois, dans les airs, *Médicis* radieux,
Geta, Néron, Falkland, et *mon Apologie,*
Les jolis billets doux *sur la Mythologie,*
Le léger *Eventail,* le lourd *Calendrier,*
Et le bavard *Gracchus,* chef-d'œuvre de Chénier ;
Et Mercier, le censeur, que Minerve abandonne ;
Et le volumineux Rétif de la Bretonne ;
Périandre, entouré d'un millier de pamphlets,
Plane pompeusement au vain bruit des sifflets.

« TERMINONS, dit Piis, ce combat de brochures,
» Nous avons sous la main des armes bien plus sûres ».

A l'aide d'un lévier, trois combattans nerveux
Soulèvent de Dupuy les écrits monstrueux :
Cet immense recueil, colosse formidable,
Résiste, par son poids, à leur force indomptable ;

Mais enfin, plus docile aux efforts de leurs bras,
Il s'élève ; et bientôt cet énorme fatras,
Menaçant Thélusson, que sa chûte épouvante,
Ecrâse vingt guerriers de sa masse tombante.
Le Lycée, éperdu, jette un cri de douleur ;
De ses braves soutiens il a perdu la fleur;
Vous aviez disparu, vaillant Lachabeaussière,
Chazet, Baourd, Léger, Charlemagne, Lemière.
Tu n'étais plus, héros, digne d'un meilleur sort,
Vigé, tu n'étais plus ; l'impitoyable mort
Avait coupé le fil d'une si belle vie.
Sa gloire, ô Dieux jaloux ! excitait votre envie.

CHANT VI et dernier.

Mes amis, l'ignorance est un chevet bien doux,
Disait, plaidant sa cause, en pleine académie,
Aristarque Mercier : maudit soit le génie !
Dieu créa le bonheur pour les sots et les fous.
Mercier, tu disais vrai : la vaine renommée,
Dont la douceur chatouille un imprudent auteur,
Lui coûte, bien souvent, le calme et le bonheur.
Peut-on payer si cher une once de fumée ?

Le chantre du plaisir, victime de l'ennui,
Consume tristement les beaux jours de sa vie ;
Son cœur devient bientôt le siége de l'Envie.
La cruelle se couche et se lève avec lui.
Veut-il fermer les yeux ?... Y penses-tu ? dit-elle,
Est-il pour le poète un moment de repos ?
N'as-tu plus d'ennemis ? n'as-tu plus de rivaux ?
Lève-toi, prends ta lyre, un triomphe t'appelle.
Il obéit..., se lève, et, son luth à la main,
Il chante, en vers glacés, tous les feux de Cythère ;
Et bientôt, tout couvert de gloire et de misère,
Sur un tas de lauriers il expire de faim.
Plus malheureux encor, les auteurs du Lycée
Succombaient sous les coups des Russes de Piis ;
Et sentant, dans leurs cœurs, leur vigueur terrassée,
Imploraient vainement ces cruels ennemis.
Ils demandaient quartier.... Inutile prière !
Aux maux qu'il ne sent pas, le cœur est étranger :
Thélusson périssait...... Despàze, au pied léger,
S'échappe, et va trouver la Sottise, sa mère.
Dans un temple fameux, où respirent les arts,
Un décret du sénat a placé la Sottise.
Là, de ses favoris, attirant les regards,
Au sein de l'Institut la Déesse est assise.
Là, réunis en corps, ces nouveaux immortels
Font fumer, nuit et jour, l'encens sur ses autels.
Chacun d'eux lui soumet l'ouvrage qu'il compose ;
Elle met son *visa* sur leurs vers et leur prose ;

Elle prête sa plume au conteur Andrieux;
Elle inspire Dupuy, son favori fidèle;
Et souffle au lourd Villar ses vers fastidieux.
Le Sommeil et l'Ennui sont assis auprès d'elle;
L'un griffonne, en bâillant, les tableaux de Mercier;
L'autre écrit, de sa main, les œuvres de Chénier.
On voit à ses côtés l'insolente Ignorance,
Berçant, sur ses genoux, nos penseurs en démence,
Ces amis du néant, qui leur convient si bien,
Démolissant toujours, et ne construisant rien.

La Sottise, en voyant un enfant qu'elle adore,
Le serre entre ses bras, le couvre de baisers:
«Viens, mon fils, sur mon sein que je te presse encore».
« Ma mère, dit Despaze, apprenez nos dangers.
» Sachez qu'un Dieu jaloux contre nous se déclare:
» Thélusson va périr; un ennemi barbare
» Fait tomber sous ses coups vos premiers favoris;
» Peut-être en ce moment. — Que m'apprends-tu, mon fils?
» Thélusson! — Ses guerriers ont mordu la poussière.
» — Dis-moi; qu'est devenu mon cher la Chabeaussière?
» Vigé vit-il encore? — Ils ont vécu tous deux.
» — O ciel inexorable! ô destin rigoureux!
» Hélas! mon fils, bientôt tu n'auras plus de mère.
» Vigé n'existe plus; que fais-je sur la terre?
» Jamais amant si cher n'a comblé tous mes vœux:
» J'éteignais mon ardeur dans ses bras amoureux.

» O nuits de voluptés ! nuits si pleines de charmes !
» Que votre souvenir me fait verser de larmes !
» Faut-il donc renoncer au culte des mortels,
» Voir mépriser mon nom et tomber mes autels ?
» Je conservais encore un conseil admirable,
» Des Lycurgue de France élite incomparable ;
» Au nom de la Sottise il rendait ses décrets ;
» Il écoutait ma voix, je dictais ses arrêts :
» J'y discutais l'impôt ; j'y traitais des finances ;
» J'étalais dans le droit de vastes connaissances :
» Bref, je parlais de tout sans avoir rien appris.
» Mais l'argent me manquait ; j'en voulais à tout prix.
» Je monte à la tribune, et, sans que rien m'arrête,
» Je demande un emprunt à coups de bayonnette.
» Cette grande mesure a produit de grands biens ;
» La France applaudissait à mes puissans moyens.
» L'Institut vint, en corps, me rendre ses hommages.
» Garat s'extasia sur ma loi des ôtages.
» Oh ! comme avec plaisir j'outrageais le bon sens !
» J'ai tout perdu, mon fils, en perdant les cinq-cents.
» O malheureux Saint-Cloud ! ô cruelle séance !
» Un seul jour m'a ravi ma gloire et ma puissance.
» J'étais à la tribune, au milieu de mes sots ;
» J'avais de grands projets... Tout-à-coup un héros,
» Que conduit son génie et que suit sa fortune,
» Un héros, dont la gloire aujourd'hui m'importune,
» Arrive, accompagné de ses braves soldats,
» Que son bras triomphant guida dans les combats.

„ Je ne puis achever un récit trop funeste ;
„ Aisément, ô mon fils! vous devinez le reste.
„ Depuis ce jour fatal, source de mes malheurs,
„ Je ne vis plus, hélas ! que pour verser des pleurs.
„ J'espérais que du moins Thélusson plus tranquille
„ Pourrait m'offrir un jour un honorable asyle.
„ Et déjà... Mais sauvons ses malheureux débris,
„ Il en est tems encor ; j'attendrirai Piis :
„ J'ai des droits sur son cœur : long-tems je lui fus chère ;
„ Il m'a toujours offert ses vœux et son encens ;
„ Pourra-t-il résister aux larmes d'une mère
„ Implorant le pardon de ses tendres enfans » ?

En achevant ces mots, la Déesse soupire ;
(Les regrets sont permis à qui perd un empire).
Elle part : l'Institut accompagne ses pas ;
Despaze, avec respect, lui présente le bras.
Cependant les vainqueurs, fatigués du carnage,
Laissaient, pour quelque tems, reposer leur courage ;
Piis, environné de ses mâles guerriers,
Célébrait leur triomphe et vantait leurs lauriers.
Comme il parlait encor, quelle fut sa surprise !
Sur le champ de bataille apparaît la Sottise :
« De quel droit osez-vous, sectaires furieux,
„ Troubler l'ordre et la paix qui régnaient en ces lieux ?
„ Prétendez-vous, dit-elle, au gré de votre audace,
„ Tenir, sans mon aveu, le sceptre du Parnasse ?

„ Barbares, répondez. Faut-il assassiner
„ Le monarque innocent que l'on veut détrôner?
„ Si vous voulez régner, est-ce donc sur le crime
„ Que vous devez asseoir un trône illégitime?
„ Et toi, Piis aussi, comblé de mes faveurs,
» Que mes yeux distinguaient dans mes adorateurs,
» A qui j'ai prodigué mes plus chères caresses,
„ Réservais-tu ce prix à mes tendres faiblesses?
„ Quel que soit le délire où se plaît ton orgueil,
„ C'est moi, tu t'en souviens, qui t'ai dicté Santeuil;
„ C'est moi qui t'inspirai tes vers sur l'harmonie :
„ Tu me dois tout, ingrat, et rien à ton génie.
„ J'ai tout fait pour ta gloire, et d'un glaive assassin,
„ En frappant mes enfans, tu me perces le sein.
„ Mais c'est par un bienfait que je punis l'offense ;
„ Voici l'arrêt nouveau qu'a dicté ma puissance :
» Entre les concurrens, l'empire est partagé :
„ Le sceptre de la prose appartient au Portique ;
„ Je donne à Thélusson le sceptre poétique.
„ Guerriers, séparez-vous : le procès est jugé ».

FIN.

NOTES.

Des grands hommes du jour je vais chanter la guerre.

LA rivalité entre le Lycée Thélusson et le Portique républicain n'est point une fiction. Ce dernier n'a été établi que pour former, dans la littérature, un parti d'opposition. Mais je ne crois pas qu'il puisse atteindre le but qu'il s'est proposé : les membres qui le composent, *sans-culottes* littéraires, sans éducation, sans instruction, portent tous des noms et des figures tellement sinistres, que déjà le mépris public paraît s'être attaché à leur bisarre association. Le Lycée Thélusson se présente sous des formes plus agréables : ses membres ont le ton de la bonne société; on peut sans rougir s'asseoir à leurs côtés; mais ils ne veulent point d'égaux : dominer est leur but; et tels sont leurs moyens, qu'on se verra bientôt obligé de leur abandonner le sceptre du Parnasse. Tous les journaux, trompettes de la littérature, sont à leurs ordres. Un de leurs valets rédige la partie littéraire de la *Décade*, ainsi que *le Mois;* un autre peut souiller de ses articles le *Courier des Spectacles;* un troisième insulte périodiquement au bon goût et au bon sens, dans une misérable rapsodie qui a pour titre : *le Journal des Arts.* Celui-ci place un petit extrait dans le petit journal du grand Rœderer; celui-là insère une longue analyse dans

7

l'*officieux Moniteur*. Je ne parle pas des Veillées de Muses, exclusivement consacrées à l'apothéose de *tous nos amis*. *Louez-moi, je vous louerai :* telle est la devise de leurs rédacteurs. Fussiez-vous Dognon, parlez favorablement des *meneurs* du Parnasse, vous serez cité avec éloge dans leurs annales périodiques.

Du grand Despaze on célébrait la fête.

Si l'on pouvait affirmer, sans blasphême, que notre siècle a produit un homme aussi étonnant que monsieur Baour de Lormian, je dirais, sans hésiter, que cet homme est le grand Despaze. Mais comme la critique, pour se faire valoir, s'attache aux noms les plus illustres, l'auteur de l'*Epître aux sots* a été assailli de brocards; et le coup de pied de l'âne lui a été donné par M. l'abbé Amalric. Pour moi, qui ai toujours rendu justice au véritable talent, je ne puis m'empêcher de reconnaître dans son Epître des traits de génie qui le placent à côté des grands écrivains cités dans l'Almanach des Muses. Oui,

Despaze, j'en conviens, ton Epître est fort belle ;
Voilà les sots : je crois les entendre et les voir;
Mais quand tu nous traçais un tableau si fidèle,
Dis-moi, n'avais-tu pas les yeux sur ton miroir ?

Il est certain que Despaze a mis *du sien* dans ses portraits.

D'un fade chansonnier il reconnait los loix.

Ecce iterum Crispinus. Ce *fade chansonnier* est le

citoyen Piis, dans lequel je distingue deux personnes, l'une *politique*, l'autre *poétique*. Respectant, autant que faire se peut, la personne *politique*, je ne parle, dans mes satires, que de la personne *poétique*. Après avoir pris cette précaution oratoire, il me sera permis de dire que le président du Portique est un des plus faibles faiseurs de vers que les boulevards aient jamais enfantés. Les calembourgs sont l'abus de l'esprit, et les calembourgs de Piis sont l'abus des calembourgs. Qu'il cesse donc d'accuser les cabales anti-patriotiques de l'insuccès de ses pièces, et qu'il apprenne à écrire, avant d'exiger nos applaudissemens. Il a beau garder l'anonyme, on reconnait son *faire* à certaines inconvenances; et alors, Dieu sait comme on siffle au parterre.

Quand chez les Troubadours Houdart fit la culbute,
Messieurs, dit un plaisant aux siffleurs réunis,
Sifflez, sifflez plus fort, la pièce est de Piis :
--De Piis? --Oui, vraiment.--Qui vous l'a dit ?--Sa chûte.

CEPENDANT, il fut un tems où certain parti, composé de vigoureux *claqueurs*, faisait réussir toutes les pièces du citoyen Piis. Ce fut alors qu'un mauvais rieur composa l'épigramme suivante :

C'est en vain qu'aux brocards Piis se trouve en butte;
Les lauriers à l'envi fleurissent sous ses pas;
Jamais sur le théâtre il n'éprouve de chûte.
--Comment tomberait-il? il ne s'élève pas.

QUOI ! j'ose attaquer un homme puissant ! je suis perdu : le commissaire vengera le poète.

De par la loi, qu'on respecte mes vers,
Disait Piis, respirant la vengeance;
Ou bien, corbleu ! je ferai mettre aux fers
Tous ces plaisans, de qui l'impertinence...
Arrête, mon ami; je te crois en démence :
Veux-tu donc en prison envoyer l'univers ?

JE prie mon cher lecteur d'observer que si j'eusse pu résister aux sollicitations de l'amitié, je n'aurais jamais publié ces épigrammes, presque aussi mauvaises que celles de Piis.

Car ces messieurs foisonnent à Paris.

VOUS ne pouvez faire un pas sur les boulevards sans marcher sur des *hommes-de-lettres*. Si l'on supprime, comme on le craint et comme on l'espère, les tréteaux de *Nicolet*, de *l'Ambigu-Comique*, des *Jeunes artistes*, des *Jeunes élèves*, etc., que deviendront tous ces *hommes-de-lettres*, les délices des marchandes de poisson et de leurs vigoureux amans ? Que deviendront-ils ? *Messieurs, la Seine est là pour noyer vos soucis.*

Il agite en ses mains le sceptre romantique.

ON l'a dit avant moi, le citoyen Coupigny tient aujourd'hui le sceptre de la romance, comme le citoyen Dorvigny tient le sceptre de la farce. Tenez-vous bien sur vos gardes, messieurs les porte-sceptres; vous vivez dans un pays où l'on en a vu briser de plus solides que les vôtres.

Là brillent à l'envi le pesant Chabeaussière, etc.

ECRIRE pesamment, et écrire comme la Chabeaussière, sont aujourd'hui synonimes. En doutez-vous? lisez *le Mois*. En doutez-vous encore? lisez *la Décade*.

L'autre jour, de chez moi, je sortais le matin.
Bientôt, j'entends crier : Au meurtre! à l'assassin!
Je cours : que vois-je? O ciel! c'était Lachabeaussière,
Qui, la plume à la main, assassinait Homère.

.... Luce qu'on siffle encore.

PUISSE monsieur de Lancival obtenir autant de succès que monsieur Luce a essuyé de disgraces! tel était le vœu que je formais, avec l'Europe littéraire, quand monsieur Luce annonça dernièrement à l'univers, qu'il s'appellerait désormais monsieur de Lancival. Ce vœu est exaucé. La pièce nouvelle de Lancival a obtenu une représentation entière, avantage dont n'ont pas joui les pièces de Luce, toujours étouffées dès les premières scènes, par des sifflets mal intentionnés.

O Maréchal! quand je lis ton ouvrage.

QUELQUES ravages qu'ait faits, dans la morale publique, une philosophie trop audacieuse; cependant, étouffé par la crainte et par l'horreur qu'il inspirait, l'athéisme n'osa, pendant long-tems, publier le scandale de son existence. Le chef même de la secte aujourd'hui triomphante, loin d'élever des autels à ce monstre, fils et père du crime, nous a transmis ce vers sublime:

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Au milieu des fureurs qui ont ensanglanté la France, la main qui dressait les échafauds, abattait toutes les têtes, plongeait le poignard dans tous les cœurs, grava ces mots sur nos temples : *A l'Etre-Suprême!*

On savait, il est vrai, que quelques insensés, ne pouvant atteindre à la célébrité par des talens distingués, cherchaient à se faire remarquer par la singularité et l'audace de leurs sentimens; mais un instinct moral, une opinion universellement gravée dans les cœurs, repoussaient ces tentatives criminelles, et reléguaient dans nos modernes académies cette désolante doctrine, avec ses exécrables auteurs. C'était aux philosophes de nos jours qu'il appartenait de rompre cette chaîne sacrée qui liait le ciel et la terre, et rattachait l'homme à son créateur. Le dix-huitième siècle, si fécond en crimes, devait être fermé par cet attentat contre la divinité.

Accablés de maux, il ne nous restait que l'espérance, seul bien des infortunés; les cruels! ils veulent nous la ravir!

Mais ce défaut, Rousseau l'a partagé.

J. J. Rousseau n'était point *à la hauteur* des principes que professent nos philosophes; il croyait en Dieu. Il eut un tort bien moins excusable à leurs yeux : il fut chrétien. Il suffit de lire ses ouvrages pour en être convaincu. La lettre suivante est une preuve nouvelle de cette vérité incontestable.

LETTRE INEDITE DE J. J. ROUSSEAU

A M. ALTUNA.

De Paris, le 30 juin 1748.

« A QUELLE rude épreuve mettez-vous ma vertu, » en me rappelant sans cesse un projet qui faisait l'espoir » de ma vie (1) ? J'aurais besoin, plus que jamais, de son » exécution, pour la consolation de mon pauvre cœur » accablé d'amertumes, et pour le repos que demande- » raient mes infirmités; mais, quoi qu'il en puisse arriver, » je n'achèterai pas ma félicité par un lâche déguisement » envers mon ami : vous connaissez mes sentimens sur un » certain point; ils sont invariables ; car ils sont fon- » dés sur l'évidence et sur la démonstration, qui sont, » quelque doctrine que l'on embrasse, les seules armes que » l'on ait pour l'établir. En effet, quoique ma foi m'ap- » prenne bien des choses qui sont au-dessus de ma rai- » son, c'est, premièrement, ma raison qui m'a forcé de » me soumettre à ma foi. Mais n'entrons point dans ces » discussions. Vous pouvez parler, et je ne le puis pas : » cela met trop d'avantage de votre côté. D'ailleurs, vous » cherchez, par zèle, à me tirer de mon état ; et je me » fais un devoir de vous laisser dans le vôtre, comme avan-

(1) Rousseau et M. Altuna avaient formé le projet de passer ensemble le reste de leurs jours.

» tageux pour la paix de votre esprit, et également bon
» pour votre félicité future, si vous y êtes de bonne foi,
» et si vous vous conduisez selon *les divins et sublimes*
» *préceptes du christianisme.* Vous voyez donc que, de
» toute manière, la dispute, sur ce point là, est inter-
» dite entre nous. Du reste, ayez assez bonne opinion
» du cœur et de l'esprit de votre ami, pour croire qu'il
» a réfléchi plus d'une fois sur les *lieux-communs* que
» vous lui alléguez, et que sa morale de principes, si ce
» n'est celle de sa conduite, n'est pas inférieure à la vôtre,
» ni moins agréable à Dieu. Je suis donc invariable sur
» ce point. Les plus affreuses douleurs, ni les approches
» de la mort, n'ont rien qui ne m'affermisse, rien qui ne
» me console, dans l'espérance d'un bonheur éternel,
» que j'espère partager avec vous dans le sein de mon
» Créateur

Cette lettre a été trouvée chez les pères de l'Oratoire de Montmorenci. Elle est jointe à la suivante, qu'adressait J. J. Rousseau aux supérieurs de cette maison, en leur envoyant un exemplaire de son Emile :

« J. J. Rousseau prie messieurs de l'Oratoire de Mont-
» morenci de vouloir bien accorder à ses derniers écrits
» une place dans leur bibliothèque. Comme accepter
» le livre d'un auteur n'est point adopter ses principes,
» il a cru pouvoir, sans témérité, leur demander cette
» faveur ».

A Montmorenci, le 29 mai 1762.

Ce vieux Lansberg.

PLUS je me considère, dit le citoyen Lalande à qui veut bien l'entendre, et plus je me trouve de ressemblance avec le buste de Platon. (C'est ce ressembler d'un peu loin.) Puisse le citoyen Lalande, jaloux d'une autre sorte de conformité, adopter les opinions du premier philosophe de l'antiquité! Oui, en dépit de quelques penseurs de l'Institut;

Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame est immortelle.

D'un Gail avec portrait.

JE ne sais à quel philosophe grec ressemble M. l'abbé Gail; cela ne m'empêche pas de voir avec plaisir son portrait placé à la tête de ses ouvrages. Je ne puis donc que blâmer l'auteur de l'épigramme que je vais transcrire :

Sous les piliers de l'hôtel Mazarin,
Gail, en portrait, était en étalage.
-- Combien? -- Vingt sous. -- Y penses-tu, coquin!
L'original ne vaut pas davantage.

Dont l'Institut, en corps, consacre le délire.

LES progrès de la raison ne tarderont pas sans doute à détruire pour jamais cette bizarre académie. Puissé-je être témoin de sa chûte, et y avoir contribué!

Honneur à l'Institut! -- Lequel? celui des sourds?
-- Non; celui... -- Des muets? -- Non; quelle impatience!
-- Des aveugles? -- Ma foi, si tu parles toujours,
Je me tais : -- Parle. -- Honneur à l'Institut de France!
Au fauteuil des savans Pougens a pris séance.

— J'eus donc trois fois raison : dans cet Institut-là,
Maint docteur, en dépit des oreilles qu'il a,
N'entend pas tout ce qu'il écoute.
Plus d'un bon tiers jamais (Dieu-merci!) n'y parla,
Et mons Pougens n'est pas le seul qui n'y voit goutte.

RULEDEGE.

L'un prend une Décade.

GRACES à la plume du citoyen la Chabeaussière, ce journal voit diminuer, chaque jour, le nombre de ses abonnés.

Trompé par certain bruit, faussement répandu,
Un imprimeur disait, à qui voulait l'entendre :
— J'achète *la Décade*, on dit qu'elle est à vendre.
— Tu te trompes, l'ami, ce journal est *vendu*.

Dors, mon cher Dusausoir, aux doux sons de ta lyre.

LE public ignore, sans doute, que le cit. Dusausoir, membre non lettré de la Société des Belles-Lettres, a fait imprimer une réponse à la satire intitulée *la Fin du XVIIIe. Siècle*. Je dois à ce brave homme une partie des momens agréables que j'ai passé depuis quelques mois. Son nom seul appelle le rire sur mes lèvres, quand je l'entends prononcer. Il est impossible d'insulter son adversaire avec plus de ménagement et même plus d'honnêteté. Les traits du cit. Dusausoir ne sont pas aiguisés, ses satires sont sans fiel; il a mis dans ses épigrammes le sel de ses madrigaux : c'est, en vérité, le meilleur homme du monde. Ses vers sont durs, j'en conviens; mais ses mœurs sont si douces! La nature ne

devait pas d'esprit à celui qu'elle avait si bien partagé du côté du cœur.

Au reste, son heure poétique n'est pas encore sonnée; son génie attend l'étincelle qui doit l'allumer; son imagination peut éclore au premier moment.

Que le ciel vous préserve, mon cher Dusausoir, de ce funeste prodige! L'esprit vous gâterait : tel que vous êtes, vous me plaisez davantage. Vivez donc content de votre sort; lisez souvent l'Épître de Despaze; il a chanté votre bonheur; félicitez-vous sur-tout d'amuser également, et vos amis, et ceux que vous croyez vos ennemis.

FIN DES NOTES.

BON SOIR,

JE VAIS DORMIR;

A l'Auteur des ETRENNES DE L'INSTITUT, *de la* FIN DU XVIIIe. SIÈCLE, *de la* GUERRE DES PETITS DIEUX, *de* MON APOLOGIE, *etc. etc. etc.*

PAR LE CITOYEN DUSAUSOIR,
Membre de la Société des Belles-Lettres.

A PARIS,

Chez MOLLER, Imprimeur, rue et maison des Filles-Saint-Thomas, vis-à-vis celle Vivienne;
Les marchands de nouveautés.

AN VIII.

BON SOIR,

JE VAIS DORMIR (1).

Tu le veux, j'y consens, Cléon, je vais dormir;
Tes utiles avis préviennent mon desir.
Celui-ci me plaît fort; je veux en faire usage,
Et te prouver, ami, combien je le crois sage.
Mais, avant de goûter les fruits de ce conseil,
Avant que je me livre aux douceurs du sommeil,
Et que le dieu du jour dérobe à ma paupière
De son disque brillant l'éclatante lumière,
Un moment, avec toi, permets-moi de causer :
Ton cœur est généreux, il saura m'excuser.
J'aime à te voir armé de cette mâle audace,
Qui te fait insulter aux enfans du Parnasse;
Oui, j'aime ce poëme, où, singe de *Parni* (2),
Avec moins de talent, moins de grâces que lui,
Aux petits dieux du jour tu déclares la guerre :
Je crois voir un pygmée affronter le tonnerre!
Je t'admire sur-tout, quand, dans ton abandon,
La férule à la main, comme un autre Pradon,
Sans crainte du danger, dans ta marche rapide,
Tu mutiles nos vers d'une main intrépide.

Ce courage est sublime, il prouve ta valeur;
Mais il ne prouve pas que tu sois bon auteur.

Ne pense pas qu'ici je prétende confondre
Tes lumineux écrits, auxquels je vais répondre;
Ne crois pas que, bouffi d'un ridicule orgueil,
De m'attaquer à toi j'ose braver l'écueil?
Le calme me plait trop, et je crains trop l'orage:
Mais tu sais qu'*un enfant* aime le badinage.
Combien il est heureux, cet âge intéressant,
Où, sans crainte, l'on dit tout ce que le cœur sent;
Où, guidé par les jeux de la vive folie,
On ne redoute point la piquante saillie!
Sur le front de l'enfance est l'ingénuité;
Auprès d'elle, sans cesse, on voit la vérité
Errer en folâtrant sur ses lèvres badines,
Et prêter plus de charme à ses grâces mutines:
On se plait à l'entendre, on se plait à la voir;
Jamais le doux plaisir ne trompe son espoir.
L'enfant, toujours bercé par de rians mensonges,
Dans la paix du sommeil retrouve d'heureux songes.
Il se plait à se voir environné des jeux:
Et quand il a joué, l'*enfant* dort beaucoup mieux (3).
D'ailleurs, je n'aime point l'art affreux de médire:
La gaité me plait seule, et tes vers me font rire.

Honnête et doux rimeur, dont les soins bienveillans
Ont de quelques pavots orné mes cheveux blancs,
Par toi, je me retrouve au matin de la vie:
Je vais donc te parler sans humeur, sans envie.

Toi qui, comme Médée, employant le poison,
De ton *cher Dusausoir* fis un nouvel Eson,
Tu sais bien que l'enfant dit toujours ce qu'il pense;
Entends les accens vrais de ma reconnaissance :
Je ne redoute rien de ton emportement,
Et vais sur tes pamphlets m'expliquer franchement.
Tu te fais imprimer : mais, avant que d'écrire,
Il ne serait pas mal, mon cher, de savoir lire (4);
D'étudier à fond Richelet et Restaut :
On s'expose à tomber, lorsqu'on marche trop tôt.

L'archet du chansonnier qui braille dans la rue,
Ses lamentables cris qui vont frapper la nue,
Agacent moins mes nerfs, font moins grincer ma dent,
Que les aigres accords de ton luth discordant.
Perroquet de Gilbert, tu te prétends poète;
Des arrêts d'Apollon tu te dis interprète,
Et ne sais même pas comment on doit rimer (5)!
Sur des auteurs dont l'art a droit de nous charmer,
Distillant les poisons que ton ame recèle,
Par-tout tu prends leurs vers, que ta muse morcèle (6);
Et, du fond du bourbier où s'égare ta voix,
Tu veux les régenter et leur dicter des loix.
Mais, avant de prétendre à ce beau privilège,
Il faut t'asseoir encor sur les bancs du collège.
Quoi! rimeur inconnu, tu railles *Palissot!*
N'est-ce pas hautement t'avouer pour un sot?
Es-tu donc un *Boileau* pour censurer *Despase?*
Je sais bien qu'un beau nom peut honorer ta phrase,
Et qu'un homme de goût, par un Midas cité (7),
N'en parvient pas moins cher à la postérité;

Mais je sais encor mieux, il faut que je le dise,
Qu'attaquer le talent, c'est fêter la sottise;
Qu'en vain un froid censeur veut faire l'important;
Il n'empêtre que lui dans les filets qu'il tend.
En poursuivant *Baour*, vois à quoi tu t'exposes !
Baour, dans ses *Trois Mots*, nous a dit mille choses;
Toi, dans tes mille vers, tu ne dis pas un mot.
Sans respect et sans goût, tu frondes *Petitot*,
Jeune auteur estimable et dont la modestie
Egale les talens qui consolent sa vie.
Chabeaussiere, à son tour, excite ta fureur.
Tu poursuis dans *Lantier* l'élégant voyageur (8),
Qui sait avec tant d'art présenter *Lasthénie*,
De l'aimable Antenor échauffant le génie;
Et sur-tout de *Vigée* estropiant le nom (9),
Tu veux, lourd Marsias, défier Apollon !
Mais, du nom d'un auteur ornant un paragraphe,
On devrait, ce me semble, en savoir l'ortographe,
Et craindre de pousser de bizarres travers
Jusqu'à le mutiler, pour arranger un vers.
Je me garde pourtant de blâmer ta méthode;
Elle n'est point gênante, elle est douce, commode;
Tes préceptes sont sûrs pour rimer aisément:
L'ignorance y sourit, mais le goût les dément.
Quatre fois, dans tes vers, la rime masculine (*)
Vient frapper mes regards; bientôt la féminine,

(*) Nous croyons cependant, à l'égard des rimes répétées qui se suivent, et des deux mots *gloire* rimans ensemble, que l'auteur peut être excusé, et même les compositeurs :

Succédant à son tour, jalouse de ses droits,
A mon oreille aussi retentit quatre fois.
Que dis-je? si la rime échappe à ta mémoire,
Au mot *gloire* soudain ta muse oppose *gloire* ;
L'hémistiche, en ton vers, ne marque aucun repos :
Faut-il les allonger, tu raccourcis les mots (10);
Tu braves le bon sens, et ta muse indiscrette,
Avec *arrête* encor fait rimer *bayonnette* (11).

Poursuis, mon cher Cléon : tes rapides essais
Te font connaître assez quels seront tes succès !
Tu prétendais, sans doute, au sommet du Parnasse,
Auprès de *Despréaux* occuper une place !
Renonce à cet espoir, abjure cette erreur;
Au fond de ton marais signale ta fureur :
Au sommet d'Hélicon, malgré ta sotte audace,
Boileau ne voudrait pas de toi pour son *Paillasse*.
Cesse de te livrer à ton fatal penchant.
Non, ce n'est pas assez d'avoir l'esprit méchant,
Et de piller par-tout, sans goût, sans connaissance (12),
Des vers, fruits du génie et de l'expérience;

---

nous nous sommes assurés que l'anonyme, obligé de partir pour quelques affaires, n'a pas eu le tems de revoir son ouvrage, et que l'imprimeur, d'ailleurs connu pour habile dans son art, voulant le satisfaire, a fait passer la nuit pour accélérer l'impression. Comme la justice, et non l'aigreur, dirige notre plume, nous nous faisons un devoir de rendre notre façon de penser publique.

D'opposer aux auteurs un stérile courroux;
Il faut, pour bien frapper, bien diriger ses coups.
Tel qu'un brave guerrier, qui craint une défaite,
A soin de préparer sa prudente retraite,
Il faut, mon bon Cléon, qu'un satirique auteur
Sache de l'art des vers atteindre la hauteur;
Que sur-tout, évitant l'écueil de la licence,
Il craigne de montrer sa stupide ignorance;
Que sa prose mordante, ou son vers offenseur,
Ne puissent être atteints par l'arme du censeur.
Oui, pour qu'une satire obtienne nos suffrages,
Il faut que son motif soit de nous rendre sages.
Despréaux, dans ses vers, a frondé les erreurs;
Gilbert, dans ses écrits, a défendu les mœurs;
L'ingénieux auteur qui fit la *Dunciade*,
De sots, moins sots que toi, redressa l'incartade.
Vainement de *Chénier* tu critiques les vers:
L'auteur de *Fénélon*, de mille écrits divers,
Où, malgré des défauts, le génie étincelle,
N'a rien à redouter des traits de ton libelle.
Eh! crois-tu que *Laya*, sage et profond penseur (13),
Du champ de la science heureux cultivateur,
Qui consacre au travail les jours de son bel âge,
Puisse craindre jamais ton impuissante rage?
Si tu l'as espéré, ton espoir sera vain:
Dans sa course, un géant n'apperçoit pas un nain.
Laisse-là *Dumoustier*, il rit de ta folie;
Ce conciliateur, cet ami d'Emilie,
Cher aux arts, à l'amour, aimable autant qu'aimé,
Sera, malgré ton livre, en tous lieux estimé;

Et ses rians tableaux de la Mythologie
Sont plus chers au public que *ton Apologie*.
Chazet a de l'esprit, du goût, de la gaité;
Il tourne un vers heureux avec facilité.
Je préfère un couplet de sa Muse fertile
A ces nombreux écrits qu'empoisonne ta bile.
Ne t'acharnes donc plus sur des noms chers aux arts,
Noms qui du dieu des vers ont fixé les regards,
Noms enfin qui, long-tems environnés de gloire,
Seront, malgré tes cris, recueillis par l'histoire.
Mais toi, dans un instant, tu seras oublié;
Reste dans ton réduit, confus, humilié :
Des arts consolateurs l'invincible puissance
A déjà dévoilé ta profonde ignorance.
On n'est pas criminel pour manquer de talent (14),
Il est vrai; mais, écoute un avis excellent :
C'est être criminel qu'oser lui faire outrage;
Renonce à la satire, et, crois-moi, deviens sage.
Assez d'autres, sans toi, par de mauvais écrits,
Apprêteront à rire aux oisifs de Paris.
Que vendre ces écrits soit ton unique affaire :
Il vaut bien mieux, Cléon, les vendre que les faire.

Aux doux sons de ma lyre, en démontrant tes torts,
Je sens que, malgré moi, je bâille, je m'endors.
Encore un mot pourtant. — Il faut que j'en convienne,
Tu fis une satire... Hélas! ce fut la tienne....
Mais, avec toi, déjà, c'est trop m'entretenir;
Bon soir, mon cher Cléon, bon soir; je vais dormir.

FIN.

NOTES.

(1) *Bon soir, je vais dormir.*

L'auteur du poëme intitulé *la Guerre des petits Dieux*, et de la satire qui a pour titre : *mon Apologie* (titre qu'il a pris à Gilbert), dit dans cette dernière satire :

Dors, mon cher Dusausoir, aux doux sons de ta lyre.

Toujours docile, et jaloux de suivre les bons avis qu'on me donne, je dois commencer par remercier l'auteur de la bienveillance qu'il me témoigne, et lui prouver combien je desire m'en rendre digne. J'ai cru ne pouvoir mieux y réussir, et me procurer un sommeil doux, qu'en prenant chaque soir son libelle, avant de me coucher. Que d'obligations je lui ai ! Depuis quelque tems, le sommeil ne s'approchait qu'avec peine de ma paupière ; mais, depuis que je lis ce qu'il appelle ses satires, je jouis d'un sommeil calme et non interrompu. Non, je ne connais pas de remède plus efficace contre l'insomnie.

(2) Moi, j'aime ton poëme, où, singe de *Parni*.

Le citoyen *Parni*, un de ceux qui, dans le dix-huitième siècle, ont exercé avec le plus de succès le genre de la poésie érotique, a publié, depuis peu, un poëme qui a pour titre : *la Guerre des Dieux*. Si le caractère

de la philosophie qui règne dans cet ouvrage est un peu licencieux, si la morale n'y est pas assez respectée, on n'y retrouve pas moins, et très-fréquemment, le chantre séduisant d'*Eléonore* ; on n'y est pas moins enchanté du talent de cet aimable poète, qui n'a connu de rival, en ce genre, que feu *Bertin*, et qui semble enfin ne vouloir confier ses secrets qu'au jeune et modeste *Deguerle*, déjà connu par une traduction de Pétrone, par l'Eloge des Perruques, et par nombre de poésies érotiques, toutes plus gracieuses les unes que les autres. Un poète tel que *Parni* est tellement élevé, qu'il est impossible que quelques traits décochés par l'envie puissent l'atteindre. Mais, il est des gens qui ne doutent de rien. Ils veulent écrire; et comme les moyens leur manquent, ils dérobent partout. Cléon a pris le titre du poëme de *Parni*, le plan du Lutrin de *Boileau*; à *Gilbert*, le titre et le plan de sa satire, intitulée *mon Apologie*. Il n'a laissé aux auteurs célèbres que je viens de citer, que ce qu'il n'a pu absolument leur dérober, la brillante exécution. Il ressemble à ces jeunes filles qui apprennent à broder : elles achètent des patrons tout dessinés, étendent dessus leur mousseline, et déchirent à pointe d'aiguilles les patrons qu'elles ne peuvent imiter.

(3) Et quand il a joué, l'enfant dort beaucoup mieux.

L'auteur, dans une nouvelle édition de sa satire, *Fin du dix-huitième siècle*, m'a fait l'honneur de me destiner une note supplémentaire, où il a la bonté de m'appeler *un enfant de soixante ans*. Quelques envieux du rare

talent satirique de l'auteur ont voulu regarder ce trait comme une épigramme; ils se sont bien trompés. Il peut être un peu méchant, mon cher Cléon, mais il n'est point malin : moi, plus juste, j'ai rendu hommage à la pureté de ses intentions; j'y ai reconnu un homme qui, pénétré de ce tendre respect qu'impriment les deux extrémités de la vie, les a réunies en ma faveur, pour leur rendre un seul et même hommage.

(4) Il ne serait pas mal, mon cher, de savoir lire.

Je me crois fondé à donner ce conseil à Cléon. Dans cette même note que je viens de citer, il me paraît qu'il a lu, au moins très-légèrement, ces quatre vers de ma réponse, qu'il rappelle :

Que fait à Demoustier, à Luce, à Chabeaussière,
A Laya, dont la plume éloquente et sévère,
En combattant l'erreur a défendu les loix,
Que Zoïle contr'eux ose élever la voix ?

Je ne prétends pas assurément citer ces quatre vers pour un modèle de poésie; mais, à moins que Cléon ne me le démontre jusqu'à l'évidence, par des autorités telles que le dictionnaire de l'académie, Dumarsais, et tant d'autres grammairiens profonds, je croirai fermement n'avoir point offensé la syntaxe; je croirai fermement que cette locution n'a rien de dur, de trivial, d'incorrect; en un mot, rien qui blesse la pureté de la langue. Ah! si j'avais dit, comme la note l'indique, *que fait que*, etc., assurément j'aurais été coupable du vandalisme le plus

barbare; mais le *que* relatif, jeté au quatrième vers, présente plus de bon usage que de mauvais goût : donc, l'auteur satirique, ou ne sait pas *lire*, ou lit au moins très-légèrement.

(5) Et ne sais même pas comment on doit rimer.

L'anonyme, comme l'a fort bien observé le citoyen *Vigée* (qui, malgré les injures du satirique, n'en est pas moins un de nos poètes les plus gracieux et les plus corrects), fait suivre quatre rimes masculines, puis quatre rimes féminines; fait, dans d'autres endroits, rimer *fête* avec *poète*, *apprête* avec *bayonnette*. Est-il bien affermi contre les difficultés de la rime? On ne le croit pas. S'il avait su lire Boileau, il aurait lu ces deux vers qui commencent l'Art poétique:

S'il ne sent point du Ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète.

Pour se disculper d'une faute aussi grossière, l'anonyme dit des injures; mais des injures ne sont pas des raisons. Le sublime Molière, dans son Amphytrion, fait dire à Jupiter :

Et quand on se met en colère,
On fait voir que l'on a de mauvaises raisons.

Ensuite Cléon, après avoir évacué sa bile contre *Vigée*, s'en prend aux lecteurs du lycée Thélusson, qu'il accuse d'avoir été les seuls à qui il ait pu échapper que ces fautes provenaient des compositeurs de l'imprimerie. A l'égard des deux premiers reproches, je crois sa réponse admissible; mais il fallait être honnête, puisque ces reproches,

justes ou injustes, avertissaient au moins celui à qui ils s'adressaient combien il est important de savoir lire pour corriger des épreuves, et quelle scrupuleuse attention on doit apporter à revoir un ouvrage destiné au grand jour. Mais, que répondra Cléon au troisième reproche que je lui fais, de rimer continuellement, dans ses vers, *ête* et *ette?* Quelque réponse qu'il me fasse à cet égard, je pense qu'il aura tort.

Au surplus, ce n'est ici qu'une de ces discussions grammaticales qui tendent à s'éclairer mutuellement, qu'on doit débattre sans aigreur ; mais pourquoi attaquer l'Institut national, ce dépôt précieux où se trouvent réunis, dans un ensemble si imposant, les sciences, les lettres et les arts ; cet établissement glorieux, qui a sauvé la France du vandalisme effrayant qui était prêt à l'envelopper ; cet établissement, qui compte parmi ses membres des noms chéris et respectés de l'Europe et du monde littéraire entier ; cet établissement, où l'on voit siéger les *Ducis*, les *Fourcroi*, les *Fontanes*, les *Colin-d'Harleville*, les *Andrieux*, les *Fleurieu*, les *Talleyrand-Périgord*, les *Valmont-de-Bomare*, les *Lebrun*, les *Chénier*, les *David*, les *Pajou*, les *Vien*, les *Méhul*, les *Sicard*, les *Bernardin-de-S.-Pierre*, les *Cambacérès*, et enfin ce jeune héros dont le nom, cher à la France, fait aujourd'hui l'étonnement des deux mondes ?

Pourquoi attaquer ce lycée Thélusson, qui réunit dans son sein des littérateurs dont l'Institut s'est honoré d'inscrire les noms sur sa liste, tels que *Legouvé*, *Arnaud*, etc. ? Pourquoi attaquer ce lycée, qui compte, parmi ses membres, ce que la littérature a de plus distingué, et qui n'a d'autre

but que l'encouragement et le progrès des lettres; ce lycée qui s'empresse d'accueillir leurs amis, et qui, par sa sévérité dans ses choix, prouve jusqu'à l'évidence combien il desire former des sujets qu'un jour l'Institut s'empressera de recueillir ?

En vérité, on ne peut pas appeler cela une méchanceté: c'est une démenee; et, dans ce cas, une pitié respectueuse m'impose silence.

(6) Par-tout tu prends leurs vers, que ta muse morcèle.

L'énumération des plagiats du prétendu satirique serait beaucoup trop longue; ce qui lui manque par-dessus tout, c'est l'imagination. Il se traîne sur les pas de tout le monde; sa tête ne peut même concevoir l'idée d'un titre neuf: c'est à *Gilbert* qu'il doit celui de ses deux satires; c'est à *Parni* qu'il doit celui de sa rapsodie en six points ou chapitres; et quant à ce qu'il appelle ses vers, ce sont des hémistiches pris à l'un et à l'autre. Encore s'il les conservait dans leur pureté!... Mais, veut-on un exemple du goût de ce plagiaire? *Gresset* dit, en parlant de Vert-vert :

Les b... les f... voltigent sur son bec.

et notre homme, en gâtant cette expression plaisante et légère, dit :

Les b... les f... passent de bouche en bouche.

De sorte que, tout en convenant que les membres du lycée Thélusson sont des hommes polis et bien élevés, il en fait autant de *Père-Duchesne*.

Je ne cite qu'un trait, j'en pourrais citer mille.

(7) Et qu'un homme de goût, par un Midas cité,
N'en parvient pas moins cher à la postérité.

Comme je n'ai jamais aimé à faire de larcins, j'avoue que ces deux vers sont imités de *Dubelloy*, tragédie du Siége de Calais :

Et le nom d'un héros, par un traître porté,
N'en parvient pas moins pur à l'immortalité.

(8) Tu poursuis dans *Lantier* l'élégant voyageur.

Le citoyen *Lantier*, homme depuis long-tems connu sous le rapport le plus favorable, dans la littérature et au théâtre ; dans la première, par le Voyage d'Antenor en Grèce, ouvrage aussi agréable qu'instructif, qui a obtenu le plus grand succès ; et au théâtre, par la jolie comédie de *l'Impatient*, pièce restée au répertoire, qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir, et dans laquelle le sublime Molé déploie ce rare talent qui fait le désespoir de ceux qui suivent sa brillante carrière.

(9) Et sur-tout de *Vigée* estropiant le nom.

Je crois que se tromper sur l'ortographe d'un nom ignoré est une erreur bien excusable ; mais, lorsqu'un homme est aussi connu que l'est le citoyen *Vigée*, estropier son nom n'est-ce pas prouver qu'on n'a eu d'autre projet que celui d'attaquer un auteur jouissant d'une haute réputation. Il vaudrait mieux, en pareil cas, le lire, et prendre de lui des leçons de goût, de correction et de poésie.

(10) Faut-il les allonger, tu racourcis les mots.

L'auteur se permet de faire le mot *furieux* de deux

syllabes, quand cela lui est commode pour son vers, comme dans celui-ci :

Thélusson en frémit ; son ennemi furieux.

page 27, vers 21 du chant V.

(11) Avec *arrête* encor fait rimer *bayonnette.*

Page 32, chant VI, dix-huitième et dix-neuvième vers:

Je monte à la tribune, et, sans que rien m'arrête,
Je demande un emprunt à coups de bayonnette.

(12) Et de piller par-tout, sans goût, sans connaissance.

Dans ma réponse à la satire intitulée *la Fin du dix-huitième siècle*, j'ai cité plusieurs vers que l'auteur avait pillés dans divers auteurs : en répondant à celle-ci, je pourrais renouveler ces citations à l'infini; mais ce serait abuser de la patience de mes lecteurs.

J'aime mieux leur indiquer un moyen aussi prompt que sûr, de connaître ce qui appartient à l'auteur, et ce qu'il a dérobé aux autres.

Lorsque le lecteur rencontrera quelques vers, ou même des tirades entières, qui lui paraitront trancher avec le ton et le style général de l'ouvrage, et présenter encore, quoique mutilés par l'auteur, quelque apparence de verve et de poésie, il peut, sans hésiter, écrire en marge : ceci est pillé.

Mais, toutes les fois que des idées bizarres ou inconvenantes, des grossiéretés crues et des vers sans harmonie et sans mesure, comme ceux-ci, du premier chant, page 6, vers 21 et 22 :

Dans le vin, souvent un bon mot
Jaillit de la bouche d'un sot.

oh ! alors, lecteur, écrivez hardiment : ceci appartient à l'anonyme.

(13) Eh ! crois-tu que *Laya*, sage et profond penseur.

Je ne répéterai point sur ce savant littérateur ce que j'ai dit dans la note qui le concerne, à la suite de ma réponse à la satire *Fin du dix-huitième siècle*. J'ajouterai que ce jeune auteur, qui jouit déjà d'une haute réputation, vient d'offrir au public un précis sur le genre de la satire. Ce travail, que l'auteur appelle modestement *précis*, est une dissertation lumineuse, où il prouve à chaque paragraphe une vaste connaissance des écrivains de l'antiquité qui ont moissonné abondamment dans le champ fécond de la poésie satirique. Aucun ne lui est échappé : chez les Grecs, *Eupolis*, *Cratinus*, *Archiloque*, *Phérécrate*, *Hermippe*, *Apollonius* d'Alexandrie, *Sophon* de Syracuse, etc.; chez les Romains, *Lucilius*, *Horace*, *Juvénal* et *Perse*. Le citoyen *Laya* développe avec clarté les différens genres de la satire, et tous il les rapporte au même but : l'instruction, l'utilité et la morale. Ce précis, qui fait le plus grand honneur au littérateur très-instruit qui l'a exposé avec autant de goût que de clarté, se trouve dans le N°. 11 des Veillées des Muses, deuxième année ; c'est un fleuron de plus à la couronne littéraire du jeune *Laya*.

(14) On n'est pas criminel pour manquer de talent.

Imitation d'un vers que l'auteur a bien voulu me destiner, où il dit, en parlant de moi :

On n'est pas criminel pour manquer de bon sens.

Le public a les deux reproches sous les yeux; c'est à lui seul de juger lequel est le mieux fondé.

(15) Aux doux sons de ma lyre, en démontrant tes torts.

Voyez ma première note.

NOTE FINALE.

Après avoir démontré, par nombre de preuves plus convaincantes les unes que les autres, le sublime talent de l'anonyme pour la poésie, il nous reste à donner des preuves de son goût. Pour y parvenir, nous allons rappeler la fin de son premier chant.

La sombre Envie, *au teint pâle et livide*, sort de l'institut, arrive à pas précipités au lycée Thélusson. Après un très-long et très-ennuyeux discours, singé du très-poétique élan de la Discorde dans l'immortel poëme du Lutrin, elle termine par ce vers :

Je vais sur l'ennemi lancer une satire.

Après cette menace risible, les poètes guerriers

Ne poussent qu'un seul cri : c'est le cri de la guerre.

Lecteur, vous seriez-vous attendu que de tout ce fatras il pût en résulter un éloge pour notre premier consul? Non sans doute. Hé bien, *stupe!!* Si vous voulez savoir comment Bonaparte, semblable à l'Envie, a chassé les vils tyrans qui régnaient sur la France, lisez les huit derniers vers du premier chant de la *Guerre des petits Dieux*.

Cependant, car nous ne voulons pas outrer la critique, si nous sommes forcés de condamner ici l'anonyme sous le rapport du goût, nous l'absoudrons du moins quant à la question intentionnelle.

Nous terminerons par lui observer que l'homme qui veut

donner des leçons aux poètes, doit savoir que si les contrastes sont de grands moyens pour la poésie, les disparates sont toujours un défaut; et nous lui rappellerons, s'il l'a oublié, ou nous lui apprendrons, s'il ne l'a jamais su, ce précepte d'Horace :

.... Pictoribus atque poetis
Quid libet audendi semper fuit æqua potestas ;
Scimus, et hanc veniam petimus, damusque vicissim ;
Sed non ut placidis coëant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tygribus agni.

Encore un mot important. Dans une de mes notes précédentes, j'ai dit que Cléon était méchant, mais qu'il n'était pas malin; je vais, avant de finir, prouver qu'il est calomniateur.

Dans une de celles qui suivent son libelle, l'anonyme, en parlant de *Luce de Lancival*, auteur estimable sous tous les rapports, dit : « La pièce nouvelle de *Lancival* a obtenu » une représentation entière, *avantage dont n'ont pas joui* » *les pièces de* Luce, *toujours étouffées dès les premières* » *scènes par des sifflets mal-intentionnés.* »

On ne peut pousser plus loin la méchanceté, compagne inséparable de la calomnie. J'ai assisté à la neuvième représentation de *Mutius Scævola ;* j'ai vu quatre fois *Fernandez*, et trois fois *Périandre ;* donc ces tragédies n'ont pas été *étouffées des les premières scènes ;* donc l'anonyme a poussé l'audace du mensonge au-delà de l'hyperbole.

Quand on se permet d'outrager ainsi les loix de la bienséance et de la vérité, ne se voue-t-on point au mépris public? J'ai dit, j'ai prouvé : lecteur, jugez.

Fin des Notes.

